



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Prov 153.6

Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

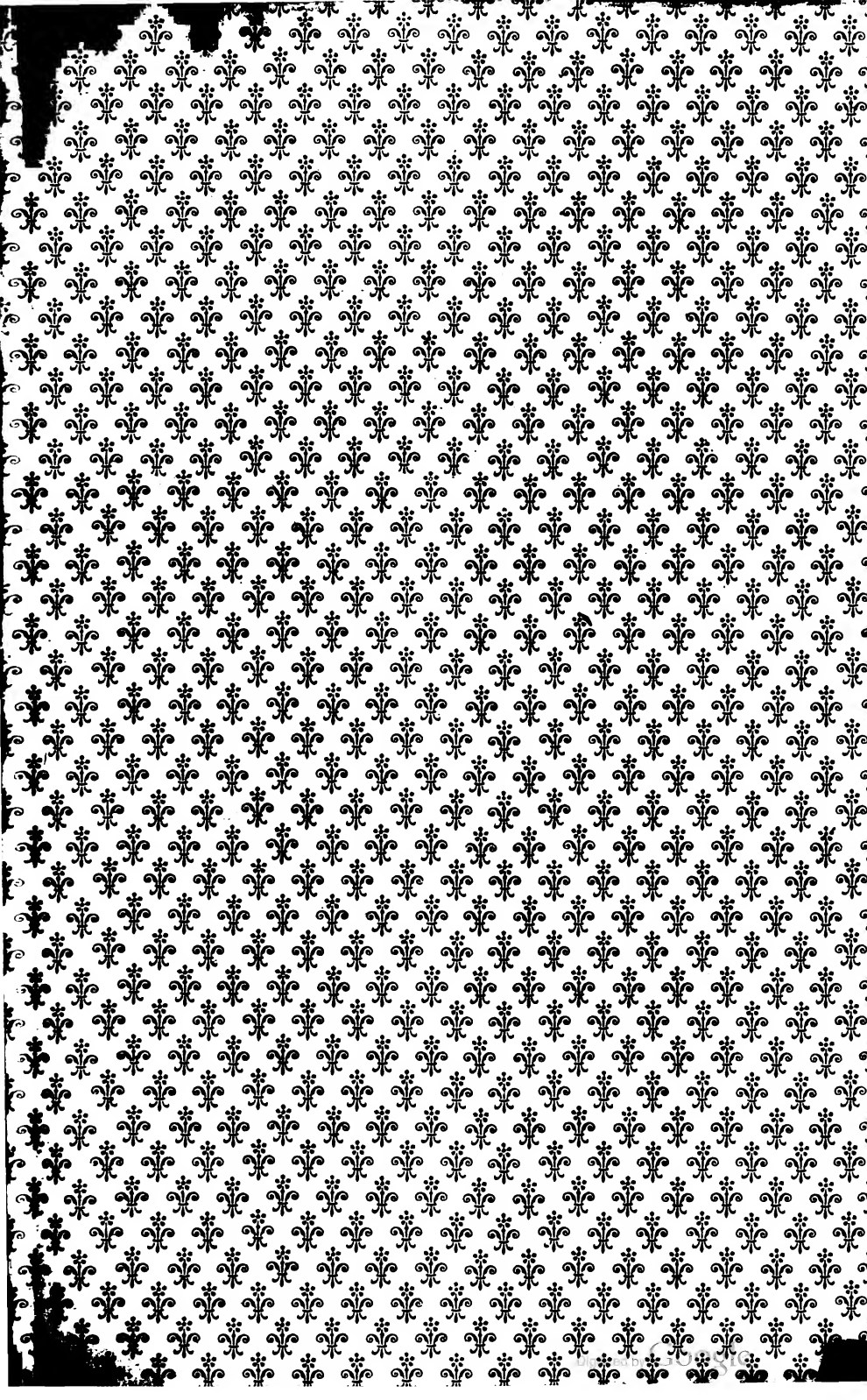
FRANCIS B. HAYES

(Class of 1839)

This fund is \$10,000 and its income is to be used
"For the purchase of books for the Library"

Mr. Hayes died in 1884

1 Aug., 1899.



DICTONS
ET
PROVERBES DU BÉARN
PARCÈMIOLOGIE COMPARÉE

0

DICTONS

ET

PROVERBES DU BÉARN

PARÆMIOLOGIE COMPARÉE

PAR V. LESPY

ANCIEN SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL DES BASSES-PYRÉNÉES



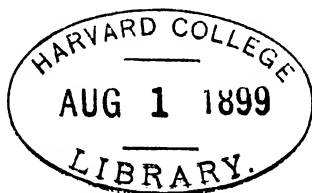
SECONDE ÉDITION
REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE



PAU
IMPRIMERIE GARET, RUE DES CORDELIERS, 11
—
1892

~~26236.11.2~~

Prov 153.6



Hawes fund

AVANT-PROPOS

I

J'avais publié, en 1875, les *Dictons du Pays de Béarn*, et, en 1876, les *Proverbes du Béarn*. Je réédite aujourd'hui, en un seul volume, ces deux publications, revues, corrigées et augmentées. Les additions et corrections sont tirées de ce que contient, en fait de parœmiologie, le *Dictionnaire béarnais ancien et moderne*.

On peut bien le dire ici, puisque l'occasion s'en présente : — notre livre de linguistique a fait son chemin avec un heureux succès. La récompense qui lui fut accordée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, au concours sur les « Antiquités de la France », a porté bonheur à cet ouvrage, et, qui plus est, fait grand honneur au dialecte du Béarn.

Par la haute sanction de l'Académie se trouvent pleinement confirmés les jugements élogieux qu'avaient portés sur le *Dictionnaire béarnais* : — les journaux de Pau et

de Bayonne, le *Mémorial* et l'*Avenir*, MM. Emile Garet dans l'*Indépendant des Basses-Pyrénées*, Chabaneau dans la *Revue des langues romanes*, Fréd. Mistral, l'auteur du *Trésor du Félibrige*, Léonce Couture dans la *Revue de Gascogne*, et Paul Meyer, le maître le plus autorisé des romanistes (*Revue des Sociétés Savantes*).

Tout récemment encore, septembre 1892, un membre du « Congrès de l'Association Française pour l'avancement des sciences », M. Adrien Planté, disait que l'on trouve, dans le *Dictionnaire béarnais ancien et moderne*, « l'histoire du Béarn par sa langue, histoire fort originale, très pittoresque, et, par dessus tout, extrêmement instructive ».

Voici comment s'exprima M. Michel Bréal, dans la séance publique de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 18 novembre 1887 :

« Le concours sur les *Antiquités de la France* n'a pas
 » réuni moins de vingt-quatre concurrents, et, ce qui vaut
 » plus encore, il peut compter parmi les meilleurs de ces
 » dernières années. La Commission, qui dispose seule-
 » ment de trois médailles et de six mentions honorables,
 » a dû écarter certains ouvrages pour des motifs qui n'ont
 » rien de désobligeant.....

» La première médaille est accordée à M. R. Delachenal
 » pour son *Histoire des Avocats au Parlement de Paris*
 » (1300-1600).....

» M. Jules Richard a obtenu la seconde médaille pour son
 » livre intitulé : *Une petite nièce de saint Louis; Mahaut,*

» *comtesse d'Artois et de Bourgogne (1302-1329)*.....

» La troisième médaille a été attribuée à un livre de
 » linguistique, le *Dictionnaire béarnais ancien et mo-*
 » *derne* de MM. Lespy et Paul Raymond. Le dialecte
 » gascon parlé dans le Béarn a cet avantage d'avoir été
 » anciennement confié à l'écriture dans des textes juridi-
 » ques, historiques et même littéraires. M. Lespy a donc
 » pu recueillir les éléments de son dictionnaire, d'une
 » part, dans des pièces d'archives et les textes anciens,
 » d'autre part, dans les compositions en patois, presque
 » uniquement poétiques, où se sont essayés quelques
 » amateurs des trois derniers siècles, enfin dans le parler
 » vivant. Il est arrivé ainsi à réunir un riche trésor de
 » mots, un peu étonnés de se trouver ensemble, mais ayant
 » ce caractère commun d'appartenir à un dialecte qui
 » garde sa physionomie à travers les siècles. Il y a joint des
 » proverbes, des locutions populaires, des expressions qui
 » nous instruisent sur les mœurs et les usages du pays.
 » Par un respectable scrupule, M. Lespy a voulu placer à
 » côté de son nom celui d'un ami, mort depuis des années,
 » M. Paul Raymond, archiviste des Basses-Pyrénées, avec
 » qui il avait commencé ce travail. En les nommant l'un
 » et l'autre, l'Académie rend hommage à ce pieux désir. »
 — INSTITUT DE FRANCE. *Académie des Inscriptions et Belles-*
Lettres ; Séance publique du 18 novembre 1887, présidée
 par M. MICHEL BRÉAL ¹.

1. — Paris, Typographie de Firmin-Didot et C^o, imprimeurs de l'*Institut de France*, 1887.

II

Montaigne parle, dans ses *Essais*, de « mots qui sont de tout temps dans la bouche du peuple ». C'est de tels mots qu'il va être ici question. Entre les localités d'un pays, comme entre les individus qui forment une agglomération, il existe des rivalités, des querelles ; les qualités n'y sont pas toujours appréciées selon leurs mérites, et les défauts sont signalés avec malice ; il y a là matière à toutes sortes de médisances ; on ne manque point d'en tirer parti, on le fait souvent sans réserve et sans mesure ; qualités, défauts, malices et médisances, sont exprimés en quelques mots ; ces mots, tout le monde les sait, tout le monde les répète ; ce sont des *Dictons*.

On pourrait leur assigner une ancienne origine. Chez les Grecs, « l'atticisme », cette délicatesse de goût et de langage par laquelle Athènes se distinguait, excita plus d'une fois l'envie contre cette aimable et glorieuse cité ; la « rudesse de Sparte » fut toujours détestée, et l'on riait, plus qu'il n'était juste, de la « stupidité des Béotiens » (Βοιωτικὸν οὖς, oreille béotienne).

Dans l'antiquité, encore, on disait très communément : — « La pourpre de Tyr, les tapis de Lydie, les figues de l'Attique, les abeilles de l'Hymette, le brouet noir des Spartiates, la flèche du Parthe, l'airain de Corinthe, l'amphore Etrusque, le blé de Sicile, etc., etc. »

Saint Paul (*Épître à Titus, I, 12*) rappelait que les Crétois étaient toujours menteurs, de mauvaises têtes, des ventres paresseux, *Cretenses semper mendaces, malæ bestiæ, ventres pigri*.

Il y a dans toutes les parties de la France un nombre très considérable de mots populaires tels que ceux-ci : —
« Usuriers de Cahors, franc Picard, licheor de Borges (gourmands de Bourges), *Mondis mangio-pastissous*, Toulousains mangeurs de petits pâtés ;

» Garde d'un Gascon ou Normand,
» L'un hable trop, l'autre ment ;

» Les quatre grandes merveilles du Midi : l'église d'Alby, le clocher de Rodez, le portail de Conques, la cloche de Mende ;

» Les Solognots sots à demi,
» Qui se trompent à leur profit ;

» Olives de Provence, Champagne pouilleuse, pruneaux de Tours, voirres (verreries) de Vendôme, tapis d'Aubusson. »

On le voit, les *Dictons* qui concernent les localités ne sont pas seulement des mots caractéristiques, des mots plaisants ou piquants, injurieux même, contre ces localités ou contre les personnes indigènes ; il y a aussi des *Dictons* locaux qui se rapportent à la nature du sol, aux produits qu'on en tire ; d'autres rappellent un genre d'industrie ou de commerce.

Partout, les habitudes, les mœurs, les superstitions, les

croyances, les faits historiques, ont donné lieu à des expressions proverbiales. La plupart sont vives, imagées ; on n'y trouve pas toujours la pureté de la forme ; quelques-unes « bravent l'honnêteté » ; on en rencontre un assez grand nombre qui portent la marque de l'esprit.

En étendant ainsi le domaine des *Dictons* locaux, on comprend qu'ils se rattachent nécessairement à l'histoire d'un pays. Ils touchent à tout ce qui lui appartient, à son langage comme à sa vie, à son caractère comme à ses monuments.

Sans doute, il ne faut voir dans ces *Dictons* que les petits côtés d'une histoire locale ; mais ces petits côtés ont leur importance relative ; s'ils n'ajoutent point grand-chose à l'ensemble, ils peuvent, dans certains cas, le mieux faire connaître. Il y a plus : une simple pièce de monnaie que le hasard fait retrouver sous des ruines, a pu confirmer une donnée historique, qui ne reposait que sur une hypothèse ; de même, un *Dicton* retiré de l'oubli donnera la notion exacte de quelque usage ou de quelque trait de caractère sur lesquels on n'avait que des indications peu précises.

Aussi, de nos jours, cherche-t-on très soigneusement à recueillir les *Dictons* qui se rapportent aux localités.

M. Le Roux de Lincy en avait donné une longue série dans son ouvrage intitulé *Le Livre des Proverbes français*¹. On y trouve, pour ce qui concerne notre contrée :

« Balaine de Baione. » Ces mots datent du xiii^e siècle et

1. — Paris, Adolphe Delahays, libraire-éditeur, 1859.

rappellent l'intrépidité des marins Basques, qui furent des premiers à s'aventurer sur les mers pour la pêche de la baleine. (Dans *Le Livre d'or* de Bayonne¹, il est parlé (1261) de la *dezme de tota la baleia o dou baleiad au port de Beiarritz*, la dîme de la baleine ou baleineau au port de Biarritz ; cette dîme était perçue par l'église de Bayonne.)

« Un tour de Basque », dit M. Le Roux de Lincy, et il ajoute : « c'est une supercherie » ; nous devons lui laisser la responsabilité du commentaire. Il dit encore : « Sauter comme un Basque ou comme un Béarnois. » Ceci est moins compromettant et ne se rapporte, il faut le croire, qu'à la souplesse du corps et à la solidité du jarret ;

« C'est la loi du pays de Béarn que le battu paye l'amende. » Dans l'embarras où était M. Le Roux de Lincy de donner de ce proverbe une explication satisfaisante, il a renvoyé à « la coutume de Lorris ». On lit dans Pasquier, *Recherches*, liv. VIII, ch. 29 : « Quand un homme qui, au jugement du peuple avoit bonne cause, et toutesfois, par malheur, avoit perdu son procès, on disoit en commun proverbe : *Il est des hommes de Lorris, où le battu paye l'amende*. Si on lit la coutume de ce pays, l'on n'y trouve plus cet article, quoyque cependant il y ait esté autrefois en usage². » Voici comment dans notre pays, le battu payait l'amende ; *Fors de Béarn*, rubrique des amendes. Art. 56 : « Qui se battra avec autre, s'il est vaincu, payera

1. — Il y a là des textes gascons du XIII^e siècle ; ils ont été publiés par M. l'abbé Bidache ; Pau, libr. Ribaut, 1882.

2. — Le Roux de Lincy, *Livre des Proverbes français*, t. I, p. 283 et 359.

six sous ; le vaincu dans la bataille à l'arme blanche payera soixante-six sous ; Art. 59 : celui qui sera vaincu en Cour paye pour reconnaissance six sous¹. »

Le manque de ce renseignement et quelques autres défauts que je n'ai pas à signaler ici, ne peuvent infirmer le renom justement mérité qui s'attache au *Livre des Proverbes français* de M. Le Roux de Lincy ; c'est l'œuvre la plus complète que nous ayons sur pareille matière.

Depuis que la *Société des Antiquaires de France* a recommandé à l'attention des hommes d'étude les recherches à faire au sujet de l'origine des surnoms que se donnent les habitants des différents lieux, il a été publié plusieurs ouvrages relatifs à cet objet. Il faut citer parmi les meilleurs celui de M. Canel, intitulé *Blason populaire de la Normandie*². Le recueil des *Dictons de Seine-et-Marne*, par M. Fourtier, est aussi un travail excellent.

Les *Mémoires* de l'Académie de Dijon et la *Revue* de la Société pour l'étude *des langues romanes* (Montpellier) contiennent des indications fort curieuses sur les expressions populaires de la Bourgogne, du Languedoc et de la Provence. On remarque particulièrement celles qu'avaient fournies MM. l'abbé Lieutaud, bibliothécaire de la ville de Marseille, et le docteur Ad. Espagne, professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Montpellier.

1. — Art. 56 : *Qui batera ad autre, si vencut n'es, 6 soos ; lo vencut en la batalha de targue, 66 soos.* — Art. 59 : *Qui vencut es en cort, pague per reconexense 6 soos.*

2. — « Dans notre vieux langage, *blasonner* signifie à la fois dire du bien ou du mal, louer ou médire ; mais le blason populaire s'inspire plutôt de la satire que de l'éloge. »

Plus près de nous, mon ami M. J.-F. Bladé, explorant à fond le domaine parœmiologique de l'Armagnac et de l'Agenais, M. Eugène Cordier, dans ses *Études sur le dialecte du Lavedan* (H.-Pyr.), ont recueilli de nombreuses et très intéressantes locutions proverbiales, où se manifestent les mœurs et l'esprit de ces pays.

III

Ces exemples et les considérations qui précèdent, m'ont amené à m'occuper des *Dictons* qui furent ou sont encore usités dans notre pays de Béarn ; il m'a semblé qu'un travail de ce genre, où la philologie et l'histoire ont une place marquée, pourrait bien ne pas être dépourvu d'intérêt. Il présente une esquisse de mœurs, aussi bien que le détail de coutumes et d'usages du temps passé ; on y voit, pour ainsi dire, la vie intime et publique de nos aïeux, et la tournure de leur esprit qui est souvent mise en relief par des originalités de langage ; aucune dissertation, pour la connaissance de certains faits, ne vaudrait quelques-unes de leurs « gauloiseries ». Elles s'en vont disparaissant ; il n'est pas sans utilité de les recueillir avant que le souvenir n'en soit complètement perdu. Ici, comme dans toutes les choses de ce monde, le mal est à côté du bien. Le sentiment de la vérité impose le devoir de constater l'un et l'autre ; c'est ce que l'on n'a point manqué de faire, blâmant le mal, qu'on ne saurait trop détester, louant le bien, qu'il faut aimer et pratiquer toujours.

Parmi les expressions populaires que nos communes se lançaient de l'une à l'autre, comme des moqueries ou des injures, il y a beaucoup de *sobriquets*. L'usage de pareils qualificatifs est très ancien, et il était fort répandu en France. M. Jules Quicherat, professeur à l'École des Chartes, a constaté que dans la Franche-Comté on chantait jadis, sur l'air des leçons de Noël, une litanie de *sobriquets* applicables aux villages de l'un des cantons du département du Doubs :

Vandales d' Ruffey,
Margousiots d' Chevigney, etc.

Dans nos contrées, les sobriquets appliqués aux communes, à celles notamment de la vallée d'Ossau et de la plaine du Gave, de Pau à Nay, se chantaient aussi, non sur l'air des leçons de Noël, mais sur le ton de l'Évangile ou de l'Épître.

Il faut se garder de croire que cette confusion du profane avec le sacré témoigne de quelque impiété. Ce n'était évidemment qu'un reste de la tradition du moyen âge, où nous savons comment les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament étaient entremêlées, sur le théâtre, de cantiques et de dialogues qui n'avaient rien de sacré ; la foi aussi vive que sincère de ce temps ne s'alarmait point de bizarreries qui semblent aujourd'hui bien peu édifiantes.

C'est au XVIII^e siècle, surtout, qu'on a fait en France un très fréquent usage des sobriquets ; ce fut alors, peut-on dire, une mode, et c'est le cas d'ajouter qu'« elle faisait

fureur » ; elle gagna la cour, la ville, l'armée. Le livre de M. Honoré Bonhomme, sur *Louis XV et sa famille*, nous montre ce roi « gratifiant ses filles de petits sobriquets plus expressifs qu'élégants. Il appelait Madame Adélaïde *Loque*, Madame Sophie *Graille*, Madame Louise *Chiffe* » ; nous n'avons pas à indiquer comment se terminent ordinairement ces mots peu gracieux. Dans l'armée, le choix des sobriquets était meilleur. En voici quelques-uns que l'on trouve sur un état des sommes payées aux soldats du régiment de Berry-Infanterie, de passage dans la Généralité de Pau : « La Joie, Brin d'Amour, Joli-Cœur, Sans-Façon, Belle-Humeur, La Liberté. » Voy. Inventaire des *Archives des Basses-Pyrénées*, t. III, années 1769-1774.

En colligeant les *Dictons du Béarn*, j'ai dû, pour en expliquer un assez grand nombre, recourir aux documents écrits. J'y ai trouvé l'occasion de rappeler certains points de notre histoire, qui sont peu connus, et d'en montrer quelques autres dans des textes qui étaient restés inédits jusqu'à ce jour. J'ai aussi mis à profit, pour faire des rapprochements et des comparaisons, les divers recueils dont je viens de parler. Il est curieux de voir comment les expressions populaires se ressemblent ou diffèrent, pour le fond comme pour la forme, en rappelant des faits presque identiques, en traduisant, sur des particularités locales, les mêmes pensées, les mêmes sentiments, à des distances de temps et de lieux considérables, dans des pays entre lesquels il n'y avait pour ainsi dire point de relations à l'époque où les *Dictons* prirent naissance.

IV

Dans notre dialecte, *Dictons* et *Proverbes* s'appellent d'un même nom : *Arrepoès*¹ *de Bearn*. Il y a entre eux cette différence, que les uns se rapportent à l'histoire des localités, et que les autres en sont la morale. C'est ce que d'autres ont dit avant nous ; ajoutons, pour plus d'exactitude, qu'il ne peut être là question que d'histoire et de morale *in partibus*.

Nous avons un recueil de MM. Hatoulet et Picot, intitulé *Proverbes béarnais*, qui fut publié, en 1862, par M. Gustave Brunet ; Paris, A. Franck, libr. — On fit remarquer alors dans la *Revue d'Aquitaine*, t. VII, p. 231, que le plus grand nombre des adages contenus dans ce recueil ressemblent trop littéralement, mot pour mot, à des proverbes d'autres pays, publiés et connus depuis longtemps. Ce sont des *proverbes en béarnais* plutôt que des *proverbes béarnais*.

Sans doute, pour le fond, les proverbes sont de tous les pays. Ce qui en fait la propriété particulière de telle ou telle contrée, c'est la forme, le tour qui leur sont donnés ; en d'autres termes, on dit « en proverbes » les mêmes choses dans tous les pays ; mais, dans chacun, elles sont dites, non pas seulement avec des mots différents, mais d'une manière différente ; chaque peuple y met les nuances

1. — On dit aussi *Arrepourés* ; dans l'ancien français : « repruver, reprouvier » signifiaient proverbe.

de son esprit, le génie de sa langue, la marque de son caractère, l'expression de ses habitudes, de ses mœurs, de ses usages.

Autant d'imaginations que de races ; voyez la définition de l'homme heureux dans les proverbes. On dit en France : — « Il est né coiffé ¹ » (la frisure, l'élégance, le monde, et les agréments du monde) ; en Angleterre : — « Il est né avec une cuiller d'argent dans sa bouche » (la mangeaille, la bonne digestion, le confortable, l'apparence respectable et les écus) ; en Allemagne : — « Il est né dans une peau de bonheur » (vague, sentimental et terre à terre dans la vulgarité et la cuisine, le marchand de saucisses idéaliste ²). — L'homme heureux, d'après le proverbe russe, est celui qui « est né dans une chemise » (la dureté du climat, la douce chaleur, le bien-être dans de bonnes fourrures d'Astrakan).

La locution proverbiale en français : « Il est né sous une bonne étoile », a pour analogue dans le dialecte des montagnes du Béarn : *Badut quoand puyabe ere lue*, né quand la lune montait (avant la pleine lune).

En français, pour signifier qu'il faut proportionner les moyens au résultat que l'on veut obtenir, et que, pour peu de chose, il est inutile de faire de grands efforts, on dit :

1. — « Coiffe, terme d'anatomie, portion des membranes fœtales que l'enfant pousse quelquefois devant lui, et qui se trouve alors sur sa tête dans les accouchements ordinaires... Né avec la coiffe sur la tête, circonstance fortuite à laquelle la superstition attribua de singulières vertus. » Littré, *Dictionnaire*.

2. — Cf. H. Taine, *Vie et Opinions de Graindorge, etc.*, p. 363 ; — Paris, librairie de L. Hachette, 1867.

« A petit chien, Petit lien » ; c'est ce qu'exprime la sentence latine « Parvum parva decent » ; les pasteurs des vallées Béarnaises disent au même sens : *A petites oùlhes petitz siuletz*, pour de petites brebis petits coups de sifflet.

« Rien de trop », évitons l'excès, le « ne quid nimis » de Térence, l'οὐδὲν ἄγαν, gravé en lettres d'or sur l'autel du temple d'Apollon à Delphes, se dit proverbialement, en Béarn, *lou prou qu'ey prou*, assez c'est assez.

On dit ici : *Qui deu mus deu caa s'amoureye, Que s'en hè ue guiroufleye* (qui s'énamoure du museau du chien, s'en fait une giroflée). En français, xvi^e siècle : « Il n'est nulle laide amour. » — « Fussiez-vous aussi noire que la mère, vous êtes blanche pour qui vous aime. » L.-F. Sauvé, *Proverbes de la Basse-Bretagne*. — « Quiconque aime une grenouille en fait une Diane. » Paul Perny (de la congrégation des Missions Étrangères), *Proverbes Chinois*.

Le proverbe français cité par G. Meurier, *Trésor des Sentences* : « Il n'est si bien ferré qui ne glisse », a pour équivalent, dans le dialecte du Béarn : *Lou curè que-s peque a la misse, e lou regent a la mustre*, le curé se trompe à la messe, et l'instituteur à la leçon. — « A s' falisso fina i preive a di messa », ils se trompent, jusqu'aux prêtres, à dire la messe. F. Malval, *Prov. recueillis dans le dialecte romano-provençal du Piémont*. — En latin (Horace) : « Quandoque bonus dormitat Homerus » ; et, dans Pline : « Nemo est qui omnibus horis sapiat. »

Des comparaisons et des rapprochements de ce genre sont contenus dans le recueil des *Proverbes du Béarn*

que je publie aujourd'hui. Par là, ce travail peut avoir quelque intérêt, et pourrait bien ne pas être sans quelque utilité si l'on faisait une étude d'ensemble sur la parœmiologie générale.

On lit dans les *Proverbes français* de Le Roux de Lincy, t. I, p. XLII : — « Henri Estienne a consacré une partie » notable du livre *De la Précellence du langage françois* » à l'explication d'un certain nombre de proverbes français » les plus communs. Ses observations historiques ou » littéraires très curieuses, très délicates, donnent beau- » coup d'importance à ce commentaire.

» Il y traite encore une question importante que son » érudition lui rendait facile : la comparaison des proverbes » français avec ceux des autres peuples, tels que les Grecs » et les Romains chez les anciens, les Italiens et les Espa- » gnols chez les modernes.

» A cet égard, je dois observer que le travail dont Henri » Estienne nous a donné quelques exemples n'a pas encore » été fait d'une manière complète et tel qu'on pourrait » l'attendre de l'érudition moderne. Je connais sans doute » plusieurs ouvrages dans lesquels un nombre plus ou » moins considérable de proverbes usités chez les diffé- » rentes nations ont été réunis à la suite les uns des » autres ; mais le travail dont je veux parler devrait consis- » ter dans une nomenclature comparée, aussi exacte que » possible, des proverbes usités chez tous les peuples, ce » qui permettrait de saisir d'un coup d'œil les différentes » formes sous lesquelles la même pensée peut se traduire. »

Quelque soin que j'aie mis, dans la présente publication des *Proverbes du Béarn*, à n'attribuer à notre pays que ceux qui m'ont semblé lui appartenir en propre, je ne suis pas bien sûr qu'on ne puisse pas trouver dans son petit lot des choses du bien d'autrui.

Le cas échéant, que chacun reprenne le sien ; ce sera bonne justice, au profit d'une meilleure répartition parœmiologique à établir entre les divers pays de langue romane.

V. LESPY.

Décembre 1892.



DICTONS DU BÉARN

Aas, canton de Laruns, arrondissement d'Oloron. — *Quelhous d'Aas*. Querelleurs d'Aas. On dit que les pasteurs de cette commune ont eu de nombreux différends, au sujet des pâturages, avec leurs voisins de l'autre côté des Pyrénées. Ceux-ci les traitaient de tracassiers, de chicaneurs, « quisquilhosos » en espagnol, d'où serait venu *quelhous*, sobriquet. — *Toys d'Aas*. Beaux garçons d'Aas. Le *toy* de nos montagnes est ce qu'en Vendée on appelle un « beau gars ». Le *toy* et la *toye* d'Aas ont sur leurs joues les fraîches couleurs de la santé. Voy. LOUVIE-SOUBIRON. Dans les chants des Troubadours et des Trouvères, *toza*, *touse* ont la même signification que *toye* en béarnais : — « *Toza*, gentil fada Vos adastrec, quand fos nada, D'una beutat esmeralda. » (Marcabrun.) Jeune fille, une gentille fée vous doua, quand vous naquîtes, d'une beauté merveilleuse. — « L'autrier par un matinet..., Trovai de jousté un boschet *Touze* de bele façon ; Elle avoit le chef blondet. » (Jean de Neuville.) — Dans la *Chanson de la Croisade des Albigeois*, édit. P. Meyer, « li tos, las tozas », les jeunes hommes, les jeunes filles.

Abère, c. de Morlaas, arr. de Pau. — *Sabatès d'Abere*. Mangeurs de châtaignes. Ce fruit abonde dans le village et aux environs. On appelle *sabates*, en béarnais, les châtaignes bouillies

dans leur peau. Le plaisant est que le qualificatif *sabatès* signifie aussi « savetiers ».

Abet, c. de Salies, arr. d'Orthez. — C'était un village (aujourd'hui détruit) tout près de Lahontan. Il était fort connu anciennement sous le nom de *Dabet*; on y allait en pèlerinage : *Nostre-Done de Dabet* (1472). Notre-Dame d'Abet. Les foules du voisinage s'y rendent encore aujourd'hui en dévotion, les nuits des 14 août et 6 septembre. — *La crampe de las hades*. La chambre des fées. Excavation qui, dans l'imagination populaire, serait l'entrée d'un long souterrain. — *Lou counde de Dabet*. Le conte d'Abet. C'est le récit burlesque de la préparation d'un repas, dont les invités ne mangèrent pas les mets. L'un d'eux, *quoand estou tout coeyt, que s'at ana tout bene*, quand tout fut cuit, s'en alla le vendre. Voy. *Coundes Biarnès*, p. 11; Pau, G. Cazaux, imp.-lib., 1890.

Abos, — **Parbayse**, c. de Monein, arr. d'Oloron. — *L'aynat de Parbayse*. L'ainé de Parbayse. — Ces deux communes voisines avaient autrefois des biens indivis. Dans les contestations auxquelles ces biens ont donné lieu, le village d'Abos s'est efforcé de revendiquer en sa faveur certains avantages qui lui auraient été dus pour sa qualité d'*aynat de Parbayse*. C'est ainsi qu'on le désigne toujours. Le dicton rappelle l'histoire. Dans les vieux documents des Archives béarnaises, Abos est mentionné au xiii^e siècle, et l'on ne trouve Parbayse cité qu'en 1535; c'était un quartier de la commune d'Abos, du côté de la Bayse, rivière qui l'arrose. *Part*, signifie côté; de là, le nom de Parbayse, anciennement *Part-Bayse*, territoire du côté de la Bayse.

Accous, chef-lieu de canton, arr. d'Oloron. — *Et¹ tilhabè d'Accous*. Anciennement, les jurats d'Aspe s'assemblaient, pour traiter des affaires de la vallée, sous des tilleuls dans un lieu écarté de la commune d'Accous, que l'on appelle encore aujourd'hui le *tilhabè* (de *tilh*, tilleul). Voy. *Chronique du diocèse d'Oloron*, par M. l'abbé Menjoulet, t. I, p. 227 : « Cette réunion

1. — *Et, ere* ou *era*, article du béarnais de la montagne. Voy. *Grammaire béarnaise*, par V. Lespy, 2^e édition, pages 162-65; Paris, Maisonneuve, libr.-édit., 1880.

(la réunion des jurats de chaque communauté) porta le nom de *Jurade* en Ossau, et s'appela *Tilhaber* dans la vallée d'Aspe, probablement parce qu'elle se tenait sous un tilleul, en béarnais *tilh*. » M. l'abbé Menjoulet aurait bien fait de ne pas ajouter à ces lignes la note suivante : « *Tilhaber* peut venir aussi de *tilha*, expression de la basse latinité, qui signifie *accusation, citation en justice* ; *Gloss.* de Du Cange. Le *tilhaber* était le tribunal des jurats d'Aspe. » — *Etz garrouts d'Accous*. Les « garrotiers » d'Accous. Les gens de cette commune transportent, à dos d'âne, dans le voisinage, des faix de bois pour les vendre. Ils en assurent fort adroitement le maintien sur le bât avec des cordes qu'ils tendent à l'aide d'un garrot. Telle est l'explication que l'on donne du sobriquet par lequel on les désigne. On ne sait plus qu'ils furent appelés de ce nom pour avoir, autrefois, fait jouer au garrot un rôle moins inoffensif. Ils sont très proches voisins des Espagnols qui emploient ce morceau de bois comme instrument de supplice. On en fit un même usage en Béarn, au xvi^e siècle, pendant les troubles religieux : « Les Estats firent donner le garrot par le borreau à J. de Lostau, M. Bédât et J. Du Luc, ministres ¹. » — *La pèyre de Despourrin*. La pierre (le monument) de Despourrins. C'est une « obélisque », élevée en 1840, sur un monticule tout près d'Accous, à la mémoire du poète né dans cette commune en 1698. Voy. *Album Pyrénéen* ; Pau, Vignancour, 1840 ; « Inauguration du monument de Despourrins » :

Là, ce que nous voulons, c'est une simple pierre,
Un monument rustique où grimpera le lierre,
Mais qui du moins un jour, aux yeux de l'avenir,
Témoignera pour nous d'un pieux souvenir.
C'est assez pour celui dont la muse champêtre,
Fidèle au sol natal, au toit qui le vit naître,
Chantait auprès du Ciel, loin du monde agité,
Sans vain espoir de gloire et d'immortalité,
Pour celui qui montant sur les cimes hardies,
Livrait aux vents des nuits de graves mélodies,
Cadençait des soupirs sur le plaintif hautbois,
Et chantait pour chanter comme l'oiseau des bois.

F. SOUTRAS.

1. — Nicolas de Bordenave, *Histoire de Béarn et Nacarre* (1517-1572), publiée pour la première fois, sur le manuscrit original, pour la *Société de l'Histoire de France*, par P. Raymond ; Paris, V^e Jules Renouard, 1873.

Accous, — Osse, c. d'Accous, arr. d'Oloron. — *Si bié d'Aulet, N'hayes met; Si bié d'Issaux, Hè-t pèe descaus*. Si (le vent) vient d'Aulet, n'aies point de crainte; s'il vient d'Issaux, fais-toi pied déchaussé (déchausse-toi, fuis au plus vite). Aulet est un « écart » de la commune d'Accous, et, du côté opposé, Issaux est une forêt sur la montagne appartenant à la commune d'Osse. L'observation météorologique a donné lieu au conseil formulé par le dicton : dès que le vent souffle du côté d'Issaux, dans le vallon de Bedous, il faut se hâter de cesser les travaux des champs; il est immédiatement suivi de pluie.

Agnos, c. d'Oloron-Sainte-Marie. — *Etz coutyès d'Anhos*. Les couenneux d'Agnos. Terme de mépris : on prétend qu'ils faisaient de la *couyte*, couenne, un de leurs mets préférés; on a dit aussi que, par ce sobriquet, on voulait exprimer que la commune d'Agnos n'avait point une population de « peaux-fines ». A Paris, « couenne », subst. et adjectif, signifie : imbécile, niais, homme sans énergie, dans l'argot des faubouriens, qui pensent, comme Emile Augier (*La Cigüe*), que « les sots sont toujours gras ». Al. Delvau, *Dictionnaire de la langue verte*. On dit en béarnais : *Qu'han mey de bente que de cap*, ils ont plus de ventre que de tête. En français : « Ventre trop gros et trop gras Subtil esprit n'engendre pas. »

Ance, c. d'Aramitz, arr. d'Oloron. — *Cabos d'Ance*. Dans notre dialecte, *cabos* signifie chabot (poisson à grosse tête), et têtard, c'est-à-dire grenouille ou crapaud avant qu'ils ne soient à l'état adulte; le têtard est caractérisé par sa couleur noire, une grosse tête et une queue mince. On n'a pu nous renseigner sur ce sobriquet appliqué aux habitants du village d'Ance. Le même qualificatif a été infligé à la population de Bueil, dans le dép. de l'Eure, arr. d'Evreux : « Les cabots de Bueil ». « Ces gens, dit M. Canel, *Blason populaire de la Normandie*, ont une physionomie toute particulière; ils se distinguent par la grosseur de la tête et des épaules, ainsi que par l'absence presque complète de cou, de sorte que l'on a pu (à l'aide de quelque exagération, néanmoins) se permettre la comparaison avec les chabots. » Aura-t-il suffi de constater pareille défectuosité chez quelques

individus de la commune d'Ance, pour que la malignité du voisinage se soit empressée de ridiculiser par le sobriquet de *Cabos* la population entière ?...

Andoins, c. de Morlaas, arr. de Pau. — *Lous brasouquès d'Andonhs*. Les « cendreaux » d'Andoins. Dans ce village, on fait plus qu'ailleurs, usage de la cendre, *brase*, pour l'amendement des terres. A Courteille, dép. de l'Orne, arr. d'Argentan, on fait encore, et l'on faisait surtout, il y a quelques années, un commerce de cendres très considérable ; de là, le sobriquet « Les cendrillons de Courteille ». Canel, *Blason populaire de la Normandie*.

Andrein, c. de Sauveterre, arr. d'Orthez. — *A Andrein, La hami qu'attend*. A Andrein, la faim attend. On n'attend pas que les alouettes tombent toutes rôties. Le dicton s'emploie pour signifier que, par leur travail et par la fertilité du sol, les habitants d'Andrein vivent dans l'aisance. On dit dans le Rouergue, *Dictionnaire* de l'abbé Vayssier : « Lou tolén ogácho la pouórto del boillent, mes n'auso pas y dintra. » La faim regarde la porte de l'homme laborieux, mais n'ose pas y entrer. — *Lous cerisoulès d'Andrein*. Les mangeurs de cerises. Il y avait dans cette commune de nombreuses plantations de cerisiers. Mistral, dans son *Dictionnaire Provençal*, a cité le sobriquet béarnais en lui donnant une signification qu'il n'a pas ici, « mangeurs d'azeroles ».

Angaïs, c. de Nay-Est, arr. de Pau. — *Lous muletès d'Angays*. Les muletiers, les éleveurs de mules. L'élevage de ces animaux est une des industries les plus productives de la plaine de Nay, et particulièrement du village d'Angaïs. — *L'uzerte d'Angays*. Le fléau d'Angaïs. On en signala les ravages dans le « cahier des griefs », 14 mai 1789 : « Les habitants d'Angaïs, disait-on, éprouvent presque toutes les années un fléau dont il y a peu d'exemples. C'est une eau très claire et très limpide, vulgairement appelée *l'uzerte*, qui prend sa source au dessus du village, dans la plaine supérieure du côté du bois, qui empoisonne entièrement les fruits de toute espèce, *millocq* (maïs), blé, lin, herbe, légumes dans les jardins où elle vient ; et, dans les endroits

où elle croupit l'espace de deux ou trois mois, elle les rend tellement secs et arides, qu'on ne peut plus y espérer de récoltes de quelques années; même elle ruine tout à l'heure celle qui est pendante. Elle se montre cette *l'uzerte*, les mois d'avril, mai, juin, c'est-à-dire au moment où la récolte donne les plus belles espérances. Elle cause des maladies mortelles aux hommes et aux animaux; si le bétail en est abreuvé, elle en calcine les entrailles, et il en périt.» — Les habitants d'Angaïs ont à redouter encore de nos jours les ravages causés par l'invasion de *l'uzerte*. Voy. *Indépendant des Basses-Pyrénées*, 13 mai 1879.

Anie, montagne d'Aspe. — *At soum d'Anie, De brouixs, brouixes y demouns furie*. Au sommet d'Anie, de sorciers, sorcières et démons furie. On prétend dans le pays que « cette montagne est l'arsenal où se réunissent tous les sorciers, les magiciens et tous les diables de l'enfer, fabricants d'orages; et que c'est de là qu'ils les lancent et les distribuent, à leur gré, sur les habitants des plaines pour punir ou favoriser qui bon leur semble. C'est dans cette persuasion intime que les femmes de Lescun s'armèrent de fourches, de broches et de bâtons pour poursuivre M. Borda (de Dax), savant naturaliste, qui, ne se doutant pas de leur prévention à cet égard, avait annoncé hautement, dans le pays, qu'il voulait monter le lendemain sur cette montagne. Il fut poursuivi, chassé et obligé de partir le soir même, sans que le curé du lieu, chez qui il était logé, eût pu faire entendre raison à ses paroissiens attroupés. Ils étaient acharnés contre le savant qu'ils regardaient comme un sorcier, par la seule et unique raison qu'il voulait gravir cette montagne pour joindre ses associés ». Flamichon, *Théorie de la Terre, etc.* — Pour les Basques, dit le même auteur, « la montagne d'Anie est le séjour favori de leur *Yona Gorri* (*Yaun Gorri*), mot à mot, l'Être habillé couleur de feu, le Diable ».

Anos, c. de Morlaas, arr. de Pau. — *Pete-milhs de Serres e d'Anos*. Voy. **SERRES-CASTET**.

Anoye, c. de Lembeye, arr. de Pau. — *Las agujas d'Anoye*. Les aiguilles d'Anoye. Par ce dicton, on se moque des habitants

de cette commune, qui passent pour avoir, jadis, essayé de faire pousser des aiguilles dans leurs champs. La tradition attribue aussi à deux localités des Hautes-Pyrénées et du Gers, Ibos et Fleurance, le fait d'avoir semé des aiguilles, dans l'espoir qu'elles multiplieraient comme du blé : « Gens de Flourenço, Saumayres d'agulhes. » Gens de Fleurance, semeurs d'aiguilles. J.-F. Bladé, *Contes et Proverbes* recueillis en Armagnac. — *La clau d'Anoye*. La clef d'Anoye. Cette commune était le chef-lieu d'une circonscription comprenant Maspie, Juillac et Lion.

Aramitz, chef-lieu de c., arr. d'Oloron. — *Etz Bouhémis d'Aramitz*. Les Bohémiens d'Aramitz. Ce chef-lieu de la vallée de Baretaus confine au pays Basque ; il a dû être souvent fréquenté par des Bohémiens qui venaient de là. Ce contact aurait été fâcheux pour la réputation d'Aramitz. On dit en français : « Vivre comme un Bohême. » — *Etz graulhès d'Aramitz*. Littéralement : les « grenouilliers ». Il y avait autrefois des marécages autour de cette commune. Aux environs de Rome, les habitants d'Ulubres, petite ville située au milieu des Marais-Pontins, étaient appelés « les grenouilles d'Ulubres ». Boissier, *Cicéron et ses amis*, p. 309.

Arance, c. de Lagor, arr. d'Orthez. — *A Arance, Tout que-y danse*. A Arance, tout danse. Population « balladine et dance-resse », comme on disait en vieux français. Les habitants des Andelys, ch.-l. d'arr. du dép. de l'Eure, sont signalés aussi, par un dicton, comme amateurs de la danse : « Danseux d'Andelys. » Canel, *Blason populaire de la Normandie*.

Araux, c. de Navarrenx, arr. d'Orthez. — *La justici d'Araus*. La justice d'Araux. Se disait en souvenir de ce que l'on appelait, au ^{xiv}^e siècle, *Lo paged d'Araus*, « ressort judiciaire comprenant Araux et Araujuzon ».

Arbus, c. de Lescar, arr. de Pau. — *Lou pic d'Arbus, U qu'en aprigue dus*. Le coup de pioche d'Arbus, un en couvre deux. S'applique aux mauvais ouvriers des champs ; cela veut dire qu'ils ne font que le tiers du travail nécessaire et convenu. Laissant entre chaque coup de pioche un espace sur lequel ils

auraient dû en donner deux, ils étendent la terre remuée sur la partie intacte et dissimulent ainsi la malfaçon. Le travail est encore plus mal fait, lorsque l'on dit : *Lou pic d'Arthes, U qu'en aprigue tres*. Le coup de pioche d'Arthes, un en couvre trois. — *Ha coum las brouxes d'Arbus, Qui cambien de camise lou dilhus*. Faire comme les sorcières d'Arbus, qui changent de chemise le lundi. Agir contrairement à l'usage commun.

Aren, c. d'Oloron-Sainte-Marie-Ouest. — *Taloussès d'Aren*. On appelle *talos*, en béarnais, les vers de terre, les lombrics. Lorsqu'ils rampent sur le sol, on croit qu'ils sont un indice de pluie très prochaine. On prétend, par moquerie, que les gens d'Aren, se rendant au marché d'Oloron, ne manquent jamais de rebrousser chemin, dès qu'ils aperçoivent des *talos*. C'est ce qui leur a fait donner le sobriquet de *taloussès*. Dans le dialecte languedocien, le mot *talos* signifie sot ; il a eu peut-être le même sens en béarnais, ce qui ne ferait point de *taloussès* un qualificatif plus favorable aux habitants d'Aren.

Aressy, c. de Pau-Est. — *Pesquîtès d'Aressy*. Pêcheurs de petits poissons. (*Pesquîté* de *pesquit*, diminutif de *peix*, poisson.) Les habitants d'Aressy prennent ce fretin dans le ruisseau du Lagoin. Des Nantais qui pêchaient dans l'Océan, on disait, au ^{xiii}^e siècle : « Li poissonnier de Nantes. » Le Roux de Lincy, *Proverbes français*. — *Lous leytassès d'Aressy*. Les laitiers d'Aressy. Ils viennent vendre du lait à Pau. Il résulterait, dit-on, de quelques vérifications faites avec le galactomètre municipal qu'ils ont oublié, plus d'une fois, le proverbe béarnais par lequel il est recommandé de laisser le lait, *coum Diu l'ha hèyt*, tel que Dieu l'a fait.

Arette, c. d'Aramitz, arr. d'Oloron. — *Cabècxs d'Arette*. Chats-huants d'Arette. Il n'y a pas lieu, croyons-nous, de rappeler, à ce sujet, ce qu'a dit Toussenel, *Monde des oiseaux* : « Chouette, oiseau de nuit, symbole de la superstition et de l'obscurantisme. » Le dicton d'Arette signifie peut-être que l'on trouvait dans cette commune « des gens ayant une prédilection marquée pour les expéditions nocturnes ». C'est ainsi que,

dans le *Blason populaire de la Normandie*, on explique un même dicton qui a cours dans l'arr. de Rouen : « Les huants de Sahur. » Dans Le Roux de Lincy, *Proverbes fr.*, t. I, p. 383 : « Les hiboux de Plessis-Picquet ; » village du dép. de la Seine, arr. de Sceaux, situé au milieu des bois ; c'est probablement cette situation qui a donné lieu au dicton. — *Broujassès d'Arete*. Mangeurs de broye, pâte de farine de maïs. Voy. L'ESCAR. — *Eres brouxes d'Arete*. Les sorcières d'Arette. « Quatre-vingts ou cent sorciers ou sorcières, plus de femmes que d'hommes, avoient fait semblant de se vouloir convertir et mesme avoient fait leur abjuration et renonciation entre mes mains. » *Fidèle Relation* faite avec serment au Parlement de Pau par M. Descout, prestre, et curé d'Arette. Bourdeaux, chez Charles Darbis, impr., 1671.

Dans cette *Relation* se trouvent des renseignements sur ce qui était de croyance populaire : que chaque sorcière tenait un gage du Démon ; *Qu'ha lou harri a l'estujou*. Elle a le crapaud dans une cachette. « Je fis de fort grands reproches à l'une de ces sorcières de ce qu'après avoir fait publiquement son abjuration, elle n'avoit pas laissé de retourner au sabat ; elle me l'advoua, et me dit qu'elle n'avoit pu s'en empêcher sans sçavoir pourquoy. Je lui dis que je le sçavois bien, que c'estoit à cause du gage qu'elle avoit du Démon, et qu'il falloit qu'elle me le donnast. A la seule proposition que je luy en fis, cette fille devint comme possédée ; elle ne pouvoit articuler une seule parole, le col lui enfla, ses yeux s'esgarèrent d'une manière terrible ; elle fut une heure et demie pour le moins dans des convulsions horribles. Je me servis de tous les remèdes et de tous les exorcismes dont l'Eglise a accoustumé d'uzer dans ces sortes de rencontres. Enfin, après une heure et demie de peine et de tourment, elle revint à elle, et, dès qu'elle eut recouvré la parole, m'advoua qu'elle avoit un crapaud... Je lui demanday où il estoit ; elle me dit qu'il estoit hors de sa maison sous des pierres. Je lui dis qu'en la saison où nous estions, on trouvoit souvent des crapauds sous des pierres, mais qu'elle me dist où estoit celui qu'elle nourrissoit... Elle me répondit qu'il estoit sous une telle pierre, en tel endroit, et que je verrois bien que ce n'estoit pas un hazard.

« J'allay avec elle et plusieurs tesmoins à l'endroit qu'elle m'avoit marqué, qui estoit tout prez de sa maison. Dès qu'elle

s'en approcha, elle appela tout haut son crapaud, le nommant Jean ; à sa voix et à ce nom, le crapaud sortit de dessous la pierre et alla vers elle ; mais voyant d'autres gens auprès d'elle, il se remist sous la pierre, d'où elle le tira. Je le fis brusler publiquement dans la place, après avoir bény le feu. A mesme temps, elle me nomma une de ses voisines..... qui en avoit un, avec cette circonstance, qui se trouva vray, qu'il estoit d'un gris tirant sur le blanc. La voisine le nia fortement ; et, dès que je luy dis qu'il falloit qu'elle me le rendist, elle tomba dans les mesmes convulsions qu'avoit eues la première ; et, après l'avoir faite revenir par les mesmes moyens dont je m'estois servy pour faire revenir auparavant l'autre, elle m'advoua, comme elle, qu'elle avoit un crapaud..... ; et, m'estant transporté sur le lieu où elle m'avoit dit qu'il estoit, elle l'appela d'un peu loing, et l'appela Jean. Le crapaud vint d'abord à elle de dessus une pierre taillée où naturellement un crapaud n'avoit pu monter ; elle luy donna du fromage qu'il mangea, et le prist. Je le fis brusler comme le premier..... » Descout, *curé d'Arette*, 1671.

Argelos, c. de Thèze, arr. de Pau. — *Lous cassous deus Cagotz d'Argelos*. Les chênes des Cagots d'Argelos. On appelle ainsi, communément, un morceau de terre qui est à côté du cimetière, et par où passaient autrefois les Cagots de ce village pour entrer à l'église par une porte qui leur était particulière ¹.

Arrien, c. de Morlaas, arr. de Pau. — *L'aygue de Sent Yan*. L'eau de Saint Jean. Dans cette localité, qui a pour patron saint Jean-Baptiste, se trouve une fontaine dont on croit l'eau efficace pour la guérison des plaies, particulièrement la nuit, veille de la Saint-Jean. On dit aussi l'*aygue de Rien*, l'eau d'Arrien.

Arros, c. de Nay-Ouest, arr. de Pau. — *Lous tishnès d'Arros*. Les tisserands d'Arros. Aujourd'hui, les gens de cette localité abandonnent l'industrie du tissage des toiles pour l'exploitation des carrières dans les communes voisines. Aussi les appelle-t-on *lous peyrès d'Arros*, les carriers d'Arros. Voy. BOSDARROS.

1. — Fr. Michel, *Histoire des Races Maudites* ; Paris, A. Franck, libr.-édit., 1847.

Arrosès, c. de Lembeye, arr. de Pau. — *La dèsme de Sente-Rose*. Il y avait dans cette paroisse une dime, *dèsme*, appelée de Sainte-Rose. Jamais impôt n'eut un nom plus doux ; il ne pouvait être pour ceux qui le payaient « la rose sans épines ». — *La hount de Sente-Rose*. La fontaine de Sainte-Rose. Elle coule non loin de l'église d'Arrosès. On a dit que « son eau, lourde et légèrement onctueuse, est réputée dans la localité comme spécifique pour la guérison des plaies provenant de l'âcreté du sang¹ ».

Arthez, chef-lieu de c., arr. d'Orthez. — *Bitous d'Arthes*. Pourceaux d'Arthez. Il se fait, au marché qui se tient dans cette commune, un commerce considérable de pourceaux, *bitous*. C'est pour cela que les habitants d'Arthez sont désignés abusivement sous cette dénomination. Un dicton très répandu dans le dép. de l'Oise, arr. de Senlis, « les cochons de Crépy », a une origine identique et s'emploie de la même méchante façon. Le Roux de Lincy, *Proverbes français*, t. I, p. 341. — *Lou pic d'Arthes*, *U qu'en aprigue tres*. Le coup de pioche d'Arthez, un en couvre trois. Voy. ARBUS. — *Gouyates d'Arthes*... Jeunes filles d'Arthez... Voy. BIRON. — *La hount deus Cagotz*. Les Cagots d'Arthez ne pouvaient aller prendre de l'eau qu'à cette fontaine.

Arthez-d'Asson, c. de Nay-Ouest, arr. de Pau. — *Arthes-d'Assou, Hèr et carbou*. Arthez-d'Asson, fer et charbon. Il y avait là, jusqu'à ces derniers temps, des forges très anciennes. *La ferrarie deu capitaine Incamps*, en 1588 ; de nos jours, « les forges d'Angosse ». On y travaillait antérieurement à l'époque où Henri IV écrivait à Duplessis-Mornay : « J'ai été bien aise d'entendre l'espérance que vous me donnez que, dans l'année prochaine, il y aura quatre fontes qui commenceront à travailler dans les montagnes Pyrénées, et que celles-là donneront commencement à d'autres. » *Lettres Missives*, 16 déc. 1601.

Artigueloutan, c. de Pau-Est. — *La pastourale d'Artigueloutaa*. La pastorale d'Artigueloutan. *L'ancienne tragedie d'Artigueloutaa*. L'ancienne tragédie d'Artigueloutan. C'était une seule et même pièce de théâtre champêtre, moitié en béarnais, moitié en

1. — *Statistique générale des Basses-Pyrénées*, t. II, p. 238.

français, comme celle que nous a laissée Fondeville, de Lescar¹. Nous n'en avons trouvé d'autres traces que ce double titre, avec l'indication de deux morceaux de chant, dans les *Noëls choisis, etc...*, par noble Henry d'Audichon, archiprêtre de Lembeye.

Artiguelouve, c. de Lescar, arr. de Pau. — *Medeci coum lou curè d'Artiguelouve*. Médecin comme le curé d'Artiguelouve. Un guérisseur sans diplôme, qui exploite la crédulité publique. Il y eut dans cette commune un ministre du Seigneur qui fut accusé de sacrifier sur l'autel d'Esculape.

Artix, c. d'Arthez, arr. d'Orthez. — *Qu'ane goarda las auques a Artix*. Qu'il aille garder les oies à Artix. On le dit de quelqu'un qui n'a plus rien, qui a tout perdu.

Arudy, chef-l. de c., arr. d'Oloron. — *Joc d'Arudy*. Jeu d'Arudy. Beau jeu. D'après ce dicton, il y aurait eu dans ce bourg des joueurs fort adroits.... On l'applique aussi dans le sens du proverbe : *A gent bèsti, bèt joc*. A gent bête, beau jeu ; « aux innocents, les mains pleines ». — *Gent d'Arudy, gent deu diable*. Gens d'Arudy, gens du diable. Ces mots semblent se rapporter à la première interprétation du dicton qui précède. — Il y a dans ce chef-lieu de canton de nombreux mégissiers ; de là, les sobriquets railleurs ou injurieux de *Petchoutès d'Arudy*, *Pele-caas d'Arudy*, mauvais pelletiers, « pèle-chiens ». — *Gendre d'Arudy, asou det bosc*. Gendre d'Arudy, âne du bois. On ne laisse pas le gendre commander dans la maison du beau-père. — *Latanis au Martourè*. On appelle *Martourè* un petit tertre sur lequel s'élevait le château d'Arudy. La procession s'y arrête les jours des Rogations (*Latanis*, litanies) ; on y allume aussi les feux de la Saint-Jean. Ce nom de *Martourè* et l'espèce de consécration religieuse du lieu qui le porte, ont pu faire croire à des amateurs d'étymologies qu'il y avait eu là un « Montmartre » (mont des martyrs)².

1. — *La Pastourale deu Paysaa*, La Pastorale du Paysan ; première édit., Pau, I.-Ch. Desbarats, imprimeur, 1763 ; cinquième édit., Pau, L. Ribaut, librayre (libraire), 1885. — Voy. *Illustrations du Béarn*, par V. Lespy, p. 51-9 ; Pau, Veronese, 1856.

2. — D'après J. Quicherat, *Formation française des anciens noms de lieu*, « Montmartre est pour Montmercre (*mons Mercurii*) ».

Arzacq, ch.-l. de c., arr. d'Orthez. — *Lou marcat d'Arzac*. Le marché d'Arzacq. Mentionné en 1542; très fréquenté; on s'y rendait de la Chalosse, du pays de Soule et de la Navarre. — *Lous porcs d'Arzac pixen per debat la coude*. On dirait moins grossièrement : « Voou fa creire que las galinos fan lous uòous per lou bé. » Il veut faire croire que les poules pondent les œufs par le bec. L'abbé de Sauvages, *Dictionnaire Languedocien*. En français : « Vous voulez me faire prendre des vessies pour des lanternes ». — *La habe d'Arzac, Dab ue qu'en y ha prou ta emplea lou sac*. « Caveant puellæ ! » Marot disait : « Par trop grand appétit, vient souvent la panse pleine. » — *D'Arzac bien lou mechant bent, E la mechante gent*. D'Arzacq viennent le mauvais vent et les méchantes gens. Ce dicton est très usité à Garlin, ch.-l. de cant., arr. de Pau. Le mauvais vent, pour cette localité, est celui qui souffle du S.-O.; c'est de ce côté que se trouve Arzacq dans le voisinage de Garlin. Les mots *la mechante gent* ne rappellent aujourd'hui que « le souvenir d'un passé sans liaison avec le présent ».

Asasp, c. d'Oloron-Sainte-Marie. — *Etz cohous d'Asasp*. En béarnais, on dit d'un bœuf écorné qu'il est *cohou*. Ce mot appliqué aux personnes d'Asasp serait significatif de quelque difformité, de quelque laideur physique.

Aspe, vallée, arr. d'Oloron. — *Aspe la flouride*. Aspe la fleurie. Elle est la plus riante des trois grandes vallées du Béarn (Ossau, Aspe et Baretous). — *Pouquet, pouquete*, sont très fréquemment employés dans cette vallée pour signifier petit, petite. C'est pour cela, dit-on, que les Aspois seraient appelés par leurs voisins *pouquetz, pouquetes*. Dans le langage d'Oloron et d'Ossau, *fi coum u pouquet* veut dire fin comme un Aspois. *Ue pouquete* est une fille ou femme d'Aspe, gentillette ou finaude. — *Rayret, rayrete*, ont, sans que l'on puisse l'expliquer, le même emploi que *pouquet, pouquete*, à l'adresse des habitants de cette vallée. La jeune fille d'Aspe a la réponse vive, et, bien que dévote, le propos fort leste, lorsqu'on lui dit : *Rayrete, pouquete, Amique deus caperaas, A quoant benetz lous hasaas?* Jeune Aspoise, amie des curés, à combien (à quel prix) vendez-vous les coqs ?

Aurostz d'Aspe. Chants funéraires d'Aspe. On sait que chez les Romains des femmes chantaient dans les funérailles des poèmes appelés *nenia*, qui étaient composés à la louange des défunts. Dans la vallée d'Aspe, il est d'usage très ancien qu'une femme suive les enterrements, en débitant des vers qu'elle improvise sur le défunt et sur toutes les circonstances de la cérémonie. Mais ce chant funèbre ne fait pas toujours l'éloge de la personne morte qui l'inspire. Aussi le chansonnier d'Oloron, Navarrot, disait que « l'*aurost* rappelle, d'une façon assez burlesque, le jugement que les Égyptiens faisaient subir aux rois après leur mort ».

Praube pay ! quoand bous anabetz

Y tournabetz,

Bère gigue que pourtabetz ;

Nou la croumpabetz

Ni la panabetz,

Mes la prenètz oun la troubabetz !

Pauvre père, quand vous alliez et retourniez, un beau gigot vous portiez ; vous ne l'achetiez, ni le voliez, mais vous le preniez où vous le trouviez. — En 1226, Arnaud de Balensun, évêque d'Oloron, prit part au concile provincial de Marciac. Ce concile ordonna de cesser les offices dans les enterrements où les parents, les amis et les domestiques du défunt feraient entendre des chansons, des lamentations et des cris.... Ce décret ne suffit pas pour déraciner une vieille habitude, d'autant plus chère au cœur de nos populations qu'elle s'accorde mieux avec le besoin de chanter et de rimer qui les caractérise. Elle se modifia plus ou moins dans les villes ; mais, dans les campagnes, et surtout dans les vallées, c'est à peine si l'on peut dire, au siècle où nous sommes, qu'elle a tout à fait disparu. La vallée d'Aspe a été la plus tenace en ceci.... On a recueilli quelques-uns de ces chants funéraires ; il y en a d'attendrissants ; d'autres au contraire (voy. celui qui précède) sont de nature à exciter le rire par un cachet de fausse douleur et certains à-propos d'une finesse remarquable.... Nous relaterons avec plaisir un quatrain inédit qu'une femme de Bedous, une mère ! vint fredonner à Sainte-Marie d'Oloron, dans le dernier siècle, au moment où l'on jetait sur la dépouille

mortelle de son fils la dernière pelletée de terre et après que les chants de la liturgie eurent cessé :

*Au cimetèri de Sent Grat
Bèt arrousè jou qu'ey plantat ;
N'ey pas de roses ni de flous,
Mes qu'ey de larmes y de plous !*

« Au cimetière de Saint-Grat, j'ai planté un rosier ; non de roses ni de fleurs, mais bien de larmes et de pleurs. Naïve poésie, vraiment intraduisible au point de vue du sentiment ! » L'abbé Menjoulet, *Chronique du diocèse d'Oloron*. — Les chanteuses d'aurostz adressaient parfois des apostrophes aux ecclésiastiques qui faisaient les funérailles. L'une d'elles, la plus renommée de toutes, Marie la *Blangue*, la Blanche¹, fut un jour interrompue par le curé, qui la pria de ne pas troubler les prières par ses lamentations trop bruyantes ; tout aussitôt, « elle lui décocha ce trait qui sent la huguenote » ; le quatrain est resté populaire dans la vallée d'Aspe :

*Moussu curé, ganhe-petit,
A cade patèr boü u ardit ;
E si nou hèn trin-trin au plat,
Certes, patèr que nou ditz cap.*

Monsieur le curé, gagne-petit, à chaque *pater* veut un liard (de l'argent), et si (les espèces sonnantes) ne font *trin-trin* au plat, certes, il ne dit aucun *pater*.

Aspe et Ossau, vallées de l'arr. d'Oloron. — *Aspa ! e Orsau !* Aspe ! et Ossau ! Ce cri de guerre, oublié depuis des siècles, a été rappelé par M. Paul Meyer ; voy. dans *Romania*, t. II, 1873, l'explication de la pièce du Troubadour Peire Vidal, écrite en 1181, sous le titre de *Drogoman seiner, s'agues bon destrier* (Seigneur Drogoman, si j'avais un bon destrier).

1. — Elle était née à Osse, village protestant de la vallée d'Aspe, en 1765 ; elle y est morte en 1849.

Aspis, c. de Sauveterre, arr. d'Orthez. — *Aspis, Has bist?* Cela ne signifie rien ; c'est un jeu de mots où il n'y a que la consonnance du nom d'*Aspis* et de l'interrogation *has bist*, as-tu vu ? Il n'y a non plus aucun rapport entre le mot *Aspis* et l'impératif latin *aspice*, regarde, qu'ont proposé de « trop savants » étymologistes. Ce nom provient, croyons-nous, de *Piis-Suzoo* (Pins-d'en haut), *Piis-Juzoo* (Pins-d'en bas), qui étaient, en 1383, deux dépendances de la commune d'Athos, à laquelle le village d'*Aspis* est aujourd'hui réuni. On disait primitivement, avec l'article, *etz Piis* (les Pins) d'où, par contraction, *Espis*, nom primitif de cette localité ¹.

Aspois, de la vallée d'Aspe. — *Aspees, Cade u bau mey que tres*. Aspois, chacun vaut plus que trois. Les gens d'Aspe sont, à bon droit, fiers de ce dicton ; en voici l'origine. Vers 1674, Pierre Despourrins, d'Accous, chef-lieu de la vallée d'Aspe, eut à se défendre contre trois Espagnols. Après avoir tué l'un, blessé l'autre et désarmé le troisième, il emporta leurs épées. « Louis XIV voulut que le souvenir de ce vaillant combat fut conservé par l'addition de trois épées à l'écusson des Despourrins » (F. Rivarès). On voit cet écusson gravé sur la porte d'entrée de la maison où naquit le poète Despourrins, dont les pasteurs de nos montagnes aiment tant à redire les charmants couplets.

*Mes, u die, pourtant, la troumpete guerrière
Qu'ouïs ditz que l'enemic ha passat la frountière...
La fanfarre autalèu que succède au clari,
Coun lou cant de Rouget de Lisle a Despourri.
Y tabee lous Aspès, en courrent a l'armade,
Se broumbèn de toun pay y de sa triple espade ;
Toutz lous tendres pastous, lous nouchalenz ouïhès,
Que-s lhebèn autalèu terribles fusilhès !
Aus noumbrous enemixs qui, coun la mar pregoune,
Peus sendès de Lescun, coun peus boscx de l'Argoune,
Bienèn houne sus nous, qu'haboun ta ha rampèu ?
Qu'haboun la Marselhese, y qu'haboun u drapèu.
Qu'ou calè tiene haut, y qu'en haboun la talhe !
Pendent bingt-cinq ans que dura la batalhe.....
Que defendèm lou soï, l'haunou, la libertat ! !*

NAVARROT (A Despourrins).

1. — Cf. P. Raymond, *Le Béarn sous Gaston Phœbus*, p. 26, Athos ; — *Dictionnaire topographique des Basses-Pyrénées*, p. 15, Aspis.

Mais, un jour, la trompette guerrière leur dit que l'ennemi a franchi notre frontière... La fanfare aussitôt succède au hautbois, comme le chant de Rouget de Lisle à (celui de) Despourrins... Les Aspois, en courant à l'armée, se souvinrent de ton aïeul et de ses trois épées ; tous les tendres pasteurs, les nonchalants bergers, se levèrent aussitôt terribles fusiliers ! Aux nombreux ennemis qui, comme une mer profonde, par les sentiers de Lescun, de même que par les forêts de l'Argonne, venaient fondre sur nous, qu'eurent-ils pour tenir tête ? Ils eurent la *Marseillaise*, et ils eurent un drapeau ! Il fallait le tenir haut, et ils furent de taille à le tenir !... La bataille dura vingt-cinq ans... Nous défendions le sol de la patrie, l'honneur, la liberté !!

Assat, c. de Pau-Est. — *Assat, Arrabassat*. Assat couvert de raves. On y cultivait abondamment les raves (*arrabes*), où l'on y avait peut-être pour ce légume le même appétit qu'en Auvergne : « Li meilleur mangeurs de rabes sont en Auvergne » (xiii^e siècle). Le Roux de Lincy, *Proverbes français*, t. I, p. 309.

Asson, c. de Nay-Ouest, arr. de Pau. — *Oursès d'Assou*. Les « oursiers » d'Asson. Allusion à la rudesse des habitants de cette commune. — *Barricoulès d'Assou*. Des gens dont on redoutait dans le voisinage les coups de trique. (*Barricoulès*, de *barricoü*, fort bâton, gourdin.) — *L'hermitadge d'Assou*. Au xvii^e siècle, Isaac Vergez, de Nay, fit construire un hermitage sur le flanc d'une motte féodale qui s'élève tout près d'Asson. Le nom seul en est resté. Naguère encore, quelques anciens n'avaient pas oublié de honteux souvenirs qui se rattachaient à cet établissement, dont un misérable avait fait un lieu mal famé. Là, s'était réfugié, vers 1730, un individu se disant hermite ; on l'appelait Frère Toussaints. Pendant près de deux années, il ne cessa de se montrer enclin aux vices les plus ignobles. Accusé d'horreurs commises dans l'*hermitadge*, et traduit devant le Parlement de Navarre, il fut condamné par arrêt du 21 juillet 1732. P. Raymond (Pseudonyme, M. Dupon-Laray), *Curiosités judiciaires du Parlement* ; Pau, 1873. — *Roumatye d'Assou*. Fromage d'Asson. Sans

vouloir en médire, il faut reconnaître qu'il ne peut être comparé ni au Brie ni au Roquefort, etc. — *S'en parle autant coum de la mourt de Saubalade*. On en parle autant comme de la mort de Sauvelade ; voy. CAPBIS. — *Lou camii de las brouxes*. Le chemin des sorcières. C'est le chemin par où l'on croyait que les sorcières se rendaient à leurs ébats nocturnes.

Assouste, c. de Laruns, arr. d'Oloron. — *Oussatès d'Assouste*. Ce sobriquet signifie que les habitants de cette localité sont d'intrépides chasseurs d'ours. (Ours se dit *ours* et *ous* ; de là, deux adjectifs *oursè* et *oussatè*, entre lesquels il y a une différence de signification bien marquée : *oursès*, gens grossiers, comme l'ours ; voy. Asson ; *oussatès*, chasseurs d'ours, les gens d'Assouste.)

Aste, c. de Laruns, arr. d'Oloron. — *Flouquetz d'Aste*. Sobriquet charmant, s'il a le sens du refrain de la chanson française : « Que c'est un vrai bouquet de fleurs ! » *Flouquet* est un diminutif de *floc*, qui signifie bouquet de fleurs et touffe de rubans, houppe de fils de laine, de soie. Dans Rabelais, les fouaciers de Lerné traitent de « gentils floquets » les bergers du pays de Gargantua, liv. I, ch. 25 ; c'est-à-dire piaffeurs, petits-maîtres, porteurs de houppes de soie. Les bergers d'Aste furent peut-être qualifiés de *Flouquetz*, parce qu'ils affectaient d'être plus parés que leurs voisins, et d'orner, plus qu'eux, le béret, la veste, le gilet, de nœuds et de flocons de rubans. Cf. « Les floquets du pays de Caux. » Canel, *Blason populaire de la Normandie*.

Aste, — **Béon**, c. de Laruns, arr. d'Oloron. — *Aste et Beou Que-s mariden a lou*. Littéralement : Aste et Béon se marient chez eux. « Les habitants de ces communes s'allient presque toujours ensemble. » Le comte Casimir d'Angosse, *Notices sur la vallée d'Ossau*. Aussi honnêtes qu'avisés, ces gens ne veulent ni tromper, ni être trompés, comme dit un proverbe français du xvi^e siècle : « Qui loing se va marier, Sera trompé ou veut tromper », Le Roux de Lincy, t. II, p. 89 ; ce qui se trouve traduit en béarnais dans le recueil de MM. Hatoulet et Picot :

Lou qui ba loenh maridat, Si nou troumpe, qu'ey troumpat. Dans le pays Basque, on disait, d'après Oihenart : « A Baigorry ¹, la vaisselle est de terre ; lorsqu'on parlait de m'y marier, elle estoit toute d'or. » M. L.-F. Sauvé, dans les *Proverbes et dictons de la Basse-Bretagne* : « Se marie-t-on au loin, une cabane s'appelle un château. » Montaigne a dit des habitants de Lahontan, canton de Salies, arr. d'Orthez : « Ils fuyoient les alliances et le commerce de l'autre monde, pour n'altérer la pureté de leur police. » *Essais*, liv. II, ch. 37. Les pasteurs des communes béarnaises, Aste et Béon, font comme ceux de l'antique Lesbos, où l'on disait au sujet d'un mariage : « Vous êtes des gens de bien de préférer vos voisins à des étrangers. » Longus, *Daphnis et Chloé*, liv. III.

Astis, — Auriac, c. de Thèze, arr. de Pau. — *Astissalhe* ², *Pique la palhe* ; *Deu pedoulh que hèn tabalhe, Deu braguen Que hèn present*. Méprisable population d'Astis, elle se nourrit de paille, fait bonne chère de poux et fait présent de dardres. Ce sont là, très imparfaitement traduites, les ignobles injures par lesquelles la commune d'Auriac exprimait son mépris à l'égard de sa voisine, Astis, petite et pauvre. — Dans les H.-Pyrénées, les gens d'Asté outragent à peu près dans les mêmes termes la population de la vallée d'Aure : *Auresalhe, Piqua-palha, Dab u limac que hèn gasalha, Dab ua mousca que hèn present. Oh ! la leda rassa de yent ! D' Dejeanne ; Romania*, t. XII. Gens d'Aure, avares (se nourrissant de paille), avec une limace ils font cheptel, avec une mouche ils font un présent. Oh ! la laide race de gens ! — Les habitants d'Auriac, non moins vantards que méchants, disaient encore à l'adresse de leurs voisins d'Astis : *Auriacalhe de bous garsons, Astissalhe lous lou-garous ; Auriacalhe de bounes gouyes, Astissalhe las cap-de-trouyes ; Auriacalhe de bous linsoüs, Astissalhe d'escoubassoüs*. Les gens d'Auriac sont bons

1. — Baigorry, arr. de Mauléon. M. Le Roux de Lincy, qui a cité ce proverbe, *Proverbes français*, t. II, p. 578, a confondu Baigorry avec Bagnères-de-Bigorre (H.-P.).

2. — La terminaison *alhe* peut avoir un sens tout ensemble collectif et dépréciatif ; on dit *l'arratalhe*, les rats, *l'auseralhe*, les oiseaux, etc. — En fr. « canaille, moutonnaïlle, valetaïlle ». *Astissalhe* signifie la population d'Astis, et se prend en mauvaise part.

garçons, ceux d'Astis des loups-garous ; A Auriac sont bonnes filles, celles d'Astis ont têtes de truie ; les gens d'Auriac couchent dans de bons draps, ceux d'Astis sur des balayures.

Athos, c. de Sauveterre, arr. d'Orthez. — *La cansou d'Athos*. La chanson d'Athos. Elle fut populaire dans cette commune et dans le pays d'alentour. L'écho en arriva jusqu'au Parlement de Navarre, et ce fut pour le malheur du « coupletiet ». Le 13 mars 1760, Dominique Chéruques, de Mirepeix¹, âgé de trente-trois ans, fut condamné aux galères à perpétuité comme convaincu d'avoir fait les fonctions de « régent des religionnaires ». La Cour se montra plus *clément*e que le procureur général : M. de Casaus avait requis la peine de mort contre Chéruques ; il demandait qu'on le pendit et que son corps fût jeté à la voirie. C'était la justice de ce temps, que l'on appelle « le bon vieux temps » !... Vingt-neuf ans avant la Révolution ! Dans l'interrogatoire, Chéruques convint d'avoir « composé cette chanson à l'occasion d'une aventure qui arriva entre le curé d'Athos et un moine quêteur ». Il fut si cruellement frappé par la justice d'alors, que la critique littéraire ne saurait aujourd'hui lui reprocher d'avoir mis en mauvais couplets une piquante anecdote locale, pour en faire une satire de mœurs contemporaines. Le curé ayant pris le vêtement et le nom d'un paysan, Arnaud, va trouver au cabaret le moine quêteur, Père Bataque, qui soupait tranquillement ; il le prend à partie, avec la sévérité d'un protestant :

• *Diques-me, gran diable, D'oun as-tu tirat Aquere besace Qui-has empleat de lard ? Dis-moi, grand diable, d'ou as-tu tiré cette besace que tu as remplie de lard ? Le moine quêteur répond : You soy sus l'exemple Deus grans apostous ; Boy de porte en porte, Coum hasèn etz toutz. Je suis sur (je me conforme à) l'exemple des grands apôtres ; je vais de porte en porte, comme ils faisaient tous. Et le paysan Arnaud (le curé) répliquant, dit : Que lous apostous Nou habèn pas maysou, E que s'aplicaben A ha autement, Sens pourta besace Ni emplea lou Guilhem. Les apôtres n'avaient point de maison, et ils s'appliquaient à faire autrement, sans porter besace ni remplir le Guillaume (le ventre). — Cette*

1. — Canton de Nay-Est, arr. de Pau.

chanson, dont tous les couplets ont été publiés pour la première fois dans les *Dictons du pays de Béarn*, 1^{re} édit., p. 35-40, fait partie du dossier de Dominique Chéruques, conservé aux *Archives départementales*. Condamné par le Parlement de Navarre, l'auteur de « la chanson d'Athos » passa dix années sur les galères du Roi. On lit dans une lettre qu'il écrivit de Genève, le 31 mai 1786, à M. Camescasse aîné, négociant à Orthez : « Je suis cet infortuné Dominique Chéruques, du lieu de Mirepeix en Béarn, qui fus condamné, le 13 mars 1760, aux galères à vie pour faits de religion ; et mon arrest fut affiché par tous les endroits du Béarn. J'eus le bonheur de m'évader du port de Marseille, le 7 août 1770, et arrivai à Genève. Malgré que je ne manque de rien ici, la patrie me revient toujours au cœur....¹ »

Aubertin, c. de Lasseube, arr. d'Oloron. — *Aubertii, So qui y-ha de mielhe qu'ey lou bii*. A Aubertin, ce qu'il y a de meilleur c'est le vin. Il est de bonne qualité sans doute ; mais le dicton vise particulièrement les gens du lieu, et il est discret dans sa fine malice, parce qu'ils étaient redoutés dans le voisinage.

Aubin, c. de Thèze, arr. de Pau. — *Manaus d'Aubii*. Si le sobriquet dit vrai, les gens d'Aubin auraient été des vagabonds, des mendiants.

Aubous, c. de Garlin, arr. de Pau. — *Sente Quitèri d'Aubous, Neteyatz-nous !* Sainte Quitterie d'Aubous, nettoyez-nous. L'eau de la fontaine de Sainte-Quitterie, patronne de ce village, a fait, dit-on, des « cures miraculeuses ». De toutes les localités voisines, on y va chaque année en pèlerinage, le 22 mai. On croit généralement que les ablutions n'ont d'efficacité que si elles sont faites avant le lever du soleil.

Audéjos, c. d'Arthez, arr. d'Orthez. — *Yent d'Audejos, Lou diable au cors*. Les gens de cette commune ont le diable au corps. Adroits ou méchants, jamais, que nous sachions, ils n'ont fait

1. — Lourde-Rocheblave, *La Réforme*.

« le diable à quatre ». On leur applique, peut-être, ce qui se disait, jadis, d'une bande de brigands qui avait pour chef un « sieur d'Audéjos ». Voy. *Archives départementales*, E. 2291, t. V de l'*Inventaire*, p. 141. — Dans les Hautes-Pyrénées, on dit des gens d'Ibos, tout près de Tarbes : « *Qu'han lou diable au cors, La yent d'Ibos.* »

Auga, c. de Thèze, arr. de Pau. — *Lous empipautitz d'oli*. Les barbouillés d'huile. (*L'empipautit* est plus sale et plus dégoûtant que le « barbouillé ».) Une industrie de cette commune a donné lieu au sobriquet ; on a essayé d'y faire de l'huile, *oli*, de graine de lin.

Auga, — **Mousté**, c. de Thèze, arr. de Pau. — *Augaa e Moustée, Tredze portes barren tout sée*. Auga et Mousté ferment treize portes chaque soir. S'il y avait si peu de portes, il devait n'y avoir que bien peu de maisons.

Aule, montagne, commune de Laruns, arr. d'Oloron. — *La Sagete d'Aule*. La flèche, « l'aiguille effilée d'Aule (2382°) » ; C^{ie} R. de Bouillé, *Guide Jam*. En français : Le Pic d'Aule.

Aulet, quartier « écart » de la commune d'Accous. — *Bent d'Aulet*. Vent (soufflant) d'Aulet. Voy. Accous, — OSSE.

Auriac, c. de Thèze, arr. de Pau. — *Auriacalhe, de bous garsous....* Gens d'Auriac, bons garçons..... Voy. ASTIS.

Aurions, c. de Lembeye, arr. de Pau. — *Camparoulès d'Aurious*. Le *camparoui* est l'agaric couleuvré, et la *camparole*, l'agaric comestible ; de l'un ou de l'autre de ces mots vient le sobriquet *camparoulès* appliqué aux gens d'Aurions. Cf. LÉE.

Aussevielle, c. de Lescar, arr. de Pau. — *La hount de las doulous*. La fontaine des douleurs. C'est, dans la commune, une petite source à laquelle on attribue quelque vertu curative.

Aydius, c. d'Accous, arr. d'Oloron. — *Jou-b juri per lous dius Que, james en Aydius, Nou hourarèy parguie ; Lou plus bèt*

cabiroy, Qu'ey petaré de poü De s'y coupa l'esquie. Je vous jure par les dieux que, jamais dans Aydius, je ne foulerai basse-cour ; le plus beau chevreuil y crèverait de peur de s'y rompre l'échine. Ce couplet est populaire dans la contrée ; il rappelle une ascension périlleuse qui fut faite en ces lieux par Galabin, concessionnaire des mines de la vallée d'Aspe (1722) ; il y a là des escarpements à pic d'une hauteur considérable. Voy. Palassou, *Essai sur la Minéralogie des Pyrénées*, p. 65 ; Paris, Didot jeune, 1781. — On donna le nom de *galabiis* aux sous frappés par les soins de Galabin. Ils portaient, d'un côté, l'effigie de Louis XV, et, de l'autre, l'inscription : « Produits des mines de France. » Aujourd'hui encore, en béarnais, le *galabii* est le décime. Comme si l'on voulait remplacer « la qualité » par « la quantité », on disait : *Balin mey galabiis espes que pecetes clares*. Gros sous épais (en grand nombre) valent mieux que de petites pièces d'argent clair-semées.

Azun, vallée des H.-Pyr., arr. d'Argelès. — (Les dictons suivants qui concernent trois localités des Hautes-Pyrénées, sont très usités dans les montagnes du Béarn limitrophes de ce département.) *Bente d'Asuu, came de Cauterès, cap de Barèdyes*. Ventre d'Azun, jambe de Cauterets, tête de Barèges. C'est-à-dire, « grands mangeurs, marcheurs infatigables, gens sensés ». Eug. Cordier, *Études sur le dialecte du Lavedan* ; J. Cazenave, Bagnères, 1878.

Balansun, c. d'Orthez. — *Lous touyaguès de Balensuu* ; on dit aussi : *Lous de la brane*. Les (gens) des « touyaas » de Balansun ; les (gens) de la bruyère. Il y a dans ce village beaucoup de terres incultes, des *touyaas*, où ne croissent que l'ajonc marin, *touye*, et la bruyère, *brane*. De là les sobriquets, que l'on dit bien souvent au sens de la locution : *Qu'ey de la brane*, il est de la bruyère, en parlant d'un individu de rude écorce et d'intelligence bornée.

Baleix, c. de Montaner, arr. de Pau. — *La lane de Baleix*. La lande de Baleix. Ce village possédait une grande étendue de landes marécageuses. On emploie la locution pour signifier le peu de fertilité de Baleix même.

Balirac, c. de Garlin, arr. de Pau. — *Marcat de Garlii, hêste ennau de Balirac*. Marché de Garlin, fête solennelle de Balirac. Se dit au sens du proverbe français : « Trop chômer nuit. »

Baliros, c. de Nay-Ouest, arr. de Pau. — *Lous caboussutz de Baliros*. Les (gens à) tête grosse de Baliros. — *Lous micaletz de Baliros*. Ils seraient têtus comme les miquelets (Espagnols). — *A Baliros, Que minyen la carn e lèxen lous os*. A Baliros, on mange la viande et on laisse les os. Accusation d'égoïsme ; on prend pour soi ce qu'il y a de meilleur et l'on ne laisse aux autres rien qui vaille. « Le compère Lorient gobe les cerises et laisse les noyaux. » — *Yan de Baliros*. Jean de Baliros. Se dit d'un individu dont on fait peu de cas. C'est « aussi le héron au long bec, emmanché d'un long cou ».

Barèges, c. de Luz, arr. d'Argelès, (H.-Pyr.). — *Cap de Barèdyes*. Tête de Barèges. Voy. Azun.

Baretous, vallée ; arr. d'Oloron. — *Baretous, Barre-tout*. — A la fin du *xv^e* siècle, lorsqu'il fut question aux Etats de Béarn de désigner le lieu où serait placée une statue de Louis XIV, les habitants de Baretous réclamèrent l'honneur de la posséder ; ils disaient, à l'appui de leur prétention, qu'ils avaient toujours « barré » le passage aux invasions de l'Espagne, ce qu'attestait le nom de *Barre-tout* qui avait été donné à leur vallée. Cette explication étymologique, flatteuse pour le patriotisme des indigènes de Baretous, semblera très suspecte à la philologie la moins scrupuleuse. — *Las baques de Baretous*. Les vaches de Baretous. On lit dans un rapport de M. Eug. Gayot, l'un des maîtres de la *Société d'Agriculture de France* : « La race baretoune a son siège dans la vallée de Baretous, et les indigènes l'appellent *Baretoune*. Nous voudrions que l'on orthographiât ainsi la dénomination officielle que lui ont valu ses mérites. La race baretoune est à l'espèce du bœuf ce que le cheval arabe est à l'espèce chevaline. Elle a une physionomie charmante, et elle est belle dans toutes ses formes, un peu exiguës, mais bien ensemble. Elle est alerte et vivante ; chez elle, l'action vitale est énergique et concentrée. Elle réunit à certain degré les trois

aptitudes de l'espèce : travail, lait et viande. Ceux qui la possèdent exaltent sans doute un peu ses qualités ; mais, en en rabattant, on trouve encore une incontestable valeur. » — *Patz abant ! Paix dorénavant !* Depuis le ^{xiv}^e siècle, les habitants de la vallée de Baretous et ceux de la vallée de Roncal (Espagne) répètent cinq fois ce cri lorsque, chaque année, le 13 juillet, ils renouvellent la paix qu'ils avaient conclue après une querelle sanglante. Marca, *Histoire de Béarn*, p. 554. On proteste aujourd'hui, et l'on a raison, contre le cérémonial usité pour ce « renouvellement de paix ». Les lignes suivantes étaient adressées à la *Petite Gironde* le 10 juillet 1892 : « Les maires de la vallée de Baretous ou leurs représentants, ceints de l'écharpe tricolore, amènent aux Espagnols de Roncal trois belles vaches, sans défaut, qu'ils leur délivrent, depuis des siècles, après avoir subi des humiliations dont notre patriotisme souffre profondément. Les Espagnols enfoncent insolemment une pique dans le sol français ; leurs *carabineros* (douaniers rétribués par l'État) placés solennellement sur la frontière, leur fusil en joue, restent pendant quelques minutes dans cette position menaçante devant le groupe français ; à un moment donné, sur l'ordre d'un alcade espagnol qui crie avec un ton insolent : « Fuego ! », ils déchargent leurs fusils vers la France. Nos compatriotes doivent subir ces humiliations... Il serait temps d'en finir. » — *Cemitéri deus Miqueletz*. Cimetière des Miquelets (des Espagnols). Monticule de 20 à 25 mètres de longueur sur 4 de large, formé d'un amas de grosses pierres ; il se trouve au col de Suscousse, où les gens de Baretous avaient infligé une sanglante défaite à des habitants de la vallée de Roncal¹. — *Trèus at bènité*. C'est une superstition, chez les Baretonais, que des trèfles jetés dans le bénitier empêchent les sorcières venues à la messe de sortir de l'église. — *Erà pessete at souliè dera nobi*. La petite pièce de monnaie au soulier de la fiancée. Dans la vallée de Baretous, quand on chausse une fiancée qui va se rendre à l'église pour recevoir la bénédiction nuptiale, on met dans son soulier du pied gauche une petite pièce de monnaie ; sa personne, croit-on, est ainsi protégée contre toute influence des sorcières.

1. — Voy. *Revue des Basses-Pyrénées*, août 1883, p. 381.

Barraute, c. de Sauveterre, arr. d'Orthez. — *A Barraute, Tout que saute. A Barraute, tout saute. Faut-il prendre ce dicton au sens du proverbe français : « De la panse, vient la danse ? »* Il nous semble qu'il rappelle les efforts qu'ont toujours faits les habitants de Barraute pour se montrer les dignes émules de leurs voisins dans ces danses que l'on appelle les *sauts basques*. La danse des Basques, dit Pierre de Lancre, *Tableau de l'Inconstance des démons*, n'est point « la dance reposée et grave, ains découpée et turbulente ; celle qui le plus leur tourmente et agite le corps, et la plus pénible, leur semble la plus noble et la plus séante ». — *Lous haboès de Barraute*. Les semeurs, ou les mangeurs de fèves, de haricots. — (*Haboès*, adj. formé de *habe* qui signifie haricot ou fève.)

Bartrès, c. de Lourdes, arr. d'Argelès. — *Yegassé de Bartrès Yeta lou corn au diable, quoad d'et nou bouloun mès*. Le gardeur de juments de Bartrès jeta son cor au diable, quand on ne voulut plus de lui. Se dit dans le canton de Pontacq, arr. de Pau, à l'adresse des individus qui affectent dédaigneusement de ne vouloir plus ce qu'ils savent devoir leur être retiré. — « Ils sont trop verts et bons pour des goujats. »

Barzun, c. de Pontacq, arr. de Pau. — *Haure de Barzun*. Forgeron de Barzun. — On appelle ainsi quiconque a mal fait un travail. Nul, dans la contrée, ne sait plus aujourd'hui l'histoire du mauvais ouvrier qui a donné lieu à ce dicton. On se moque encore des habitants de Barzun en les traitant d'habiles, *habilles Barzuès*.

Basque, du pays Basque. — *Ha coum ditz lou Bascou : Bii coupade, Boutelhe barreyat*. Littéralement, faire comme dit le Basque : vin cassée, bouteille répandu. Les Basques, en parlant un autre idiome que le leur, y mêlent des mots, des inflexions, des tours de l'« euskara ». Ils se trompent, par exemple, sur la règle d'accord, sur l'alliance des mots. Les Béarnais, se moquant d'eux, à ce sujet, leur font dire *bii coupade, boutelhe barreyat*, (vin cassée, bouteille répandu), au lieu de *boutelhe coupade, bii barreyat* (bouteille cassée, vin répandu). Cette raillerie à l'adresse

des Basques est devenue un proverbe d'application générale : *Ha coum ditz lou Bascou, etc.*, au sens de : « Prendre martre pour renard. » Voy. BÉARNAIS ET BASQUES. — *Amiccs, que souy Basquete, E qu'èy cent amourous ; Etz que m'aymen soulete, E jou qu'eus aymi toutz.* Amis, je suis Basquaise, et j'ai cent amoureux ; ils n'aiment que moi, et moi je les aime tous. Sans doute, les charmantes jeunes filles du pays Basque ont un cœur excellent, mais elles ne le prodiguent pas autant qu'a voulu le dire ce couplet d'une chanson populaire. Il ne faut pas non plus admettre, comme absolument vrai, le jugement porté sur elles par Pierre de Lancre, conseiller au Parlement de Bordeaux, qui, pendant les dernières années du règne de Henri IV, fit torturer et brûler des milliers (?) de sorciers et de sorcières dans une partie du pays Basque. « En Labourt, dit-il, les femmes mordent volontiers à cette pomme de transgression qui fist outrepasser le commandement de Dieu, et franchir la prohibition à nostre premier père. Ce sont des Èves qui séduisent volontiers les enfants d'Adam. » — *Las Basquetes soun bestides de la pèt deu diable.* Les Basquaises sont vêtues de la peau du diable. Ce qui ne veut pas dire qu'« elles deviennent, comme le prétend Pierre de Lancre, sorcières et endiablées. Cette nation, ajoute-t-il, a une merveilleuse inclination au sortilège ; les personnes sont légères et mouvantes de corps et d'esprit, promptes et hastées en toutes leurs actions, ayant toujours un pied en l'air, et, comme on dit, la teste près du bonnet ».

Bassillon-Vauzé, c. de Lembeye, arr. de Pau. — *Pendar-dotz de Bassilhou.* (*Pendard*, pendard, a pour diminutif *pendardot*.) Des gens vifs et malins, peut-être un peu fourbes, les « friponneaux » de Bassillon.

Baudreix, c. de Nay-Est, arr. de Pau. — *Nou y-ha pas tant de mau qu'a Baudreix.* Il n'y a pas autant de mal qu'à Baudreix. Se dit à propos d'un malheur qui n'est pas aussi grand qu'on l'avait cru d'abord. En 1772 cette commune avait été complètement détruite par un débordement du Gave. — *A Baudreix, las maysous que ban taa lèu empourta lou Gabe a Pau.* On se moque ainsi des gens de Baudreix, à qui l'on prête

la naïveté de croire que, lorsque leurs maisons sont détruites, enlevées par les eaux furieuses du Gave, c'est le torrent qui est emporté vers Pau par les maisons.

Bayonnais. — *Dus e dus, quotate ; atau disin lous Bayounès.* (Isidore Salles, *Debis gascouns.*) Deux et deux font quatre ; ainsi disent les Bayonnais. Des gens d'affaires, qui savent compter. Ils savent bien autre chose ; en fait d'art et de littérature, on n'a rien à leur apprendre, et ce n'est pas à eux qu'il faut appliquer ce que dit le Satirique français du *xvii^e* siècle :

Cent francs au denier cinq combien font-ils ? — Vingt livres.
— C'est bien dit. Va, tu sais tout ce qu'il faut savoir.

Bayonne, chef-l. d'arrondissement. — *A Bayoune, Tout se doune ; Quoand y arribatz, Tout ey dat.* A Bayonne, tout se donne ; quand vous y êtes arrivé, tout est donné. Paraphrase des mots si communs aux portes de cette ville : *A la disposition de V.*, dit-on en Espagne ; on met tout à votre disposition, mais on ne vous donne jamais rien. Il est juste de reconnaître qu'à Bayonne on pratique la libéralité plus largement que ne le fait supposer le dicton. La ville de Bayonne et celle de Péronne (dép. de la Somme), qui portaient même devise « *Nunquam polluta* », — « Péronne la pucelle », avaient aussi des dictons de même rime, mais de sens tout contraire : « Vous êtes de Péronne, Tout le monde vous donne. » Le Roux de Lincy, *Proverbes français*, t. I, p. 381. — *Yambous de Bayoune.* Jambons de Bayonne. Voy. BÉARN, p. 33. — *Au bèt coulac, la coude e lou cap ! E lou miey, Per arrey !* A la belle alose, la queue et la tête ! Et le milieu pour rien ! Cri de marchande de poisson, et, dans certains cas, obscénité de poissarde. — *Lous tilhouls de Bayoune.* Les bateliers de *tilhole*, bateau d'une forme particulière en usage autrefois à Bayonne pour la navigation fluviale. — *La cante dous Tilhouls.* La chanson des « Tilloliers » : *Habetz-bous bis lous Tilhouls, Quin soun braves, harditz, leuys ?* Avez-vous vu les « Tilloliers », Comme ils sont braves, hardis, légers ? Sur l'origine de ces couplets populaires à Bayonne, voy. Lagravière, *Poésies en Gascon* ; Bayonne, impr. de V^m Lamoignon, 1863. — *Ana*

ta Bayoune en passant per lou Mount. Aller à Bayonne en passant par Mont-de-Marsan. C'est un « commun-dire », à Orthez, pour signifier « ne pas suivre le droit chemin ». — *Lous binatès de Bayoune.* Les négociants en vins de Bayonne. Ils y sont aujourd'hui aussi nombreux que *los faurs*, au ^{xiii}^e siècle, les forgerons. — *Coude de paloume, Roudet de moulii ; Que-t dau tout Bayoune, Si t'y escadz tau matii ?* Queue de palombe, petite roue de moulin ; je te donne tout Bayonne, si tu tombes juste (si tu trouves ce que c'est) d'ici à demain matin ? Énigme dont « la poêle » est le mot.

Béarn, dans le dép. des Basses-Pyrénées, les arrondissements de Pau, d'Oloron et d'Orthez. — *Es de For e costume.* C'est de For et coutume ; on le disait pour signifier : c'est la loi. Les Fors de Béarn, l'ancien code béarnais, datent du ^{xi}^e siècle et du ^{xiii}^e. Le seigneur souverain du pays, *lo Senhor Sobiraa*, ne recevait le serment de fidélité des sujets, *los sosmes*, qu'après avoir juré de les tenir en Fors et en coutumes, *thier en Fors e en costumes*. Les premiers articles de nos Fors indiquent de quel terrible châtimement étaient frappés les seigneurs parjures. — On appliquait en Béarn le principe de l'égalité devant la loi. Article 77 des Fors : *Dret au paubre cum au ric, e au ric aixi cum au paubre*, droit au pauvre comme au riche, et au riche comme au pauvre. — *Viva la Vaca !* Vive la vache ! Cri du vieux Béarn. — *Las Baques de Bearn.* Les vaches (les armoiries) du Béarn : « D'or à deux vaches passant de gueules, accornées, accolées et clarinées d'azur. » On lit dans Marca, *Histoire de Béarn*, p. 55 : « Peut-être que nos princes Béarnois voulans prendre les blasons de leurs armes... prindrent les vaches pour faire allusion à l'estat de leur país, qui estoit montueux, plein de pasturage, propre à la nourriture du bestail à corne... »

Deux vaches, à leur col secouant le clairin,
Sur l'écu de Navarre évoquaient le mirage
Des monts pyrénéens et de leur pâturage
Qui parfume le lait d'un goût de romarin.

Insulter à la vache, emblème de courage,
Autant presque eût valu s'en prendre au souverain ;
Son image, à Nérac, soit de marbre ou d'airain,
Rayonnant sur les murs, les préservait d'outrage.

L'Espagnol qui disait, en mangeant son pain bis :

« La vache de Navarre a fait une brebis ¹ ; »
Dut croire assurément cette vache enragée,

Alors qu'il vit, après mainte rébellion,
Pour rendre paix et joie à la France affligée,
La brebis à son tour enfanter un lion ².

DE SIRVENT-DARON.

Les premiers seigneurs souverains du pays avaient pour cri de guerre : *Nostre Dona Bierne* ! Notre Dame de Béarn ! Du temps de Gaston Phœbus, c'était : *Phebus abant* ! Phœbus en avant ! — *Toque-y si gauses* ! Touche-s-y si tu oses ! Fière devise du prince béarnais, comte de Foix, Gaston Phœbus ; il ne laissa jamais braver impunément le défi qu'elle exprime. Elle est, aujourd'hui, la devise des armes de la ville de Foix. — *Lou pays de las cantes*. C'est ainsi que les habitants des Landes désignent le pays de Béarn : « Le pays des chansons. » Les pasteurs des Pyrénées vont avec leurs troupeaux hiverner dans les plaines. Ils se disséminent au loin ; on en voit jusqu'au fond des Grandes Landes. Partout ils ont fait connaître et aimer les chants de leurs montagnes ³.

Doux airs que chaque soir la montagne sereine
Apprenait au vallon, le vallon à la plaine,
Et qui nous sont restés frais et jeunes toujours,
Comme le souvenir des premières amours,
Tant leur rythme, où la note est parfois si plaintive,
Est charmant de tristesse ou de grâce naïve !

Aimons-les donc ces chants, soupirs mélodieux,
Qui nous viennent des monts et peut-être des Cieux ;
Car nos mères, aux jours où fleurit l'espérance,
Sur nos frères berceaux embaumés d'innocence,
Chantaient, nous regardant d'un œil calme et rêveur,
Ces airs doux à la voix comme ils le sont au cœur.

F. SOUTRAS.

1. — A la naissance de Jeanne d'Albret, les Espagnols s'écrièrent, en faisant une allusion moqueuse aux vaches de notre écusson : *Milagro ! la vaca hizo una oncia* ! Miracle ! la vache a fait une brebis ! Plus tard, quand Jeanne d'Albret eut mis au monde le prince qui devait être Henri IV, le vieux grand-père, Henri II, le montrait aux seigneurs du pays, en disant pour répondre aux moqueries des Espagnols : *Mira ! ahora esta oncia pario un leon*. Voyez ! maintenant la brebis a enfanté un lion !

2. — *La Gairlande des Marguerites* ; sonnets dédiés à la ville de Nérac (publication de M. Faugère-Dubourg) ; Nérac, Ludovic Durey, 1876.

3. — F. Rivarès, *Chansons et Airs populaires du Béarn*.

Lous gentius de Bearn. Les nobles du Béarn. Les Barons, juges de la *Cour majour*, étaient soigneusement distingués du reste de la noblesse que l'on appelait *lous gentius*, les gentils-hommes¹. Voici les noms des douze grandes Baronnie : Navailles, Andoins, Lescun, Coarraze, Gerderest, Miossens, Arros, Gabaston, Doumy, Gayrosse, Miramon, Mirepeix. « Monsieur Guyet, intendant de la Basse-Navarre et du Béarn, en 1698, met, dans son *Mémoire* manuscrit, une douzaine de maisons au rang de la principale noblesse du pays. Je n'en dirai mot, parce que tout le monde se connaît ici, et que je ne veux offenser personne. » Le P. Mirasson, Barnabite, *Histoire des troubles*, etc. ; Paris, Humaire, 1768. A partir de 1665, pendant quelques années, les titres de noblesse se vendirent trente livres en Béarn. Au *xvi^e* siècle, on ne comptait pas plus de vingt députés nobles aux États de Béarn²; il y en avait cinq cents en 1788. C'est la monnaie des douze Barons. Cf. Louis La Caze, *Les Libertés provinciales* ; Paris, Ad. Lainé, 1865. Les prétentions à la noblesse s'affichaient de la façon la plus ridicule. Dans une « déclaration » faite en 1776, M. Taillefer s'exprime ainsi : « Je ne possède qu'un demi-arpent de terre noble, lequel sert de glaive à mon entrée aux États, en qualité de domenger³ de Friquet. » *Archives des Basses-Pyrénées*, B. 5790. Le glaive du domenger de Friquet ! Un « glaive d'un demi-arpent » ! Arrière, vassaux, vavassaux et vilains ! mais chantez avec Béranger :

Ce noble mortel
 Marche en brandissant
 Un sabre innocent.
 Chapeau bas ! chapeau bas !
 Gloire au marquis de Carabas !

Le fameux joueur de mots, M. de Bièvre, n'eut pas manqué de jouer sur le glaive de M. Taillefer. Un jour, dans le feu d'une

1. — Léon Cadier, *Les États de Béarn*, p. 226 ; Paris, Alphonse Picard, 1888.

2. — Il n'y en avait que vingt aux États ; mais ils étaient plus nombreux dans le pays. En 1414, on en comptait près de soixante-dix dans la liste des invités au service funèbre en l'honneur d'Archambaud, comte de Foix, souverain de Béarn. Voy. *Les Honneurs d'Archambaud* (à Orthez) par V. Lespy ; *Revue d'Aquitaine*, 1860.

3. — Possesseur de terre noble.

discussion avec le chevalier de Damas, il lui dit : « Vous êtes tranchant, Monsieur ; rien qu'à cela, j'eusse deviné en vous un Damas. » — *Lous Gentius de Bearn* ; satire sur les nobles du Béarn ; elle est fort connue aussi sous le titre de *Rêbe de l'abbé Puyoo*, Rêve de l'abbé Puyoo¹. Une prétendue édition de cette satire (Paris, Lottin l'ainé, 1768), publiée dans les *Souvenirs du Château de Henri IV*, en 1844, contient des altérations, des faussetés et des vilenies qu'une malveillance sans vergogne y a introduites². On trouve le vrai texte de l'œuvre de l'abbé Puyoo dans la *Revue d'Aquitaine*, t. V, p. 75-78, et dans une plaquette, N. T. [V. Lespy] ; Pau, L. Ribaut, libr.-édit., 1879. — *Cape de Bearn*. Manteau à capuchon dont se couvrent les pasteurs de nos montagnes. On fabrique dans le pays, pour la confection des capes, une étoffe très épaisse de laine blanche ou brune. Marguerite de Valois, dans le prologue de l'*Heptaméron*, parle des « bonnes cappes de Bear », et Rabelais, *Pantagruel*, liv. IV, ch. 30, a cité la « cappe de Biart ». *Bestit en mountanhoh, a la cape biarnese, Amay lou berret negrilhous*. Jasmin (*A Despourrins*). Vêtu en montagnard, à la cape béarnaise, avec le bérêt de couleur brune. Dans une chanson populaire : *Qu'aymi mey moun pastouret, Dab la cape ou sens la cape, Que nou pas boste castèt, Quoand seré cent cops mey bèt*. J'aime mieux mon jeune berger avec la cape ou sans la cape, que votre château, quand il serait cent fois plus beau. — *Lou salat de Bearn*. Le salé de Béarn. Henri IV écrivait : « Monsieur de Caumont, ce mot par Perryèque, l'un de mes sommeliers de panneterie, est pour vous prier de m'envoyer par les premiers une douzaine d'oies salées de Béarn, les plus grasses que vous pourrez recouvrer, de sorte qu'elles fassent honneur au pays. » *Lettres Missives*, mai 1598. L'intendant Lebreton, un intendant bel-esprit, disait en 1703 dans son *Mémoire sur le Béarn*, ms. : « On fait en plusieurs endroits, mais principalement dans la plaine de Pardies et aux environs d'Orthez,

1. — Jacques de Puyoo, bachelier en théologie, seigneur de Pontiacq, fut reçu aux Etats de Béarn, le 12 juin 1716. Arch. dép., C. 758.

2. — En tête de cette fausse édition, dans les *Souvenirs du Château de Henri IV*, p. 381, est imprimé un *Avis* que l'abbé Puyoo aurait adressé au lecteur, *Au lectou*, le 6 mai 1768. A cette date, l'abbé Puyoo était mort depuis vingt ans (Arch. communales de Pontiacq, *Etat civil*, janvier 1747). — Communication de M. A. Dufau de Maluquer.

de grandes nourritures d'oies, dont on sale les cuisses, qui servent aux habitants du Béarn pendant toute l'année, et dont on envoie présentement à Paris, où la nouveauté du mets l'a peut-être fait estimer plus qu'il ne vaut.» Le sel qu'a voulu mettre là M. l'Intendant n'est pas du sel attique. On lit dans les *Lettres du Maréchal Bosquet à sa mère*, 2 mai 1831 : « Le général Camou est venu occuper mon poste près des Bibans. Je lui ai offert un déjeuner béarnais ; il a mangé du salé d'oie et bu du vin de Jurançon ; nous avons trinqué à ta santé et à celle des siens. C'était merveille de boire de ce vin et de manger du salé *doü de Bearn*, aux Bibans ! » (*Doü de Bearn*, de celui du Béarn ; Bosquet ajoute « aux Bibans ! » ce qui est tout ensemble le juron béarnais *Bibant* ! et le nom des défilés du Djurjura¹.) — Les jambons que l'on sale dans notre pays, sont particulièrement recherchés pour les qualités excellentes qui leur viennent, en grande partie, du sel de la fontaine de Salies-de-Béarn, supérieur à tout autre. On les connaît partout sous le nom de « jambons de Bayonne » ; mais le Béarn peut dire (que Virgile et Bayonne surtout le lui pardonnent) : c'est moi qui les salai, un autre en eut l'honneur :

Hæc mea salsa fuere prius, tulit alter honores.

Selon le témoignage de Strabon (l. III, ch. IV, parag. II), « la renommée des jambons de Bayonne était déjà bien grande de son temps. La plupart des vallées des Pyrénées, dit-il, sont occupées par les Cerrétans, peuples de race ibérienne, dont on recherche les excellents jambons ». *Revue de Béarn et Navarre*, p. 16, juillet 1882. « Sous Alexandre Sévère, les jambons de Pampelune et de la Navarre étaient déjà en possession de la réputation qu'ils ont conservée sous le nom de jambons de Bayonne. » Voy. Athénée, liv. XIV, p. 637, édition de Casaubon ; cité dans *l'Histoire des origines de la langue française*, p. 424, par Granier de Cassagnac ; Paris, F. Didot, 1870. — *Lous prexecs de Bearn*. Les pavies du Béarn : « Je vous prie m'envoyer une douzaine de

1. — *Lettres du Maréchal Bosquet à sa mère*, publiées pour la « Société des Bibliophiles du Béarn » par V. Lespy et P. Raymond ; Pau, Veronese, impr., 1877-1879.

petits arbres mylécotons¹ et aultres de pavies du Béarn, et les faire mettre dans une boîte de fer blanc qui soit d'un pied de long avec de la terre, et me les envoyer par un laquais à Paris.» Henri IV, *Lettres Missives* ; 6 mars 1596.

Béarnais. — *Atau dansen lous Biarnes*², *Autaa plaa quoaate coum tres*. Ainsi dansent les Béarnais, aussi bien quatre que trois. On ne saurait être plus allègre et plus accommodant ; ce sont des gens de bonne et facile composition. — *Bearnes feau et courtes*. Béarnais fidèle et courtois. La loyauté indigène est convaincue que la malignité et l'envie (voy. BIGORRAIS) ont fait à ce dicton la variante : *Bearnes faus et courtes*. Béarnais faux et courtois. Au sujet de cette variante, le P. Mirasson, *Histoire des Troubles du Béarn*, s'exprime ainsi : « Quelques-uns disent que les Béarnais sont sincères, d'autres disent qu'ils ne le sont pas. Tout cela doit se prendre, sauf correction. » Le P. Mirasson sait « ménager la chèvre et le chou ». Expliquons-nous autrement. Si les Béarnais sont, à bon droit, glorieux d'avoir eu un compatriote tel qu'Henri IV, qui fut, comme l'a dit un jour M. Thiers, le plus aimable des hommes et le plus profond des politiques, il faut bien, s'il est permis de l'écrire, qu'ils en portent aussi la peine : c'est à lui, croyons-nous, que fut d'abord appliquée la variante peu flatteuse du dicton, parce qu'on le vit, dans son désir de plaire à tout le monde, montrer les qualités les plus charmantes de l'esprit et prodiguer des promesses qu'il ne tint pas toujours. Jusqu'à quel point Henri IV fut-il sincère ? C'est là, dit M. Jung, dans son beau livre sur *Henri IV écrivain*, « c'est là une question bien difficile. L'était-il du moins sur tel point et en telle occasion ? On craint toujours de se laisser prendre, comme d'autres, à sa fine bonhomie, et d'être dupe de son air de franchise. On a devant les yeux sa bouche railleuse, qui semble se moquer même de ceux qui prétendent le juger. Il n'y a pas de sécurité à avoir avec un homme si spirituel ».

Qu'anira mau per lous Bearnes, Quoand lous hilhs parlaran frances. Il ira mal pour les Béarnais, quand les fils (leurs fils)

1. — Mirlicoton, sorte de grosse pêche jaune.

2. — On prononce indifféremment *Bearnes* et *Biarnes*.

parleront français. On a attribué ce proverbe à Henri IV, sans réfléchir que ce prince avait trop de bon sens pour condamner ainsi l'œuvre politique à laquelle il avait concouru en grand roi : l'unité de la France. Le mot heureux d'Henri IV : « Je donne la France au Béarn, et non le Béarn à la France », calma les inquiétudes que cette union avait fait concevoir¹ ; mais le proverbe est resté comme l'expression du mécontentement éprouvé dans cette circonstance par l'étroit patriotisme de quelques Béarnais. Vint 1789 ! On parlait français en Béarn, on chantait même en cette langue, et, ce qui valait mieux que les couplets qu'on faisait, on avait le sentiment de la grande patrie, on était étroitement uni de cœur à la « Nation » où respirait l'enthousiasme de la liberté :

Nous, ci-devant Béarnais,
Des Français bons frères,
Mêmes vœux, mêmes souhaits !

On chantait ainsi « sur la grande fédération entre le Roi et le Peuple français, au Champ de Mars, le 14 juillet. Pau, de l'imprimerie de J.-P. Vignancour, près des Cordeliers, 1790 ». *Gran merces, Pague de Bearnes*. Grand merci, paye de Béarnais. On retrouve encore là le souvenir d'Henri IV, qui ne payait ses meilleurs serviteurs que de mots pleins de reconnaissance. Les peuples, comme dit le poète latin, portent la peine des erreurs des rois :

Quidquid delirant reges plectuntur Achivi.

Henri IV écrivant à Duplessis-Mornay, le 16 février 1597, lui disait : « Continuez à bien me servir, assuré que je le reconnaitrai. » Mais, pour témoigner cette reconnaissance effective, à l'égard de Duplessis-Mornay comme de beaucoup d'autres, lorsque s'offrait une occasion favorable, Henri IV en attendait une meilleure. — On a dit du *Béarnais* : « Henri IV met Dieu de son parti, mais il le traite comme un de ses parti-

1. — Emile Garet, *Coup d'œil sur l'Hist. du Béarn*. Conférences des 20 et 27 déc. 1866. — Louis La Caze, *Les Libertés provinciales, etc.*, p. 29; Paris, Ad. Lainé, 1865.

sans, attendant de sa main aide et protection, et ne le payant que de paroles.... Il le paye (aussi) de cantiques : « Il me semble, écrivait-il, 24 juill. 1592, que nous devons tous rendre grâces à Dieu ; et n'y aura pas de mal de faire chanter le *Te Deum*, afin que, voyant que nous ne sommes pas ingrats de lui rendre grâces des faveurs qu'il nous fait, il nous les continue. »

Qu'ey u Bearnès. C'est un Béarnais. Se dit communément en Bigorre de quiconque s'entend à débattre le prix des choses dans les marchés. En parlant ainsi pour dauber sur les Béarnais, les gens de Bigorre semblent ignorer que « les bons comptes font les bons amis », et que « nul n'aura bon marché s'il ne le demande ». — *U Bearnès qu'ha lou dret de s'y tourna dus cops*. Un Béarnais a le droit d'y revenir (de se prononcer) deux fois ; il ressemblerait ainsi au Normand qui « a son dit et son dédit ». On sait qu'il était autrefois d'usage légal en Normandie qu'on accordât vingt-quatre heures aux parties contractantes d'un acte quelconque, pour confirmer ou rétracter leurs conventions. On a, ou par erreur ou par malice, fait une épigramme de ce qui n'était réellement qu'un axiome de droit normand. Le Gai, *Petite Encyclopédie des Proverbes*, p. 364. — *Lou Bearnès ha tau coutume : Quoand ey plaa, que-s mude*. Le Béarnais a telle coutume : quand il est bien, il change. C'est tout le contraire du proverbe français : « Qui bien est ne se remue. » Notre dicton ne s'emploie qu'en certaines circonstances, où l'on veut dire aux gens en termes courtois : Je ne suis pas bien chez vous, je vais ailleurs. Mais, il faut bien l'avouer, le proverbe pourrait faire croire qu'en Béarn se trouvent les plus inconsistants des hommes, et qu'avec cette désinvolture d'esprit on fait, dans sa conscience, bon marché de variations auxquelles on se laisse aller par de coupables défaillances. — *Lou Bearnès qu'ey praupe ; Si mey habè, Mey eb daré*. Le Béarnais est pauvre, s'il avait davantage, il vous le donnerait. On prétend que ce dicton date du règne d'Henri IV. Un jour que des pasteurs d'Ossau avaient eu l'honneur d'être admis auprès du bon roi, ils s'excusèrent ainsi ¹ de

1. — Le mot est vrai, mais il a été dit par Henri IV. C'était pendant le siège de Paris. Un jour, il rencontra des paysans que des soldats avaient surpris introduisant dans la place une charrette de pain et qu'ils conduisaient à la potence ; il les délivra, leur donna quelque argent, et leur dit : « Le Béarnais est pauvre ; s'il avait davantage, il vous le donnerait. »

n'avoir à lui offrir que deux fromages « du pays ». On ajoute qu'Henri IV, qui n'était jamais en reste avec ses compatriotes, leur répondit : *Hère m'agrade bostre doo, mes jou n'èy a-p tourna arré de mielhe que mon grat ; prenetz-lo, e hêtz-ne part aus de case*. Bien m'agrée votre présent, mais je n'ai à vous donner en retour que ma reconnaissance ; acceptez-la, et vous en ferez part à ceux du pays. — *Lous Bearnes sont sù l'autre gent, Comme l'or es sù l'argent*. Les Béarnais sont aux autres gens, comme l'or est à l'argent. Tallemant des Réaux a cité ce dicton dans ses *Historiettes*, en ajoutant que « les Béarnais se ressentent du voisinage des Espagnols, et qu'ils ont plusieurs proverbes qui font assez voir la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes ». Certains Béarnais peuvent bien avoir eu la pensée qu'ils étaient supérieurs aux autres gens ; mais aucun d'eux n'a jamais été assez « gascon » pour l'exprimer à la façon de Tallemant des Réaux, qui a tiré, on ne sait d'où, son méchant proverbe en mauvais béarnais. — *Lou Bearnes qu'èy praube, Mes nou cap baxe*. Le Béarnais est pauvre, mais il ne baisse pas (il n'a pas à baisser) la tête : « Quelque pauvreté qu'il ait, il tient sa vaisselle nette » ; c'est un proverbe français de Bovilli (xvi^e siècle), qui se trouve ainsi traduit dans le recueil de MM. Hatoulet et Picot : *Praubes tant qui lou boun Diu boulhe, mes la baxère nete* ; pauvres tant que le bon Dieu voudra, mais la vaisselle nette. « Que nos bergers se gardent de désertre, dans leur contact avec l'étranger, les nobles traditions de leurs pères ! Que nous ne soyons plus attristés en entendant quémander, sans honte, un petit sou au voyageur qui passe. *Le Béarnais est pauvre, mais il est fier*. » Que les fils de la montagne n'oublient pas ce vieil adage ! » *Album Pyrénéen* ; Pau, Vignancour, 1840. — *Lou Diu Bibant*¹ *deus Bearnes*. Le Dieu Vivant des Béarnais. C'est leur juron familier depuis le xvi^e siècle. Dans l'*Histoire des Troubles survenus en Béarn*, l'abbé Poeydavant dit que « la reine Jeanne, étant à La Rochelle, rendit une ordonnance concernant la manière de prêter serment en justice. De temps immémorial, on y avait procédé, en Béarn, en mettant la main sur la croix et le missel.

1. — *Bibant* est le mot français « vivant » prononcé à la béarnaise. Il faudrait dire *bibent*, participe présent de *bibe*, vivre.

En 1569, on abolit cette formalité, qui fut remplacée par celle de lever la main et de jurer au *Dieu vivant*, formule qui, selon les apparences et l'observation des auteurs, fit naître l'habitude des jurements, qui, depuis cette époque, devinrent si fréquents en Béarn. — « La tradition nous apprend qu'Henri IV courtisant une jeune fille de Billère, commune du canton de Lescar, celle-ci, tout en larmes, lui déclara qu'elle n'était pas digne de ses attentions et des sentiments qu'elle serait flattée de lui inspirer. — Et pourquoi donc ? lui dit-il. — C'est que je suis Cagote. — Et moi aussi, s'écria aussitôt le Vert-Galant, *E jou tabee, qu'en soy, au Diu Bibent !* Je dois cette anecdote à un vieillard plus qu'octogénaire, à M. Bordeu, d'Izeste, qui la tenait lui-même d'un ancien chanoine de Lescar, probablement le doyen des chanoines de France. » Fr.-Michel, *Histoire des Races Maudites*, t. I, p. 100 ; Paris, A. Franck, 1847. Les précisions qui viennent d'être données sur l'époque à laquelle se rapporte le commencement de l'usage des mots : *au Diu Bibent* (*au Diu Bibant*), montrent que l'anecdote qui fut racontée à M. Fr.-Michel est controuvée. C'est en 1569 que fut publié l'édit de la reine Jeanne ordonnant de jurer « au Dieu Vivant ». Henri IV avait alors seize ans. Il avait déjà quitté le Béarn, et, dans la suite, il n'y revint que rarement, à d'assez longs intervalles, et pour bien peu de jours. Quelque entreprenant qu'on le suppose, avec raison, en fait de galantries, on ne saurait admettre qu'il ait eu le temps de s'en aller, comme un jeune homme, poursuivre une amourette à Billère ; il avait alors, selon l'expression proverbiale, « d'autres chiens à fouetter ». — « Vers la fin du règne de Louis XIV, l'un des Gassion eut l'agrément de lever un régiment de son nom ; il le forma presque en entier de Béarnois, et, comme leur serment favori est *Au Diu Bibant !*, on l'avoit surnommé assez plaisamment le régiment des *Au Diu Bibant !* » Voy. *La Société Béarnaise au dix-huitième siècle*, p. 242 ; Pau, L. Ribaut, libraire, 1876. — *La langue Béarnaise*, la langue du Béarn, douce et vive, riche en nuances, flexible et sonore. *Lengoa Bernesa*. Arnaud de Salette, traducteur en béarnais des *Psaumes de David* ; Orthez, L. Rabier, impr., 1583.

La langue Béarnaise a la douce cadence
Des chants harmonieux, qu'au temps du Gai-Savoir
Les Troubadours allaient chantant dans la Provence,
Sous les murs crénelés du féodal manoir.

Elle a, dans ses accents, toute la poésie
Des vers que soupirait à Laure son amant,
Des « romances » d'amour que, dans l'Andalousie,
La mandore exprimait mélodieusement.

Elle a les sons plaintifs de la Muse champêtre,
Que l'on entend gémir sous l'ombrage du hêtre,
Tendres sons que, jadis, recueillit Despourrins.
Et, de nos jours encore, un joyeux interprète,
Qui prit chez Béranger des leçons de poète,
Navarrot, la module en aimables refrains ¹.

Mai 1843.

V. LESPY.

Béarnais et Basques. — Au temps où rivalités et haines entre voisins, de localité à localité, de contrée à contrée, se traduisaient en sobriquets et rimes, les Béarnais disaient des Basques : *Bascou, Riscourascou, La cabilhe au c., Jamey nou badera moussu*. Basque, ricqueracque,, jamais ne deviendra monsieur. — Tout près du Béarn, dans la vallée du Lavedan, on dit des Espagnols : *Chicou, Bourricou, La palha-n c., James tou pay nou sera moussu*. Espagnol, bourrique,, jamais ton père ne sera monsieur. — Voici d'autres injures, en béarnais, à l'adresse des Basques : *Bascou, Carriscou-carrascou, Minye lous oeus de Pascou, E, si nou-n has prou, Minye lous oeus de Marterou*. Basque, « carrisque-carrasque », mange les œufs de Pâques, et, si tu n'en a pas assez, mange les œufs de la Toussaint. — *Bascourrilhe, Bascourralhe, Tripassilhe, Tripassalhe, Lou limac a la tabalhe, Lou carcolh au toupîi, Ta esdeyoa doumaa matii*. Racaille de Basques, tripaille, le limaçon à la serviette

1. — *Les Chansons de Xavier Navarrot* ont été publiées par V. Lespy ; Pau, Veronese, impr., 1868. — Voy. les belles strophes de l'*Ode à Xavier Navarrot* par Isidore Salles, dans *Le Chansonnier d'Oloron* ; Pau, impr. Garet, 1890. — Il y eut ici un « concours de poésie », lorsque les Félibres et Cigaliers, de Paris, vinrent inaugurer le buste du poète dans sa ville natale. Des médailles et des mentions honorables furent décernées à MM. Auguste Peyré, Adrien Planté, l'abbé Labaig-Langlade, Antonin Montaut, Henri Pellisson, X^{xxx}, Jean Palay, Daniel Lafore. Voy. *Concours Navarrot* ; Pau, impr. Garet, 1890.

(sur la table), l'escargot au pot, pour déjeuner demain matin. Les Basques ripostaient en béarnais « euskarisé » : *Biarnes, Tripask-es, Cent cabales minyerès, James nou t'arregoulerès*. Béarnais, beaucoup de boyaux, tu mangerais cent juments, jamais tu ne te rassassierais. — *Biarnes, Tripak-es; Tripa-bai, Tripakoik-es*. Béarnais n'a pas de boyaux ; il a des boyaux, mais il n'a pas de quoi les remplir. — Dans tout cela, il n'est question que d'appétit et de mangeaille : « tout pour la trippe » ; Rabelais, *Pantagruel*, liv. IV, ch. 57. Alors, Basques et Béarnais, « comme chiens dévorants, se disputaient entre eux ». — Aujourd'hui, grâce au progrès de notre temps, il n'y a plus d'animosités, plus de haines ; *sèn toutz frays*, comme disait le poète Jasmin, nous sommes tous frères : *Bearnes et Bascou que s'entenin en jouant deu flascou*. Le Béarnais et le Basque s'entendent en jouant du flacon (le verre en main).... ; à la condition, toutefois, qu'ils ne s'échauffent pas trop à ce jeu. L'un et l'autre ont « la tête près du bonnet ». — Amis, restez, le coude appuyé sur la table : « Sodales, cubito remanete presso. » Horace, *Ode XXVII*, liv. I.

Bedous, c. d'Accous, arr. d'Oloron. — *Bedous B'ey dous !* Bedous est bien doux ! Étymologie de pure fantaisie. Il n'y a de vrai que le charme du site au milieu duquel Bedous étend les plus fraîches et les plus luxuriantes prairies de la vallée d'Aspe. *Bedous* décomposé en *b'ey dous* pour lui faire signifier « bien doux » rappelle l'étymologie burlesque du nom de la province de Beauce, dans Rabelais, liv. I, ch. 17 : « Quoy voyant Gargantua y print plaisir bien grand, sans autrement s'en vanter, et dist à ses gens : Je trouve beau ce. Dont feut appelé ce pays la Beauce. » — *A Bedous, lou bou bilaye, Paa e bii, e coumpanaye*. A Bedous, le bon village, on a pain et vin, et de quoi manger avec le pain. — *A Bedous, Cagotz soun toutz*. A Bedous, tous sont Cagots. Cf. dans Le Roux de Lincy, *Proverbes français*, t. I, p. 376, un dicton analogue se rapportant à une localité du dép. de Saône-et-Loire, arr. de Charolles : « Cacous de Paray. » Voy. SARRANCE, — BEDOUS. — La possession du titre de chef-lieu de canton a été pendant longtemps l'objet d'une très grande rivalité entre Bedous et Accous. De là, de vives querelles.

Navarrot fit là-dessus une chanson, où interviennent les patrons des deux paroisses, Saint Martin et Saint Michel :

*Lou patron d'Accous
De Cagot lou trettabe,
Y Michel de Bedous,
Garrouté lou clamabe.*

(Saint Martin) le patron d'Accous traitait (son voisin) de Cagot, et Saint Michel de Bedous criait à l'autre qu'il était un « garrottier ». Voy. ACCOUS.

Bélesten, c. de Laruns, arr. d'Oloron. — *Canaulous de Belesten*. La *canaule*, dans le parler de la vallée d'Ossau, est le collier de bois que l'on met aux animaux et auquel est suspendue une sonnaille. La confection des *canaules* est une des occupations des pasteurs pendant qu'ils gardent les troupeaux. Avec la pointe de leurs couteaux, ils ornent ces colliers de sculptures où ne brillent ni l'art ni le goût. Les bergers de Bélesten excellent dans ce genre de travail ; de là, le sobriquet de *canaulous* ou *canaulès*, faiseurs de colliers. Voy. GÈRE-BÉLESTEN.

Bellocq, c. de Salies, arr. d'Orthez. — *Boune caution de Belloc, Ere nou pague, you tapoc*. Bonne caution de Bellocq, elle ne paye point, moi non plus. Dans cette commune, on ignorait complètement ou l'on méconnaissait l'honnête prescription du proverbe français, *xvi^e siècle* : « Qui répond, il paye. »

Bénéjac, c. de Nay-Est, arr. de Pau. — *Lous calhetz de Benejac*. Les gens de cette localité vont dans les marchés voisins vendre de la viande d'agneau ; c'est ce qu'indique le mot *calhetz*. (En français, « caillette » signifie une partie des intestins d'agneau.) — *Grexerous de Benejac, Pètz, tripes, hieu et drap*. — *Grexerous*, gras, ils vendent de la viande, de la graisse de porc, des tripes ; ils font le commerce des peaux, *pètz*, du fil et de la toile, *hieu e drap*. Le Roux de Lincy a cité le dicton suivant dans son *Livre des Proverbes français*, t. I, p. 391 : « Ordes trippes de Saint-Denis. » — *Utis de Benejac*. Outil de Bénéjac. Nul n'a pu nous apprendre pourquoi cela se dit d'une personne

qui manque d'aptitude, et de toute chose dont on ne peut guère se servir ; ce n'est point ce que Lesage définit si bien, dans *Gil-Blas*, « l'outil universel ».

Benou, montagne, vallée d'Ossau. — *Praderies de Benou*. Prairies, pâturages de Benou. — Voy. BILHÈRES.

Bentayou, c. de Montaner, arr. de Pau. — *Bietdasous de Bentayou*. C'est ainsi qu'en provençal on dit, par injure, aux gens : *Sias tòuti de viedase* ; vous êtes tous des ânes.

Béon, c. de Laruns, arr. d'Oloron. — *Pouriotz de Beou*. Les petits chevaux de Béon. (*Pouriotz* est le diminutif de *pouriis*, poulains.) Le sens du dicton est peu favorable et s'applique abusivement aux hommes de ce village. — Le patois de l'arr. d'Argentan, dép. de l'Orne, a les mots « houri, hourin » pour signifier petit cheval de peu de valeur. On disait là, anciennement, « les hourins du Pin ».

Béost, c. de Laruns, arr. d'Oloron. — *Bouderous de Beost*. Beurriers de Béost. Ils faisaient d'excellent beurre. — « Les beurriers et beurrières de Vanves. » *Satire Ménippée* (Harangue de Monsieur le Recteur Roze, jadis évêque de Senlis).

Berenx, c. de Salies, arr. d'Orthez. — *Berenx, Tredze bentz*. Berenx, treize vents. Localité dont quelques maisons, situées sur un point très élevé, sont exposées à toutes les violences atmosphériques. — La « rose des vents », généralement connue, en compte « trente-deux » ; il faut donc supposer que les habitants de Berenx en ont une à leur usage particulier. — *Lou hourat de Berenx* ; *Lou pount de Berenx*. Le trou de Berenx ; Le pont de Berenx. Un gouffre très profond du Gave sous le pont de Berenx. D'une chose perdue, que l'on désespère de retrouver, on dit proverbialement *qu'ey debat lou pount de Berenx*, elle est sous le pont de Berenx.

Bescat, c. d'Arudy, arr. d'Oloron. — *Etz carassous de Bescat*. Cette commune étant mieux située que d'autres pour recevoir les rayons du soleil (*care a sou*, face au soleil), les

habitants, à certains moments de la journée, « font les lézards ». Ce qui a été dit de *carassous*, au lieu de *crassous*, crasseux, est une erreur. Voy. *Dictons du Pays de Béarn*, 1^{re} édition, p. 108.

Toute la justici que y-ey menhs lou bourrèu. Toute la justice y est moins le bourreau. Cela signifie qu'il y avait à Bescat une communauté vraiment patriarcale, où les affaires se réglaient en famille, sans que l'on eût jamais recours à la violence.

Besingrand, c. de Lagor, arr. d'Orthez. — *Que y-ha mey de membres au counsell que de chemineyes au bilatye.* Il y a plus de membres au conseil que de cheminées au village. On se moque ainsi du peu d'étendue de la commune (86 habitants).

Bétharram, c. de Nay-Est, arr. de Pau. — *La Capère de Betharram.* La Chapelle de Bétharram. Lieu d'antique dévotion. On y venait de bien loin. Les pèlerins du Béarn chantaient : *Bee y-aniram Ta Betharram !* Nous irons à Bétharram !

*Au bou temps deus Gastous, ue beroye Capère,
Counsacrade peu pople a la may deu Boun Diu,
La qui toutz ans lous Beuraymès apère,
Qu'ère deya segude au bord deu gran arriu.*

*Courretz ta Betharram, hilhotz de la Navarre,
Poples de la Gascounhe y deus bords de l'Adou ;
La Bièrye a Betharram nou hou jamey abare
Deus thesours deu dibin amour¹.*

V. DE BATAILLE.

Au bon temps des Gastons, une Chapelle sainte,
Qu'à la mère de Dieu bâtirent nos aïeux,
Ouvrait déjà, non loin du Gave, son enceinte
Aux nombreux pèlerins accourus en ces lieux.

Courez à Bétharram, enfants de la Navarre,
Peuples de la Gascogne et des bords de l'Adour ;
A Bétharram jamais la Vierge n'est avare
Des trésors du divin amour.

G. AZAIS.

1. — Voyez *Poésies Béarnaises*, Pau, Vignancour, 1860. — La Chapelle de Bétharram, poème couronné en 1839, par la *Société Archéologique* de Béziers, traduit en vers français par G. Azaïs.

Lous Beuraymès. Nom donné à ceux qui vont en pèlerinage, les 8 et 14 septembre, visiter la Chapelle consacrée à la Vierge et le Calvaire de Bétharram.

Un beau soleil dorait de ses rayons splendides
Notre Gave azuré, qui, devant le saint lieu,
Sous les lierres du pont¹, roule ses eaux timides,
Comme s'il murmurait une prière à Dieu;

Et la foule pieuse entrait dans la Chapelle,
Qui, s'élevant auprès de notre Golgotha,
Nous dit : Hommes, priez, si votre âme chancelle
Pour monter le chemin que Jésus-Christ monta !

Les échos répétaient la chanson populaire
Des nombreux pèlerins suivant, par le Calvaire,
Le Chemin de la Croix, qui mène aux stations,
Où le peuple, devant des images sacrées,
Œuvres que la foi sainte et l'art ont inspirées²,
Au Dieu crucifié fait ses dévotions.

Mars 1841.

V. LESPY.

L'hermite de Betharram. On lit dans un opusculé de M. Justin Lallier, intitulé *De Pau à Bétharram*, 1857 : « Sur le sommet du Calvaire, on remarque, appuyée à une chapelle, une petite maison bâtie et habitée par un hermite depuis trente-quatre ans environ. Ce brave homme utilise ses loisirs en fabriquant des peignes avec le buis des montagnes voisines. » Mais on disait aussi : *Que minye lous seix mees, y droum mieytat de l'an*³. Il mange (pendant) les six mois, et dort (pendant l'autre) moitié de l'année. — *Lous courbaix de Betharram.* Les corbeaux de Bétharram. Il y a, tout près de la Chapelle, un établissement qui fut, pendant plusieurs années, au commencement de notre siècle, le séminaire du diocèse de Bayonne. Dans les environs, lorsqu'on voyait passer, en longues files, les jeunes lévites allant à la

1. — Un pont hardi, d'une seule arche, couvert de lierres pendants, relie les deux rives du Gave. Ch. Le Cœur, *Promenades archéologiques aux environs de Pau*.

2. — Il y avait autrefois dans ces stations de très mauvaises sculptures en bois ; elles ont été remplacées, en 1841, par des bas-reliefs dus au ciseau de M. Renoir, élève de Pradier. Ch. Le Cœur, *Prom. arch.*, etc.

3. — Dans une pièce de vers, inédite, de M. Fabien de Laborde.

promenade, les enfants de la campagne les appelaient *Courbairs de Betharram*, en imitant le croassement des corbeaux par les cris de *Coa! Coa!* — A ne considérer que les mots, et rien que les mots, la « peinture » des jeunes campagnards, *Courbairs de Betharram*, semble plus vive que celle de Béranger : « Hommes noirs, d'où sortez-vous ? »

Bétrac, c. de Lembeye, arr. de Pau. — *Betrac en la frontière*. Bétrac sur la frontière. Ce village touche à la limite qui séparait le pays de Béarn de celui des rudes Bigorrais. On attribue à ce voisinage l'âpreté de caractère que l'on reprochait aux habitants de Bétrac.

Beuste, c. de Nay-Est, arr. de Pau. — *Gourmandz de Beuste*. Gourmands de Beuste. Ils sont de ces convives, dont parle Brillat-Savarin, « qui n'oublient jamais qu'il est un instant où la raison dit à l'appétit : *non procedes amplius*, tu n'iras pas plus loin ». Un même dicton, très ancien, est appliqué aux habitants du chef-lieu du département du Cher : « Li lichéor de Borges », les friands de Bourges. Le Roux de Lincy, *Proverbes fr.*

Bezing, c. de Nay-Est, arr. de Pau. — *Lous huganautz de Bezing*. — Les huguenots de Bezing. Une partie de la population pratique le culte protestant. Il y a dans le village un petit temple, qui était primitivement un oratoire, dont l'architecture romane semble appartenir au ^{xiii}^e siècle.

Bidache, ch.-l. de c., arr. de Bayonne. — C'est là qu'est l'ancien château des Gramont. L'admiration populaire le considérait comme une merveille. On chantait dans un vieux Noël : *Qui at hauré jamey dit, Puisque bous debètz nache, Que n'hauretz pas chausit Lou castèt de Bidache!* (Enfant Jésus), qui l'aurait jamais dit, puisque vous deviez naître, que vous n'auriez pas choisi le château de Bidache ! — *Qu'ha dat lou truc de martèt a Bidache*. Il a donné le coup de marteau à Bidache. « Ouvrez-moi la porte pour l'amour de Dieu ! » L'expression béarnaise s'applique à tout individu qui s'est mis dans le cas d'avoir maille à partir avec la Justice. Cette expression date de loin. Lorsque

Bidache était une « souveraineté » appartenant à la famille de Gramont, on y avait droit d'asile ; les criminels qui s'étaient réfugiés au château ne pouvaient en être arrachés.

Bideren, c. de Sauveterre, arr. d'Orthez. — *Lou Sermou deu curé de Bidèren*. Le Sermon du curé de Bideren. Rien n'est plus connu dans le Béarn que ce sermon burlesque. « On attribue ce morceau d'éloquence comique aux protestants, qui auraient fait de la sorte la parodie des prédicateurs catholiques. » Alexis Peyret, *Countes Biarnès*. Ce qui paraît certain, c'est que le sermon du curé de Bideren appartient au XVIII^e siècle. Il a tous les caractères d'un grand nombre de productions de ce temps-là, écrites en langue vulgaire dans le midi de la France : le gros sel, le propos libre et le mélange du français avec les idiomes locaux ¹. Il y a dans d'autres contrées des sermons analogues, qui sont tout aussi populaires que chez nous le sermon du curé de Bideren. On cite, en Limousin, « l'allocution attribuée à un curé de Pierre-Buffière », et, dans le Calvados, « le sermon du curé de Locheur ».

Bidos, c. d'Oloron-Sainte-Marie-Est. — *Poutadgès de Bidos*. Bidos est situé tout près d'Oloron, sur les bords du gave d'Aspe. On explique le sobriquet de *poutadgès* (de *poutadge*, potage) par ce conte singulier : il avait été interdit, on ne sait pourquoi, aux habitants de ce village d'aller acheter de la viande aux boucheries d'Oloron. Quelques-uns furent dénoncés comme ayant fait de la contrebande. — Où sont les morceaux que vous avez achetés, leur dirent les agents chargés de faire une perquisition ? — Les voici dans le potage, répondirent les délinquants, et, tout aussitôt, ayant retiré la viande de la cachette où ils l'avaient mise, ils la jetèrent dans le Gave. Les perquisiteurs se gardèrent bien d'aller la saisir dans ce bouillon. — Voy. dans le *Démocrate libéral* d'Orthez, 22 janvier 1887, un conte analogue : *U poutatye drin lounq*. Un potage un peu long.

Bielle, c. de Laruns, arr. d'Oloron. — *Qu'es au segrari de Bièle*. C'est aux archives de Bielle. Par ces mots, les Ossalois

1. — *Le Sermon du curé de Bideren*, publié pour la première fois par C.-E. V. T. [V. Lespy] ; Pau, L. Ribaut, libraire, 1873.

signifient qu'ils ont, en lieu sûr, quelque pièce probante, à l'appui de leurs prétentions dans un débat judiciaire. Voy. OSSAU. Anciennement, Bielle était le lieu principal, le *capduth*, de la vallée. C'est là que les *jurades* (assemblées de jurats ¹) délibéraient sur les affaires relatives aux intérêts généraux du pays d'Ossau. Les vieilles archives étaient conservées dans la salle où les jurades se tenaient. Elle est placée au dessus de la sacristie de l'église, et porte, comme jadis, le nom de *Segrari*. Les Ossalois étaient si jaloux de leurs titres, qu'ils les tenaient dans un coffre à trois clefs, gardées par les maires de Bielle, de Laruns, de Sainte-Colomme. — *Etz grate-papès de Bièle*. Les gratte-papiers de Bielle. C'est par des scribes de ce chef-lieu de la vallée que se faisaient de nombreuses transcriptions d'actes conservés au *Segrari*, aux archives. — *Hourbari de l'Abadiole*, se disait pour signifier grand tapage, hourvari. L'*Abadiole* (près de l'abbaye) était la place publique de Bielle, où étaient traitées par la population assemblée les affaires de la communauté. Les débats y étaient parfois fort tumultueux. — *Etz pialars de Bièle*. Les piliers (les colonnes) de Bielle. Il y a, dans l'église de cette commune, quatre colonnes remarquables par la qualité du marbre et par leur antiquité. On croit, avec raison, qu'elles avaient appartenu primitivement à une construction romaine élevée en ce lieu, qui fut une *villa*, comme l'indiquent son nom de *Bièle* et les mosaïques qui y furent découvertes en 1842. Ch. Le Cœur, *Mosaïques de Bielle*; Pau, Vignancour, 1856. On raconte qu'Henri IV demanda aux jurats d'Ossau ces colonnes, qu'il voulait faire transporter à Paris où elles auraient été employées à la décoration d'un monument. Les Ossalois ne sont point donneurs; c'est, peut-être, leur moindre défaut; mais ils ont l'habitude béarnaise ² d'être courtois dans leurs refus. Ils répondirent au roi que, ces colonnes appartenant à Dieu, il avait à s'entendre avec lui. L'église où elles se trouvent est du *xvi^e* siècle. Entre l'époque romaine d'où elles datent et celle qui a vu s'élever l'église actuelle, elles ont fait partie d'un édifice religieux, où l'on venait en pèlerinage pour vénérer des reliques

1. — La *jurade* était une assemblée où chaque communauté de la vallée était représentée par ses deux premiers jurats.

2. — « Le penchant gascon à trancher beaucoup de difficultés par un sourire. » Renan, *Souvenirs d'enfance*, p. 147.

sacrées, la mémoire de quelque saint. C'est ce qu'attestent de nombreuses inscriptions qu'elles portent et qui remontent aux ix^e et x^e siècles¹. — *Bièle ma fée!* Bielle ma foi! Se dit, par moquerie, des gens de Bielle, qui invoquent leur foi à tout propos et mal à propos. Voy. LARUNS.

Bigorraïs. Qui est du pays de Bigorre. — *Bigourdaa, Piri que caa.* Bigorraïs, pire que chien. C'est la réponse que les Béarnais font aux gens de Bigorre qui leur disent méchamment : *Biarnes faus e courtes* ; Voy. BÉARNAIS. — *Bigourdaas, Maheraas.* Bigorraïs, rustres.

Bigorre (Pays de). — *Camii de Bigorre, Qui nou pot segui demore.* Chemin de Bigorre, qui ne peut suivre demeure (s'arrête). Par ce pays des « Hautes-Pyrénées » les voies et chemins ne sont pas toujours commodes.

Bilhères, c. de Laruns, arr. d'Oloron. — *Bètz baquès de Bilhères.* Beaux vachers de Bilhères. Ce village est étagé sur le flanc de la montagne, au dessus de Bielle, l'ancienne *villa* romaine. Il possède des pâturages très étendus, il a des troupeaux de vaches en fort grand nombre, et ses pasteurs sont plus beaux que les autres.

Formosi pecoris custos, formosior ipse.

VIRGILE.

Sur le sommet du Benou sont de vastes prairies, *las praderies de Benou*, dépendantes de Bilhères. La commune de Bielle en est co-propriétaire. « Ce superbe plateau s'étend jusqu'au village d'Escot dans la vallée d'Aspe. » — *Couraus de Hondas.* Chênes de Hondas. On donne ce nom au lieu où sont des cercles de pierres (cromlechs) près d'une chapelle, dite de *Hondas*, sur un tertre couvert de chênes, *couraus*. « Ces arbres sont gigantesques. Le lieu, d'un aspect vraiment grandiose, situé à l'entrée du haut pâturage appelé le *Benou*, passe encore pour être hanté par les esprits,

1. — Voy. *Mémoire sur les inscriptions des colonnes de l'église de Bielle* par P. Raymond ; t. xxxv des *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*.

c'est le quartier des Fées. » Cf., dans la *Revue Archéologique*, l'article « Dolmen et Cromlechs » de la vallée d'Ossau par P. Raymond ; il a donné par erreur au mot *Couraus* la signification de « Cercles ». — *Bilherées e Casterées, U de bous autz qu'en bau tres*. Habitants du village de Bilhères et de celui de Castet, un de vous en vaut trois. C'est le vaillant renom qu'un couplet populaire a fait à ces gens. Voy., dans le Bulletin de la *Société des Sciences, Lettres et Arts* de Pau, 1843, p. 220, la chanson : *Alerte, alerte, amigous ! Lous Mourous soun près de nous*. Alerte, alerte, amis ! Les Maures sont près de nous.

Billère, c. de Lescar, arr. de Pau. — *Saubegarde deu Rey*. Sauvegarde du Roi. Dans cette commune, la maison qui avait appartenu à la nourrice d'Henri IV, Jeanne de Lassansaa, « fut longtemps considérée comme un asile » ; tel est le sens que l'on a donné aux mots qui furent gravés au dessus de la porte d'entrée : *Saubegarde deu Rey*. C'est dans cette maison que : *Lou nené de la reyne Jane Ha chucat lèyt de paysane* (N. Laborde). L'enfançon de la reine Jeanne suça du lait de paysanne.

Binet, montagne d'Aspe. — « Avec sa couronne de nuages, elle sert de baromètre aux Oloronais. » Voy. LURBE.

Biron, c. de Lagor, arr. d'Orthez. — *Bire, Birou ! Hè lou biroulet tout de bou !* Tourne, Biron ! Fais le tour tout de bon ! Béranger disait au même sens : « N' saute point-z à demi, Paillass' mon ami ; Saute pour tout le monde. » A cette accusation d'excessive mobilité, les gens de Biron répondent : *A Birou, Tout qu'ey bou*. A Biron, tout est bon. Cela ne peut être absolument exact ; car dans le voisinage on répète *Lous patacayres de Birou*, les batailleurs de Biron. — *Hilhes de Birou, Que s'han hèyt cadue lou sou*. Filles de Biron, chacune a fait le sien (a eu son galant). — Les filles des villages n'étaient pas épargnées dans les propos que la malignité populaire inventait et propageait. La rime a plus de part que la raison dans les dictons de cette espèce : *Hilhoutetes de Sus, Que s'en han hèyt a cade dus*. Fillettes de Sus, chacune a eu deux galants. — *Gouyates d'Arthez, Que s'en han hèyt a cade tres*. Jeunes filles d'Arthez, chacune en a eu trois. — Chez nos voisins des

Hautes-Pyrénées, on dit avec aussi peu de vérité : *Las hilhes de Lourde e las de Cauterés Prenguen a la file lous galans per très*. Les filles de Lourdes et celles de Cauterets prennent à la file les galants par trois. — Dans la Basse-Bretagne, mêmes méchancetés : « Les cloches de Logoman disent : Il y a de belles filles à Logoman ! Les cloches de Fouesnant répondent : Toutes ribaudes ! Toutes ribaudes ! » — « Qui sent les gars et la potence ? Ce sont les filles de Recouvrance. » L.-F. Sauvé, *Proverbes et Dictons de la Basse-Bretagne* ; Paris, Champion, lib., 1878.

Bius-Artigues, montagne, c. de Laruns, arr. d'Oloron. — *Bius-Artigues bau mey ta jou, pendent l'estiu, que castètz y palays, quoand serèn bètz*. Bius-Artigues vaut mieux pour moi, pendant l'été, que châteaux et palais, quand ils seraient beaux. Les pasteurs Ossalois trouvent là pour leurs troupeaux d'excellents pâturages.

Bizanos, c. de Pau-Est. — *Lou senhou de Bizanos*. Le seigneur de Bizanos. Cette dénomination, conservée dans le langage populaire longtemps après que le régime féodal eut cessé d'exister, était comme une malédiction, qui rappelait que le seigneur de Bizanos fut l'un des derniers à percevoir, quand se mariaient les *questales* (serves) de son domaine, le tribut établi par ses aïeux en échange du droit de *prægustator*. Voy. Du Cange, au mot « Marcheta ». — *Los senhors de Bisanos an dret de dromir ab las nobias la prumere noeyt de las sposaliciis*. Archives des Basses-Pyrénées. Dans le département de l'Orne, arr. d'Argentan, (Canel, *Blason populaire de la Normandie*), une expression proverbiale rappelait aussi que « le droit du seigneur » avait été exercé parmi les populations normandes. On disait là : « Avoir le droit de jambage comme un seigneur du Mesnil-Gondouin. » *A Bizanos, qu'ey près de Pau ; Abise-t-y, qu'ey près de case*. Jeu de mots : *Bizanos* précédé de la proposition *a* doit s'entendre *abis a nos*, avis à nous ; *abise-t-y* signifie, littéralement, avise-t-y : Bizanos est près de Pau, prends garde, il est bien près de la maison. — Le voisinage de cette commune n'était pas moins suspect à celle de Gelos, qui en est séparée par le Gave : *Abise-t-y qu'ey aci, A Bizanos qu'ey delau Gabe*. Prends garde ici, Bizanos est de

l'autre côté du Gave. Toutes ces défiances n'auraient-elles pas pour cause le détestable souvenir exprimé par le dicton relatif à l'ancien « seigneur de Bizanos » ? — *Bugadès, linyès de Bizanos*. Blanchisseurs de linge. *Bugadès* de *bugade*, lessive (dans le vieux français « buée »). Presque tout le linge de Pau est blanchi dans ce village. — *Desargentat coum lou calici de Bizanos*. Désargenté comme le calice de Bizanos. Au commencement de ce siècle, l'église du village n'avait qu'un calice du métal le plus commun. Le curé le fit argenter ; mais l'orfèvre à qui le vase sacré fut confié, n'aurait pas été capable d'inventer le procédé Ruolz. Le « plaqué » disparut bien vite à l'usage. De là, l'expression proverbiale à l'adresse des individus qui « n'ont pas le sou ».

Au Marais-Vernier, dép. de l'Eure, arr. de Pont-Audemer, on dit aussi pour désigner une personne dont la bourse est dégarnie : « Elle est comme le crucifix du Marais, elle est désargentée. » L'humidité de l'air altère bien vite les métaux et l'église du Marais n'est pas assez riche pour réclamer souvent le travail de l'orfèvre.

Blachon, c. de Lembeye, arr. de Pau. — *Huganautz de Blaxou*. Huguenots de Blachon. Cette localité eut pour seigneur, à la fin du xvi^e siècle, Jean de Dadou qui était syndic d'épée des États de Béarn. Il fut protestant très zélé. C'est là probablement ce qui valut aux habitants de Blachon le sobriquet par lequel on les a désignés pendant longtemps.

Boast, c. de Lembeye, arr. de Pau. — *Que hètz coum lous coumpays de Boast, que semiatz agulhes*. Vous faites comme les compères de Boast, vous semez des aiguilles. C'est-à-dire, vous perdez votre temps et votre peine. Voy. ANOYE.

Boeil, c. de Nay-Est, arr. de Pau. — *Lous cabestrayres de Boelh*. La malice populaire donne à ce dicton le sens de : Gens de Boeil, marchands de mauvais licols. *Cabestrayre* signifie qui fait, qui vend des licols, *cabestres* (vieux français « chevestres »).

Pilate de Boelh. Se dit en souvenir de peintures murales qui dataient des premières années du xv^e siècle ; elles furent découvertes vers 1872, lorsque l'on démolit l'ancienne église de la

commune pour en reconstruire une neuve à peu près sur le même emplacement. Une partie de ces peintures représentait « Pilate, après avoir rendu son jugement, se lavant les mains devant le peuple dans le bassin qu'un page lui présente ». P. Raymond, *Soc. des Sciences, Lettres et Arts de Pau*, 1872.

Bordères, c. de Nay-Est, arr. de Pau. — *Bordères e Lagos Que-s coupèn lous os*. Bordères et Lagos se rompent les os. Ce dicton rappelle les rixes violentes qui ont eu lieu très souvent entre les jeunes gens de ces communes voisines.

Bordes, c. de Lembeye, arr. de Pau. — *Lous truquetaulès de Bordes*. Désœuvrés et tapageurs. On leur reprochait de trop suivre les fêtes et d'y causer du désordre.

Bordes, c. de Nay-Est, arr. de Pau. — *Leytassès de Bordes*. Laitiers de Bordes. Les mauvaises langues prétendent que « le fond de leur lait est moins pur qu'un beau jour ».

Bosdarros, c. de Pau-Ouest. — *De Bosdarros ni bent Ni yent*. De Bosdarros ni vent ni gens. Les habitants de cette commune passaient pour être de mauvais acheteurs aux marchés de Nay, où le dicton a cours ; c'est aussi de Bosdarros que souffle sur Nay le vent d'ouest, le vent de la pluie. — *Peyrès de Bosdarros*, carriers, tailleurs de pierre. Cette expression s'explique par les nombreuses carrières qui sont exploitées, depuis longtemps, sur le territoire de la commune, et qui fournissent des matériaux de construction connus dans la région de Pau sous le nom de *pèyre de Gan*, pierre de Gan. Les principales exploitations de Bosdarros sont situées, à deux kil. environ au Sud-Ouest du village, sur le versant occidental d'un coteau qui domine, à l'est, la rivière du Nééz et la route de Pau à Eaux-Bonnes. De grandes carrières, où il y a des matériaux tout à fait semblables, se trouvent plus à l'est, dans la petite vallée du Gest, à quelque distance au nord de la route de Nay à Rébénac, et très près de la limite de Bosdarros et d'Arros. Ces carrières sont ouvertes dans une bande de terrain de craie (craie supérieure), dirigée de l'est à l'ouest, et qui se développe sur près de

six kil. de longueur dans le territoire de Bosdarros, au sud du village, les carrières précédemment indiquées occupant les emplacements extrêmes dans les terrains de cette commune. — Nous devons ces renseignements à l'obligeance de M. Genreau, ingénieur des mines.

Boucau (Le), c. de Bayonne-Nord-Ouest. — *Nazareth n'ey pas loenh dou Boucau*. Nazareth n'est pas loin du Boucau. Jeu de mots : *Nazareth* de *naz* (nez) et *Boucau* de *bouque* (bouche). M^{me} de Rohan disait à Henri IV : « Vous avez un nez et un menton qui se mêlent l'un à l'autre. »

Boueilh, c. de Garlin, arr. de Pau. — *Lous Branassès de Boelh*. Les habitants de ce village ont autour de leurs champs des terres couvertes de *branes*, brandes. — Voy. BALANSUN.

Bougarber, c. de Lescar, arr. de Pau. — *La cour de Bougarber*. Dans cette commune, au xv^e siècle, il y avait un tribunal composé du baile et des jurats. On y jugeait des faits, des crimes de sorcellerie et maléfices, *fèytz*, *crims de pozoeria e faytilharia per dabant la cort deu bayle e juratz de Borgarber*¹.

Bouillon, c. d'Arzacq, arr. d'Orthez. — *Qu'ha credit coum Mous de Boulhou : En proumetent cinq arditz, Nou croumparé pas u soo de tripou*. Il a du crédit comme M. de Bouillon : en promettant cinq liards, il n'achèterait pas pour un sou de boudin. Ainsi parle-t-on des gens à qui l'on dirait ailleurs : « Crédit est mort. » On ignore comment M. de Bouillon avait compromis sa solvabilité. Cf. dans Le Roux de Lincy, *Proverbes fr.*, t. II, p. 29 : « Commande M. le duc de Bouillon, Où personne ne fait raison ; » — « Quoi ! je ressemble M. de Bouillon : quand je commande personne ne bouge. » — A propos de la pauvreté de notre seigneur de Bouillon, voici une curieuse coïncidence de noms de personnes dans une pénible situation. Telle était, en 1596, la pénurie d'Henri IV, que ses ambassadeurs manquaient

1. — *Les Sorcières dans le Béarn* (1393-1672), par V. Lespy ; Pau, L. Ribaut, libr. — Voy. *Journal des Débats*, 28 août 1875 (article de M. Viollet-Le-Duc).

d'argent pour pouvoir vivre. M. le duc de Bouillon avait laissé en gage à Londres, pour 4.000 écus, un buffet qu'il avait reçu en présent de la reine. Voy. Prevost-Paradol, *Elisabeth et Henri IV*, p. 3 ; Paris, A. Durand, 1855.

Bournos, c. de Thèze, arr. de Pau. — *Pigassès de Bournos*. On donne la chasse aux pies, *pigues*, qui infestent les champs de la commune. — *Arcencam de Bournos*. C'était le nom d'une espèce de « Sganarelle » de cette localité ; il sert à désigner, ça et là, aux environs, les maris trompés. Voy. les *Countes Biarnés* (Contes Béarnais), 2^e édit., par Alexis Peyret.

Bruges, c. de Nay-Ouest, arr. de Pau. — *Etz pele-caas de Brudges*. Les « pèle-chiens » de Bruges. Insulte à l'adresse des habitants de cette commune. Dès 1385, on y faisait de la mégisserie. A cette époque, est cité un *Berdoo, perisser*, Berdou, mégissier à Bruges.

Burgaronne, c. de Sauveterre, arr. d'Orthez. — *A Burgaroune, Tout se doune*. A Burgaronne tout se donne. C'est trop dire pour mériter créance entière.

Buros, — **Serres-Morlaas**, c. de Morlaas, arr. de Pau. — *Boulurs de Buros e de Serres*. Voleurs de Buros et de Serres. Exagération certainement calomnieuse aujourd'hui, comme celle du vieux proverbe français : « Qui fit Breton, Il fit larron. » Fleury de Bellingen, *Étymologie des Proverbes français*, p. 133.

Buziet, c. d'Oloron-Sainte-Marie-Est. — *Carrascayres de Buziet*. La confection des crécelles, *carrascles*, était, nous a-t-on dit, une industrie des habitants de Buziet. Peut-être, aussi, ont-ils eu le sobriquet de *carrascayres*, parce qu'ils furent des derniers à pratiquer l'antique usage de faire bruire la crécelle, les jours de la Semaine-Sainte durant lesquels les cloches ne sonnent point.

Prenons du jeudi-saint la bruyante crécelle.

BOILEAU.

Buzy, c. d'Arudy, arr. d'Oloron. — *Founciès de Buzy*. Les riches propriétaires fonciers de la plaine fertile où s'étend la commune. Mais il y a aussi de nombreux musards, on les traite de *Buserocxs de Buzy*.

Capbis, c. de Nay-Ouest, arr. de Pau. — *Clabetous de Capbis*. Les cloutiers de Capbis. Ils sont voisins des forges d'Asson signalées plus haut.

Capbis, — **Asson**, — **Bruges**, c. de Nay-Ouest, arr. de Pau. — *S'en parle autant coum de la mort de Saubalade*. On en parle autant que de la mort de Sauvelade. Se dit dans ces trois communes à propos de tout événement qui fait du bruit. Voici l'origine de ce dicton : Messire Jacques Boyer, abbé du monastère de Sauvelade, était possesseur du prieuré de Capbis. A la suite de contestations qu'il avait eues, au sujet de pacages, avec les habitants des communes voisines, il fut assassiné dans son prieuré, le 26 octobre 1663. Les auteurs et complices de ce crime, au nombre de trente-quatre, furent condamnés par arrêt du Parlement de Navarre, le 31 mai 1664. Terré-Alimen, *Notice sur l'abbaye de Capbis* ; Pau, Veronese, 1870.

Cardesse, c. d'Oloron-Sainte-Marie-Est. — *Bonjour Luc ! Cardesse que-b salude*. Bonjour Lucq ! Cardesse vous salue. Ainsi parlent les habitants de Cardesse à leurs voisins de Lucq. C'est une façon de dire aux gens qui ennuiant : Je vous quitte, allez vous promener. Le dicton ferait supposer que la politesse des Cardésiens est vite à bout.

Castéide, c. de Montaner, arr. de Pau. — *Lous engourgatz de Castéide*. Les embourbés de Castéide. Cette localité, dans un petit vallon, est traversé par cinq ruisseaux ; il y a de nombreux bourbiers, *gourgues* en béarnais.

Castéra, c. de Montaner, arr. de Pau. — *Patacassès de Castera*. On a déjà vu le sobriquet de *patacayres* appliqué aux gens de la commune de BIRON. Les deux qualificatifs sont formés de *patac*, coup ; ils indiquent que les habitants de Castera, comme ceux de Biron, auraient été des querelleurs, allant dans le voisi-

nage susciter des bagarres pour se battre. En ce sens, *patacassès* est plus expressif que *patacayres*.

Castet, c. d'Arudy, arr. d'Oloron. — *Asoulès de Castet*. — *Carboès de Castet*. Aniers de Castet. Charbonniers de Castet. Ils ont tous des attelages d'ânes, dont ils se servent pour le transport du charbon qu'ils vont vendre dans les marchés. Il y a dans ces mots *Asoulès de Castèt*, âniers de Castet, une pointe d'ironie qui semble signifier un peu « telles bêtes, tels maîtres ». Le dicton analogue de Seine-et-Marne est grossier : « Les ânes de Brolles. » Dans ce hameau de la commune de Bois-Le-Roi, canton de Melun, pays de bûcherons et de laitières, chacun possède sa petite voiture attelée d'un ou plusieurs ânes. Tandis que les femmes s'en vont chaque matin distribuer aux ménagères de Melun le produit recherché de leur étable, les hommes transportent dans les environs, et jusqu'à Fontainebleau, les copeaux provenant de l'exploitation des bois. De là, le dicton qui remonte haut. Fourtier, *Les Dictons de Seine-et-Marne*; Paris, J.-B. Dumoulin, 1873.

Hardit coum lous Casterées. Hardi comme les habitants de Castet; voy. BILHÈRES. C'était le vieux dicton; il rappelait la vaillance, l'intrépidité et l'adresse de ces braves gens, qui auraient eu à lutter contre les Maures, et qui prenaient part aux tournois que le vicomte d'Ossau donnait chez eux : *Mossen lo ves-compte deu far torneyament a Casteg-Gelos*, Monseigneur le vicomte (*Fors de Béarn*), doit faire tournoi à Castet-Gelos.

Castetarbe, section de la commune d'Orthez. — *Bè-t-en au bosc de Castetarbe* ! Va-t-en au bois de Castetarbe ! Cette locution s'employait, au siècle dernier, comme une injure à l'adresse des protestants. Ils se réfugiaient dans ce bois pour la célébration de leur culte. — *N'habetz hounte d'ana toustemps a l'assemblade, Au bosc de Castetarbe, a perde la journade*. N'avez-vous pas honte d'aller toujours à l'assemblée, au bois de Castetarbe, perdre votre journée. Lenfant, *Pastorale, Intermède contre les Huguenots*; Limoges (sans nom d'impr., ni date).

Castetbon, c. de Sauveterre, arr. d'Orthez. — *A Castetbou, Tout qu'ey bou*. A Castetbon, tout est bon. « O fortunatos nimium ! », si la raison concorde avec la rime.

Castétis, c. d'Orthez. — *A Castetis, Que soun hère couquitis*. A Castétis, on est fort coquin (en fait de quolibets et de railleries). — *Qui ha passat a Castetis, que pot passa pertout*. Qui est passé par Castétis, peut passer partout. Anciennement, c'était un poste fortifié, *castellum* ; il y avait un passage difficile à franchir. On dit aussi que le dicton a trait aux moqueries des habitants de Castétis. C'est comme à « Château-Landon », Seine-et-Marne, arr. de Fontainebleau, « personne n'y passe qui n'ait son lardon ». Le Roux de Lincy, *Proverbes fr.*, t. I, p. 334. — *Sens bourroulh tau prauhe*. Sans verrou pour le pauvre. Cette inscription gravée sur une pierre de la porte principale du château de Castétis, honore le châtelain qui en avait fait la devise de sa noble maison. Les Troubadours recommandaient aux seigneurs de n'avoir dans leurs belles demeures ni portes ni clefs :

Gent ostau, ses porte e ses clau ¹.

Castetpugon, c. de Garlin, arr. de Pau. — *Lous cebassés de Castetpugou*. Les mangeurs d'oignons, *cebes* (du lat. « cepa »). Le D^r Bergeret, professeur d'histoire naturelle à l'École centrale des Basses-Pyrénées, disait : « L'oignon cuit est un des alimens les plus sains, les plus agréables et les plus nourrissans. Les cuisiniers donnent aux oignons une infinité de formes, qui ne valent pas la manière toute simple de les apprêter, en usage dans les petits ménages. On les fait cuire, ou dans leur propre jus, ou dans l'eau, pour les manger avec de l'huile, du vinaigre et du sel. » Le savant médecin ajoutait : « Un des passages d'Homère (*Iliade*, liv. XI) que je lis avec le plus de constante satisfaction, parce qu'il contraste singulièrement avec le luxe scandaleux de nos tables, c'est celui qui contient les détails de la réception de Patrocle par le vieux Nestor, qui lui fit servir des oignons dans une corbeille, du miel et de la farine d'orge ². »

Caubios, c. de Lescar, arr. de Pau. — *Bère coum l'autaa de Caubios*. Belle (parée) comme l'autel de Caubios. Se dit d'une

1. — Ch.-A. Gidel, *Les Troubadours et Pétrarque*, p. 44 ; Angers, imprimerie de Cosnier et Lachèse, 1857.

2. — J. Bergeret, docteur en médecine, *Flore des Basses-Pyrénées*, t. II, p. 160 ; Pau, de l'impr. de P. Veronese, an XI de la République.

femme aux brillants atours. En français : « Elle est parée comme un autel du jeudi-saint. » Le dicton béarnais est ancien ; il remonte à l'époque où l'église de Caubios avait non seulement un bel autel, mais encore des peintures faites en 1506 par le peintre Jean de Maupoey. — Voy. *Les Artistes en Béarn*.

Cauterets, station thermale, dép. des Hautes-Pyrénées. — *A Cauterès qu'at anetz deberse*. Allez le digérer à Cauterets. Proverbe cité par Bordeu¹ : « Nos anciens Béarnais, dit le célèbre médecin, avaient recours aux eaux de Cauterets, et ils ont sans doute donné naissance au proverbe dont on se sert encore aujourd'hui. Mais on ne sait pas bien quel est le sens dans lequel on doit le prendre ; il paraît ironique. Je crois qu'il l'est réellement et que l'ironie ne tombe pas sur la nature de l'eau, mais qu'elle indique combien il était difficile de se transporter sur les lieux ; il y avait en effet des chemins affreux que l'on a rendus très praticables ; de façon qu'on ne peut guère dorénavant se servir de ce proverbe. » Ces lignes écrites par Bordeu sont datées de 1746.

Avant lui, un autre médecin, J.-F. de Borie, s'était exprimé ainsi au sujet du même proverbe : « Je crois qu'on doit en inférer que les eaux de Cauterets étoient anciennement en très grande réputation et qu'elles passaient dès lors pour stomachales, ce qui est en effet une de leurs qualités essentielles, car je ne saurois me persuader qu'il eût dans sa naissance cet air d'imprécation qu'on lui donne aujourd'hui. » Tarbes, 1714.

Hilhes de Cauterès. Filles de Cauterets. Voy. BIRON. — *Las paloumetes de Cauterès*. Les colombes de Cauterets.

*Digatz-me, paloumetes :
Qui ey a Cauterès ?
Lou rey e la reynete
S'y banhen ab nous très ;*

*Lou rey qu'ha sa cabane,
Couberte qu'ey de flous ;
La reyne qu'en ha gn-aute,
Couberte qu'ey d'amous.*

1. — *Lettres sur les Eaux Minérales du Béarn* (1746) ; Pau, Vignancour impr., 1833.

Dites-moi, petites colombes : Qui est à Cauterets ? — Le roi et la reine s'y baignent avec nous trois ; le roi a sa cabane couverte de fleurs ; la gracieuse reine (*la reynete*) en a une autre couverte d'amours. Ce sont là deux couplets d'une simple et naïve chanson populaire, dont Cauterets se fait honneur. Elle est historique, dit-on, et « rappelle un frais souvenir » de la reine de Navarre, Marguerite de Valois, qui, vers 1542, accompagna son mari, Henri d'Albret, aux bains de Cauterets, « pour le garder d'ennuyer, écrivait-elle, et faire pour luy ses affaires ; tant que l'on est aux baings, il fault vivre comme ung enfant, sans nul soucy ». Les mots « fleurs et amours », qui se trouvent dans cette chanson, ne suffisent pas pour que l'on puisse dire, avec justesse, qu'elle est « un diamant¹ », et qu'elle a toute la grâce, tout le charme d'une ode de l'aimable Anacréon.

Clarac, c. de Nay, arr. de Pau. — *Cardayres de Clarac*. On y cardait la laine qu'on employait à la *draperie* de la ville voisine (1560). Voy. NAY.

Claracq, c. de Thèze, arr. de Pau. — *Tarou, Harou, Bièlenabe, Maumussou, Balirac e Sadirac, nou balin pas las costes de Clarac*. Taron, Haron, Viellenave, Maumusson, Balirac et Sadirac, ne valent pas les côtes de Claracq. De tous ces noms de lieux, celui de Claracq, seul, désigne une commune ; les autres appartiennent à de petits villages voisins qui forment, dans le canton de Garlin, les trois communes : Balirac-Maumusson ; Taron-Sadirac-Viellenave ; Mascaras-Haron. Le dicton les déprécie trop en leur préférant les côtes de Claracq, qui s'élèvent à travers des terres peu fertiles.

Coarraze, c. de Nay-Est, arr. de Pau. — *Lou senhou de Coarrase*. Le seigneur de Coarraze. On trouve aux Archives des Basses-Pyrénées, *alguna sumpmarie declaration deus execrables e facinoros crims e delictes cometutz e perpetratz per lo senhor de Coarrase*, un exposé sommaire des crimes exécrables, des

1. — Mazure, *Histoire du Béarn*, p. 479 ; Pau, Vignancour, édit., 1839.

atroces forfaits, commis et perpétrés par le seigneur de Coarraze (1493-1505)¹. — *Lou Castèt de Coarraze*. Le Château de Coarraze. C'est là qu'Henri IV fut élevé dans son enfance : *Pèe-descaus, cabiroü, qu'eu lexaben ana, E coum u yoen pourii nou hasè que pinna*²; nu-pieds, nu-tête, on le laissait aller, et comme un jeune poulain il ne faisait que sauter. — *Lous tisnerotz de Coarraze*. Expression de dédain pour l'ancienne industrie des gens de cette localité. Aujourd'hui, de grandes usines ont remplacé les métiers primitifs de ces *tisnerotz*, petits tisserands.

Yent de Coarraze, De hoec e de brase. Gens de Coarraze, de feu et de braise. Ils n'ont qu'« un feu de paille ». D'autres prétendent qu'ils sont « chauds comme braise ». — Les latinistes du XII^e siècle osèrent faire du nom de Coarraze « *Cauda rasa* ». Voy. Marca, *Histoire de Béarn*, p. 451. — *Manou de Coarraze*, fille de joie, qui eut tous les vices, sans aucun des repentirs sincères de « Manon Lescaut ».

Crouseilles, c. de Lembeye, arr. de Pau. — *Bii de Crouselhes, Petite boutelhe*. Voy. PORTET.

Doat, c. de Montaner, arr. de Pau. — *Presidentz de Doat*. Présidents de Doat. On donne, avec ironie, aux habitants de ce village la qualité d'un de leurs anciens seigneurs, qui fut un homme de mérite. Jean de Doat, président à la Chambre des Comptes de Pau, avait été chargé par Colbert de recueillir les documents historiques conservés dans les archives du Midi de la France. On lui doit la précieuse collection qui porte son nom à la « Bibliothèque Nationale ».

Dognen, c. de Navarrenx, arr. d'Orthez. — *Cauletz de Donhen*. Choux de Dognen. Aucune localité dans la contrée n'en produit ni de plus beaux ni de meilleurs.

Doumy, c. de Thèze, arr. de Pau. — *Lou Barou de Doumy*. Le baron de Doumy. Cette commune faisait anciennement partie

1. — *Un Baron Béarnais au XV^e siècle*, par V. Lespy et P. Raymond (publication de la Société des Bibliophiles du Béarn); Pau, L. Ribaut, 1878.

2. — E. Vignancour, *Enfance d'Henri IV*; voy. *Poésies Béarnaises*, p. 169.

de l'une des douze grandes Baronnies du Béarn. Le titre n'est plus qu'un dicton, dont on se sert pour désigner tout individu qui fait l'important, qui tranche du personnage.

Eaux-Bonnes, c. de Laruns, arr. d'Oloron. — *Las aygues de l'arquebusade*. Les Eaux-Bonnes acquièrent surtout du crédit et de la réputation par la guérison des blessures de plusieurs seigneurs béarnais, lesquels ayant suivi Henri II, roi de Navarre, à la bataille de Pavie, en 1525, avaient été grièvement atteints de coups d'arquebuse, arme alors d'une invention récente ; à cette occasion, les Eaux-Bonnes reçurent la dénomination d'« Eaux d'arquebusade ». Comte C. d'Angosse, *Notices sur la vallée d'Ossau* ; Pau, Vignancour, impr., 1837. — Elles sont plus particulièrement renommées aujourd'hui pour leur vertu contre les affections de poitrine. On vient des contrées lointaines puiser des bienfaits à leurs sources, et, chaque année, il est expédié pour l'étranger des quantités considérables de ces eaux salu-taires. Cette affluence et ce commerce ont fait la fortune d'Eaux-Bonnes ; le voisinage en est quelque peu jaloux ; on répète ce dicton malveillant : *Aygassès de Bounes*. Vendeurs d'eau. C'est ainsi qu'au temps de Mondor, les envieux du célèbre charlatan qui s'enrichissait avec ses philtres et son élixir, prétendaient qu'il débitait la Seine en flacons, et ne l'appelaient que marchand d'eau claire. Il va sans dire que ce rapprochement ne porte que sur les mots « marchand d'eau claire » et *aygassès*. — Frédéric Bastiat écrivait, le 5 juillet 1830 : « Je quitte les Eaux-Bonnes en répétant le refrain de notre ballade :

*Aygues cautes, aygues redes,
Lou mée mau ne-s pot goari !*

« Eaux chaudes, eaux froides, rien ne peut guérir mon mal ! Il est vrai, ajoute Bastiat, que le bon chevalier parlait sans doute de quelque blessure étrange, sur laquelle les sources des Pyrénées ne peuvent rien¹. » — Navarrot, le chansonnier d'Oloron, pour opérer des cures merveilleuses, comptait sur un

1. — *Lettres de Fr. Bastiat*, p. 99 ; Paris, impr. A. Quentin, 1877. Le savant économiste mourut, à Rome, le 26 déc. 1850.

remède qui lui était particulier ; il chantait un jour aux Eaux-Bonnes :

*Quoand jou bey taa bères malaudes,
Qui parlen de-s lecha mourî;
Sens aygues redes, aygues caudes,
En cantant, jou las bouy goari:
Lechatz-me ha, si-us diseri....*

Quand je vois de si belles malades, qui parlent de se laisser mourir ; sans eaux froides, sans eaux chaudes, en chantant, je veux les guérir : laissez-moi faire, leur dirais-je...

Eaux-Chaudes, c. de Laruns, arr. d'Oloron. — *Las em-prenhaderes*. Ce mot caractéristique est latin d'origine, « prægnans mulier ». La science a enregistré un grand nombre de cas de stérilité guéris par ces eaux. — En 1581, Henri de Navarre « estoit à Aigues Caudes avec sa fille (il appelloit ainsi Fosseuse) qui avoit besoin d'en prendre, pour le mal d'estomach qu'elle avoit ¹ ». — On les emploie aussi pour combattre heureusement les rhumatismes et d'autres affections : — *Lou Rey, lou Clot, l'Esquirete, Que-m hêtz sourti bete a bete Toutz mouns pecatz.....* Le Roi, le Trou, la Clochette (principales sources des Eaux-Chaudes) vous faites sortir peu à peu tous mes péchés... — « Je fus à Aigues-caudes ; de celles-là ie n'en sentis nul effect, nulle purgation apparente ; mais ie fus vn an entier, aprez en estre reuenu, sans aucun ressentiment de colique, pour laquelle i'y estoy allé. » Montaigne, *Essais*, liv. II, ch. 37.

Escot, c. d'Accous, arr. d'Oloron. — *Pasterès d'Escot*. Des mangeurs de *pastèt*, galette de farine de maïs que l'on fait cuire sur les charbons. — *Herams d'Escot*. Ils étaient traités de sauvages par les gens de Bielle à qui ils disputaient la propriété des pâturages du Benou. — *At roc d'Escot, 'Tire qui pot*. Au rocher d'Escot, tire (en avant) qui peut. Une rude montée que gravis-saient péniblement, à l'entrée de la vallée d'Aspe, ceux qui arrivaient de loin à Sarrance, lieu de pèlerinage. — *Pene d'Escot*.

1. — Voy. *Mémoires de Marguerite de Valois* (première femme de Henri IV), p. 234 ; Paris, Charpentier, libr.-édit., 1860.

Rocher d'Escot. On lit dans Marca, *Histoire de Béarn*, p. 53 : « Cesar prit le soin de faire couper à force de main vn rocher haut élevé qui estoit sur l'entrée de l'embouchure de la vallée (d'Aspe), du costé d'Oloron ; où l'on reconnoist encore les traces du nom de Iule Cesar dans l'inscription qui est grauée en letres digitales sur la cime du rocher, nommé *Pena d'Escot*. » Des traces du nom de Jules César dont parle Marca, on n'en voit aucune dans la leçon des mots gravés sur le rocher d'Escot, qui a été donnée par un savant magistrat, M. François Saint-Maur, au *Congrès scientifique de France* (Institut des Provinces), xxxix^e session tenue à Pau, t. II, p. 144 : L VAL VERANUS GER II VIR BIS HANC VIAM RESTITUIT CALL..... « Lucius Valerius Veranus Germanicus, duumvir, a deux fois réparé cette voie.... » Cette inscription relative à la voie romaine de Saragosse en Aquitaine ¹ n'existe plus. En 1886, un coup de mine fit sauter la partie du rocher qui la portait.

Escoubès, c. de Morlaas, arr. de Pau. — *Lou beyre deu curé d'Escoubès*. Le verre du curé d'Escoubès. M. le curé n'aurait exprimé que la moitié de la vérité en disant :

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

Son verre était une espèce de coupe d'Hercule ; il en usait chez lui, et avait soin de s'en munir lorsqu'il allait dîner chez ses confrères. A Paris, pour désigner une grande bouteille, on employait cette expression : « La burette du curé de Vaugirard. » Oudin, *Curiosités françoises*, p. 66. — A Escoubès, *Enta-p paga, que-b disen mercés*. A Escoubès, pour vous payer, on vous dit merci. Cette reconnaissance part d'un bon naturel, mais ne fait point que les gens qui n'ont que cette monnaie pour s'acquitter de leurs dettes, puissent être considérés comme de bons payeurs.

Escout, c. d'Oloron. — *N'ey pas d'Escout, qu'ey de Herrère*. Il n'est pas d'Escout, il est de Herrère. Ces deux communes sont voisines. Le dicton est un jeu de mots ; il s'emploie en parlant

1. — De *Cæsarea Augusta* (Saragosse) à *Beneharnum* (Béarn) par *Forum Ligneum* (Urdes), *Aspa Luca* (Aspe) et *Iluro* (Oloron).

d'un entêté, qui n'*écoute* aucune raison, qui a une « tête de fer » (*hèr* en béarnais).

Escurès, c. de Lembeye, arr. de Pau. — *Lous cassous d'Escurès*. Les chênes d'Escrès. Au ^{xiii}^e siècle, on y rendait la justice sous des chênes. Voy. dans les Fors de Béarn, art. 49 : *Ung judyat dat per la Cort deus cassous d'Escurees*, un jugement rendu par la Cour des chênes d'Escrès. — La tradition populaire de la justice rendue sous les chênes, *cassous*, s'est perdue. Ne sachant plus ce que signifiait ce mot appliqué à Escrès, on lui en a substitué un autre de consonnance à peu près identique; en transformant le vieux dicton, on a défiguré les habitants; on les appelle *Lous cohous d'Escurès*. Voy. *ASASP*.

Eslayou, h. c^{ne} de Lescar, arr. de Pau. — *Lous judges d'Eslayou*. Les juges d'Eslayou. « La cour d'Eslayou » est mentionnée au ^{xiv}^e siècle; « elle comprenait dans sa juridiction une vingtaine de communes environnantes et même l'évêque de Lescar ». P. Raymond, *Dictionnaire topogr. des Bass.-Pyrénées*.

Eslourenties, c. de Morlaas, arr. de Pau. — *A Eslourenties, Que-s lhèben quoad ey dies*. A Eslourenties, on se lève quand il est jour. On ne serait donc point pressé d'aller au travail. Il vaut mieux croire que l'on s'en tient au mot du Psalmiste : « Vanum est vobis ante lucem surgere », et qu'on l'interprète dans le sens du proverbe français : « Lever matin n'est point bonne heure, Mais venir à point est meilleur. »

Espéchède, c. de Morlaas, arr. de Pau. — *Aulhès d'Espexede. — Cure-mesples d'Espexede*. Bergers d'Espéchède. Ils n'ont que de bien petits troupeaux. Le second dicton signifie littéralement « Vide-nêfles d'Espéchède ». N'ayant pas grand'chose, ils tirent tout ce qu'ils peuvent de ce qu'ils ont.

Espiute, c. de Sauveterre, arr. d'Orthez. — *Lous escautoès d'Espiute*. Les mangeurs de « broye ». (*L'escadou* d'où a été formé le sobriquet *escautoès*, signifie une cuillerée de « broye » chaude; c'est un « échaudé » *sui generis*.)

Espoeey, c. de Pontacq, arr. de Pau. — *Calhabès d'Espoeey*. Il y a dans toute l'étendue de ce village une grande quantité de pierres roulées, *calhaus*, parmi lesquelles il s'en trouve de fort grosses. Ces dépôts paraissent avoir été formés, après la période glaciaire, par les grands cours d'eau sortant des vallées de la chaîne Pyrénéenne et qui sillonnaient alors les plaines inférieures.

Esquiule, c. d'Oloron-Sainte-Marie-Ouest. — *Lou hourat d'Esquiule*. Le trou d'Esquiule. « C'est, dans un banc de rocher, une excavation d'un quart de lieue d'étendue, sur près de trois mètres de largeur. On rapporte qu'elle fut creusée par des paysans, à la recherche d'un trésor que l'on prétendait avoir été enfoui là par les Maures. Après avoir longtemps et inutilement travaillé, ces paysans firent confidence de leur secret à un juif rusé, moins superstitieux, aussi avare, mais moins dupe qu'eux.

» Il se transporta exprès de St-Esprit de Bayonne à Esquiule ; il examina les lieux. Pour travailler sûrement, il lui manquait *Agrippa le Noir*¹, qui se vendait fort cher. On se cotise, on remet un fonds assez considérable pour en faire l'emplette. Le juif s'absente avec l'argent, en laissant de grandes espérances.

» Quelque temps après il revient, disant que la somme n'était pas suffisante ; on se cotise encore pour la compléter. Il repart ; de retour, il se dit possesseur du soi-disant *Agrippa*, qui lui annonce qu'on trouvera le trésor après avoir déterré un cadavre gigantesque dans la partie la plus noire du trou. On travaille avec ardeur, mais en secret ; car si le secret s'évente, la mine d'or doit s'éventer aussi. Un beau matin, on trouve en effet dans l'excavation de la veille trois ou quatre os extraordinaires. Courage ! le trésor n'est pas loin. Il ne manque plus, pour la dernière main, qu'une pierre précieuse pour attirer le trésor, comme l'aimant attire le fer. On se transporte chez les intéressés avec les os du géant, annoncés par l'admirable *Agrippa*.

1. — Est-ce celui du *Dictionnaire de Larousse* ? « Agrippa (Henri-Corneille), alchimiste et philosophe cabalistique, né à Cologne en 1486, mort en 1535, dans un hôpital de Grenoble, dit-on. Il fut un des adeptes les plus fameux des sciences occultes. Tour à tour professeur dans différentes villes de l'Europe, secrétaire de Maximilien I^{er}, conseiller de Charles Quint, médecin de Louise de Savoie. Un de ses principaux ouvrages est le *De Philosophia occulta*, traité de magie extrêmement curieux. »

» On forme une société plus nombreuse ; on n'oublie pas de lui faire voir le grand miracle de la pierre aimantée qui attire le fer. Il faut faire l'emplette d'une autre pierre philosophale qui attire l'or. Elle est beaucoup plus chère qu'*Agrippa*. On fait de plus grands efforts ; on vend prés, champs, vignes, bœufs, etc. On envoie le juif faire l'acquisition de cette merveilleuse pierre. Il part chargé d'or et d'argent.... On attend encore son heureux retour. » Flamichon, *Théorie de la Terre, etc.*, rédigée par J. Latapie, p. 128 ; Pau, Tonnet, impr. de l'Académie, 1816.

Estialescq, c. de Lasseube, arr. d'Oloron. — *Bertrou d'Estialesc*. Bertrand d'Estialescq. (*Bertrou*, par syncope pour *Bertranou*, diminutif de *Bertran*.) Un conte très répandu dans la contrée attribue à ce personnage des bêtises de toute sorte. *U Bertrou d'Estialesc* signifie « un Jocrisse » ; c'est le type de l'imbécillité. Le conte que ce dicton rappelle, nous est-il venu de la Provence ou de la Gascogne ? Comment s'est-il localisé à Estialescq ? Ou bien est-il allé du Béarn dans ces contrées ? Il n'est point facile d'être exactement renseigné là-dessus. Le fait est qu'il y a en Provence et en Gascogne deux contes populaires : *Toni lou nèsci* et *Joan lou pèc*, Toni le niais et Jean l'imbécile ; ils rapportent, à quelques légères différences près, des bêtises qui, dans le pays de Béarn, excitent le rire aux dépens de *Bertrou d'Estialesc*. Voy. l'*Almanach Provençal* de 1859 et les *Contes populaires* recueillis en Armagnac par J.-F. Bladé.

Estos, c. d'Oloron-Sainte-Marie-Est. — *La maysou deu Cantadou*. La maison du Chanteur. On désigne ainsi la demeure où s'était retiré Jéliote, le chanteur béarnais, qui eut à Paris (1735-1765) un si grand renom pour le charme incomparable de sa voix. On disait en ce temps-là :

Au Dieu du Chant élevons un trophée.
Jéliote fait aujourd'hui,
Par ses talents, ce que faisait Orphée :
Il fait tout courir après lui.

En écoutant notre Chanteur, Louis XV oubliait Madame de Pompadour, dont l'aimable et galant Jéliote était le favori. Navarrot

appelle ce Béarnais *lou rey deus cantadous*, le roi des chanteurs, et nous le montre à Versailles :

*Louis Quinze....., aquet rey debeyat,
Quoand de sa Pompadour ère drin desbagat,
Qu'aperabe a sa Cour soun cherit Jéliote
Ta-s ha rebiscoula per quauque cansounote,
Bèt couplet biarnés, quauque beroy refri,
Coum de la Mariou de nouste Despourri.*

Louis Quinze, ce roi ennuyé, lorsque de la Pompadour il était un peu débarrassé, appelait à sa Cour son chéri Jéliote pour se faire « ravigoter » par quelque chansonnette, un couplet béarnais, quelque joli refrain, tel que celui de la *Marion* de notre Despourrins. — Un gentilhomme béarnais, qui avait connu Jéliote à Paris dans tout l'éclat de son renom, a fait de lui ce portrait, où il y a peut-être plus d'ombre qu'il ne faut : « Il fut surnommé de bonne heure et à juste titre le *Dieu du goût*. Jamais acteur n'a excité autant d'enthousiasme ni joui d'autant d'agrément. Ce n'est pas qu'au physique, tant s'en faut, il fut merveilleux. A moins que sa figure ne soit animée par la passion, elle est assez insignifiante : un visage plein, haut en couleur, même bourgeonné, un front étroit, des yeux bleus à fleur de tête, une grande bouche, une taille moyenne assez mal bâtie, des jambes arquées et de vilains pieds, n'ont pas empêché que les premières femmes de la Cour et de la Capitale n'en aient longtemps raffolé, et que ses bonnes fortunes n'ayent fait dans le temps beaucoup de bruit. » *La Société béarnaise au XVIII^e siècle* (publication de la *Société des bibliophiles du Béarn*) ; Pau, L. Ribaut, libraire, 1876.

Eysus, c. d'Oloron-Sainte-Marie-Est. — *Saumetz d'Eysus*. Les ânonns d'Eysus. Par une malignité familière aux dictons, ces mots ne distinguent pas toujours les habitants d'Eysus des bêtes de somme sur lesquelles ils transportent le charbon et le bois qu'ils vont vendre. — Pour signifier : prendre de la peine et n'en tirer aucun profit, on dit en proverbe : *Ana-s cerca la lenhe*

1. — Voy. dans les *Chansons de Navarrot*, p. 140, la pièce intitulée *Lou pourtrèyt de Jéliote*.

a *Eysus*, e nou pas se cauha, aller chercher le bois à Eysus, et ne point se chauffer. — *Las touroumboules d'Eysus*. La bouillie d'Eysus. *Eras touroumboules soun clares* ; *Pren et quoartau*, boute-y harie e hique-y sau. La bouillie est claire ; prends le quartaut (le sac), mets de la farine à la bouillie et mets-y du sel. Ces *touroumboules* étaient de la broye ; de là, le sobriquet de *brouyayres d'Eysus*.

Féas, c. d'Aramitz, arr. d'Oloron. — *A Hiaas, Sèpt oelhetes e nau caas* ; *cade oelhete, Soun esquirete* ; *Cade moutou, Soun esquirou*. A Féas, sept petites brebis et neuf chiens ; chaque brebis a sa clochette ; chaque mouton, sa sonnaïlle. On trouve là des gens d'excessive précaution ; ils ont neuf chiens pour la garde de sept brebis, sans parler de tant de clochettes et de sonnaïlles, ce qui est aussi un redoublement de sûreté. Ils savent, comme l'a dit La Fontaine, que « le trop en cela ne fut jamais perdu ». — Jadis existait dans cette commune un oratoire où l'on allait en pèlerinage. Le dicton, *Etz bourdous de Hiaas*, les bourdons de Féas, en conserve peut-être le souvenir. Ce qui fait naître quelques doutes au sujet de l'interprétation de ce dicton de Féas, c'est que l'on trouve le mot *bordoos*, aujourd'hui *bourdous*, employé souvent pour indiquer certaines parties d'ouvrages de menuiserie faits dans les églises du pays. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple : En 1520, le rétable de la confrérie de Saint-Eloi, dans l'église de Monein, avait entre autres ornements *quoate bordoos e seys coronas*, quatre bourdons et six couronnes¹.

Gabas, hameau de Laruns, arr. d'Oloron. — C'était une commanderie, et un hôpital pour les pèlerins, que fondèrent en 1122 les moines de l'abbaye de Sainte-Christine (Espagne). Cf. Marca, *Histoire de Béarn*, p. 427, « Hospital de Gabas ». — *Hemnes de Gabas*. Femmes de Gabas. Voy. Goust.

Gabaston, c. de Morlaas, arr. de Pau. — *Lou pays deus aubiscous*. Le pays des méliques. Se dit du territoire de plusieurs

1. — *Les Artistes en Béarn* (avant le XVIII^e siècle) par P. Raymond ; Pau, L. Ribaut, libraire, 1874.

communes du canton de Morlaas : Gabaston, Higuères-Souye, Saint-Jammes, Saint-Laurent-Bretagne, Sedzère. Le sol est peu fertile; sur une étendue relativement considérable, on n'y voit que de la mélisque, genre de graminées, *Melica cærulea*, mélisque bleue (Linné), *fæstuca cærulea*, fetuque bleue (Candolle). Avec la menue paille de mélisque on fait de petits balais, *escoubetz d'aubiscous*. — « On coupait en petits morceaux *u aubiscou* pour en faire des cure-dents. » J. Bergeret, *Flore des Basses-Pyrénées*.

Gan, c. de Pau-Ouest. — *Hoüs de Gan*. Fous de Gan. « Cette ville ou bourg a donné de tems en tems des fous agréables au Béarn. » Le P. Mirasson, Barnabite, *Histoire des troubles, etc.*, p. 42. On lit dans Laurent Joubert, *Erreurs populaires* (xvi^e siècle) : « D'où vient cela qu'il y a tant de gouteux à Bordeaux, tant de hernieux à Montpellier, de goitreux en Savoie, de *fols en Béarn*.... ? » On peut appliquer aux fous de Gan, comme à ceux des autres localités de notre pays, ce proverbe traduit du fri-bourgeois, *Romania*, VI, p. 101 : « Il est bon d'être fou, mais modérément. » On trouve dans le *Roman du Renart*, xiii^e siècle : « En cest monde n'est si sage, Qui à la fois n'aut (n'aille) au folage. » — *L'aygue de Gan*. L'eau de Gan. Il y avait dans ce bourg une source, dont Théophile de Bordeu, en 1746, avait signalé les vertus curatives¹; elle eut alors quelque vogue; aujourd'hui, elle est presque complètement abandonnée. Le dicton ne rappelle pas l'efficacité de son eau; il désigne, par antiphrase, le vin généreux que produisent les vignobles des coteaux de Gan, où chante la cigale, *deus coustalats de Gan, oun cante la cigale*.

Au siècle dernier, cette commune avait pour curé Daniel de Tristan, ancien secrétaire du cardinal Dubois. Le baron d'Aulan, frère de l'évêque de Dax, écrivait à ce curé pour lui demander de l'eau de Gan (1743) : « Je vous prie de vouloir bien m'envoyer deux bouteilles d'eau rouge, de celles qui sont dans votre cave; je pense que celle-là fera un effet charmant dans mon estomac². »

Bou coum lou bii de Gaye. Bon comme le vin de Gaye. Le vin

1. — *Lettres sur les Eaux minérales du Béarn* (adressées à Madame de Sorberio); Pau, Vignancour, impr., 1833.

2. — *Un curé béarnais au xviii^e siècle*. (Correspondance de l'abbé Tristan) par V. Lespy; Pau, Veronese, impr., 1879-80.

de ce cru de Gan, qui est de la qualité la plus exquise, était toujours réservé pour la table des souverains de Béarn. On a dit qu' « il avait eu l'honneur d'humecter les lèvres d'Henri IV, le jour où il vint au monde ». On raconte aussi que sous le règne de ce prince, « on plaçait des sentinelles autour de la vigne de Gaye, afin qu'aucune grappe n'en fût détournée. Cette précaution n'était pas de trop, quand on pense qu'on ne recueille chaque année qu'un tonneau tout au plus de ce nectar ». Dugenne, *Panorama hist., etc.*, 1^{re} édition, p. 354. — *La pèyre de Gan*. La pierre de Gan. Elle fournit d'excellents matériaux de construction. Voy. BOSDARROS. — *Hilhotas de Gan, a quoant l'agland?* — *Harri! en d'abant!* — *Eb bouletz marida?* — *Cho! la!* Jeunes filles de Gan, combien (vendez-vous) les glands? — *Harri!* En avant! — Voulez-vous vous marier? — *Cho! Là!* Les jeunes filles de cette commune n'entrent en propos avec les jeunes gens que « pour le bon motif ». Si on leur adresse la parole, lorsqu'elles vont au marché, elles répondent par le mot qui excite leur monture à aller vite, *harri!* Mais, si on leur parle de mariage, elles retiennent ou arrêtent leur bête, en disant *Cho! La!* Elles sont prudentes. Cette prudence suffit-elle pour protéger efficacement leur vertu?..... A Cléri, hameau des Andelys, ch.-l. d'arr., dép. de l'Eure, le quatrain suivant est populaire :

Ce sont les jeunes filles de Cléri,
Qui chantent lorsque vient l'épi :
Après la moisson
Nous nous marierons !

Mais, la moisson faite, que d'espérances évanouies! Hélas, que de mariages manqués! Un proverbe français dit : « Tel fiancé qui n'épouse pas. »

Garlin, ch.-l. de c., arr. de Pau. — *Roument de Garlii*. Le froment que l'on vend aux marchés de Garlin est d'excellente qualité. — *Que-s sourtiré deu putz de Sarraute*. Il sortirait du puits de Sarraute. C'est un « commun dire » à Garlin et dans tout le voisinage pour signifier qu'on s'est tiré d'un grand embarras, qu'on a pu éviter un grand danger. Le dicton rappelle qu'un ouvrier travaillait, à Garlin, au fond du puits de la maison de

Sarraute ; un éboulement étant survenu, on eut beaucoup de peine à sauver cet homme. — *Qu'ha cargat, e pas ta Fitte*. Il a chargé, et non pour Fitte. Se dit à Garlin d'un homme qui a trop bu ; il a « chargé » du vin pour son propre compte, et non pour Fitte, qui était un roulier faisant le transport des vins, etc., de Pau, par Garlin, Aire, sur Bordeaux. *Revue des patois Gallo-romans*, avril 1890, p. 130 ; Paris, H. Welter, éditeur.

Garos, c. d'Arzacq, arr. d'Orthez. — *Toupiès de Garos*. Il y a là de nombreux potiers. — *Toupis de Garos, Douze per trente sos*. Pots de Garos, douze pour trente sous. Au prix fixé pour cette poterie, on voit qu'elle ne se distingue ni par la qualité de la matière ni par l'art avec lequel elle est travaillée. — Le proverbe français « Bête comme un pot » a pour équivalent dans notre pays : *Nau coum u toupi de Garos*, neuf (niais, sot) comme un pot de Garos. Dans le Languedoc : « Nèci coum un toupi. » L'abbé de Sauvages, *Dictionnaire*. — En jouant sur la double signification du mot *nau*, neuf et nouveau, on dit : *Que y-ha de nau ? Toupis a Garos*. Qu'est-ce qu'il y a de nouveau (de neuf) ? Des pots à Garos.

Garris, c. de Saint-Palais, arr. de Mauléon. — *Lou marcat de Garris*. Le marché de Garris. Il était très fréquenté ; on y allait de la Basse-Navarre, du Labourd, de la Chalosse et du Béarn. La locution : *Lou marcat de Garris* est fréquemment employée pour signifier une assemblée tumultueuse, une réunion où tout le monde s'agite et parle avec bruit et confusion.

Gave de Pau. — *Lou Gabe de Pau*, le « Gave Biernois », comme disait Marguerite de Valois (*Heptaméron*, prologue). — *Terrible besii que lou Gabe !* C'est un terrible voisin que le Gave ! Les débordements de ce torrent ont été trop souvent désastreux pour les communes riveraines. D'autres cours d'eau sont aussi mal famés, ailleurs, dans les contrées qu'ils traversent : « Qui passe lo Lot, lo Tar et l'Aveyron, n'es pas segur de torna en sa mayson. » Le Roux de Lincy, *Proverbes fr.*, t. I, p. 360. — *Enter Pasques e la Trinitat, U cop ou aute lou Gabe ey desbourdat*. Entre Pâques et la Trinité, une fois ou autre le Gave est débordé.

Moulin sus et Gabe y proucès a Pau, Aco que cau At me enemic mourtau. Moulin sur le Gave et procès à Pau, voilà ce qu'il faut à mon ennemi mortel. — *Nou troubaré pas calhaus au Gabe.* Il ne trouverait pas des cailloux au Gave. (Le lit du torrent est très caillouteux.) Le proverbe s'applique à quiconque « ne voit pas plus loin que son nez ». Dans les *Adages françois* du xvi^e siècle : « Si tu allois au marne, tu n'y trouverois point d'eau ; » (il ne saurait trouver de l'eau à la rivière). — On dit d'un imbécile : *Qu'aniré cerne l'aygue au Gabe.* Il irait bluter l'eau au Gave. — L'individu qui a de noirs méfaits sur la conscience : *Dap toute l'aygue deu Gabe e deu Gabas¹ Nou s'en laberé pas.* Avec toute l'eau du Gave et du Gabas il ne s'en laverait pas.

La mer y passerait sans laver la souillure,
Car l'abîme est immense, et la tache est au fond.

A. DE MUSSET.

Nos montagnards disent comme leurs voisins des Hautes-Pyrénées : *Quoand et Gabe ploure, Bent ou plouye.* Quand le Gave pleure, vent ou pluie. « Au sein des montagnes, si les torrents jettent dans le silence des nuits des bruits rauques, variables, irréguliers, discordants, ils révèlent le trouble de l'air, l'inquiétude de la nature. Si, au contraire, leur murmure est égal, harmonieux, rythmé, ils dénotent le calme de l'atmosphère ou la régularité des brises et annoncent le beau temps. » Eug. Cordier, *Études sur le dialecte du Lavedan.*

Gayon, c. de Lembeye, arr. de Pau. — *Sourciès de Gayou.* Sorciers de Gayon. Il résulte de renseignements pris dans le voisinage de cette commune qu'à différentes époques on aurait attribué à quelques-uns de ses habitants un pouvoir « mystérieux, surhumain ». Ils étaient, selon le cas, la providence ou l'effroi du vulgaire superstitieux. Voy. LEZONS.

Gelos, c. de Pau-Ouest. — *Lous legumayres de Gelos.* Les vendeurs de légumes. Il n'y a pas bien longtemps, les approvi-

1. — Le *Gabas* traverse plusieurs communes du dép. des Basses-Pyrénées et se jette dans l'Adour près de Mugron (Landes).

sionnements du marché de Pau venaient des potagers de Gelos. *Abise-t-y qu'ey aci, a Bisanos qu'ey delau Gabe.* Voy. BIZANOS.

Ger, c. de Pontacq, arr. de Pau. — *Carretès de Ger*. Les charretiers de Ger. Placés sur la limite qui sépare, à l'Est, les Basses des Hautes-Pyrénées, ils ont fait pendant longtemps, avec leurs chars, le transport des marchandises d'un département à l'autre.

Gerderest, c. de Lembeye, arr. de Pau. — *Lous escoute-cigalhes de Gerderest*. Les « écoute-cigales » de Gerderest. Des flâneurs, à qui, sans doute, il dut arriver plus d'une fois, comme à l'imprévoyante chanteuse du Fabuliste, de se trouver fort dépourvus, quand vinrent les mauvais jours.

Gère-Belesten, c. de Laruns, arr. d'Oloron. — *Peyregerbude tien Gère e Belesten*. Littéralement : Pierre herbeuse tient Gère et Belesten. *Peyregerbude* (monticule vert) était anciennement un lieu d'assemblée entre ces deux villages, qui forment aujourd'hui une seule commune.

Germenaud, c. de Lembeye, arr. de Pau. — *Coumpanhous de Germenaud*. Compagnons de Germenaud. Se disait, en mauvaise part, de gens qui s'entendaient, s'associaient pour « faire un mauvais coup ».

Géronce, c. d'Oloron-Sainte-Marie-Ouest. — *Pintassès de Gerounce*. Il y avait là une population de grands buveurs ; on y vidait force pintes.

Gomer, c. de Pontacq, arr. de Pau. — *Poumpouse coum la capère de Gomer*. Parée comme la chapelle de Gomer. Une jeune paysanne en toilette éclatante. Allusion à quelque circonstance, où la petite église de Gomer avait été ornée avec plus de faux-brillant que de bon goût. Cf. dans Le Roux de Lincy, *Proverbes fr.*, t. II, p. 79 : « Cette femme est parée comme une épousée de village. Elle a une mise ridicule. »

Goust, hameau de Laruns, arr. d'Oloron. — *Crabes de Goust, baques de Listo, hemmes de Gabas; Praube atras!* Chèvres de Goust, vaches de Listo, femmes de Gabas, triste ramas ! Il n'y a dans ce hameau, à 995 mètres d'altitude, que 70 habitants. « Quelque jour, quand je ne vaudrai pas grand' chose, j'irai habiter Goust, au dessus des Eaux-Chaudes ; il y doit faire bon air, au printemps. » *Lettres du Maréchal Bosquet.*

Gouze, c. de Lagor, arr. d'Orthez. — *Lou pourquè de Gouze yete lou corn e nou boü que nat l'amasse.* Le porcher de Gouze jette la corne et ne veut que personne la ramasse. — « Comme le chien du jardinier, qui ne mange pas de choux et ne veut pas que personne en mange. » Oudin, *Curiosités françaises.*

Guiche, c. de Bidache, arr. de Bayonne. — *Riche coum lou coumte de Guiche.* Riche comme le comte de Guiche. (C'était le mari de la belle Corisande d'Andoins¹ ; il mourut en 1580. Sa jeune veuve fut l'amie dévouée du *Béarnais*, guerroyant contre la Ligue ; elle « lui fournit et lui amena elle-même des troupes levées à ses frais », sous la bannière qu'elle leur avait donnée, et qui portait cette devise : *Dius nos ayude!* Dieu nous aide !)

Son pied presse le flanc d'un palefroi ; sa mante
Flotte sur son épaule avec ses blonds cheveux,
Une larme d'amour brille dans ses beaux yeux ;
Béret au front, épée au poing, elle est charmante.

Le long de la Baise, — on dirait Bradamante, —
Elle guide ses gens chevauchant deux à deux.
Son petit air mutin semble dire : Je veux !
Or, on sait que Dieu veut ce que veut une amante.

Le *Béarnais* sommeille à la cour des Valois ;
Il s'agit de ranger sous de nouvelles lois
Ce héros, un instant, à la gloire rebelle.

« Cinq cents Gascons armés et mon bras et mon cœur,
Dit-elle, sont à toi ! » — Dès lors, Henri vainqueur
Eut pour aide de camp Corisande la belle.

LACROIX.

1. — La comtesse de Guiche signait *Corisande d'Andoins*. Arch. Dép., E. 898. C'est par erreur que l'on a écrit *Corisandre* dans le Bull. de la Soc. des Sciences, Lettres et Arts de Pau, t. XVII, p. 205, 225 et 226.

« L'aide de camp » n'était pas à la bataille de Coutras. Henri vainqueur eut hâte de venir aux Pyrénées déposer aux pieds de Corisande les drapeaux qu'il avait conquis.

Gurmençon, c. d'Oloron-Sainte-Marie-Ouest. — *Etz tutous de Gurmensou*. On appelle *tutou*, en béarnais, l'espèce de goulot en saillie sur la partie supérieure de la panse d'une cruche ; c'est aussi le nom de la « corne » dont on se sert pour sonner ; *tuta* signifie sonner de la corne, sonner du cor. Le sobriquet des gens de Gurmençon s'explique par cette phrase de Rabelais, *Gargantua*, I, 5 : « Cornons icy, à son de flacons et bouteilles, que quiconque aura perdu la soif ne ayt à la chercher céans ».

Gurs, c. de Navarrenx, arr. d'Orthez. — *Qui bous ha dit aquero ? Bouhe-l'y de Gurs*. Qui vous a dit cela ? A cette demande souvent indiscreète, on répond : *Bouhe-l'y de Gurs*, au lieu de : je ne puis, je ne veux vous le faire savoir. *Bouhe-l'y*, littéralement « Souffle-le lui », n'est pas sans ressemblance avec « La Bouille » nom d'une commune de la Seine-Inférieure, arr. de Rouen. La ressemblance doit être d'autant plus remarquée, qu'il existe pour la commune normande un dicton analogue au nôtre. On lit dans le *Blason populaire de la Normandie*, t. I, p. 163 : « Les Normands sont questionneurs, vous savez. Si donc quelques-uns d'entre eux vous demandent indiscreètement : Qui a fait ceci ? Qui a dit cela ? Vous pouvez leur répondre : « C'est le curé de La Bouille. » Cette réponse ne les surprendra pas le moins du monde, car ils en font eux-mêmes un très fréquent usage, quand ils veulent refuser un éclaircissement. Nous l'avons souvent entendue, même à bonne distance des rives de la Seine. Sa large popularité nous fait regretter davantage encore de ne pouvoir expliquer les circonstances qui lui ont donné cours. » Nous éprouvons tout autant de regret que l'auteur du *Blason populaire de la Normandie*, parce que ces mots « curé de La Bouille » et *Bouhe-l-y de Gurs* nous semblent être le même dicton, qui s'est transformé, altéré, défiguré, en venant des rives de la Seine jusqu'aux bords de l'un de nos Gaves, ou en allant d'une commune du Béarn dans le pays Normand.

Habas (Landes), arr. de Dax. — *Escloupès de Habas*. Les sabotiers de Habas. Les gens de cette localité, *passés maîtres en fait de « saboterie », fréquentent les marchés d'Orthez. Les malins de la ville béarnaise, où notre ami, M. Daniel Lafore, rédige avec tant de franchise et vive humeur ¹ le *Démocrate libéral*, prétendent que « les sabotiers de Habas », ôtant leurs sabots avant d'entrer à Orthez, se chaussent de souliers neufs, et même de bottes avec éperons. De là, l'expression *escloupès de Habas* pour désigner « des parvenus, des présomptueux ».

Haut-de-Gan, section de Gan, c. de Pau-Ouest. — *Bius deu Haut-de-Gan, e mourtz de La Saubetat*. Vivants du Haut-de-Gan, et morts de Lasseubétat. Voy. LASSEUBÉTAT. — *La Cansou deu Haut-de-Gan*. La chanson du Haut-de-Gan. M. Fr. Michel a écrit, en 1847, dans son *Histoire des Races Maudites* : « Il y a environ cinquante-cinq ans qu'un certain Lafeuillade réunit une douzaine d'individus, Cagots comme lui, et les invita à dîner chez le sieur Pignon, aubergiste à Garlin. Le prix du repas était arrêté, l'argent avait déjà passé dans les mains de l'aubergiste, lorsque quelques Garlinois, instruits de cette réunion clandestine, entrèrent dans la maison et prièrent la personne qui a rapporté ce fait, de chanter la chanson qui va suivre. A cette invitation, les Cagots s'enfuirent, et le dîner abandonné fut servi aux Garlinois. Voici « la chanson du Haut-de-Gan » :

*Yamey plus nou tournaran
Lous Cagots au Haut-de-Gan;
Qu'eus y-han dat la bastounade;
Aco qu'ère la salade
Qui eus habèn preparat
Tau sér, quoad haboussen soupat.*

Jamais plus ne reviendront les Cagots au Haut-de-Gan ; on leur donna une bastonnade ; c'était la salade qu'on leur avait préparée pour le soir, quand ils auraient soupé.

1. — « Humeur, au sens où l'entendait Voltaire, lorsqu'il écrivait à l'abbé d'Olivet, le 20 août 1761 : « Les Anglais ont un terme pour signifier cette plaisanterie, ce vrai comique, cette urbanité, ces saillies, qui échappent à un homme sans qu'il s'en doute, et ils rendent cette idée par le mot *humour*.... Ils croient qu'ils ont seuls cette *humour* ; que les autres nations n'ont point de termes pour exprimer ce caractère d'esprit. C'est un mot de notre langue employé en ce sens dans les comédies de Corneille. »

Héaas (Hautes-Pyrénées), arr. d'Argelès. — *Coum noustre Damete de Heaas, Si hètz miragles que p'en pagatz.* Comme notre petite Dame de Héaas, Si vous faites des miracles vous vous les faites payer. « La chapelle de Héaas, consacrée à la Vierge, est le but d'un pèlerinage célèbre dans les Pyrénées, du 15 août au 8 septembre. On y porte une multitude de présents, du lin, de la laine, des bagues, des croix, de l'argent, de l'or. Le proverbe, chose singulière chez un peuple très croyant, semble traiter ces offrandes avec irrévérence. » Eug. Cordier, *Études sur le dialecte du Lavedan*.

Herrère, c. d'Oloron-Sainte-Marie-Est; *Ferrère*, en 1385. — *N'ey pas d'Escout, qu'ey de Herrère.* Voy. Escout.

Idron, c. de Pau-Est. — *Lauquetès d'Idrou.* — Pêcheurs de loches. La loche, *lauquete*, est le meilleur des petits poissons de l'Ousse qui arrose le village d'Idron. — *Lous d'Idrou Qu'han hèyt la cansou.* Les (gens) d'Idron ont fait la chanson. On leur attribuait de très mauvais couplets contre les Cagots de quelques villages environnants.

Igon, c. de Nay-Est, arr. de Pau. — *Siuletès d'Igoun.* De *siulet*, sifflet, vient *siuletè*, qui fait ou vend des sifflets. Ceux que les habitants d'Igon vendent à Bétharram, sont faits avec du huis ou du roseau. « Avec de l'argent, on a des sifflets à Saint-Claude », ch.-lieu d'arr., dép. du Jura. *Proverbes fribourgeois*, dans *Romania*, t. VI, pp. 80, 97. — *Sarrasis d'Igoun.* Par le sobriquet de « Sarrasins » a-t-on voulu dire qu'il y aurait eu là une population de « mécréants » ? Ce n'est guère croyable. On ne sait pas davantage si, en les traitant de *Sarrasis*, on a voulu signifier que les gens d'Igon étaient de la race maudite des Cagots. « De grandes probabilités autorisent à penser avec M. de Marca que les Cagots descendent des Sarrasins défaits par Charles Martel à la mémorable bataille de Tours. » Palassou, *Mémoires, etc.*; Pau, Vignancour, 1815. Tout cela est fort contestable. — La croyance aux abominables pratiques du sabbat a laissé dans le voisinage d'Igon une brutale accusation contre les femmes de cette localité : *A Igoun,, brouxes, Toutes y soun.* A Igon, toutes sont

ribaudes et sorcières. (*Brouxe*, signifie sorcière; en catalan, « bruixa »; en espagnol, « bruja »; dans le comté de Foix, « bruesche ». La Bulgarie est pleine de légendes de « brodnica », sorcières. *Mélusine*, p. 11; Paris, Viaut, 1877.)

Issaux, forêt, commune d'Osse. — *Bent d'Issaus*. Vent (soufflant de la forêt) d'Issaux. Voy. *Accous*, — *Osse*.

Issor, c. d'Aramitz, arr. d'Oloron. — *Etz mousquilhous d'Issor*. Des gens qui se piquent vite, qui « prennent la mouche ». Henri IV écrivait à Saint-Geniès : « Vous avez pris la mouche en homme de la race de Gontaut. » *Lettres Missives*, 4 mai 1586. Le dicton *etz mousquilhous d'Issor* peut signifier aussi, les moucheronns d'Issor; expression de dédain, au sens de bouts-d'hommes, taquins acharnés.

Izeste, c. d'Arudy, arr. d'Oloron. — *Etz pounxous d'Izeste*. Les poinçons d'Izeste. Ces mots ne se rapportent pas aux poinçons dont se servent les nombreux tailleurs de pierre de la commune; ils seraient plutôt une allusion aux langues vipérines de l'endroit. Personne n'y peut aller, sans en être atteint; aussi les voisins disent-ils fréquemment : *Qui passe per Izeste sens esta criticat, Pot passa per l'ihèr sens esta bruslat*. Qui passe par Izeste sans être critiqué, peut passer par l'enfer sans être brûlé. Le dicton *pounxous d'Izeste*, poinçons d'Izeste, pourrait bien provenir, dans le principe, de ce que « l'écu du seigneur du village, en 1674, était... chargé de six lances, dont trois le fer en chef et trois en pointe alternées ». *Arch. Dép.*, B. 662.

Izeste, — **Arudy**. — *Marcat d'Arudy, hèste d'Izeste*. Marché d'Arudy, fête d'Izeste. Ce dicton a cours depuis le xv^e siècle. En 1495, par lettres patentes de la reine Catherine, datées d'Oloron, 21 juin, fut établi le marché d'Arudy. En qualité de premiers voisins, les gens d'Izeste n'ont jamais manqué de s'y rendre, attirés par le cabaret, dit-on, autant que par les affaires.

Jasses, c. de Navarrenx, arr. d'Orthez. — *Mafoès de Jasses*. Ce sobriquet vient de l'habitude qu'ont les gens de cette commune

de répéter à tout propos *ma foè*, ma foi. (Foi se dit *fee*; en prononçant *foè*, on « béarnise » le mot français foi.) *Mafoès* pourrait bien être une altération de *malefees*; voy. MONASSUT.

Josbaig, vallée, arr. d'Oloron et d'Orthez. — *Lous Cagotz de Josbaig*. Dans les villages de cette vallée (Géronce, Orin, Saint-Goin, Moumour, Geus, Préchacq, Aren), il y avait un grand nombre de Cagots. De là, sans doute, le dicton relatif à la mauvaise réputation des témoins de Josbaig : *Lous temoenhs de Josbaig qu'arriben tres dies abantz l'assignatiou*; ils arrivent trois jours avant l'assignation. De pareils témoins sont toujours empressés de dire plus de choses qu'on ne leur en demande. Ils oublient que la Justice n'exige que « la vérité, rien que la vérité ». Les Cagots appelés devant les juges pour être témoins n'inspiraient qu'une très faible confiance. D'après l'art. 65 des *Fors de Béarn*, il fallait le témoignage de trente Cagots pour contrebalancer celui de sept personnes de race franche.

Juillacq, c. de Lembeye, arr. de Pau. — *Minye-trauguens de Julhac*. Mange-goujons de Juillacq. Ce sobriquet a deux sens; on ne peut indiquer celui qu'il faut admettre comme le seul vrai. Les gens de Juillacq sont-ils friands de goujons? Se laissent-ils facilement tromper? En français populaire, « faire avaler le goujon » signifie duper.

Jurançon, c. de Pau-Ouest. — *Lou bii de Juransou*. Le vin de Jurançon. Navarrot chantait dans l'un de ses meilleurs couplets¹ :

*So qui-m deslignue la paraule,
Qu'ey lou darrè truc deu boussou;
Lou me reyaume qu'ey la taule,
Lou bii qu'apère la cansou,
Sustout quoad ey de Juransou.*

Ce qui me délie la parole, c'est le dernier coup du bouchon; mon royaume est la table, le vin appelle la chanson, surtout

1. — Voy. *La Bistanflute* (le flageolet), p. 52, dans les *Chansons de Navarrot*; Pau, Veronese, imp., 1868.

lorsqu'il est de Jurançon. — On raconte qu'au moment où Jeanne d'Albret venait de mettre au monde l'enfant qui devait être Henri IV, le vieux grand-père, Henri II, roi de Navarre, fit sucer à son petit-fils quelques gouttes de ce vin, en disant : Va, tu seras un vrai *Béarnais* ! Le vin de Jurançon dispute au « nectar de GAN l'honneur d'avoir servi à humecter » les lèvres enfantines d'Henri IV :

*Lou nenè de la reyne Jane,
Badiu coum l'arboulet au sou,
Ha chucat lèyt de la paysane,
Hourrupat bti de Juransou.*

N. LABORDE.

L'enfançon de la reine Jeanne, de vigoureuse croissance comme l'arbuste au soleil, a sucé du lait de paysanne et du vin de Jurançon.

Nous avons en Béarn ce qui dans l'Italie
Inspire à tout poète une vive chanson :
Le généreux Falerne et la Villa jolie,
Avec goût suspendue aux flancs de Jurançon.

Ces coteaux gracieux ont comme une parure
De pampres fléchissant sous le poids des raisins,
Où l'on voit onduler une riche ceinture
De charmantes maisons, de fertiles jardins.

Et partout des bosquets, des treilles en couronne,
Où, sous notre ciel bleu, par les beaux jours d'automne,
On savoure à plaisir un vin étincelant...
— Ce noble vin, peut-être, alluma dans son âme
Et l'amour de la gloire et cette vive flamme
Qui firent d'Henri-Quatre un grand roi, Vert-Galant.

Mars 1840.

V. LESPY.

« Le vin si militaire de Jurançon. » *Lettres du Maréchal Bosquet*. En 1838, lorsqu'il était en Afrique lieutenant d'artillerie, Bosquet avait écrit : « Le colonel Lamoricière est venu déjeuner avec nous, et le vin de Jurançon a produit son effet : nous étions tous d'une gaieté charmante. J'ai offert au colonel six bouteilles choisies, qu'il va soigner comme un vrai trésor. »

Le vin de nos coteaux était exporté au loin, notamment pour la Belgique et la Hollande ; celui que l'on consommait sur le cru même avait donné lieu à ces dictons, l'un, exagéré, l'autre, trop méchamment plaisant : *Lous ibrounhes de Yuransou*, les ivrognes de Jurançon ; *Las gowyates de Yuransou Pausen la tiste ta bebe lou pintou*, les jeunes filles de Jurançon déposent la corbeille pour boire du vin (*pintou*, demi-pinte).

La Bastide-Monrejeau, c. d'Arthez, arr. d'Orthez. — *Lous de Mounrejeau Pixen au lhey e disin que plau*. On assure que « tout mauvais cas est niable » ; mais il y a là une singulière et peu décente façon de nier l'évidence même ; on ne peut ainsi « faire prendre des vessies pour des lanternes ».

La Bastide-Villefranche, c. de Salies, arr. d'Orthez. — *Mayre e hilhe de La Bastide*. On désignait ainsi deux pierres d'inégale grosseur, sur chacune desquelles étaient gravés un dé et des ciseaux. D'après une légende populaire, deux femmes, « mère et fille » furent pétrifiées en punition de leur téméraire curiosité, au temps où, tout près de La Bastide, aurait été détruite, par un châtement du Ciel, une localité du nom de Belle-Mareille ¹. L'abbé Labaigt, *Histoire de La-Bastide-Villefranche*.

Labatut-Figuère, c. de Montaner, arr. de Pau. — *Mous de Nabalhes-Labatut, Prumè enterrat que badut*. M. de Navailles-Labatut, enterré avant d'être né. « François de Navailles-Labatut, avait épousé Marguerite d'Albret, fille de Jean d'Albret, baron de Coarraze, et de Suzanne de Bourbon, gouvernante du fils de la reine Jeanne. Enrôlé, pendant les guerres civiles, sous la bannière du roi de France, il laissa Marguerite d'Albret enceinte de son premier enfant. François de Navailles fut fait prisonnier. A la nouvelle de sa captivité, Marguerite tomba en syncope ; on la crut morte, et l'on procéda à ses funérailles. Son corps fut inhumé dans la chapelle du château de Labatut. Deux domestiques eurent la criminelle audace d'aller lui arracher une magni-

1. — Dans le *Dictionnaire topogr. des Basses-Pyrénées*, de P. Raymond : « Mareilles (Les), village aujourd'hui détruit, commune de La Bastide-Villefranche, *Besla-Marela*, xiii^e siècle (Cartulaire de Sorde, p. 24). »

fique émeraude qu'elle portait au doigt. Frappée au visage, la présumée morte, poussant un long gémissément, se releva. Marguerite d'Albret put regagner son appartement, et, quelques jours après, remise d'une si rude épreuve, elle donna le jour à l'enfant qui fut le sujet du dicton : *Mous de Nabalhes-Labatut, Prumè enterrat que badut.* » Voy., dans la *Revue d'Aquitaine*, 1861, t. V, p. 54, le récit qui a été fait de la naissance de M. de Panat à l'Île-Jourdain (Gers) en 1787 : *Aco es moussu de Panat, Que fouguet pulèu mort que nat*, voilà Monsieur de Panat qui fut plus tôt mort que né. — *La marquise de Giscaro*. Se dit, depuis plus de cent ans, de toute personne prétentieuse, affectée, faisant parade de sa toilette. Puisque ce nom est resté dans la commune avec la signification qu'on lui donne encore aujourd'hui, on peut juger de l'effet qu'avait produit, à Labatut-Figuère, la vraie marquise de Giscaro, lorsqu'en 1762, le 25 août, elle y vint tenir sur les fonts-baptismaux demoiselle Marie-Joséphine de Navailles, fille légitime de Messire Paul de Navailles et de dame Marie de Taulès ; le parrain était Messire de Rivière, marquis de Giscaro, Conseiller au Parlement de Paris. *État civil de Labatut-Figuère, 1754-1792.* (Nous devons ces renseignements à l'obligeance de notre compatriote, M. A. Dufau de Maluquer, juge au tribunal de Foix, qui a publié et annoté l'*Armorial de Béarn* ; Paris, H. Champion, 1889.)

Lacq, c. de Lagor, arr. d'Orthez. — *A Lac, Tout que-y cad.* A Lacq, tout tombe. Allusion aux terrains de cette commune, qui sont en pente. Un proverbe gascon dit : « S'auetz argent coumpant, Nou croumpetz terro en penchant. » Si vous avez de l'argent comptant, n'achetez pas terre qui penche. La configuration du sol de Radeval, localité du dép. de l'Eure, arr. des Andelys, a donné lieu à ce dicton : « A Radeval, tout dévale. »

Lagor, ch.-l. de c., arr. d'Orthez. — *Teulès de Lagor*. Les tuilliers de Lagor. — *Enta Lagor Que-m pen lou coo*. Du côté de Lagor me pend le cœur. *Lagor* et *coo* se prononcent en béarnais *Lago*, *co*. Serait-ce la rime qui aurait fait prendre particulièrement ce nom de commune pour le mettre dans une locution de signification générale : « Le cœur va toujours où sont les amours ? »

— *Lous blandames de Lagor*. Les « blanc-madame » (délicieux raisins) de Lagor. — *Claret de Lagor*. Vin clair et de Lagor. Pendant les troubles religieux du *xvi^e* siècle, Luxe, l'un des chefs de l'armée catholique, écrivait au capitaine basque Eliceiry qu'« en peu de jours il s'assuroit qu'ils boiroient du bon vin clair et de Lagor, et cela sur le lieu mesme ». N. de Bordenave, *Histoire de Béarn et Navarre*, p. 306.

Lagos, c. de Nay-Est, arr. de Pau. — *Borderes e Lagos* ¹ *Que-s coupen lous os*. Voy. BORDÈRES.

Lahontan, c. de Salies, arr. d'Orthez. — *Yambous de Lahontaa*. Un Bayonnais constatait dans un livre ² publié en 1776 que ce village était renommé pour ses jambons. — *Noutari de Lahontaa*. Notaire de Lahontan. — *Medeci de Lahontaa*. Médecin de Lahontan. On disait pareillement en français, au *xvii^e* siècle : « Avocats de Valence, longues robes et courte science » ; « les médecins de Valence, longues robes et peu de science ». On peut douter que les deux locutions béarnaises soient aujourd'hui connues dans nos contrées ; mais il est permis d'affirmer qu'elles y ont eu cours pendant longtemps, pour désigner des notaires et des médecins dont les actes et les soins n'étaient pas de nature à satisfaire les clients. On a pour garant de l'emploi que l'on faisait jadis de ces dictons ce qu'a écrit Montaigne au sujet de Lahontan, dans les *Essais*, liv. II, ch. 37. Le passage tout entier avait été reproduit dans la première édition des *Dictons du Pays de Béarn*, Pau, 1875. C'est de là qu'est tiré l'un des Contes Béarnais, *Coun-des Biarnés*, publiés en 1890 ; Pau, G. Cazaux, impr.-libr., éditeur.

Lalongue, c. de Lembeye, arr. de Pau. — *Qu'ètz de Lalongue*. Vous êtes de Lalongue. Reproche de lenteur : vous n'allez pas vite en besogne, vous faites les choses à la longue,

1. — Plusieurs noms de lieux du Béarn sont terminés en *os* : *Lagos*, *Athos*, *Gelos*, *Siros*, etc. Ce ne sont pas des noms grecs, comme on a osé le dire. — Voy. *Remarques sur la Toponymie du Béarn*, par V. Lespy ; Pau, L. Ribaut, libr., 1875.

2. — *Fables causides de La Fontaine en vers gascons*, p. 276 ; Bayonne, Fauvet-Duhart, 1776.

c'est-à-dire comme on les fait à « Lalongue ». Dans le dép. de Seine-et-Marne, arr. de Meaux, à Lagny, on n'était pas plus actif : « Vous estes de Lagny, vous n'avez pas haste. »

Lamayou, c. de Montaner, arr. de Pau. — *Lenious de Lamayou*. Des gens couverts de lentes. On dit proverbialement : *Praube coum la leni*. Pauvre comme la lente.

Lanne, c. d'Aramitz, arr. d'Oloron. — *Roumatye de Lane*. Dans une imitation en béarnais (xviii^e siècle) de la fable de La Fontaine « Le Corbeau et le Renard », on lit : *U roumatye en soun bec tienè, Deus de Lane, ardoun coum la lue*. Il tenait en son bec un fromage, de ceux de Lanne, rond comme la lune.

Las paloumères de Lane. On y fait la chasse aux palombes et aux bisets. — *La paloumère* est un lieu élevé et particulièrement disposé, sur lequel a été établi un attirail spécial pour prendre ces oiseaux :

Dix hommes, neuf trépieds, quatre marionnettes,
Des cordages sans fin, grand nombre de raquettes,
Un fantôme effrayant, dix cages, sept filets,
Voilà mon attirail pour prendre des bisets.

Ainsi commence un « petit poème » intitulé *La Chasse aux Palombes*¹, par Messire Henry d'Andichon, curé archiprêtre de Lembeye (xviii^e siècle). — *An de glandère, An de paloumère*. L'année où la glandée est abondante, il vient beaucoup de palombes. — Le passage de ces oiseaux par nos contrées a lieu en automne ; on leur fait la chasse de la Saint-Michel à la Saint-Martin ; les jours les plus favorables sont le 18, le 19 octobre (Saint Luc, Saint Grat) ; on prend les meilleures à la Toussaint ; ce qui se dit ainsi en béarnais : *A Sent-Miquèu, l'apèu* ; *A Sent-Luc, lou truc* ; *A Sent-Grat, lou gran patac* ; *A Sent-Marterou, la flou* ;

1. — « Il y a dans ce « poème » plus de facilité que de correction, plus de verve que de style ; il n'est pas dans toutes ses parties d'un goût irréprochable ; mais il ne manque point d'attrait, parce qu'il montre l'auteur tel qu'il fut : ardent à la chasse, charmant d'humeur, franc de caractère, plein d'esprit, florissant d'embonpoint, homme excellent, et, dans la meilleure acception, aimable original. » C.-E. V. T. [V. Lespy] ; Pau, L. Ribaut, libr.-édit., 1875.

A Sent-Martii, la fi. Littéralement : A Saint-Michel, l'appeau ; à Saint-Luc, le coup ; à Saint-Grat, le grand coup ; à la Tous-saint la fleur ; à Saint-Martin, la fin.

Lannegrasse, c. de Lembeye, arr. de Pau. — *Moudacous de Lanegrasse*. Les habitants du village fangeux de Lannegrasse. *Moudacous* de moud, humide, boueux.

Lanneplaa, c. d'Orthez. — *Lou reyent de Laneplaa, Quoand ey briac, que cante plaa*. Le régent (l'instituteur) de Lanneplaa, quand il est ivre, chante bien. — *Lou curè de Laneplaa, Quoand ey hart, que cante plaa*. Le curé de Lanneplaa, quand il est repu, chante bien. Il est à croire que ce méchant propos contre le curé date de l'époque des troubles religieux. Ces deux vieux dictons témoignent peut-être d'une vieille querelle entre le presbytère et l'école.

Lanusquet, homme du dép. des Landes. — *Magre coum u Lanusquet*. Maigre comme un Landais. Le lard, dont il est très friand, ne l'engraisse pas. — *Minya lard coum u Lanusquet*. Manger du lard comme un Landais. J.-F. Bladé, *Proverbes recueillis en Armagnac*.

Larincq, bois, commune de Monein, arr. d'Oloron. — *La pou deu Larinc*. La peur du Larincq. L'imagination populaire avait fait de ce bois la demeure d'un monstre épouvantable :

*De la pou qui-m hasès, bielh Larinc, me soubient !
James, ni loup-garou ni serpent dens las heus
Nou m'han hèyt sus lou cap, coum tu, dressa lous peus !*

NAVARROT.

De la peur que tu me faisais, vieux Larincq, je me souviens ! Jamais, ni loup-garou ni serpent dans les fougères ne m'ont fait sur la tête, comme toi, dresser les cheveux ! En 1583, une partie du Larincq était particulièrement désignée sous le nom peu rassurant de *Saubamala*, Sauvemale (*silva mala*).

Laroin, c. de Pau-Ouest. — *Aygassès de Laroenh*. Les « aquatiques » de Laroin. Longé par le Gave et traversé par l'Arribeus et Las Hies, ce village est comme dans l'eau.

Larreule, c. d'Arzacq, arr. d'Orthez. — *Los monges (lous mounjes) de La Reule*. Les moines de Larreule. Se dit encore aujourd'hui des habitants de cette commune ; il y avait eu là un monastère de 977 à 1773. — Dans le Calvados, arr. de Vire, les gens d'Aulnai-l'Abbaye sont appelés : « Les fils de moines d'Aulnai. » *Blason populaire de la Normandie*. — « Où moine passera, moinillon poussera. » L.-F. Sauvé, *Proverbes et Dictons de la Basse-Bretagne*. — Cf. le conte intitulé « Les moines de Jean de Bouilhas », dans *Las Belhados de Leytouro*, les veillées de Lectoure¹ : « Las maychantos lengos eron per pretengue que aus mounjes semblaouo la droullalho ; » les mauvaises langues prétendaient qu'il y avait certaine ressemblance entre les moines et la marmaille de la localité.

Laruns, ch.-l. de c., arr. d'Oloron. — *Mountanhous de Laruns*. Les « montagneux » de Laruns. On a voulu voir là un reste des « Osquidates montani » de Pline. Cette locution provient de ce que Laruns possède dans le Haut-Ossau plus de montagnes que n'en ont les autres communes de la vallée. Il en a plus de cinq lieues jusqu'à la frontière de l'Espagne ; le Pic du Midi lui appartient. Aussi appelle-t-on ce bourg : *Laruns cap de Mountanhe*, Laruns tête (chef) de Montagne, mais pour rabaisser sa superbe, on ajoute : *Qu'en es tant renoumat, Sino que l'Arriuzè que t'ha desagradat*. Tu es si renommé, mais l'Arriuzé t'a dégradé. Ce ruisseau, d'ordinaire presque sec, que l'on traverse au sortir de Laruns vers Eaux-Bonnes, devient un redoutable torrent, lorsque fondent les neiges ou à la suite de quelque orage ; plus d'une fois, ses eaux envahissant le bourg, y ont causé de grands dégâts. — *D'oun ètz, gouyat ? De Laruns, si-p platz ; Y bous, aulhè ? De Bièle, ma fee !* D'où êtes-vous, jeune homme ? De Laruns, s'il vous plaît ; et vous, berger ? De Bielle, ma foi ! Ces réponses montrent, nous a-t-on dit, la politesse des

1. — A. Durrieux ; Auch, impr. G. Foix, 1889.

gens de Laruns opposée à l'affirmation trop sèche de ceux de Bielle. C'est « le ton qui fait la chanson ». — *Etz abarquès de Laruns*. Il y avait parmi les habitants du bourg de nombreux fabricants d'*abarquès*, chaussures faites de cuir grossier et qui se rattachent à la jambe avec des liens ; (« abarcas » en espagnol). Le sobriquet s'employait au sens défavorable de « savetiers ».

Lasseube, ch.-l. de c., arr. d'Oloron. — *Petassè de Lasseube*. Peteux de Lasseube. On disait en français au xvi^e siècle « Champenois peteux ». Laurent Joubert, *Erreurs populaires et propos vulgaires*. — « Pour auctoriser la puissance de nostre volonté, saint Augustin allègue avoir veu quelqu'un qui commandoit à son derrière autant de pets qu'il en vouloit.... Vivès, son glossateur, enchérit d'un aultre exemple de son temps, de pets organisez, euyvantz le ton des voix qu'on leur prononceoit. » Montaigne, *Essais*, liv. I, ch. XX. — Saint Augustin, *De civitate Dei*, XIV, 24.

Lasseubétat, c. de Lasseube, arr. d'Oloron. — *Bius deu Haut-de-Gan e mourtz de La Saubetat*. Vivants du Haut-de-Gan et morts de Lasseubétat. Ce dicton rappelle un usage très ancien. Le village est limitrophe du Haut-de-Gan. Les gens de Lasseubétat se mariaient et faisaient des baptêmes au Haut-de-Gan, *Bius deu Haut-de-Gan*, vivants du Haut-de-Gan ; mais ils voulaient que leurs morts, *mourtz de La Saubetat*, fussent enterrés dans leur commune. — *Lous de La Saubetat, diables qu'èretz, diables que seratz ; Temps de Pasques passat, E nat de couhessat*. Les (gens) de Lasseubétat, diables vous étiez, diables vous serez ; le temps de Pâques passé, et pas un de confessé. Chacun d'eux répond avec plus d'esprit que de vertu : *Que serèy saubat, Puiszque souy de La Saubetat*. Je serai sauvé, puisque je suis de « la Sauveté ».

Lavedan, « vallée assise dans les montagnes de Bigorre ». — *Bandoulès de Labedaa*. Les « bandouillers », les pillards du Lavedan, dont les gens de nos vallées d'Aspe et d'Ossau avaient dû souvent repousser les attaques. Voy. Marca, *Histoire de Béarn*, p. 552. — *Quoand hè tounerre en Labedaa, Pren lou*

coutèt e coupe paa. Quand il tonne en Lavedan, prends le couteau et coupe du pain. On n'a rien à craindre pour les récoltes (on n'a pas à ménager le pain) dans certaines parties du Béarn, quand les orages grondent de ce côté. — Dans les Hautes-Pyrénées (vallée de Barèges), lorsque l'on voit les nuées filer vers le Lavedan, c'est le vent du Midi qui souffle, il fait fondre la neige, et l'on dit : *Quoand etz brums ban ta Labedaa, Datz eres abarques at caa.* Quand les nuages vont au Lavedan, donnez vos chaussures d'hiver au chien. Eug. Cordier, *Études sur le dialecte du Lavedan.*

Lay, c. de Navarrenx, arr. d'Orthez. — *Lous bouletz de Lay.* Les boulets de Lay. Ce sont des « productions minéralogiques ; elles consistent en petites boules, composées d'un grès argileux et jaunâtre, dont les parties intérieures présentent un noyau d'oxyde ferrugineux, qui étincellent au briquet ». Voy. Palassou, *Observations, etc.* ; Pau, Vignancour, 1828, p. 55. — C'est par erreur que, dans le *Dictionnaire béarnais*, t. I, p. 119, le mot *bouhet*, souffle, a été substitué au mot *boulet*.

Lée, c. de Pau-Est. — *Cepassès de Lee.* Sur plusieurs points incultes de cette localité poussent plus abondamment qu'ailleurs des cèpes, des champignons, en béarnais *ceps*, que les habitants recherchent avec soin.

Lées-Athas, c. d'Accous, arr. d'Oloron. — *Hartanès de Lees.* Les goinfres de Lées. — *Ahumatz d'Athas.* Les enfumés d'Athas. Il y a là un souvenir de l'incendie du xvr^e siècle : Pendant les troubles religieux, les protestants commandés par le baron d'Arros « brûlèrent les villages de Sarrance, Vedos (Bedous), Acous, Osse, Lez, Atas (Lées-Athas), Joers, et le capitaine d'Espalungue brusla Urdos ». Nicolas de Bordenave, *Histoire de Béarn et Navarre*, p. 290.

Lembeye, ch.-l. de c., arr. de Pau. — *Lembeye, Tout l'embeye.* Lembeye, tout (le monde) lui porte envie. « La petite ville de Lembeye que les habitants disent pourtant par raillerie estre la plus grande ville du monde, à cause que Lembeye signifie en

françois *l'envie.* » Marca, *Histoire de Béarn*, IV, 9. A ce dicton présomptueux, on répondait par celui-ci, qui est malveillant : *Lembeye, Tout embeye* ; Lembeye envie tout. On lit dans le *Mémoire* de l'intendant Lebret (ms. 1703) : « Lembeye seroit la plus misérable ville du monde, si Morlaas ne lui dispuoit pas cette qualité. — *Los joclàs de La Embeya.* Les jongleurs de Lembeye. Ils allaient jouer dans les villes voisines. A Riscle (départ. du Gers), en 1500, on leur donne deux écus pour y avoir joué le jour du mardi-gras. Voy. *Comptes de la ville de Riscle*, publication de la *Société hist. de la Gascogne*, t. II, p. 540-46.

Lendresse, c. de Lagor, arr. d'Orthez. — *A Lendresse, Tout se dresse.* A Lendresse, tout se dresse. C'est fier et très peu charitable. Par ces mots, les gens de Lendresse narguaient leurs voisins du village de Lacq, où tout « dévale ».

Lescar, ch.-l. de c., arr. de Pau. — *La cathedrau de Lescar.* La cathédrale de Lescar, qui fut le Saint-Denis du Béarn. Le style de l'édifice est roman, et d'un roman très avancé pour l'époque à laquelle il fut construit¹. — Lescar fut fondée en 980 sur les ruines de *Beneharnum*, cité détruite en 841 par les Normands². — *Lous broujassès de Lescar.* Les mangeurs de *broje* de Lescar ; comme on dit ailleurs les « Normands boulieux », ainsi nommés à cause des Bas-Normands qui mangent force bouillie. Mosans de Brieux, *Origines de coutumes anciennes.* (*La broje* est une pâte de farine de maïs ; on la mange ordinairement avec du lait ; mets très commun dans les campagnes du Béarn.) — *Lèyt e lèyt e broje a culhé plée.* Lait et lait et « broje » à cuillère pleine. La tradition rapporte que ces paroles, très fréquemment répétées à Lescar par les personnes qui allaient prendre leur repas, avaient été adaptées à une sonnerie qui, chaque jour, à l'heure de midi, se faisait entendre d'un clocheton élevé anciennement au dessus de la sacristie de la cathédrale.

Prière pour faire cesser la pluie : *Plouye, esta-t au cèu, Que m'en bau enta Bourdèu, De Bourdèu enta Lescar ; May de Diu,*

1. — Ch. Le Cœur, *Promenades archéologiques aux environs de Pau.*

2. — P. Raymond, *Dictionnaire topographique des Basses-Pyrénées.*

hètz la cessa ! Pluie, reste au (haut du) ciel, je m'en vais à Bordeaux, de Bordeaux à Lescar ; mère de Dieu, faites-la cesser !

Lescun, c. d'Accous, arr. d'Oloron. — *Goardatz-pe de Lescu mey que de l'escu*. Gardez-vous de Lescun plus que des ténèbres. (*L'escu*, en béarnais, signifie l'obscur.) Le dicton n'est pas un vain jeu de mots. « Le village porte une physionomie des plus âpres. Environné d'une haute ceinture de pics, la vue est circonscrite de tous côtés par leurs épaisses murailles. C'est un cachot à ciel ouvert. Les mœurs des habitants sont en harmonie avec ce site sauvage. » Dugenne, *Relation historique*, lue à la *Société des Sciences, Lettres et Arts* de Pau, 1841-43. — *Etz temoenhs de Lescu*. Les témoins de Lescun. Dans cette commune, lorsqu'un méfait avait été commis, on ne trouvait jamais personne qui en eut vu ou qui en sut la moindre chose. Il y aurait eu là comme une société d'assurance mutuelle contre les poursuites de la justice. « Les loups ne se mangent pas entre eux. » — *Estujayres de Lescu*. Les recéleurs de Lescun. — Une ville de l'Algérie, Mascara, avait le même mauvais renom. C'était un « commun-dire » chez les Arabes : « J'avais conduit des prisonniers à Mascara ; ils ont trouvé un refuge dans les maisons. » Bérard, *Indicateur général de l'Algérie*.

Lesperon (à Saint-Esprit), commune de Bayonne. — *Lou bayle de Lesperou hè toustemp sous ahas prumè que lous dous autes*. — Le baile de Lesperon fait toujours ses affaires avant celles des autres. — « Charité bien ordonnée commence par soi-même. »

Lespielle, c. de Lembeye, arr. de Pau. — *Grabassès de Lespièle*. Les boueux de Lespielle. (*Grabe*, boue.) Voy. LUGGARRIER.

Lestelle, c. de Nay-Est, arr. de Pau. — *Chapeletayres de Lestele*. Vendeurs de chapelets. « L'affluence des pèlerins à Bétharram, dans les fêtes de la Vierge et de la Sainte-Croix, contribue à l'aisance des habitants du village de Lestelle, et d'une troupe de petits marchands qui étalent « tout ce qui sert à nourrir la piété du peuple ». Mirasson, *Histoire des Troubles du*

Béarn. Le voisinage de Lourdes est aujourd'hui préjudiciable aux petits commerçants de Lestelle.

Lezons, c. de Pau-Ouest. — *Sourciès de Lezous*. Sorciers de Lezons. On ne sait ce qui a valu pareil sobriquet aux habitants de ce village. Dans une partie de l'ancien pays de Caux (Seine-Inférieure, arr. de Neufchâtel), on dit communément : « Les sorciers de Bulli. » M. Canel, *Blason populaire de la Normandie*, ajoute : « Pour mériter que ses habitants fussent dotés du sobriquet de sorciers, la commune de Bulli s'est-elle signalée plus qu'une autre par ses rapports avec les esprits de l'autre monde ? Nous ne savons ; mais, du moins, il est certain que la sorcellerie y a eu son temps de vogue. »

L'Hôpital-d'Orion, c. de Sauveterre, arr. d'Orthez. — *A l'Espitau, L'argent que plau*. A l'Hôpital, l'argent pleut. Il y avait eu là, jadis, une commanderie où déposaient des offrandes de nombreux voyageurs qui allaient à Saint-Jacques de Compostelle. — *A l'Espitau d'Orioun, l'u que belhe, l'aute droum*. A l'Hôpital d'Orion, l'un veille l'autre dort. Apparemment, on se relevait, les uns les autres, pour être à toute heure prêts à donner des soins aux pèlerins.

Licharre, commune de Mauléon, ch.-l. d'arr. — *Lo noguer de Lixarre*. Le noyer de Licharre. « Lieu d'assemblée judiciaire sous un noyer (xiv^e siècle). »

Lichos, c. de Navarrenx, arr. d'Orthez. — *Lous de Lichos Curen lous os*. Les (gens) de Lichos rongent les os. Allusion aux Cagots qui se trouvaient dans cette commune. Le Cagot devait ronger les os, puisqu'un autre dicton en avait fait : *Lou cousii germaa De noute caa*, le cousin-germain de notre chien.

Limendoux, c. de Pontacq, arr. de Pau. — *Terribles de Limendous*. Antiphrase ironique ; on assure qu'il n'y aurait là que des gens *doux* comme des agneaux.

Lion, c. de Lembeye, arr. de Pau. — *Couscoulhans deu Liou*. Les coquillards de Lion. (*Couscoulhans de couscoulhe*, coquille.)

Le sobriquet des habitants de Lion serait une injure ; il ferait d'eux des vauriens qui vivent aux dépens d'autrui. Dans le langage populaire, en français, on appelait « coquillards » de faux pèlerins, des individus qui, le bourdon à la main, et portant coquilles sur le chapeau, parcouraient les campagnes, tout ensemble mendiants et voleurs.

Listo, hameau de Louvie-Soubiron, c. de Laruns, arr. d'Oloron. — *Baques de Listo*. Vaches de Listo ; voy. Goust.

Livron, c. de Pontacq, arr. de Pau. — *A Liuroun, Tout que y-abound*. A Livron, tout abonde. Vanterie des gens de la localité.

Lons, c. de Lescar, arr. de Pau. — *Mous de Lous*. Monsieur de Lons. Tout individu « fier comme Artaban ». Au siècle dernier, le marquis de Lons, en qualité de Lieutenant de Roi, représentait, aux États de Béarn, S. M. le roi de France et de Navarre.

Parratz de Lous. Moineaux de Lons. Les habitants de Lescar appelaient ainsi leurs voisins de Lons, qui venaient trop souvent les visiter à l'heure où l'on se met à table. « Le moineau, qui entre chez vous et en sort quand il lui convient, a un défaut très grave, celui d'une ponctualité excessive pour les heures des repas. » Toussanel, *Monde des Oiseaux*.

Loubieng, c. de Lagor, arr. d'Orthez. — *A Loubieng, La hamè s'esten*. A Loubieng, la faim s'étend. C'est une variante de « qui dort, dine » ; on ne sait quelle circonstance a donné lieu de l'appliquer au village de Loubieng.

Lourdes, ch.-l. de c., arr. d'Argelès (H.-Pyr.). — *En l'atye mieyancè, Lourde qu'ère la clau De Bearn, de Bigorre, y de France, y d'Espanhe*. Au moyen âge, Lourdes était la clef de Béarn, de Bigorre, et de France, et d'Espagne. — *Que-s tiraré deu lac de Lourde*. Il se tirerait du lac de Lourdes. Ce lac, au N.-O. de Lourdes, a 4 kil. de circonférence, et, en moyenne 8 mètres de profondeur. Un jour, quelqu'un, en y tombant, dut être en péril extrême, et ne parvint à s'en tirer qu'avec beaucoup de peine. C'est ce que semble rappeler le dicton ; il est usité dans

une partie du Béarn aussi communément que dans les Hautes-Pyrénées, à propos d'un grand danger auquel on a échappé.

Hilhes de Lourde... Filles de Lourdes... Voy. BIRON. — *Cousinè de Lourde, Que harte deu bede.* Cuisinier de Lourdes, on a dégoût de le voir. Dans le recueil où se trouve ce proverbe (Hatoulet et Picot; Paris, libr. A. Franck, 1862), il est suivi de cette note : « Lourdes en Bigorre ; les habitants de cette ville étaient renommés autrefois pour leur malpropreté, ce qui avait donné lieu à ce dicton ; peut-être n'était-ce qu'un jeu de mots, *lourd*, *lourde* signifiant sale, malpropre. » — Peut-être, aussi, la malice, pour dauber sur les gens de Lourdes, avait-elle substitué *Cousinè de Lourde* à *Cousine lourde*, cuisine sale. On dit communément : *Cousine lourde que harte de la bede.* Cuisine sale, on est dégoûté (rien que) de la voir. — *Glori a la Bièrye sacrade!* Gloire à la Vierge sacrée !

*Adare, qu'has u noum qui nou pot pas peri !
Lourde, qu'has ta pastourelete !
Coun u liri esclatant lou noum de Bernadete,
Sus lou to terrador, d'are-en-la ba flouri.*

V. DE BATAILLE.

« Maintenant, tu as un nom qui ne peut point périr ! Lourdes, tu as ta gentille pastourelle ! Tel qu'un lis éclatant le nom de Bernadette va désormais fleurir sur ton terroir. »

Lourdios, c. d'Accous, arr. d'Oloron. — *Latayres de Lourdios.* Les habitants de ce village font des « lattes ». On prétend que pour se procurer le bois nécessaire à leur industrie, ils n'auraient pas eu toujours des rapports parfaitement réguliers avec l'Administration forestière. Dans le département de l'Eure : « Au hameau des Planches, il y a plus d'arbres que de branches. » Les habitants de ce hameau des Andelys sont réputés pour se livrer fort volontiers à l'ébranchage quelque peu illicite des arbres à leur portée.

Louvie-Juzon, c. d'Arudy, arr. d'Oloron. — *Loubatès de Loubie.* Les chasseurs de loups de Louvie. Le voisinage très rap-

proché des forêts mettait bien souvent les habitants de ce village dans la nécessité de défendre leurs troupeaux contre les attaques des carnassiers. Les trois loups sculptés sur la façade du clocher, construction du *xv^e* siècle, semblent être un souvenir de chasse plutôt qu'une indication étymologique du nom de Louvie.

Louvie-Soubiron, c. de Laruns, arr. d'Oloron. — *Lou marme de Soubirou*. Il y a là une carrière de marbre qui a pu « être comparé sans désavantage avec ceux de Carrare et de la Grèce ». — *Los bragaris de Lobier*. On appelait ainsi (1539) des maisons du village d'Aas, au nombre de neuf, où le seigneur de Louvie-Soubiron pouvait, les jours d'épousailles, exercer un droit féodal odieux, celui dont le savant abbé Bellet parle dans ses *Notes et observations sur Bordeaux*. A Louvie, comme ailleurs (Voy. BIZANOS), « le droit du Seigneur », *de far a son plaser*, avait été converti en un tribut. — Le souvenir des *Bragaris de Loubie* subsistait encore, il n'y a pas longtemps, chez les pasteurs d'Ossau; on rappelait *lou dret de braguete* dans une chanson qu'avait faite le père-botaniste, Gaston Sacaze : *Ay! Ay! de jou, praubete de jou! Prenetz exemple a ma doulou, Las de Loubie-Soubirou! Ay! Ay! pour moi pauvrete! Prenez exemple à ma douleur, jeunes filles de Louvie-Soubiron!*

Lucarré, c. de Lembeye, arr. de Pau. — *Cascantz de Lucarré*. D'après ce dicton, les gens de cette commune n'auraient pas toujours su que la propreté est une vertu. *Cascant*, malpropre, sale.

Lucgarrier, c. de Pontacq, arr. de Pau. — *Lucgarrier, Lou darrè bilatye qui Diu hé*. Lucgarrier, le dernier village que Dieu fit. Il est, si cela peut se dire, disgracié de la nature; ses habitants pataugent dans la boue, *grave*. Aussi les appelle-t-on : *Grabassès de Lucgarrier*. En français, on nomme une localité du dép. de l'Eure : « Thiberville-les-Houssaux. Elle est ainsi désignée à cause de la boue de ses chemins, qui oblige à porter des « houseaux », espèce de bottines de cuir qui ferment avec des boucles et des courroies. » G. A. Crapelet, *Proverbes et Dictons populaires*; Paris, Crapelet, 1831.

Lucq-de-Béarn, c. de Monein, arr. d'Oloron. — *Moungerie de Luc*. La « moinerie » de Lucq. Il y a eu, dans cette commune, une abbaye, dont la fondation remontait à la fin du x^e siècle. Le dicton rappelle les bienfaits de toute sorte que les moines, *mounges*, répandirent dans le pays, et, peut-être aussi, les abus qui portèrent ensuite atteinte à la ferveur et à l'ancienne discipline de l'abbaye. Il fut un temps où « l'on devenait moine, comme on devenait ailleurs prébendier ; quand une *mongerie* était vacante, il se présentait des candidats, qui étaient admis ou repoussés suivant les titres qu'ils faisaient valoir. Par suite, c'était moins un monastère qu'une association de bénéficiers, sous le nom de moines ». L'abbé Menjoulet, *Chronique du diocèse d'Oloron*. Il y avait eu à l'abbaye de Lucq des désordres bien plus graves. Le 15 janvier 1364, un moine s'engageait, par devant notaire, à cesser toutes relations avec une femme, nommée Bibenton (*Vivette*) de Miramon. Archives Départementales, E. 1400¹. Ce que le dicton béarnais, *Moungerie de Luc*, peut rappeler avec une discrète causticité, est exprimé crûment dans les locutions proverbiales relatives aux abbayes de Dammarie-les-Lys, arr. de Melun, et de Saint-Wandrille, dép. de la Seine-Inférieure, arr. d'Yvetot. Voy. *Dictons de Seine-et-Marne et Blason pop. de la Normandie*.

Un autre dicton : *Ha coum lous mounges de Luc*, faire comme les moines de Lucq-de-Béarn, est expliqué dans ce couplet :

*Que s'amassaben,
Coum mousquilhs, près deu barricou,
Et peus dus caps que l'abroucaben
Enta-n habé mey lèu deu bou*².

Ils s'assemblaient, comme des moucherons, près du baril, et, par les deux bouts, ils le mettaient en perce pour avoir plus vite du bon vin. François Villon disait des moines de son temps :

Bons vins ont souvent embrochez³...
Ils ne veulent nuls eschançons,
Car de verser chascun se peine.

1. — *Mœurs Béarnaises* (1335-1550) par P. Raymond ; Pau, L. Ribaut, 1873.
2. — Couplet d'une charmante chanson faite par M. Seignor, qu'une mort prématurée est venue enlever aux amis de la Muse béarnaise.
3. — « Vins embrochez » ; vins mis en perce.

Dans le voisinage de Lucq-de-Béarn, pour se moquer des habitants de cette localité, on les appelle *Luquetz*, ce qui signifie tout ensemble gens de Lucq et allumettes. On leur donne aussi le sobriquet de *graulhès*. On raconte que, jadis, on avait essayé d'établir un marché à Lucq; il ne put y être maintenu; les grenouilles, *graulhes*, des marais d'alentour coassaient si fort que les marchands ne pouvaient s'entendre. Voy. *Coundes Biarnès*, p. 251; Pau, G. Cazaux, impr.-libr., 1890. — *Las pousoères de Luc*. Les sorcières de Lucq. « La paroisse de Luc était le canton de Béarn le plus renommé pour ses sorcières : on disait en proverbe : *Las pousoères de Luc* ¹. Elles s'exerçaient à faire mourir les troupeaux, à gaster les fruits, à entrer de nuit dans les maisons où elles ôtoient les enfants des berceaux et les mettoient à terre afin d'inquiéter les mères et les nourrices, emplissant leurs corps de marques noires ou jaunes; souvent elles se promenaient dans les champs et les prairies et se transformaient en différentes espèces d'animaux.. » *Histoire du Béarn*, p. 844 (Manuscrit de la Bibliothèque de Pau).

Lurbe, c. d'Oloron-Sainte-Marie-Est. — *Binet que-b disera Si plouje ou nou y-haura*. Binet vous dira s'il y aura ou non de la pluie. « Les villages de Lurbe et d'Asasp (vallée d'Aspe) sont dominés du côté de l'Est par une montagne calcaire, qu'on appelle *Binet*, qui, au rapport de quelques-uns, présage les changements de temps, selon qu'elle est plus ou moins chargée de nuées et de brouillard. » Palassou, *Essai sur la Minéralogie des Pyrénées*, 52; Paris, Didot (jeune), 1781.

Lussagnet, c. de Lembeye, arr. de Pau. — *Tue-caperaas de Lussanhet*. Le mot *caperaa*, chapelain, prêtre, ne doit pas être pris au sens propre. Les habitants de Lussagnet n'ont jamais « tué » que les insectes qui auraient eu une prédilection pour leur tête, *cap* en béarnais. — (On raconte que Louis XIII ayant pris un parasite de cette espèce sur l'habit du maréchal de Bas-

1. — En 1495, un commissaire du Sénéchal de Béarn avait été envoyé à Lucq pour exercer des poursuites contre les sorcières. *Les Sorcières dans le Béarn* (1393-1672) par V. Lespy; Pau, L. Ribaut, 1875.

sompierre, le voulut montrer à tout le monde : N'en faites rien, Sire, lui dit le maréchal, on croirait qu'on ne gagne que des poux à votre service.)

Madiran, c. de Castelnau-Rivière-Basse, arr. de Tarbes (H.-Pyr.). — *Qu'ha cargat a Madiraa*. Un homme ivre. Madiran vendait beaucoup de vin pour le Béarn. Avoir chargé à Madiran, *cargat a Madiraa*, c'était avoir pris dans cette localité deux ou trois barriques à transporter sur un char. Il n'en fallait pas tant pour faire tituber le buveur trop avide de qui l'on disait aussi : *Qu'ha cargat a Madiraa*, il a chargé à Madiran. — « Être chargé, dans l'argot des ouvriers, signifie être en état d'ivresse. »

Marcerin, c. d'Arthez, arr. d'Orthez. — *A Marcerii, Nou y ha ni glèyse ni moulii ; Mes ue houratère Oun lou diable apère*. A Marcerin, il n'y a ni église ni moulin, mais des trous où le diable appelle. On croyait que le démon rassemblait les sorcières dans les fossés profonds creusés autour d'un tertre, d'une motte antique, qui se trouve dans ce village. — *Perautucxs de Marcerii*. Les imbéciles de Marcerin. C'est le titre d'un conte où l'on dit que ces gens, ayant pris une loutre, l'auraient, à sa prière, remise dans l'eau pour la reprendre plus tard. Ils ne savaient pas qu' « un Tiens vaut mieux que deux Tu l'auras ».

Mascaras, c. de Garlin, arr. de Pau. — *Tridatz de Mascaras*. Les habitants de ce village sont-ils d'un caractère farouche et rusé, comme la draine (*tride* ou *tridat*) ? Le dicton aurait-il plutôt quelque chose du sens de l'expression fr. : « Soûl comme une grive ? » Il faut peut-être dire des gens de Mascaras ce que Toussenel a dit de la grive dans son livre, *le Monde des Oiseaux* : « La grive aime le vin ; mais, attendons un peu, tous les honnêtes gens aussi aiment le vin. Jean-Jacques prouve même très bien que cette passion-là est l'indice des cœurs francs et droits et des âmes sensibles. Or, d'aimer le vin à en boire jusqu'à perdre la raison et l'usage de ses jambes, la distance est très grande, et la grive ne la franchit jamais. Elle en prend quelquefois plus qu'elle n'en peut porter, je ne dis pas le contraire, mais c'est pour se refaire de longs jeûnes ; et, mille fois, je l'ai rencontrée *pompette* ; ivre-morte, jamais. »

Maslacq, c. de Lagor, arr. d'Orthez. — *Lous de Maslac que soun de bou peu*. Les gens de Maslacq sont de bon poil. En français populaire, « un gaillard qui a du poil » désigne un homme qui ne craint rien. — *Las hilhoutetes de Maslac*. Elles avaient été trop « gourmandes » ; on les chansonna, ce couplet est resté populaire :

*Las hilhoutetes de Maslac
Que s'habèn hèyt ue calhade;
Trop de presure y habèn boutat,
Qu'eus habè dat mau d'estomac,
La calhade!*

Les jeunes filles de Maslacq avaient fait du caillé ; elles y avaient mis trop de présure, il leur avait donné mal d'estomac, le caillé!

Maucor, — **Saint-Jammes**, c. de Morlaas, arr. de Pau. — *Pourcâtès de Maucor e de Sent-James*. Il y a eu dans ces deux villages, plus qu'ailleurs, des marchands de cochons.

Maure, c. de Montaner, arr. de Pau. — *Lou barou de Maure*. Le baron de Maure. Se dit d'un personnage qui fait « l'important ». La baronnie de Maure avait été créée en 1638. La sottise fierté de l'un de ceux à qui elle appartient, a donné naissance à ce dicton.

Mazères, c. de Pau-Ouest. — *Maquinhous de Mazeres*. Les maquignons de Mazères. On dirait, sans épigramme et sans malice, qu'ils se livrent à l'industrie de l'élève du cheval.

Mazeroles, c. d'Arzacq, arr. d'Orthez. — *Gran coum Momas e Lareule e la mieytat de Mazeroles*. Grand comme Momas et Larreule et la moitié de Mazeroles. Cette expression s'emploie pour désigner une grande étendue. Voy. MOMAS, — LARREULE.

Meillon, c. de Pau-Est. — *Cauletayres de Melhou*. On y mange beaucoup de choux, *cauletz*, ou on les cultive en grande quantité pour les vendre. — *A Melhou, que y-ha bounes hemnetes, Qui-s benin lous cauletz Ta croumpa sau e pebe; Las hemnetes labetz Qu'han arditz ta bebe*. A Meillon, il y a de bonnes petites

femmes, qui vendent les choux pour acheter sel et poivre; les petites femmes alors ont de l'argent pour boire. Dans un village du département de l'Hérault : « Las filhos de Sant-Satourni vendon las cofos per croumpa di vi »; les filles de Saint-Saturnin vendent leurs coiffes pour acheter du vin. *Revue des langues romanes*.

Mesplède, c. d'Arthez, arr. d'Orthez. — *Castanhoulletz de Mesplede*. Les châtaigniers qu'il y a dans ce village ne produisent que de petites châtaignes, *castanhetes, castanhouletes*, diminutifs de *castanha*. De *castanhouletes* on a fait un substantif masculin *castanhoulletz* pour désigner, par moquerie, les habitants de la localité. Il semblerait que le dicton aurait dû porter de préférence sur le mot *mesple*, nêfle, auquel se rattache probablement le nom de *Mesplede* (pays des nêfles)?

Meyrac, c. d'Arudy, arr. d'Oloron. — C'est l'annexe de Sévignac. On disait en 1414 (Archives de Bescat) : *Meirac es tout un ab Sevinhac*. Meyrac et Sévignac ne font qu'un. — *Las hemnes de Meyrac ques desapriguen lou c... ta s'apriga lou cap*. Honni soit qui mal y pense ! Les mots seuls bravent l'honnêteté. Les femmes de la campagne, surprises par une ondée, ont coutume, pour abriter leur tête, de se faire de leur robe un « parapluie » *sui generis*. Dans le Gers, à Marambat, arr. d'Auch : « Las hemnos de Marambat se descohon lou c. enta se couha lou cap. » J.-F. Bladé, *Proverbes recueillis en Armagnac*. Plus près du Béarn, cela était, par le beau temps, une coquetterie. Le conseiller au Parlement de Bordeaux, Pierre de Lancre, qui fut envoyé dans le pays Basque, en 1609, pour une enquête sur les sorciers et les sorcières, parle en ces termes du costume des femmes du Labourd : « Tout l'ornement de leurs cotillons plissez est derrière, et afin qu'il soit veu elles retroussent leur robbe et la mettent sur la teste et se couvrent jusqu'aux yeux. » *Tableau de l'Inconstance des mauvais anges et démons*; Paris, Nicolas Buon, 1612.

Mifaget, c. d'Arudy, arr. d'Oloron. — *Lou hourat de Sent Plouradou*. Le trou de « Saint-Pleureur ». Crypte au dessous de l'église de Mifaget. On y montrait aux enfants que l'on voulait

corriger de la vilaine habitude de pleurer, une figure de pierre, figure grimaçante, à laquelle on donnait l'étrange nom de « Saint-Pleureur ». Dans plusieurs contrées du centre de la France, on croit que Saint-Mammès empêche les enfants de crier ; on les lui présente, en vénérant son image sous le sobriquet de « Saint Criard ».

Miossens, c. de Thèze, arr. de Pau. — *La clau de Miucentz*. La clef de Miossens. Cette commune, en 1546, était « le chef-lieu d'une circonscription qui comprenait Carrère et Lanusse ».

Mirepeix, c. de Nay-Est. — *Carboès de Mirepeix*. Les charbonniers de Mirepeix. Ils achètent et revendent le charbon qu'ils font venir de la montagne. — Très proches voisins du Gave, ils pêchent dans cette rivière ; ce qui a donné lieu au sobriquet : *Mirapeix*, *Minye-peix*, Mirepeix, mange-poisson. (Un amateur d'étymologies étranges, M. l'abbé Labaigt, a décomposé le nom de cette commune en *mire-peix*, admirable pays, le « pays ravissant ». Il n'y a non plus aucun rapport entre *peix* qui termine ce mot et *peix* signifiant « poisson ».)

Momas, c. de Lescar, arr. de Pau. — *Pacaas de Momas*. Les « pacants », les rustres de Momas. Aujourd'hui, rien ne pourrait donner lieu à pareil sobriquet.

Momas, — **Larreule**, c. de Lescar et d'Arzacq, arr. de Pau et d'Orthez. — *Que-s minyaré Momas e Lareule*. Il mangerait Momas et Larreule. Locution usitée à l'égard de tout dépensier qui mangerait plus de bien qu'il n'en a. Momas devait être considéré comme un grand village ; en 1385, on y comptait 69 feux. Larreule était une des trois principales abbayes du Béarn. — *N'ha pas Momas e Lareule*. Il n'a pas Momas et Larreule. Se dit à l'adresse de quiconque exagère l'étendue de ses propriétés.

Momy, c. de Lembeye, arr. de Pau. — *Capous de Momy*. Chapons de Momy. On assure qu'ils ne valent pas ceux « du

Mans », délices des gourmets. Peut-être faut-il interpréter ce sobriquet au sens du proverbe : *Mounta hasaa e debara capou*. Il peut signifier aussi que les gens de Momy seraient mous comme des pommes cuites (*capous*).

Monassut, c. de Lembeye, arr. de Pau. — *Malefees de Monassut*. Gens de mauvaise foi de Monassut. Il y a là des légistes qui protestent contre le sobriquet, le code à la main (*Code civil*, liv. III, titre XX, ch. V, section III, article 2268) : « La bonne foi est toujours présumée, et c'est à celui qui allègue la mauvaise foi à la prouver. » Il faut reconnaître que cela serait aujourd'hui très difficile relativement aux habitants de Monassut. — *Lou berd de Monassut*. Le (vin) vert de Monassut. C'est le produit des vignes de cette commune, où ne mûrissent guère, dit-on, des raisins à la peau vermeille.

Moncaubet, c. de Lembeye, arr. de Pau. — *Pelusetz de Moncaubet*. Petites gens, pauvre monde. (*Peluset*, couvert de *peluse*, poussière duveteuse.) Le sobriquet témoigne du peu de cas que l'on faisait des gens du village de Moncaubet. C'est ainsi qu'il faut l'entendre, et non comme nous avons essayé de l'expliquer dans la première édit. de ces *Dictons*.

Monein, ch.-l. de c., arr. d'Oloron. — *L'asou de Mounenh*. L'âne de Monein. Les habitants de cette commune auraient, un jour, entrepris de guinder, la corde au cou, un âne jusqu'au haut du clocher, afin de lui procurer le régal d'un énorme chardon qu'ils étaient offusqués d'y voir. De la moitié de la hauteur, la pauvre bête tomba étranglée, la langue pendante. Les assistants crurent — dit le conte moqueur — que leur âne était mort à force de rire pour « la félicité qu'il s'était forgée » en apercevant le chardon. — *Saut de Mounenh*. Saut de Monein. Une de ces danses que l'on appelle « sauts basques », parce qu'on y excelle chez nos voisins. Les jeunes gens de Monein s'y livraient avec passion, et c'est pour cela qu'elle aura pris chez nous le nom de leur commune. M. Rivarès a fait une description aussi vive que vraie du « Saut de Monein », dans son beau recueil de *Chansons et Airs pop. du Béarn* ; Pau, 2^e édit., Veronese, impr., 1868.

Un joyeux refrain, que l'on redit encore très souvent, montre combien les gens de Monein aiment la danse :

*Mounenxous,
Gays e lurous.
Courm lous pays-bous,
Hayam cansous
E briulous !*

Moneinchons, gais et lurons, comme nos grands-pères, ayons toujours chansons et violons. — *Palhetou de Mounenh.* Le paillet, l'excellent vin que produisent les coteaux de cette commune.

Cezes et presques de Mounenh. Petits pois et pêches de Monein. Cette localité a toujours été renommée pour son horticulture. Placés sur un sol privilégié, les cultivateurs obtiennent, comme primeurs, des légumes et des fruits pour lesquels le marché de Pau leur offre un débouché très profitable.

On ne sait de quelle époque date le renom des petits pois de Monein. Ceux des environs de Paris furent en faveur à la fin du xvii^e siècle. M^{re} de Maintenon écrivait en 1696 : « Le chapitre des petits pois dure toujours ; l'impatience d'en manger, le plaisir d'en avoir mangé, et la joie d'en manger encore, sont les trois points que nos princes traitent depuis quatre jours. Il y a des dames qui, après avoir soupé avec le roi, trouvent des pois chez elles pour manger avant de se coucher, au risque d'une indigestion ; c'est une mode, une fureur. »

Chaque année, il y a, à Monein, une exposition de fruits, où l'on remarque particulièrement de magnifiques et excellentes pêches. — On lisait dans *l'Indépendant des Basses-Pyrénées*, 2 août 1871 :

« Dimanche dernier, le Comice agricole de Monein avait organisé une fête pour la distribution annuelle des primes.

» M. de Nadaillac, préfet des Basses-Pyrénées, que l'on trouve toujours prêt à seconder et à encourager les institutions utiles, avait accepté l'invitation qui lui avait été adressée par M. le maire de Monein, au nom du conseil municipal et du Comice, pour présider la solennité.

» Avant la distribution des primes, M. le préfet a prononcé, sur les bienfaits de l'agriculture, un discours dans lequel,

mêlant les leçons pratiques aux considérations élevées, il a montré que c'était dans le bien-être que donne la culture féconde, et dans le travail moralisateur des champs, que les populations trouvent cette vigueur à la fois physique et morale, qui fait la force des nations, et qui leur permet de reprendre dans le monde le rang que des désastres immérités leur ont fait perdre un instant.

» Aujourd'hui plus que jamais, a dit M. le préfet, il importe de se livrer aux travaux des champs avec dévouement, avec intelligence. L'agriculture est une science qu'il faut étudier avec le plus grand soin ; elle est à la portée de tous, de ceux-là surtout qui sont les premiers à profiter de ses avantages. Par des comparaisons qu'il avait recueillies dans ses voyages, M. le préfet a rapproché des chiffres indiquant ce que les terres produisent chez nous et à l'étranger. Les différences, toutes en faveur de ce qui se fait dans d'autres pays, ont vivement impressionné cet auditoire de laboureurs. Il dépend des agriculteurs, ici et dans les autres départements, que la France se relève de cet état d'infériorité. Les paroles de M. le préfet, vivement applaudies, avaient un tel accent de conviction, un tel sentiment de patriotisme, qu'elles ne peuvent manquer de produire dans le canton de Monein les meilleurs résultats.

» Un banquet a été ensuite offert aux invités dans la salle de la Mairie. M. le préfet a porté un *toast* à la France, qu'il faut d'autant plus aimer en ce moment qu'elle a été plus malheureuse. M. Cadaillon, maire de Monein, a remercié M. le préfet du témoignage de sympathie qu'il avait donné à sa commune et de l'intérêt avec lequel il encourage le progrès sous toutes ses formes. M. Lespy, secrétaire général, a dit aux convives :

« Je bois à vos fleurs, à vos fruits ! Choses légères, fragiles, qui passent vite, mais qui, se renouvelant de saison en saison, ne périssent pas, peut-on dire, et nous reviennent sans cesse avec leur charme et leur douceur, grâce à vos soins et à l'inépuisable munificence de Dieu.... Vous le savez :

**Il donne aux fleurs leur aimable peinture,
Il fait naître et mûrir les fruits,
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur du jour et la fraîcheur des nuits.**

» Dans ces productions délicates, brillantes, délicieuses, de votre sol privilégié, ne cessez pas de voir l'Auteur des choses. De la grappe vermeille, dont le suc fortifie et réjouit, aussi bien que de l'humble violette, qui embaume vos jardins et nous enseigne la modestie, élevez-vous jusqu'à Dieu. Cela moralise, cela rend meilleur... On ne vit jamais les méchants aimer les fleurs.

» A ce point de vue, ces fleurs et ces fruits représentent votre bonté, que nous retrouvons dans l'accueil si cordial que vous nous faites, et pour lequel nous vous offrons tous nos remerciements.

» Je parlais tout-à-l'heure des soins que vous donnez à la culture des fleurs et des fruits, augmentant par vos efforts les bienfaits de la nature.

» Ces soins, ces efforts, tout cela, c'est le travail, où l'on ne voit trop souvent que les peines et les sueurs qu'il coûte. Mais il y faut voir autre chose... et l'on trouve alors que les peines sont bienfaisantes et les sueurs fécondes.

» Le travail, c'est la santé de l'âme et la santé du corps ; la santé de l'âme, parce qu'il est l'accomplissement du devoir, ce qui rend honnête ; la santé du corps, parce qu'il fortifie, et préserve de la débauche où la paresse mène ; le travail, c'est l'aisance dans la famille, la prospérité de la maison ; c'est la richesse, non point la richesse rapidement grossie parce qu'elle a été mal acquise — nous en avons tant vues pendant vingt ans, dont on n'usait que pour satisfaire des vices et propager la corruption ! — le travail, c'est la richesse, produit de l'épargne et de l'économie, que l'on emploie pour l'éducation de la famille, pour le bien-être du foyer domestique, pour l'agrandissement du champ paternel, et, s'il le faut, dans des jours de malheur, pour relever la patrie accablée.

» Tout récemment, forcée de satisfaire à des obligations qu'avait imposées la rapacité de l'ennemi, la France a eu besoin de 2 milliards, et il n'a fallu que moins d'une journée, pour qu'elle eût plus de 4 milliards à sa disposition... Dans ces 4 milliards, il y avait, j'en suis sûr, des épargnes et des économies provenant du produit des fleurs et des fruits de vos jardins, des moissons de vos plaines et des récoltes de vos collines.

» Il ne faut donc que vous féliciter et vous encourager à persévérer dans les travaux qui tournent à votre profit et contribuent au salut de la patrie. Ces félicitations, ces encouragements, M. le préfet est venu vous les apporter. Dans son activité et son intelligence, dans son amour pour ce beau pays qu'il admire, pour ce pays qui lui rend en sympathie ce qu'il lui donne en dévouement, vous trouverez, au besoin, ce qu'il faudra pour vous soutenir et vous aider, afin que vos efforts soient encore plus féconds.

» A vos fleurs, à vos fruits !... Que par vous, par tous ceux qui cultivent les champs, « le fer de la serpette et de la charrue rendent à la France plus que ne lui a fait perdre le fer de l'épée ! »

Mongaston, c. de Montaner, arr. de Pau. — *Mouque-naz de Mongastou*. Les « mouche-nez » de Mongaston. Dans l'argot du peuple, en français, on traite aussi de « morveux les hommes sans conséquence ». A. Delvau, *Dict. de la langue verte*.

Monsegur, c. de Montaner, arr. de Pau. — *Lous de Monsegur croumpen lous asous ta y esta segutz*. Les (gens) de Monsegur achètent les ânes pour s'asseoir sur eux. On ajoutait par raillerie : *Harri toutz dus ! Lou mey asou qu'ey dessus !* En avant, tous deux ! Le plus âne est dessus. Dans les *Fables de La Fontaine*, on voit un « nigaud » faisant « le veau sur son âne ».

Monpezat, c. de Lembeye, arr. de Pau. — *Bii de Mounpezat, Hurrupat*. Voy. PORTET.

Montaner, ch.-l. de c., arr. de Pau. — *A Montaner de Montanerès; Sino dab la baque no puye arrès*. A Montaner (du pays) Montanerais, personne ne peut monter qu'avec la vache. Des fortifications qui existaient dans cette localité située sur les confins du Béarn et du pays de Bigorre, il ne reste plus, sur un point très élevé, que des ruines devant lesquelles on voit encore, debout, solide et fière, une tour carrée comme celle du Château de Pau. Le dicton signifie que ce lieu fortifié n'était accessible qu'à ceux qui se présentaient en amis, c'est-à-dire avec l'enseigne de Béarn, « la vache, la baque ». Le château-fort de Montaner

fut construit au ^{xiv}^e siècle par Gaston-Phœbus. — *Las teulères de Montaner*. Ces tuileries sont mentionnées dans les contrats de Luntz, notaire de Gaston-Phœbus, 1375. Elles fournirent les tuiles pour la construction du château. — On dit des gens de Montaner qu'ils aiment à *pleyteya*, plaider : *Lous pleyteyadous de Montaner*. Combien y en a-t-il qui se sont aperçus trop tard qu'il ne reste « aux plaideurs que le sac et les quilles ! »

Montaut, c. de Nay-Est, arr. de Pau. — *Causée de Montaut, Sable e pèyres deu Gabe, mounten haut*. Avec la chaux de Montaut, le sable et les pierres du Gave montent haut. La chaux, *causée*, qui se fait dans cette commune est employée pour beaucoup de constructions avec le sable et les pierres que l'on tire du Gave.

Mont-de-Marsan, ch.-l. du dép. des Landes. — *Courre Sagorre et Magorre e lou Mount-de-Marsaa*: « Courir la prétentaine » ou hanter des lieux suspects. *Courre Sagorre e Magorre*, se dit dans tout le Béarn ; on ne sait pourquoi les Orthéziens, seuls, ajoutent *e lou Mount-de-Marsaa*. (Les mots *Sagorre e Magorre*, employés sans le verbe *courre*, courir, signifient assemblage de gens de mauvaise vie. Cf. notre verbe *gourri*, vagabonder, le substantif provençal « gourrin » ribaud ; l'espagnol « gorron », libertin, débauché. Ce serait trop de dire que *Sagorre e Magorre* peuvent rappeler aussi « Sodome et Gomorrhe ». — « Sagan e magan » ou « Sagat e magat », désordre, confusion, mélange de toute sorte de gens, dans le *Dictionnaire languedocien-français* de l'abbé de Sauvages, qui trouve dans *sagan*, *magan*, le latin *saga*, sorcière, et *magus*, magicien.)

Montestrucq, c. de Lagor, arr. d'Orthez. — *A Montestrucq la hami que prud*. A Montestrucq la faim démange. On n'y était guère fortuné, ce qui devait exercer une fâcheuse influence sur le caractère : *A Montestrucq, Qu'han lèu dat lou truc*. A Montestrucq, on a vite donné le coup. Population inquiète, à laquelle on reprochait de passer trop promptement de la discussion aux voies de fait. Dans le département de l'Aisne, les Saint-Quentinois sont aussi accusés de discuter souvent à coups de poing : « Je

n'aime pas les manières de Saint-Quentin, Où toutes les paroles sont dans la main.» Le Roux de Lincy, *Proverbes français*.

Morlaas, ch.-l. de c., arr. de Pau. — *Hourquie de Morlaas*. C'était, dans les temps anciens, la demeure du vicomte de Béarn, le château de *Forcas*, *Forquie*. Dès le x^e siècle, on y frappait la monnaie Morlane, *Moneta Forcensis*, qui avait pour légende : *Onor Forcie Morlaas*. Devant cette demeure seigneuriale se dressaient, dit-on, les fourches patibulaires, *furcæ*. De là, — c'est l'opinion générale, — le nom de *Forquie*, *Hourquie*. On appelle, aujourd'hui, *hourquie*, la place du marché au bétail, non seulement à Morlaas, mais encore dans d'autres localités. Les *hourquies* étaient anciennement plantées de grands arbres. Il serait donc bien possible que *forquie*, *hourquie*, dérivât de *Forc*, bois de chênes, plutôt que de *furcas*, *forças*, les fourches. Voy. *Forc*, dans le *Dict. béarnais ancien et moderne* de V. Lespy et P. Raymond. — *Qui a bist Morlaas Po ben dire hélas !* Qui a vu Morlaas peut bien dire hélas ! Diction cité dans les *Historiettes* de Tallemant des Réaux. En ce temps-là, comme de nos jours, Morlaas n'était plus « qu'une vieille ville enfumée, aux rues désertes et silencieuses, à la façade noire et lépreuse ». F. Soutras, *Froissart à la Cour de Gaston-Phœbus* ; Bagnères-de-Bigorre, 1868.

Las baques de Morlaas tiren a toutes maas. Les vaches de Morlaas tirent à toutes mains, attelées à droite ou à gauche indifféremment. Se dit, en mauvaise part, des gens à tout faire. On trouve dans les *Mémoires* du duc de Saint-Simon l'expression « se servir de quelqu'un à toutes mains », et elle se prend dans le sens le plus défavorable : « Le cardinal Dubois avoit fait de Le Blanc, comme son secrétaire, pour ne pas dire son valet, l'avoit rendu assidu auprès de lui jusqu'à l'esclavage, et s'en servoit à toutes mains. » — *Haunèste nou seras, Si t'estangues a Morlaas*. Tu ne seras pas honnête, si tu t'arrêtes (trop longtemps) à Morlaas. — *Que s'y abise, lou qui haye ahas Dab lous maquinhous de Morlaas*. Qu'il prenne garde, celui qui aura affaires avec les maquignons de Morlaas. Ils sont pour la « finesse » très proches parents des Normands : ceux-ci, dit le proverbe, « à vendre des chevaux attraperaient le diable ». — *Que l'has croumpat a Morlaas*. Tu l'as acheté à Morlaas ! C'est ainsi qu'on

apostrophe un passant monté sur une rosse. Dans le Quercy, on dit pareillement : « L'has croumpat a Bounobiolo », parce que le marché de Bonnevirole, près de Ceré, dép. du Lot, est renommé pour la vente des mauvais chevaux. Le Roux de Lincy, *Proverbes français*, t. I, p. 321. — A Morlaas, *Que t'embiten quoad t'en bas*. A Morlaas, on vous invite lorsque vous vous en allez. Voici comment un dicton languedocien (*Revue des langues romanes*) reproche ce même manque de courtoisie aux habitants de Montpellier : « Couvit de Mounpeliè, Couvidà a l'escaliè » ; on vous invite à Montpellier lorsque vous êtes sur l'escalier (pour partir).

C...-rouyes de Morlaas. La bravoure du maréchal de Luxembourg fit dire à un général ennemi : Je ne pourrai donc jamais battre ce maudit bossu ! Sur quoi notre maréchal fit une réflexion restée célèbre : Bossu ! qu'en sait-il ? Il ne m'a jamais vu par derrière. Les habitants de Morlaas ne sont pas bossus, mais si l'on en croit certaine tradition, on les aurait vus comme le général ennemi n'avait jamais pu voir le maréchal de Luxembourg. A une époque fort éloignée, une rencontre aurait eu lieu entre des gens de Pau et des Morlanais. Ceux-ci portaient des vêtements, à rayures diverses, où le rouge tranchait du côté qu'ils présentèrent à l'ennemi en tournant le dos. Les vainqueurs s'écrièrent : *Lous c...-rouyes s'assauben !* Les c... rouges se sauvent ! Les fuyards répondirent par une injure : *Pousse-c... de Pau*. Cette réponse rappelle celle du soldat que l'on raillait d'avoir reçu une blessure, où n'en reçoivent pas ceux qui font face à l'ennemi : « Les lâches, dit-il, ne frappent que par derrière. »

Ha coum lous de Morlaas, lexa cade la plouye. Faire comme les (gens) de Morlaas, laisser tomber la pluie. Prendre patience, subir ce qu'on ne peut éviter. En français « Faire comme à Paris, laisser pleuvoir ». H. Le Gai, *Petite Encyclopédie des Proverbes*, p. 380. — *Bent de Morlaas, bent de plouye*. Vent de Morlaas, vent de pluie. Se dit dans le canton de Lembeye; où la pluie vient du côté de Morlaas.

Morlaas, — Jurançon, — Oloron. — *Paa de Morlaas, bii de Juransou, Hemne d'Olourou, que hèn boune mayssou*. Pain de Morlaas, vin de Jurançon, femme d'Oloron, font bonne maison. Les femmes d'Oloron sont d'excellentes ménagères, et ce

n'était point dans les maisons où il y a de la gêne que l'on pouvait trouver du vin de Jurançon et du pain de Morlaas. Ce pain, d'une espèce particulière, très cuit, sans mie, est spécialement fait pour être mis dans le potage.

Morlane, c. d'Arzacq, arr. d'Orthez. — *Brabe mounde a Morlane nou cau cerca ; Si-n y bouletz, l'y cau mia, E trop loungetemps nou l'y lexa.* D'honnêtes gens, à Morlane, il ne faut pas chercher ; si vous voulez qu'il y en ait, il faut les y mener, et ne pas les y laisser trop longtemps. On serait donc, là, plus mauvais qu'à Ribemont, département de l'Aisne, arr. de Saint-Quentin : « A Ribemont, peu d'honnêtes gens, beaucoup de fripons. » Le Roux de Lincy, *Proverbes fr.*, t. I, p. 388. Fort heureusement, les dictons populaires ne sont pas toujours l'expression de la vérité.

Mouguerre, c. de Bayonne-Nord-Est. — *Guinha Tarnos en espian Mouguerre.* Guigner Tarnos (départ. des Landes) en regardant Mouguerre. Se dit d'une personne qui louche. — « Regarder en Bourgogne la Champagne qui brûle. » H. Le Gai, *Petite Encyclopédie des Proverbes fr.*, p. 120.

Mouhous, c. de Garlin, arr. de Pau. — *Cousioutous de Mouhous.* Les petits cousins de Mouhous. Ils étaient de la famille des parias du Béarn, des Cagots. Ceux-ci, de village à village, se traitaient de cousins, *cousiis*. « Le nom de Cagot étant injurieux, on comprend que les malheureux auxquels on le donnait, n'en fissent pas usage quand ils avaient à désigner les individus de leur caste ; ils employaient le mot *cousin*, sans doute parce que, forcés de s'allier entre eux, ils étaient tous parents à un degré plus ou moins rapproché. » F. Michel, *Histoire des Races Maudites*. — M. E. Desjardins, dans le *Moniteur* du 16 oct. 1858, dit que l'on retrouve quelquefois l'origine des populations dans ces mots injurieux dépourvus de sens apparent, et qu'on se renvoie de ville en ville, de bourgade en bourgade ; il ajoute que les *cousiots* des Landes ne sont autres que les *Cocosates* de César. Sur ce dernier point, nous voudrions pouvoir accepter, comme tout à fait juste, la savante explication de M. Desjardins. Mais on sait

qu'il y eut dans les Landes beaucoup de Cagots. Il semble donc très probable, sinon certain, que la dénomination de *cousiots*, petits cousins, répandue parmi les habitants de cette contrée, est la même que celle de *cousiis*, *cousiotz*, *cousioutous*, qui avaient cours en Béarn pour désigner les individus de la caste maudite.

Moumour, c. d'Oloron-Ouest. — *L'abescat de Moumour*. L'évêché de Moumour. Se dit en souvenir du vieux temps où l'évêque d'Oloron était possesseur du château de Moumour; (*casteg de Momor* en 1249). — M. l'abbé Menjoulet, dans sa *Chronique du diocèse et du pays d'Oloron*, dit que « le village de Moumour a été longtemps réputé un nid de Cagots ». Aussi, les dictons en ont-ils peu ménagé les habitants. Parce qu'ils vendaient de la laine, on les a traités d'écorcheurs : *Pelayres de Moumour*. — On a prétendu que, par avarice plutôt que par goût, ils faisaient bonne chère de mou d'agneau, *courade*, mets peu délicat; on les appelle *Couradès*. On les traite aussi de : *Carcoulès de Moumour*, la gent « escargotière », si cela peut se dire. — Les femmes de cette localité ne passaient pas pour être les meilleures des épouses : *A moun enemic mourtau, Hemne de Moumour y proucès a Pau*. A mon ennemi mortel (je souhaite) femme de Moumour et procès à Pau. Il ne faut voir dans ce dicton qu'une injure à l'adresse des femmes de Moumour et du Parlement de Navarre.

Nabas, c. de Navarrenx, arr. d'Orthez. — *Grans mèstes d'ahas de Nabas*. Les grands maîtres d'affaires de Nabas. Des gens disposés à se mêler de toutes choses, qui, toujours empressés, comme dit le Fabuliste, « s'introduisent dans les affaires, et font partout les nécessaires ». — Il y avait là, en 1536, une cour de justice : *Cort de Nabas*. Archives Départementales, E. 1299.

Narcastèt, c. de Pau-Ouest. — *Tisterès de Narcastèt*. Des vanniers. *Tiste*, *tistère*, signifient corbeille; *tistèt*, panier. Placés près du Gave qui longe la partie basse de la commune, les habitants trouvent sur des terrains humides l'osier nécessaire à leur industrie. — *Coudehalhous de Narcastèt*. Les gens du bas de Narcastèt sont ainsi dédaigneusement qualifiés par ceux du

haut du village. (*Coudehalhou*, petite mésange huppée, à longue queue.) — *Lou mau de Sent-Ambrosi*, le mal de Saint-Ambroise ; le mal pour la guérison duquel on va adresser des prières au saint dans une chapelle au haut de la commune de Narcastèt, *a la capèrè de Sent-Ambrosi de Narcastèt*. On présente au patron vénéré de ce lieu les enfants qui ont, comme infirmité, l'habitude du croisement des jambes. L'usage est que l'enfant change là de vêtements ; il sort de la chapelle vêtu d'habits avec lesquels on a touché l'image du saint.

Navailles-Angos, c. de Thèze, arr. de Pau. — *A Nabalhes que-s goareix lou mau deu loup*. C'est une croyance répandue parmi le peuple, que l'on « se guérit là du mal de loup ». — « Les paysans d'alentour professent un culte superstitieux pour une pierre que l'on conserve dans l'église et qui porte en relief, sur une de ses faces, une tête d'homme grossièrement sculptée. Cette image passe pour la tête de saint Loup, et on lui attribue le pouvoir étymologique de guérir les loupes, ainsi que les goîtres et les ulcères. On m'a dit qu'elle était autrefois placée au dessus d'une fontaine-douée d'une vertu merveilleuse, et qui jaillissait près du mur septentrional de l'église. De ce côté se trouve encore, engagé dans la maçonnerie, un bas-relief représentant dans un médaillon, bordé de damiers, et soutenu par deux anges, un personnage que je prends pour J. C., avec le mot *ARSENIUS* ; et, au dessous, deux oiseaux becquettent à droite et à gauche un objet qui ressemble à une table, figurant sans doute symboliquement les chrétiens nourris du pain céleste de l'Eucharistie. » Badé, *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau*, 1843. — En Béarn, saint Loup passe pour guérir les loupes ; de même, dans le centre de la France, on est convaincu que sainte Claire rend la vue aux aveugles ; on attribue à saint Ouen la cure de la surdité, à saint Cloud, la guérison des furoncles, et à saint René celle des maux de reins. — A Rome, dans l'antiquité, on croyait qu'il suffisait de regarder un loriot pour se guérir de la jaunisse.

Navarrenx, ch.-l. de c., arr. d'Orthez. — *Lous canous de Nabarrenx*. Les canons de Navarrenx. A partir de 1549, Navarrenx

avait été une place importante pour ce temps ; c'était « la première forteresse du pays » ; il en est souvent question dans l'histoire de nos guerres avec l'Espagne et dans les récits des troubles religieux du Béarn. En souvenir du passé guerrier de cette ville, sont restées, dans le langage béarnais, des expressions proverbiales qui donnent lieu à des interprétations en sens contraire. On dit d'un homme vigoureux qu'il est fort comme Navarrenx, *Hort coum Nabarrenx*. Celui qui a l'inébranlable volonté de persister dans une résolution prise, affirme qu'on ne le ferait point fléchir par tous les canons de Navarrenx, *per toutz lous canous de Nabarrenx*. Mais, d'autre part, on se rit de certains dangers, comme des canons de Navarrenx, *coum deus canous de Nabarrenx*. La contradiction que l'on remarque entre le dernier dicton et les autres, s'explique, si l'on rapporte ceux-là à l'époque où cette ville était une forte place de guerre, et celui-ci, au temps où elle n'aurait pu tenir contre la moindre attaque. Ainsi, quelques mots du langage populaire suffisent pour montrer encore aujourd'hui ce qu'il serait trop ambitieux d'appeler « grandeur et décadence de Navarrenx ».

Nay, ch.-l. de c., arr. de Pau. — *Cadis e drouguet de Nay*. Étoffes de laine fabriquées anciennement dans cette ville, la plus industrielle du Béarn. On y fait aujourd'hui des tissages bien meilleurs que les « cadis et les droguets ». — *La draperie de Nay* ; mentionnée, en 1560, dans une lettre en béarnais, signée d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret. — *Berretz de Nay*. La coiffure des Béarnais et des Basques, de couleur bleue ou marron foncé.

Bosquet écrivait, en 1840 : « Il a été question de coiffures, et le général pense que le bérét béarnais pourrait bien être la meilleure en Afrique ; il désire en faire l'essai. Nous le porterons tous ici, dans quelques courses ; la mode en viendra, et, à l'usage, on verra s'il peut être utile. En conséquence, on s'est tourné vers le montagnard béarnais, et on l'a chargé d'en faire venir une douzaine. Il faudrait en avoir six bruns et six bleus, d'une belle laine... Je voudrais bien que tu pusses me les envoyer par la voie la plus prompte. » *Lettres du Maréchal Bosquet*. Aujourd'hui, les soldats de nos bataillons

Alpins sont coiffés de pareils bérêts, fabriqués à Nay et à Oloron.

Coucassès de Nay. Marchands de gâteaux. Des gens de cette ville allaient vendre de la pâtisserie dans les villages voisins, les jours de fête patronale. De là, le sobriquet appliqué à la population entière. (*Coucassè* est formé de *coque*, gâteau. Il est curieux de trouver le même mot dans des pays bien éloignés du Béarn. En Flandre, on appelle « couque » un gâteau fait de farine délayée avec du lait ; et, en allemand, « kouken » signifie pâtisserie.) — *Lous rugles de Nay.* Les météores de Nay. Le naturaliste Palassou rapporte que cette ville « fut consumée, au milieu du xvi^e siècle, par trois météores, nommés *rugles* en béarnais ».

L'empereur de Nay. L'empereur de Nay. On emploie communément cette expression pour désigner un « toqué » de gloire militaire. On appelait ainsi, après 1815, un malheureux à qui les fumées de la gloire, et surtout celles du vin, avaient fait perdre la raison. Il résidait habituellement dans les environs de Nay. On le voyait souvent dans cette ville et à Pau, les jours de marché, étalant des guenilles en guise de manteau impérial, et chamarré de rubans et de quincaillerie ; il n'avait de pourpre que sur la trogne ; d'une voix que l'ivrognerie avait fort enrouée, il répétait, en criant, des commandements militaires.

Noarrieu, hameau de Castétis, c. d'Orthez. — *La hadèrne de Noarriu.* Il y a là une espèce de souterrain, dans un ravin, à côté d'une colline couverte de bois ; on dit qu'il fut habité par des fées, *hades*. On n'est pas bien sûr, même aujourd'hui, que le malin, *lou mechant*, n'y aille quelquefois. C'est pour cela qu'avant d'y pénétrer, à la poursuite de renards et de blaireaux, on a religieusement soin, nous a-t-on assuré, de se munir de chapelets et d'eau bénite. On ne sait plus aujourd'hui qu'il y avait eu anciennement à Noarrieu une confrérie, ce qu'on appelait dans le vieux langage une *faderne*. C'était en 1385 l'*espitau de Noariu*, l'hôpital de Noarrieu.

Nousty, c. de Pau-Est. — *Tripassès de Nousty.* Les gens de cette localité passent pour être friands de gras-doubles, *tripes*

en béarnais. Un sobriquet analogue a été donné aux habitants de Châtenay, dép. de la Seine, arr. de Sceaux : « Les fressuriers de Châtenay. » Le Roux de Lincy, *Proverbes fr.*, t. I, p. 334. En Gascogne, on dit aussi : « Masseubès tripassès. » Masseube est un chef-lieu de canton de l'arr. de Mirande, départ. du Gers. J.-F. Bladé, *Contes et Proverbes recueillis en Armagnac*.

Ogeu, c. d'Oloron-Sainte-Marie-Est. — *Etz coudilhous d'Ogeu*. Ces mots ont le même sens que l'ancienne expression proverbiale citée par M. Le Roux de Lincy, *Proverbes fr.*, t. I, p. 389 : « Li garsilleor de Roam (xiii^e siècle), les coureurs de filles de Rouen. » Dans notre dicton, *coudilhous* est souvent remplacé par *coudius* qui a la même signification. — Le voisinage de la commune, où l'on ne voit que landes désertes et bruyères stériles, semblait plus propice que tout autre pour les réunions nocturnes et les rondes fantastiques du sabbat. Aussi, y a-t-il un dicton très répandu dans le pays qui signale : *Eres brouxes d'Ogeu*, les sorcières d'Ogeu.

Oloron-Sainte-Marie, ch.-l. d'arrondissement. — *Qui a bist Oloron, A bist tout lou mond*. Qui a vu Oloron, a vu le monde entier. Dicton menteur rapporté par Tallemant des Réaux dans ses *Historiettes*. Ce serait faire injure à nos compatriotes que de chercher à les disculper d'avoir eu la folle vanité de considérer leur ville comme une merveille incomparable. — *Lou Biscondau*. L'antique cité d'Oloron (*Iluro*, borne milliaire romaine¹) avait été détruite par l'invasion Normande. Vers la fin du xi^e siècle, le vicomte de Béarn, Centulle IV, entreprit de la relever de ses ruines. Le château vicomtal, *lo Biscondau*, fut construit sur le sommet du monticule escarpé qui domine le confluent des Gaves d'Aspe et d'Ossau. Le nom seul en est resté, et ne désigne plus que le chemin par lequel, en contournant les débris des remparts, on monte jusqu'à l'endroit où fut le château du Vicomte. — *Bielh Olourou, sakut!*

1. — Elle a été trouvée en 1860 près de Somport, station de la voie romaine qui conduisait de Saragosse en Aquitaine.

*D'un mantou blu de cèu lous picxs que t'amantoulen ;
Lous dus Gaves d'argent, coum dus jumeus qui coulen.
Te cinten lous coustats, y, coum de diamantz,
Deu hoec de lurs calhaus hèu relusi tous flancxs.*

*Toun courset de rempartz y de bielhes muralhes,
Per lou temps esquissat, enseigne tas entralhes,
D'oun sauten las mayssous ta s'estene suoù soù,
Pinnant coum lous moutous qui ban ta l'arrayoü.*

*Y ta raube au printemps peu boun Diu pingourlade,
De boscs, de camps, de pratz, taa beroy pigalhade,
Quoand y joguen deu sou lous arrayz reunitz,
Lous Amous, dab l'auzèt, bee-y debn ha lurs nids¹.*

NAVARROT.

Salut, vieil Oloron ! D'un manteau bleu de ciel les monts t'enveloppent ; les deux Gaves d'argent, comme deux jumeaux qui coulent, te ceignent les côtés, et, comme de diamants, du feu de leurs cailloux font reluire tes flancs. Ton corset de remparts et de vieilles murailles, déchiré par le temps, découvre ton sein, d'où les maisons vont s'étendant sur le sol, comme sautent les moutons pour aller se chauffer au soleil. Et ta robe au printemps diaprée de fleurs par le bon Dieu, (comme elle est) joliment marquée de bois, de champs, de prairies ; lorsqu'y jouent les rayons du soleil, les Amours, avec les oiseaux, doivent y faire leurs nids.

Mounde d'Olorou, mounde de hère d'haunou ; Bèt salut en arribant, Mey bèt en p-en tournant. Gens d'Oloron, gens de politesse ; (ils vous font) un beau salut quand vous arrivez, mais un plus beau quand vous vous retirez. Les visites leur étaient d'autant plus agréables, qu'on les leur faisait plus courtes ; ils se montraient aimables, même à l'égard des fâcheux. Ne serait-ce point la preuve qu'ils ont la plus exquise courtoisie. Ce dicton ne peut aujourd'hui signifier autre chose. — *Chiquete de Canfranc ; — Flore de Castilhe.* Fillette de Camfranc ; — Flore de Castille. On appelle ainsi, communément, à Oloron, une jeune fille qui méconnaît la vertu, une femme qui n'est pas honnête. « Cette

1. — Voy. le « Dialogue entre Mathieu, l'électeur, et Jean, le bohémien », p. 132, dans les *Chansons de Navarrot* ; Pau, Veronese, impr., 1868.

ville, dit le P. Mirasson, Barnabite, abonde en enfants. J'y ai connu dix dames, jeunes encore, qui en avoient cent à elles seules. Il est inutile d'en chercher la cause physique, mais la cause morale est toute trouvée : la sagesse des habitants. » Dans une ville si essentiellement morale, les désordres ne pouvaient venir que du voisinage étranger ; c'est ce qu'attestent ces dictons significatifs d'une dépravation de mœurs. Près de Camfranc est un passage très fréquenté qui conduit d'Espagne à Oloron. De là venaient les *chiquetes*. Dans l'expression proverbiale *Flore de Castilhe*, il y a un souvenir tout romain, celui que Villon rappelait dans sa ballade des neiges d'antan : « Flora, la belle Romaine. » On sait qu'il y eut à Rome plusieurs courtisanes de ce nom.

Des jeunes filles d'Oloron qui ne sont ni des « *chiquetes* de Camfranc » ni des « Flores de Castille », on dit : *A Olourou, Qu'han lou pèe lèste e l'oeilh fripou*. A Oloron, elles ont le pied leste et l'œil fripon. Légèreté et coquetterie sont des compagnes bien dangereuses pour la vertu ; celle-ci n'a que plus de mérite à résister à leurs entraînements. Ces jeunes filles deviennent d'excellentes mères de famille : *Hemme d'Olourou, Dab dètz maynatjes n'ha prou*. Femme d'Oloron, avec dix enfants (chacune) en a assez.

Langue de laère. Langue de laveuse de laine. Les femmes employées au lavage des laines, dont il se fait un grand commerce à Oloron, ne sont pas plus retenues dans leurs propos que celles qu'on appelle ailleurs les femmes de la halle, « les poissardes ».

Tatays de Sègues. Bohémiens de Sègues. Une étroite et longue rue d'Oloron, où il n'y avait anciennement que des ronces, *sègues*, a été habitée par des gens pour lesquels n'aurait pu être fait le proverbe français : « Pauvreté n'est pas vice. » Ils avaient pour compagnes *las berretayres*. On disait d'elles, il n'y a pas bien longtemps : *La rue de Sègues ; aqui soun frescas las berretayres coum brugnous... ; mes trop nou p'y hidetz ; si boulètz trufa-b d'eres, que-p pouderen segouti las costes*. La rue de Sègues ; là sont fraîches comme des brugnons les tricoteuses de bérets ; mais ne vous y fiez pas trop ; si vous vouliez vous moquer d'elles, elles pourraient vous secouer les côtes. — *Quoand plu et hè sou, las brouxes que ban ent'Olourou*. Quand il pleut et qu'il fait soleil, les sorcières s'en vont vers Oloron. Locution en usage pour

indiquer qu'il pleut et que le soleil brille en même temps. On dit aussi à propos du même fait, sans désigner aucune localité : *Las brouxes que hèn au hourn*, les sorcières font (cuire) au four. Il n'est pas plus facile de se rendre compte de ces locutions, que de celles qui sont énoncées, en français, dans le même cas : « Le Diable bat sa femme ; c'est la Sainte Vierge qui fait la lessive. » — *Rousquilhes d'Olourou*. Pâtisserie dure, sèche, entortillée. Ces *rousquilhes* (en espagnol, « rosca, rosquilla ») sont, pour le renom, les « biscuits de Reims » du Béarn.

Oloron et Sainte-Marie, réunies aujourd'hui en une seule ville, étaient avant 1858 deux communes distinctes. Les Oloronais, se targuant d'une supériorité qu'ils croyaient avoir sur les « Samaritains » prétendaient que chez eux tout était bon, et qu'à Sainte-Marie il n'y avait que saleté : *Olourou tout so de bou, Sente-Marie toute la pourcarie*. — Les « Samaritains » répondaient bien faiblement : *Sente-Croutz segassaa, Sente-Marie bernaatua*. Sainte-Croix (quartier d'Oloron) ronceraie, Sainte-Marie aulnaie. — *A moun enemic mourtau, hemne de Sente-Marie y proucès a Pau*. A mon ennemi mortel (je souhaite) femme de Sainte-Marie et procès à Pau. Ce dicton doit avoir eu pour auteur quelque habitant d'Oloron, tout ensemble infortuné mari et plaideur mécontent. On pourrait ajouter que c'était là pour quelques Oloronais, une manière d'exprimer les sentiments qu'ils avaient à l'égard de Sainte-Marie et de Pau : ils n'aimaient point leur voisine, aujourd'hui leur alliée, et ils détestaient la capitale de la province. Telle était leur animosité contre Pau, que, sans respect pour le Parlement qui siégeait dans cette ville, ils propageaient d'injurieux soupçons contre les magistrats chargés de prononcer les arrêts souverains de la Justice. — Dans l'arrondissement d'Oloron-Sainte-Marie (voy. Francisque Michel, *Histoire des Races Maudites*, t. I, p. 140), quand une vieille fille manifeste un tel désir de se marier qu'il semble que toute alliance lui serait bonne, on dit en proverbe : *Que-s maridaré dab lou Cagot de Gabachies*. Elle se marierait avec le Cagot de Gabachies ; elle prendrait le dernier des hommes. (Par la permutation des labiales *b*, *m*, assez fréquente dans l'idiome béarnais, *Gabachies* et *Gamachie* ne sont qu'un même mot écrit différemment) ; voy. SAUVETERRE, *Piri que lou Cagot de Gamachie*, pire que le Cagot de Gamachie. — *Hemne*

de *Sente-Marie* que bien a pèe et que s'en tourne mountade. Femme de Sainte-Marie vient à pied et s'en retourne « chevauchée ». Ce dicton trop cavalier est une indignité.

Ere proucessiou de Sent-Grat. La procession de Saint-Grat. (« Gratus, épiscopus de Civitate Olorone »; *Concile d'Agde*, 506.) Chaque année, le 19 octobre, on fait à Sainte-Marie-d'Oloron, en grande pompe, une procession pour célébrer la fête du Saint. Ce jour-là, il y a dans la paroisse une hécatombe de canards; il est d'usage que chaque famille plume le sien pour le repas de la fête. On cloue aux portes des maisons les têtes *dets guitz de Sent-Grat*, des canards de la Saint-Grat.

Bed ere here, bed et hibèr, Bed ere nèu darrè deu Ber. Vois la foire, vois l'hiver, vois la neige derrière le Ber. Dès que vient la foire d'Oloron, 9 septembre, l'hiver approche; la neige apparaît sur les monts élevés, derrière le Ber, montagne non loin de la ville. — *Hiu! Hau! Eres iroles de Nadau!* A Oloron, le matin du jour de Noël, des enfants couraient par les rues, un petit panier à la main, en criant : « *Hiu! Hau!* Les châtaignes rôties de Noël ! » La veille, ils avaient fait entendre ces autres cris : *Ahum! Ahum! Ahumalhe!* — *Poumes y castanhes!* — *Bouharoc! Coc, coc! Poumes y esquihotz!* Il n'y a là que quelques mots de signification précise : « Pommes et châtaignes ! Pommes et noix ! » De toutes les maisons où il y avait des enfants encore au berceau, on jetait aux petits coureurs qui répétaient ces cris, des sous, des fruits, le plus souvent des châtaignes rôties (*iroles*). On prétend que cet usage provenait d'une ancienne superstition, qui existerait encore dans plusieurs localités du Béarn, et qui consiste à croire que des sorcières chercheraient à pénétrer dans les maisons, la nuit et le matin de Noël, pour enlever de tout petits enfants ou leur « jeter des sorts ». On est persuadé qu'elles s'éloignent aux cris de *Hiu! Hau! Ahum! Ahum!* etc.

Orin, c. d'Oloron-Sainte-Marie-Ouest. — *Etz graulhès d'Orin.* Il y a dans le voisinage de cette commune des landes et des marais; d'où le sobriquet, que l'on pourrait traduire par « la gent marécageuse » d'Orin (*graulhès de graulhe* grenouille).

Orion, c. de Sauveterre, arr. d'Orthez. — *Castèt e glèyse d'Orioun, C... a... soun.* Le château et l'église de cette commune

étaient *adossés* l'un à l'autre. Ils n'en faisaient pas pour cela moins bon ménage; on n'aurait pu dire du château : « Près de l'église, loin de Dieu. »

Orriule, — Orion, c. de Sauveterre, arr. d'Orthez. — *A Orriule, La hami que piule; A Orioun, que droum.* A Orriule, la faim piaule; à Orion, elle dort. De ces deux villages qui sont voisins très rapprochés, l'un est riche et l'autre pauvre. *La hami que piule*, la faim piaule. Racine a dit : « Aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture. » Orion ne dort pas toujours; sa charité chrétienne est souvent éveillée sur Orriule.

Orthez, ch.-l. d'arrondissement. — *Ortes, Grand cose es!* Orthez grand'chose est! Diction cité par Tallemant des Réaux dans le chapitre de ses *Historiettes* où il a voulu médire des Béarnais. Pris en bonne part, ce dicton peut signifier que, vers la fin du xiv^e siècle, il y avait à Orthez une cour splendide, où Jean Froissart trouva une hospitalité magnifique et de beaux récits pour sa plume d'immortel chroniqueur; Gaston Phœbus y jetait alors autour de lui tous les rayons de gloire, dont ce brillant surnom était l'emblème. Mazure, *Histoire du Béarn*.

Une locution proverbiale se rapporte à l'ancien pont, contemporain probablement de la ville, dont l'existence est constatée dès le xii^e siècle : *Bielh coum lou pount d'Orthez*. Vieux comme le pont d'Orthez. Un dicton analogue avait cours en Normandie : « Vieux comme le pont de Rouen. » Le Roux de Lincy, *Proverbes fr.*, t. I, p. 389. Le sceau de la ville d'Orthez porte « un pont de trois arches inégales surmonté au milieu d'une tour accompagnée de deux clefs, le panneton en chef ». — Notre pont était très fréquemment, depuis le xvi^e siècle surtout, un sujet d'entretien chez les Béarnais : *Qu'en parleram deu pount d'Orthez!* Nous parlerons du pont d'Orthez. — *La frineste deus caperaas*. La fenêtre des prêtres. On rapporte que, lorsque la ville eut été prise par Montgomery, chef des troupes de Jeanne d'Albret, des prêtres furent jetés dans le Gave par une fenêtre de la tour du vieux pont. Le P. Mirasson, Barnabite, prétend dans son *Histoire des troubles du Béarn* qu'« il ne faut pas croire les traditions populaires d'après lesquelles la reine Jeanne faisait précipiter tous les ecclé-

siastiques dans le Gave qui passe à Orthez ». (Il ne s'agit pas de « tous les ecclésiastiques », comme dit le P. Mirasson, mais de quelques-uns seulement, et c'est beaucoup trop.) — *Lou castèg de Moncade n'ha boutyat de place*. Moncade n'a pas bougé de place. Se dit, avec ironie, pour rassurer, à propos d'un événement dont on s'alarme plus que de raison. De l'antique demeure des souverains béarnais, il ne reste qu'un imposant et magnifique débris, la tour de Moncade ; c'est elle qui est désignée dans le dicton par le mot *Castèg* (Château). — *L'ostau de las femmes de segle*. Située non loin du superbe château où résidaient Gaston Phœbus et sa brillante cour, « la maison des femmes de siècle » était habitée, en 1385, par des *Amadine*, des *Florete*, des *Graciete*, des *Goalhardote*, des *Condorine*, des *Doucete*. Ce sont des noms béarnais de ce temps. Les Grecs appelaient de telles femmes « des Phryné, des Laïs, Branche-de-Myrte, Petite-Abeille ou Feston de Vigne ». — A Lectoure (Gers) en 1491 : « La mayso de las femnas comunas. » *Archives hist. de la Gascogne*, fascicule neuvième, p. 174.

Birat s'es lou bent, Ninete, Birat s'es de l'aute estrem. Le vent a tourné, Ninette ; il a tourné de l'autre côté. C'est ce qui reste, comme proverbe, d'un refrain que l'on chantait à Orthez, au xvi^e siècle, lorsque Tarride, chef de l'armée catholique, entra dans cette ville. Dans le Rouergue, on dit aussi « benta del bent que biro » pour signifier : changer de sentiment, de conduite, selon le vent de l'opinion et des circonstances. Vayssier, *Dictionnaire*.

Bouhémis de Magret. Magret, est le nom d'un hameau d'Orthez. Il y avait là, jadis, des « Bohêmes » ; c'étaient des mendiants, des malheureux, à qui la persécution, autant que la misère, avait fait un mauvais renom. — *L'assemblade de Magret*. L'assemblée de Magret. Au lieu le plus écarté de ce hameau, loin de toute habitation, se tenaient, dans les bois, des réunions clandestines de protestants, qui, forcés de se cacher pour la pratique de leur culte (xviii^e siècle), allaient dans les « déserts », comme on disait alors, pour entendre la parole de leurs pasteurs. — A cette époque, et même il n'y a pas longtemps encore, non seulement à Orthez, mais aussi dans beaucoup d'autres localités du Béarn, *qu'ey deus de Magret*, il est de ceux de Magret, se disait injurieusement à l'adresse d'un protestant ; on le traitait d'*arré-hilh de Magret*, petit-fils (descendant d'un protestant) de Magret.

La veille de Noël, à Orthez, des enfants vont par les rues, criant : *Picahouï ! Houï ! Houï !* Ils s'arrêtent devant les maisons, où ils savent qu'il y a des nouveau-nés. On leur jette des pommes, des châtaignes et des noix. Voy. OLORON.

Les gens de Salies ont donné le sobriquet de *cu-blancs* aux habitants d'Orthez. (*Cu-blanc*, oiseau, le cul-blanc, le motteux.) En 1830, de violentes querelles avaient éclaté à Salies au sujet du *Counde de Sauce* (voy. SALIES). Il y eut tumulte, soulèvement populaire, révolte contre l'autorité municipale. « Paris s'est donné un roi, *dat u rey*, criait-on; nous voulons nous donner un maire, *da-ns u mayre!* » Il fallut que le bataillon de la garde nationale d'Orthez y allât pour le rétablissement de l'ordre. L'émeute ayant été réprimée sans coup férir, Dieu merci, on s'égaya sur la tenue des « pacificateurs »; ils portaient l'habit à basques, relevées sur les côtés, et le pantalon blanc; on les appela motteux, *cu-blancs d'Orthez*. C'est ainsi qu'en français des noms d'oiseaux furent appliqués, par dérision, aux soldats-citoyens « d'antan ». Le garde national, réfractaire au costume d'ordonnance, était un « biset ». A Paris, on appelait « serins » les gardes nationaux de certaines compagnies qui avaient des épaulettes et des parements jaunes. « Le maréchal Lobau leur avait donné ce nom. Un jour de revue, dans la cour des Tuileries, ils étaient en train d'exécuter un mouvement commandé; le maréchal s'écria : « Fermez les grilles, tous ces *serins* vont s'envoler ! » A Delvau, *Dictionnaire de la langue verte*.

Os, c. de Lagor, arr. d'Orthez. — *L'asoade d'Os*. La course d'âne à Os. Il était d'usage de faire monter sur un âne, la tête tournée vers la queue, et de promener ainsi, par les rues, un mari qui s'était laissé battre par sa femme¹. Il y eut, à ce sujet, grand scandale dans la commune d'Os, en 1704. Le Parlement de Navarre fut saisi de l'affaire. « Par arrêt rendu à l'audience de la Tournelle, le 16 décembre 1704, plaidant M^{re} de Lenfant et de

1. — Pareil usage existait dans le pays de Bigorre et dans le Bas-Limousin; voy. *Us et Coutumes* (au pays de Bigorre), p. 16, par Norbert Rosapelly; — *Revue des langues romanes*, t. IV, p. 80. — Au xvi^e siècle, dans plusieurs provinces de France, on faisait monter les banqueroutiers sur un âne, la tête tournée vers la queue et on les promenait ainsi par la ville. Le Roux de Lincy, *Proverbes français*, t. I, p. 142.

Bonnecase en la cause de certains particuliers du lieu d'Os, au sujet d'une course d'âne, la Cour, sur les conclusions de M. de Faget, avocat général, a condamné les parties de Lenfant accusées d'avoir fait courre l'âne ou assisté à la course, à une *ley mayour* (amende majeure) chacun, à aller en outre dans la maison des parties de Bonnecase, qui étoient le mari et la femme qu'on avoit pris pour sujet de ladite course, leur demander pardon de ce qu'ils avoient entrepris, en 100 livres de réparation civile, payables solidairement et par corps, et aux dépens, avec les inhibitions requises; et les avocats on dit en plaidant et même M. l'avocat général qu'il y avoit plusieurs arrêts de la Cour qui défendoient cette course d'âne comme contraire au repos et tranquillité tant publique que particulière des mariages. » *Arch. des Basses-Pyrénées*, E. 314.

Ossalois, de la vallée d'Ossau. — *L'Ossalès n'ha de groussiè que la pelhe*. L'Ossalois n'a de grossier que les vêtements. Allusion aux manières polies et surtout à l'esprit délié du pasteur d'Ossau. — *Si soun droumilhous, La lèyt qu'en ey cause; Coque caude y burre fresc, La bite deus Ossalès*. S'ils sont dormeurs, le lait en est cause; galette chaude et beurre frais, (voilà) la vie des Ossalois. Ils sont dormeurs, mais que l'on se garde bien de « réveiller le chat qui dort ». — Dans nos montagnes, les bergers ont, pour la garde des troupeaux, des chiens de haute taille, blancs, tachetés de noir ou de fauve; ils les appellent *Pigou* (de *pigue*, pie). On chante : *U gentilhet pastou S'en ba ta la mountanhe Dab soun fèdèl Pigou*. Un gentil pasteur s'en va sur la montagne avec son chien fidèle. — *A tu, Pigou ! A tol, « Pigou » !* A ce cri répété par le berger, le chien s'élance, intrépide, contre le loup et contre l'ours. (Le livre d'un prince béarnais, *La Chasse* de Gaston Phœbus, nous a transmis les cris cynégétiques du xiv^e siècle : Tahou, tahou ! — Hou, hou ! A la hard ! Houhou ! Fihou !)

Tua et loup. Tuer le loup. Faire ripaille. En espagnol « coger un lobo », prendre un loup, est une locution qui s'emploie aussi, proverbialement, pour signifier s'enivrer. Au sujet de l'origine de notre expression *tua et loup*, on raconte que les jurats d'Ossau, *los juratz Ossalès*, ne se réunissaient presque

jamais pour traiter des affaires de la vallée, sans se livrer avant, pendant ou après la session à quelque réjouissance *inter pocula*. La frairie était d'autant plus copieuse, qu'aucun d'eux n'avait à se préoccuper de ce que lui coûterait son écot. Tout se payait sur les fonds de la communauté. Mais ces dépenses n'étaient pas de celles qui pussent être autorisées par les règlements, on les consignait « au budget » sous la rubrique fallacieuse de « collation offerte aux chasseurs d'ours et de loups ». Selon que la collation avait été plus ou moins copieuse, on inscrivait qu'elle avait eu lieu pour la destruction d'un loup, d'un ours ou d'une ourse. De là, les expressions graduées, peut-on dire : *tua et loup*, faire ripaille ; *tua' r ours*, faire grande ripaille ; *tua' r'ousse*, tuer l'ourse, faire une ripaille pantagruélique. Que dut être la frairie que l'on fit en 1742 ? On avait « pris quatre ours, quatre loups et une louve ! » — *Lous Ossalès soun de gran lhebade*. Les Ossalois sont de grande taille. Un de leurs compatriotes, Théophile de Bordeu, le célèbre médecin du XVIII^e siècle, disait : *Aquetz antics montagnards, de la geanterie bèt drin, si nou-m troumpi, tienèn*. Ces anciens montagnards (d'Ossau) tenaient un peu, si je ne me trompe, de la race des géants.

Haut ! passe-carrère, haut ! Haut (allons) ! *Passe-rue, haut* (allons) ! C'est le cri des Ossalois pour se mettre en danse. Deux bandes de jeunes gens, de l'un et l'autre sexe, marchent en groupes séparés dans les rues des villages, s'arrêtent et chantent alternativement des chansons. Quand la première bande a terminé son couplet, elle avance plus loin à une certaine distance pour recommencer, et elle est remplacée au point qu'elle avait occupé par un second groupe qui s'arrête pour y chanter à son tour¹. — Comme ce jeu se prolonge, le soir, l'expression proverbiale : *Qu'ha hèyt trop passe-carrère*, elle a trop fait passer, n'est pas un renseignement qui prévienne en faveur d'une jeune fille. « Elle aimait trop le bal... »

Hartère et briaguère d'enterrament. Repas, libations copieuses après les funérailles. (*Hartère*, subst. formé de l'adjectif *hart*, du latin *fartus*, participe de *farcire*, remplir, farcir, bourrer ;

1. — Voy. *Notices sur la Vallée d'Ossau* par M. le comte d'Angosse.

briaguère, ébriété, de *briac*, ivre; *ebriacus*, dans Plante.) De tout temps, a existé chez les Ossalois l'usage de festiner avec surabondance, au retour des enterrements et des services de bout-d'an. On en faisait autant chez les Basques, nos voisins, comme l'atteste le vieux proverbe cité par Oihenart, xvii^e siècle : « Le mort à la fosse, les vivants à la saoulée. »

Le service de bout-d'an s'appelle, en béarnais, *lou cap-d'an* ou *las haunous de cap-d'an*. Au mois de mai 1414, eurent lieu, à Orthez, « les honneurs » d'Archambaud, ci-devant comte de Foix, souverain de Béarn. On trouve, dans nos Archives départementales, l'« ordonnance » de cette cérémonie. C'est un morceau de l'histoire du moyen âge très intéressant par son originalité. Il n'y a pas de page du même genre¹, qui soit plus complète et plus curieuse pour les détails. Voici le passage relatif aux apprêts du festin pour ces « honneurs » : Il faut 120 conques de froment, pour faire du pain quatre jours à l'avance ; 25 ou 30 bœufs, 100 moutons, 200 poules, 50 chevreaux, 3 charges de sel (en pareil jour, on ne sert pas beaucoup de volaille). On doit se procurer 25 *pipes*² de vin, dont 7 du blanc, 20 cruches, 100 gros *pichets* (doubles-litres) de terre, une charge de gobelets de verre, trois charges d'assiettes de bois, et certaine quantité d'assiettes d'étain pour les évêques et les grands seigneurs (on ne doit pas, en ce jour, se servir de vaisselle d'argent). Il faut 100 charretées de bois, plus trois charges de charbon ; on se procurera, à l'avance, les chaudières de Saut³, et toutes celles des localités environnantes, qu'il sera possible d'avoir, pour faire cuire les viandes nécessaires en ce jour.... *Aqui mingan et begon amplementz*. Là, on mangea et l'on but amplement⁴.

Chez les Ossalois, l'usage des festins copieux, après les cérémonies funèbres, était devenu, au xvii^e siècle, un excès scandaleux. L'autorité religieuse en fut alarmée. Mgr de Gassion, évêque d'Oloron, ordonna aux recteurs et aux vicaires « de publier aux prônes de leurs églises, jusqu'à ce qu'un pareil abus fût disparu, défense de faire, au retour des enterrements et services de bout-d'an, grands festins et dépenses qui ne servent qu'à ruiner les familles et à leur causer force déplaisirs ». L'abus ne disparut point. Le pouvoir civil intervint. Les jurats

1. — Voy. Bertrand Elie, *Funérailles de Gaston Phœbus*; — Du Cange, au mot *Hereotum*; — Froissart, *Obsèques du Comte de Flandre*.

2. — La *pipe* équivaut à six hectolitres.

3. — Sault-de-Navailles, non loin d'Orthez.

4. — Document publié, en 1860, dans la *Revue d'Aquitaine*, par V. Lespy ; le texte béarnais est accompagné d'une traduction.

d'Ossau, rappelant l'ordonnance et la défense de l'évêque, firent, « en pleine jurade et d'un commun consentement, expresses inhibitions d'y contrevenir, à peine de vingt écus petits, amende dont la moitié serait employée pour la réparation de l'église, et l'autre distribuée aux pauvres nécessiteux ». *Arch. de la vallée d'Ossau*. Malgré toutes ces défenses, l'usage, sinon l'abus « ruineux » des repas mortuaires, subsiste encore aujourd'hui. De pareils désordres semblent être la perpétuité de coutumes païennes, les restes du culte de Bacchus. Il est profondément regrettable que des populations qui ont le sentiment chrétien, aient pu si longtemps oublier le respect que l'on doit aux morts.

Ossau, vallée, arr. d'Oloron. — *Ossau e Bearn, vive la Vaque ! Ossau et Béarn, vive la vache !* Devise de la vallée ; les mots ont été transcrits tels qu'ils sont gravés sur un sceau ancien. En 1270, un clerc qui ne savait comment traduire en latin le nom de la vallée, *Orsal*, le décomposa en *Ursi Saltus*, le bois, le pas de l'ours ; de là, les armes d'Ossau : d'azur au fouteau de sinople, terrassé de même, séparant un ours de sable et un taureau de gueules combattants, de deux fleurs de lis d'or, avec le cri *Ussau et Bearn, vive la vaca*.

Salut Ossau, la montagnarde,
La Béarnaise, que Dieu garde !
Avec bonheur je te regarde,
Bonne vallée, et, sur ma foi,
Parmi tes sœurs que je défie,
De Leucate à Fontarabie,
Je te dis que la plus jolie
Ne peut se comparer à toi !.

Lorsque, de la plaine où ils ont passé l'hiver, nos pasteurs partent avec leurs troupeaux pour retourner dans leurs montagnes, ils répètent le refrain d'une vieille chanson populaire : *Ossau, mas amouretes ! Ossau, jou m'en y bau ! Ossau, mes chères amours ! Ossau, je m'en y vais ! — Tatz pleytz nade gent bau Coum era d'Ossau*. Pour les plaids (procès) aucune gent ne vaut autant que celle d'Ossau. « S'il croit les intérêts de la commu-

1. — *Album Pyrénéen* ; Pau, E. Vignancour, éditeur, 1840.

nauté menacés, l'Ossalois les défend avec une aveugle opiniâtreté. » Comte d'Angosse, *Notices sur la vallée d'Ossau*. M. Fabien de Laborde a dit : *Peu plasé de pleyteja Que-s benéré tout so qui ha*. Pour le plaisir de plaider il vendrait tout ce qu'il a. L'Ossalois ne le cède en rien au Normand, et, comme lui, « il est familiarisé avec les termes de la chicane ; il parle de pétitoire, de possessoire, de déclinatoire, etc., aussi bien qu'un vieux huissier ».

En despieyt deus de Pau, Lou Pount-Loung sera d'Ossau. En dépit des (gens) de Pau, le Pont-Long appartiendra à Ossau. La possession de ces landes, aux environs de notre ville, fut, pendant des siècles, contestée à la vallée. Les pasteurs employèrent d'abord la violence pour la défense de leurs droits : *Las gentz de la terre d'Ossau, senhes desplegatz eu Pont-Long, e aqui cometut trops excès, cum son mortz, plagas, arsies*. Les gens de la terre d'Ossau, disent les Fors de Béarn, sont venus au Pont-Long, enseignes déployées, où ils ont commis des excès, tels que meurtres, plaies, incendies. Plus tard, eurent lieu des procès, *pleytz*, « qui se sont perpétrés jusqu'au jour où, par un arrêt solennel du 11 août 1837, la cour royale de Pau régla définitivement les droits de la vallée et des communes usagères ».

Las tres serous. Les trois sœurs. « La plus haute montagne d'Ossau, à trois têtes, est nommée le Pic de Midi, ou *Pic de las tres serous*, c'est-à-dire des trois sœurs, d'autant qu'il y a trois peinctes, dont les deux sont tournées du côté de Béarn, et la troisième du côté d'Aragon. Du plus haut de cette montagne, on découvre les deux mers (?) et les monts de Castille... » Marca, *Histoire de Béarn*, p. 253. — Comme dans l'antiquité on disait « Le colosse de Rhodes », de même aujourd'hui dans nos montagnes, l'expression *Lou pic d'Ossau* est employée pour désigner un homme de haute stature et de formes athlétiques. Nous savons que le maréchal Bosquet appelait familièrement de ce nom son compatriote le général Camou. — Lorsque, venant des montagnes, la neige tombe à gros flocons, on dit dans la plaine : *Ossau que plume las auques*. Ossau plume les oies. — Cf. *Littératures populaires*, P. Sébillot, *Haute-Bretagne*, p. 374 : « V'là encor la petite bonne femme qui plume ses houàs » ; il y a aussi cette variante : « V'là Saint Nicolas qui plume ses houàs », pour signifier « il neige ». — *Pet de perinne, homi changre, ètz*

d'Ossau ! Coup de tonnerre ! diable d'homme, vous êtes d'Ossau ! Tels seraient, dit-on, les premiers mots que s'adressent deux pasteurs des montagnes d'Ossau, lorsqu'ils se rencontrent dans la plaine.

Osse, c. d'Accous, arr. d'Oloron (dans le *Dictionnaire topographique* de P. Raymond, *Ousse* et *Ouce*, au xiv^e siècle). — *Gentilhesse d'Osse*. Terre noble d'Osse. Il y avait une abbaye laïque vassale de la vicomté de Béarn. — *Etz higanautz d'Osse*. On dit ailleurs *huganautz*, les huguenots. Osse est aujourd'hui la seule commune du fond de nos vallées, où se trouve un temple pour le service de l'Église Réformée. — Le site est ravissant ; Navarrot chantait : *Ousse, la bien aymade, Tu, deu balou Bee-n ès la hilhe aynade, Tu-n ès la flou !* Osse, la bien aimée, toi, la fille aînée, la fleur du vallon !

*Qui-n ha de pastouretes,
De joens pastous,
Mey genses, mey limpretes,
Mey amistous ;
Cabbat las arribèras,
Per la sesou,
Anesques de plus bères
Soù berd gazou,
Empleant las esquères
Du mey bèt sou !*

Qui a des pastourelles, de jeunes pasteurs, plus gentils, plus gracieux, plus aimables ; par les plaines, pendant la saison, (qui a) sur l'herbe fraîche de plus belles brebis aux clochettes tintant d'un plus beau son ! — *Que bau mey et castèyt d'Ousse* *Que toute France e Saragousse*. Le château d'Osse vaut plus que toute la France et Saragosse. Ce château n'est qu'un rocher autour duquel sont groupées pêle-mêle les maisons du village. On croyait qu'il y avait là des fées qui gardaient un trésor dans une excavation. Le jeudi saint, des enfants s'y rendaient, chantant : *Hate, hate¹, da-m argent, Que-t darèy lèyt e bren*. Fée, fée, donne-moi de l'argent, je te donnerai lait et son. — *La terre*

1. — *Hate* au lieu de *hade*, fée ; dans le parler de la vallée d'Aspe, le t est substitué au d.

de Jerico. Le temple des protestants d'Osse, bâti en 1620, fut démoli en 1686. Les « religionnaires » eux-mêmes furent contraints d'en renverser les murailles. On raconte que, pour ajouter à la confusion de ces malheureux, on fit sonner des trompes. De là le nom de *terre de Jerico* que l'on donna à l'emplacement où étaient les ruines du temple, nom qui a subsisté jusqu'aux premières années de ce siècle (1805) ¹.

Ouillon, c. de Morlaas, arr. de Pau. — *Sauturs d'Oulhou.* (On devait dire primitivement *sautadous* qui est le vrai mot béarnais.) Les sauteurs d'Ouillon. Les jeunes gens de cette localité étaient particulièrement renommés pour l'agilité qu'ils montraient, dans les fêtes de village, aux jeux qui consistent à sauter. « Sauter comme un Béarnois. » Au XIII^e siècle, les Poitevins avaient la même réputation : « Li meillor sailleor en Poitou. » Le Roux de Lincy, *Proverbes fr.*, t. I, p. 283 et p. 384.

Ousse, c. de Pau-Est. — *Lous dus anyelus d'Ousse.* Les deux *angelus* d'Ousse. On sonnait l'angelus ordinaire d'abord, et puis, d'une manière différente, l'angelus pour les Cagots. Toujours et partout, à l'église et au dehors, au moment de la prière, des distinctions outrageantes à l'égard de ces malheureux ! — *La punhère deu mouliè d'Ousse.* La mouture du meunier d'Ousse. *Punhère*, plus expressif que mouture, signifie ce que la « poignée » du meunier tiré, à son profit, du sac à moudre. Il y a dans Villon une locution tout aussi énergique : « fourrer le poignet à la bourse », tirer de l'argent. L'expression proverbiale *la punhère deu mouliè d'Ousse* était employée, comme un euphémisme, au sens d'acte de violence commis sur une femme. En 1642, le meunier du village avait été condamné par le Parlement de Navarre pour s'être livré, dans son moulin, à ce genre de brutale *punhère*.

Ouzon, torrent, affluent du Gave de Pau. — *Troeytes de l'Ouzou, de l'aygue blanche e de l'aygue nere.* Truites de l'Ouzon,

1. — Voy. *Histoire de l'Église Réformée de la Vallée d'Aspe* par Alfred Cadier, pp. 96 et 296; Pau, V^e L. Ribaut, libr., 1892.

de l'eau blanche et de l'eau noire. « Un peu au dessus de la forge de Louvier (Louvie) en Ossau, aboutissent trois diocèses, celui de Tarbes par les montagnes de Lavedan, celui de Lascar (Lescar) par celles d'Asson, et celui d'Oloron par celles d'Ossau, en sorte que les trois évêques pourroient estre assis, chacun en son diocèse, à l'entour d'une table qui pourroit estre mise sur la largeur d'un petit ruisseau. En ce même endroit, il y a un torrent dont l'eau est extrêmement blanche, ayant à l'opposite un autre torrent qui a son eau noire ; lesquels produisent des truites chacun de sa couleur, se meslent ensemble et entrent dans Loson (l'Ozon). » Marca, *Histoire de Béarn*, p. 254.

Pardies, c. de Monein, arr. d'Oloron. — *Cague-habes de Pardies*. Des gens qui sont « foireux » pour avoir mangé trop de fèves (*habes*).

Pardies, c. de Nay-Ouest, arr. de Pau. — *Faus temoenhs de Pardies*. Faux témoins de Pardies. On n'a pu trouver aucune trace de l'origine de ce dicton ; il n'exprime peut-être qu'une imputation calomnieuse, de même que celui-ci : « A la ville de Goron (dép. de la Mayenne), quinze faux témoins pour un oignon. » Il a été pareillement « reproché aux descendants des hommes du Nord d'être portés à la chicane et de trafiquer de leurs dépositions devant la justice » ; aussi, y a-t-il chez eux beaucoup d'expressions de cette espèce : « Les faux témoins de Brétoncelles (dép. de l'Orne, arr. de Mortagne) ; Li jureor de Baïex, les jureurs de Bayeux (dép. du Calvados). » — Dans le département de l'Ardèche, arr. de Privas, « Faou témouin d'Ontrayguo », est une ancienne locution proverbiale que n'a pu faire oublier l'honorabilité, bien connue aujourd'hui, des habitants d'Antraygues. Vaschalde, *Dictons et Sobriquets populaires du Vivarais*.

Pau, chef-lieu du dép. des Basses-Pyrénées. — *Yent de Pau, Yent coum cau*. Gens de Pau, gens comme il faut. C'est le dicton de la ville où naquit Henri IV, qui, pour les destinées de la France, fut le premier des « opportunistes », dans la meilleure acception du mot : « Le patriotisme éclaira son intelligence ;

il a préparé à l'intérieur, à l'extérieur, sur les champs de bataille, dans la littérature, partout, les splendeurs du xvii^e siècle ; il est resté populaire parce qu'il était profondément national de cœur et de pensée... ; faisons-lui de l'édit de Nantes un éternel honneur : la tolérance est l'avenue de la liberté¹. » — Pau est la ville la plus polie, la plus civile, la plus obligeante envers les étrangers. Le chansonnier d'Oloron disait, non sans malice, en 1837 :

*Bile de nouste Henric ! tu, bielhe chibalère,
Sies a l'estranjé toustems houspitalère ;
A ley que, ta-t paga de l'hospitalitat,
Et l'aporte a soun tour pecetes y santat².*

Ville de notre Henri ! toi, « chevalière » du vieux temps, sois toujours accueillante pour l'étranger, qui, en paiement de l'hospitalité, t'apporte des écus et le bien-être. — *Qui ha bist Pau, N'a maj bist un tau.* Qui a vu Pau, n'a jamais vu une telle ville. Diction que Tallemant des Réaux a cité pour montrer, comme on l'a rappelé ci-dessus, p. 37, que, d'après l'auteur des *Historiettes*, les Béarnais ne seraient pas moins vaniteux que les Espagnols, leurs voisins : *Quien no ha visto a Sevilla, No ha visto a maravilla.* Qui n'a vu Séville, n'a vu merveille. Les armoiries accordées aux jurats de Pau, en 1482, par Gaston XII, étaient « d'argent à trois pals de gueules avec un paon rouant de même sur celui du milieu ». En béarnais, *pau*, au sens de pieu, palissade, et le nom du « paon » se prononcent de la même manière : *pa-ou*. Les emblèmes héraldiques procèdent souvent de jeux de mots ; on les appelle alors « armes parlantes ». Telles sont celles de Pau. Mais, sans tenir compte que le « paon » se trouvait là seulement comme une espèce d'homonyme, on n'aura vu en lui que l'emblème de la vanité, et c'est ce qui aura valu à notre ville l'hyperbole d'admiration rapportée par Tallemant des Réaux. — *Qui n'ha vist lo casteig de Pau, Jamey n'ha vist arré de tau.* Qui n'a vu le château de Pau, jamais n'a vu rien de pareil. Une locution équivalente a cours dans le dép. de Seine-

1. — Eug. Jung, *Henri IV écrivain* (Thèse pour le doctorat ès-lettres), pp. 132, 198 ; Paris, Treuttel et Würtz, libraires, 1855.

2. — Voy. *L'Hospitalitat a Pau*, p. 113, dans les *Chansons de Navarrot* ; Pau, Veronese, impr., 1868.

et-Marne : « Il n'est château tel que Provins. » Jehan Mielot, *Proverbes*, xv^e siècle. — Il y avait dans les dépendances du Château des jardins de toute beauté ; on disait, dans les premières années du xvr^e siècle, *lo casau deu Casteg de Pau*, et puis *los jardiis*, les jardins du Château de Pau. Henri II et Marguerite de Valois y firent de merveilleux embellissements. Henri IV écrivait : « Mandez-moi des nouvelles de mes jardins de Pau, et s'ils sont beaux et bien entretenus. » *Lettres Missives*, 9 mai 1601.

Nouste-Dame deu cap deu pount. « Notre-Dame estoit une église de dévotion dédiée à la Sainte Vierge, laquelle estoit au bout du pont du Gave, en allant vers Jurançon, à laquelle les femmes en travail avoient accoutumé de se vouer, et, en leur travail, la réclamer, dont elles estoient souverainement assistées et délivrées heureusement. » On sait que, dans les douleurs de l'enfantement, Jeanne d'Albret, mère d'Henri IV, chanta « ce motet en langue biarnoise » : *Nostre-Done deu cap deu pont*, Notre-Dame du bout du pont. — *Lou brès deu nouste Henric*. Le berceau de notre Henri. L'écaille de tortue où fut bercé Henri IV : « *Urbis palladium et gentis* », dit la devise de la ville de Pau.

Lou Nouste Henric. Notre Henri. Expression de la plus vive affection ; le « noster » des Latins, employé pour signifier celui qui nous est très cher, *lo nostre aymat*, comme Gaston Phœbus disait d'un de ses fidèles. Ces mots gravés au bas de la statue d'Henri IV ont semblé n'être qu'une naïveté. « Notre Henri ! » A quoi bon l'inscrire sur ce marbre ? Tout le monde ne sait-il pas que la ville de Pau est la patrie d'Henri IV¹ ! En s'exprimant ainsi, l'on oublie ou l'on ignore que, là même où est la statue du bon roi, se trouvait jadis² celle de Louis XIV, avec une inscrip-

1. — Jasmin, ainsi que je l'ai fait remarquer ailleurs, Jasmin, seul, a pu dire le contraire, abusant de sa double qualité de poète et de Gascon. Le 3 mai 1829, on inaugurait à Nérac une statue de Henri IV ; voici comment Jasmin fit alors parler la Baise :

*Obé, Biarnés, souy sa may, et lou Gabo,
Tant bantariol, n'es res que soun payri !*

Oui, Béarnais, je suis sa mère, et le Gave, si vantard, n'est que son parrain ! *Las Papillotos*, t. I, p. 93 ; Agen, Noubel, impr., 1843.

2. — « Arcis (Marc) ou d'Arcis, sculpteur et membre de l'Académie royale de Paris, fut l'auteur de la statue en bronze de Louis XIV, élevée en 1692, sur la Place Royale de Pau, d'après les dessins de Girardon, et détruite en 1792. » P. Raymond, *Les Artistes en Béarn*.

tion commençant par ce vers : *Acì qu'ey l'arré-hilh deu nouste gran Henric*. Voici le petit-fils de notre grand Henri. On se plaisait ainsi à rappeler la gloire du « grand-père » au « petit-fils », dont l'orgueil ne supportait point¹ que l'on parlât d'Henri IV. L'inscription actuelle, *Lou Nouste Henric*, signifie donc : « Nous avons maintenant notre cher Henri » ; mot du cœur et, tout ensemble souvenir du trait d'esprit d'autrefois.

La voilà dans nos murs la tardive statue,
Par le Béarn en deuil si longtemps attendue !
Saluons de nos cris
Ce beau marbre royal, fils de nos Pyrénées,
Symbole glorieux que, depuis tant d'années,
Nous promettait Paris !

Il est enfin venu ! — Pâtres de nos montagnes,
Laboureurs répandus dans nos belles campagnes,
Peuple cher à son cœur,
Vous, fils des Béarnais dont la vaillante hache
Frappait de si grands coups, quand flottait son panache
Au chemin de l'honneur,

Accourez tous, portez des couronnes fleuries,
Tressez l'émail brillant des monts et des prairies,
Et venez avec moi,
Chantant les airs joyeux des refrains de son âge,
Déposer librement votre sincère hommage
Aux pieds de ce bon Roi !

Voyez comme l'artiste a compris son modèle !
Son ciseau nous a fait une image fidèle
De ce qu'il fut vivant...
Ces traits expriment bien les vertus de son âme ;
De sa main gauche il tient la garde de sa lame,
Et, la droite en avant,

Jetant avec amour sur vous ses yeux de père,
De sa voix qui pour vous ne fut jamais sévère,
Il semble dire encor :
« J'accueille, mes amis, avec reconnaissance
« L'hommage de vos cœurs, qui furent ma puissance
« Et mon plus beau trésor ! »

1. — La remarque en a été faite dans l'histoire et dans la littérature : durant tout le règne de Louis XIV, il y eut, au sujet de son aïeul, un silence presque absolu.

HENRI, si notre peuple a gravé ton histoire
 Sur des tables d'airain, dans sa vaste mémoire,
 Tabernacle éternel ;
 Si ton nom lui paraît brillant d'une auréole,
 S'il rend à ta statue, aujourd'hui son idole,
 Un culte solennel ;

C'est qu'avant de monter sur les degrés du trône,
 Avant d'avoir au front la royale couronne,
 Tu gravissais nos monts,
 Les pieds nus, affrontant le soleil et l'orage,
 Et te mêlant, avec les pâtres de ton âge,
 Aux jeux que nous aimons ;

C'est qu'au lieu de languir au sein de la mollesse
 Qu'une perfide Cour offrait à ta jeunesse,
 Frappé par le malheur,
 Où ton âme pulsa son énergique sève,
 Tu courus dans les camps signaler par le glaive
 Ton ardente valeur...

Contras, Arques, Ivry !! Dans cette triple joute,
 Où ton bras fort conquît sur la Ligue en déroute
 La palme des combats,
 Nous savons que jamais ta vigoureuse épée
 Ne brilla de l'éclat d'une gloire usurpée
 Sur tes braves soldats.

Dès qu'avait retenti SAINT-DENIS ET MONTJOIE !...
 « A quartier, disais-tu, je veux que l'on me voie !! »
 La charge t'inspirait :
 Alors pour ranimer tes troupes harassées,
 Il te venait soudain de vaillantes pensées
 Que ta voix colorait...

Et quand tes ennemis, vaincus par ta clémence,
 Reconnurent enfin les droits de ta naissance,
 En te saluant roi...
 Quel grand bonheur succède à la guerre intestine !
 Quelle abondance après une horrible famine !
 Comme on bénit ta loi !

Elle ne voulait pas que le peuple qui souffre
 Engloutit ses deniers dans cet immense gouffre
 Qui s'appelle l'impôt...
 Et lorsque « l'Étranger », enflé d'un vain courage,
 Aux Fleurs-de-Lys de France adressait un outrage,
 Tu le vengeais bientôt.

Voilà pourquoi le peuple a gravé ton histoire
 Sur des tables d'airain, dans sa vaste mémoire,
 Tabernacle éternel ;
 Voilà pourquoi ton nom brille d'une auréole,
 Et pourquoi nous rendons au marbre, notre idole,
 Un culte solennel !!

Août 1842.

V. LESPY. .

La grande place, au dessous du Château, s'appelait *Lo camp batalher de Pau*. C'est là que se livraient les « combats judiciaires ». Notre locution est plus expressive que celle qui lui correspond en français, « le champ clos ». — *Grate-papès de Pari*. Les gens de « la basoche », près le Parlement de Navarre siégeant à Pau. Leur plume, peut-être, en grattant du papier, *grate-papès*, écorchait trop fort les plaideurs. — Serait-ce de cette époque que daterait aussi le dicton : *Cure-bousses de Pau*, les vide-bourses de Pau ? « Curer les bourses », au sens de soutirer beaucoup d'argent, est une locution française du xvi^e siècle : « Vous curastes si rudement nos bourses. » *Satire Ménippée*, édition de Ch. Labitte, p. 181 ; Paris, Charpentier, 1845.

Lous Paysaas de Pau. Les paysans de Pau. Les habitants de l'ancien quartier suburbain qui commençait à l'entrée actuelle de la « rue des Cultivateurs ». Là s'établirent, au xvi^e siècle, les laboureurs que Marguerite de Valois et Henri II, roi de Navarre, avaient fait venir de la Saintonge et de l'Angoumois¹. L'une des propriétés de ce quartier porte encore aujourd'hui le nom de *Sentounyès* dont on a fait quelquefois « Saint-Ongez ». — *A la Porte-Nabe, autant d'auserès coum de tisenès*. A la Porte-Neuve, autant d'oiseleurs que de tisserands. Ce quartier qui, de l'Hospice, aboutit à la route de Tarbes, était jadis séparé de la ville par un mur, où s'ouvrait une porte, dont on voyait encore les piliers debout en 1831. Les belles constructions que l'on remarque aujourd'hui dans cette rue, ont remplacé de toutes petites

1. — Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau, 1843 ; — *Histoire de la Statue d'Henri IV*, par H. Barthety ; Pau, F. Lalheugue, impr.-éditeur, 1890.

2. — Cf. *Éducation des mères de famille* par Aimé Martin, t. I, p. 147 ; Paris, Charpentier, libr.-édit., 1847. — « Convention entre Henri II, roi de Navarre, et des laboureurs des environs d'Angoulême qui s'engagent à travailler au Parc de Pau (1552-1554). » *Archives des Basses-Pyrénées*, E. 1903.

demeures qu'habitait autrefois une nombreuse population de tisserands. C'est au travail de ces ouvriers, aussi bien qu'à la qualité du lin du pays, qu'a été dû le premier renom du « linge de Béarn ». Pendant la belle saison, les tisserands (*tisnès*) de la Porte-Neuve ne manquaient jamais, les dimanches, de partir avant la première heure du jour, pour aller faire aux oiseaux la chasse à la glu dans les champs voisins de Trespoey et des Allées de Morlaas. Les petits oiseaux chanteurs qu'ils en rapportaient faisaient la joie de leurs jours de travail. A chaque fenêtre éclairant un de leurs métiers, on voyait appendues des cages où gazouillaient linottes et chardonnerets. — *La Place deu graa*. La Place du grain. Là se tenait le marché au blé. C'est aujourd'hui la Place Gassion. Pour signifier que, dans une réunion de personnes, il y avait du bruit, de la confusion, on disait proverbialement, à Pau : *Qu'ey coum lou marcat de la Place deu graa*, c'est comme au marché de la Place du grain. Bosquet en avait gardé le souvenir; il écrivait, de Mostaganem, le 29 sept. 1843 : « Dans les assemblées de chefs Arabes, ce sont des discussions, à croire que le marché de la *Place deu graa* vient d'y être transporté. »

Lous esberitz de Pau. Les « émerillonnés » de Pau. Jeunesse vive, alerte, aimable, qui animait de sa joie les fêtes de village : *Qu'han embitat tout lou bilatye*; *De Pau medixs qu'ey soun lous esberitz*. Alexis Peyret, *Countes Biarnès*. On a invité presque tout le village; les « émerillonnés » de Pau y sont aussi. Le chef-lieu du dép. de l'Aube a ce vieux dicton qui n'est pas sans analogie avec le nôtre : « Li cointerel de Troies », les aimables, les élégants de la ville de Troyes. Le Roux de Lincy, *Proverbes fr.*

Pèdehourat, hameau, commune de Louvie-Juzon, arr. d'Oloron. — *Troeytes de Pèdehourat*. On pêche dans l'eau vive d'un torrent qui passe là des truites d'excellente qualité.

Pene-de-Mur, rocher, commune de Castagnède, c. de Salies, arr. d'Orthez. — *Mur hè sous juratz de tout so qui ha*. « Sur la crête de cette montagne existait jadis une petite commune de six à sept maisons; elle avait tout ce qui est du ressort d'une administration municipale; aussi disait-on facétieusement dans les

villages voisins : « Mur fait ses jurats de ce qu'il a », c'est-à-dire qu'il y avait des administrateurs sans administrés ». L'abbé Lansalot, *Le village d'Escos*.

Peyrenère, commune d'Urdos, c. d'Accous, arr. d'Oloron. — *De Peyranere ent'Olourou, Que nou s'ey hèyt ue tau action; Ni d'Olourou ta Peyranere, Que nou s'y ha hèyt action taa nere.* De Peyrenère jusqu'à Oloron, il ne s'est point fait une telle action; ni d'Oloron jusqu'à Pyrenère, il ne s'est fait une action aussi noire. A Peyrenère (*pèyre negre*, pierre noire), tout près de la frontière, est une auberge de ce nom, où des contrebandiers espagnols ont commis plus d'un atroce méfait.

Pietat, commune de Pardies, c. de Nay-Ouest, arr. de Pau. — *Que nou-n ha a Pietat, que lou qui s'en y-ha pourtat.* A Pietat, on n'a que ce que l'on y a porté. *Pietat*, pitié, est une chapelle sur les hauteurs de Pardies, dédiée à Notre-Dame. On s'y rend en dévotion, particulièrement le dimanche de la Trinité. Le dicton n'a rien d'irrévérencieux; il signifie que, dans les premiers temps du pèlerinage, sur le plateau élevé où est la chapelle, loin de toute habitation, l'on ne trouvait de provisions que celles qu'on y apportait.

Poeey, c. d'Oloron-Sainte-Marie-Ouest. — *Pècxs de Poey.* Sots de Poey. Ils sont comme les gens de la Sologne : « Les Solognots sots à demi, Qui se trompent à leur profit. » Le Roux de Lincy, *Proverbes fr.*, t. I, p. 397.

Pontacq, ch.-l. de c., arr. de Pau. — *Pountaguès, Tinturès.* Pontaquois, teinturiers. Il y avait dans cette localité de nombreuses teintureries. On raillait les gens de ne savoir donner à la laine que de changeantes couleurs. — *Yacoulet de las auques* ou *Yacoulet de las aygues.* Jacquelin des oies ou Jacquelin des eaux, sont des expressions de dédain usitées depuis fort longtemps à Pontacq; l'on n'en sait plus l'origine aujourd'hui. Ce *Yacoulet* devait être quelque pauvre petit gardeur d'oies, *auques*, ou quelque niais petit pêcheur, que l'on voyait souvent le long des eaux, *las aygues*. Le territoire de cette commune est traversé par cinq

ruisseaux. — *La hount de Barbanègre*. La fontaine de Barbanègre. C'est un petit monument, sans aucun art (chacun fait ce qu'il doit comme il peut), que l'on a élevé sur la place publique au plus illustre des enfants de Pontacq, le général Barbanègre :

*Tant qui lous moutz d'haunou, d'imbencible couratye,
Haran bate lou coo, trametut d'atye en atye,
Barbanègre ! toun noum sera toustemps citat,
Y lou gran fèyt d'Huningue autalèu racountat !*

Tant que les mots d'honneur, de courage invincible, feront battre le cœur, transmis d'âge en âge ton nom, Barbanègre, sera toujours cité, et le haut fait d'Huningue aussitôt raconté¹.

On lisait dans le journal *Le Temps*, 13 mai 1892 : « Un généreux anonyme vient d'offrir à l'État le beau tableau de M. Edouard Detaille, membre de l'Institut : *Sortie de la garnison de Huningue*,... que l'on admire au Salon des Champs-Élysées.... Nous sommes à la fin d'août 1815. Les Autrichiens, commandés par l'archiduc Jean, ont investi la ville de Huningue, défendue par le général Barbanègre avec une petite garnison de quelques centaines d'hommes plus ou moins valides. Le général consent à abandonner la place à la condition qu'il en sortira avec les honneurs de la guerre. La scène, d'un aspect solennel, représente le moment où Barbanègre quitte la ville avec une cinquantaine d'hommes. L'archiduc, surpris de ce petit nombre de défenseurs, demande où est la garnison. « La voilà », répond simplement Barbanègre. De là un sentiment d'admiration chez les Autrichiens, de là les chaleureuses félicitations adressées au général français qui s'est illustré par la défense de Huningue et dont le portrait manque à Versailles. »

Les Pontacquois sont de vaillants patriotes. S'inspirant du fait rapporté par *Le Temps*, qu'avaient reproduit les journaux du pays de Béarn, ils ont résolu de faire plus et mieux qu'ils n'avaient

1. — Les vers béarnais ci-dessus sont tirés d'un charmant petit poème, *Lou balou de l'Ousse*, Le vallon de l'Ousse, œuvre de M. Vincent de Bataille, originaire de Pontacq. « M. de Bataille a été un des rares précurseurs de la renaissance de notre littérature méridionale. Ses poésies resteront comme des documents importants pour l'histoire des lettres dans le Béarn, et comme d'excellents modèles pour les poètes qui viendront après lui. » G. Azais (Publications de la *Société pour l'étude des langues romanes*) ; janvier 1873.

déjà pu, en souvenir de l'héroïque soldat qui tint d'une main si haute et si ferme devant l'ennemi le drapeau de la Patrie. Une souscription vient d'être ouverte, sous le haut patronage de grandes notabilités militaires, administratives et artistiques. On répond de tous les côtés à l'appel fait au nom du patriotisme français. Bientôt, sur la place de la mairie de Pontacq, se dressera l'effigie en bronze du héros béarnais, le général Barbanègre.

Pontiacq, c. de Montaner, arr. de Pau. — *Ahumatz de Pontiac*. Les enfumés de Pontiacq. A-t-on voulu dire que ce village était comme une ombre épaisse à côté des couleurs dont aurait brillé, jadis, son annexe d'aujourd'hui, Viellepinte, où l'imagination d'un clerc latinisant avait vu en 1270 une « villa picta » ? Voy. *Cart. du Château de Pau*.

Portet, — **Monpezat**, — **Crouselles**, c. de Garlin et de Lembeye, arr. de Pau. — *Deu bii de Portet, A coupet; Lou de Monpezat, Hurrupat; Deu de Crouselles, Ue petite boutelhe*. Du vin de Portet, à petit coup; celui de Monpezat (doit être) siroté; de celui de Crouselles, une petite bouteille. Ces vins sont excellents; il ne faut pas les prodiguer, c'est ce que signifie le dicton. Aux quantités à boire qu'il indique, se mesure le degré de supériorité qu'ils ont respectivement. Ce sont les vins de la région du Béarn qu'on appelle le Vic-Bilh; « ils ont un goût de fruit caractéristique et agréable, un magnifique brillant de couleur; ils offrent un arôme légèrement parfumé qui annonce des produits d'une noble origine ». R. Dejernon, *Revue viticole*, 1875.

Préchacq-Josbaig, c. de Navarrenx, arr. d'Orthez. — *Arrabassès de Prexac*. Sobriquet par lequel on dit que les gens de cette commune cultivent les raves ou s'en nourrissent. Dans Fleury de Bellingen, *Étymologie des Proverbes français*: « Les Savoyards se lèvent de nuit pour mangiers des raves. »

Rébénac, c. d'Arudy, arr. d'Oloron. — *Cournardz de Rebenac*. Le seigneur de Rébénac avait pour armes « écartelé d'argent à deux cerfs ramés, élançés l'un sur l'autre... »; sceau de 1681, *Archives des Basses-Pyrénées*. Voilà ce qui, jadis, aura donné lieu à une mauvaise plaisanterie à l'égard du seigneur;

elle fut vite propagée par la malignité populaire, et devint la locution proverbiale dont on fait aujourd'hui, faussement, une application générale. — On appelle encore les habitants de cette localité : *Aurioüs de Rebenac*, les loriots de Rébénac. Le premier dicton, mal compris, aura peut-être fait donner à ces gens, pour sobriquet, le nom de l'oiseau que distingue son beau plumage jaune. On sait de quelles infortunes cette couleur est l'emblème. — Dans la Provence, « far l'auriol », faire le loriot, signifie : « faire le bouffon, le niais, le fin, le dissimulé ». Honnorat, *Dict. Provençal*. Tout cela pouvait être appliqué au caractère des gens de Rébénac.

Rivehaute, c. de Navarrenx, arr. d'Orthez. — *Lous gritchès d'Arribehaute*. Les preneurs de grillons, *gritz*, de Rivehaute. Le poète de Toulouse, Goudelin, disait en parlant du grillon : *Pren-gan-le, per l'accoustuma De sa gric-gric sur nostro ma*. Prenons-le pour l'accoutumer à faire cri-cri sur notre main. *Œuvres de Pierre Goudelin*, édition du D^r J.-B. Noulet, p. 106 ; Toulouse, Ed. Privat, 1887. « On donne du pain trempé dans du vin aux grillons, *de pa soulbut an de bi blous*, pour les exciter à produire leur appel d'amour. »

Saint-Abit, c. de Nay-Ouest, arr. de Pau. — *Pietadous de Sent-Abit*. Les visiteurs habituels de la chapelle de *Pietat*, dont ils sont très proches voisins. Voy. PIETAT.

Saint-Christau, c. d'Oloron-Sainte-Marie-Est. — *Sent-Christau Pètmude lou malau*. (*Pètmuda*, changer de peau.) On y fait peau neuve. Il y a dans cette localité des eaux qui sont très efficaces pour la guérison des affections cutanées. « La tradition locale a conservé le nom de *bain des ladres* à l'une des fontaines de Saint-Christau. » V. de Rochas, *Les Parias de France et d'Espagne*, p. 152 ; Paris, Hachette, 1876.

Sainte-Colomme, c. d'Arudy, arr. d'Oloron. — *A Sente-Couloume, ni baque ni gouge* ¹. A Sainte-Colomme, ni vache ni

1. — *Gouge, gouye*, signifie aujourd'hui servante, domestique ; anciennement, ce mot avait la même signification que « gouge » en français, dans Rabelais : « Grandgousier espousa Gargamelle... une belle gouge » (une belle fille). Voy. *Dictionnaire Béarnais* de V. Lespy et P. Raymond.

filles (ne sont bonnes). C'est un méchant propos ; les bêtes et les personnes ne sont pas là plus mauvaises qu'ailleurs. On n'en peut dire autant des terres, s'il faut en croire le dicton suivant : *Sente-Couloume, terre laurade ; Dab hère hems, lhèbe cibade, Cibade dinquau cabilhaa ; Aquiu qu'ey lou bèt cibadaa* ! Littéralement : Sainte-Colomme, terre labourée ; avec beaucoup de fumier, fait lever l'avoine, avoine jusqu'à la cheville du pied ; là est le beau champ d'avoine !

Sainte-Suzanne, c. d'Orthez. — *Temoenhs de Sente-Suzane*. Témoins de Sainte-Suzanne. On le dit en mauvaise part. Les habitants de cette localité, comme certains Normands, « faisaient-ils profession de témoigner » ? N'y aurait-il pas là plutôt, à cause du nom de la commune, une allusion des malins du voisinage aux faux témoins, qui accusèrent en Israël, la « chaste » jeune femme, dont la « sainte » chrétienne est l'homonyme ?

Saint-Faust, c. de Pau-Ouest. — *Mouscassès de Sent-Haust*. Une côte, dite de *Mouscar*, se trouve au nord de cette commune, qu'elle traverse dans toute sa longueur. *Mouscar* semble dérivé de *mousque*, mouche. De là, le sobriquet de *Mouscassès*, preneurs de mouches, couverts de mouches.

Saint-Gladie, c. de Sauveterre, arr. d'Orthez. — *A Sent-Gladie, Las auques se banhen per coumpanhie*. A Saint-Gladie, les oies se baignent par compagnie. Les gens à qui l'on applique ce dicton, seraient traités, en français, de « moutons de Panurge ». Rabelais, traduisant Aristote, dit que « le mouton est le plus sot et inepte animal du monde ». *Pantagruel*, liv. IV, ch. 8.

Saint-Goin, c. d'Oloron-Sainte-Marie-Ouest. — *Etz fatz de Sent-Goenh*. Village de fats, qui faisaient les petits messieurs, *moussurdptz*, comme les appelait, avec une fine malice, une vieille femme interrogée sur le pourquoi de ce dicton.

Saint-Sever, ch.-l. d'arr. (Landes). Saint-Sever était le chef-lieu du pays de Chalosse limitrophe du Béarn. — *Malau de Sent-Seber, L'ale poudade e lou bèc sancé*. Malade de Saint-

Sever, l'aile cassée et le bec entier. Se dit d'un malade dont l'état ne doit causer aucune inquiétude ; il peut « avoir du plomb dans l'aile », mais il a bon appétit, et ce qu'il mange lui profite. Dans *Le Roux de Lincy*, t. I, p. 263, « il est fort malade, rien ne lui demeure à la bouche » signifie aussi, par ironie, il se porte fort bien. Oudin, *Curiosités françaises*. — Pour signifier, en mauvaise part, « qui se ressemble s'assemble », on disait : *Ligue ! Ligue ! Baxère de Chalosse !* On faisait alors peu de cas de la « vaisselle du pays de Chalosse », ou, peut-être, l'on était jaloux, dans le voisinage, de la vogue qu'eurent à certaine époque les produits de la faïencerie de Samadet. « Située non loin de Saint-Sever, l'usine de Samadet travaillait depuis 1732 en vertu d'un privilège accordé à M. l'abbé de Roquépine, qui y déploya beaucoup d'intelligence et de goût ; aussi, vingt ans plus tard, l'excellence des ouvrages faisait obtenir au fondateur une prorogation de privilège ; il avait fallu même, pour la commodité des acheteurs, multiplier les entrepôts où se débitait la marchandise. » A. Jacquemart, *Merveilles de la Céramique* ; Paris, Hachette, 1879 ¹.

Salies, ch.-l. de c., arr. d'Orthez. — *Si you nou y-èri mourt, arrès nou-y biberé*. Si je n'y étais mort, personne n'y vivrait. Telle est la devise de Salies qui avait pour armes ² « un sanglier couvert de sel ». On raconte que la source d'eau salée fut découverte, jadis, au lieu même où le « sanglier » avait été tué. Il y a, aujourd'hui, dans cette ville, un établissement balnéaire en pleine prospérité. — *Lou counde-de-sauce*. « Le compte d'eau salée » était l'expression par laquelle on désignait communément la part d'eau qu'avait le droit de prendre chacun des propriétaires de la *font salière*, fontaine salée. *Archives des Basses-Pyrénées*, Règlement de 1587. Il y a eu pendant longtemps, à ce sujet, de nombreuses contestations, des querelles. De là, ce proverbe à l'adresse de gens divisés, se disputant : *Que s'entenin coum lous Saliès sus lou counde-de-sauce*. Ils s'entendent comme

1. — Bulletin de la *Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau* (1890-91).

2. — Le blason de Salies en 1785 : « Écartelé : 1 à une *herrade* (seau) soutenue par un bâton, surmontée de trois étoiles, 2 Béarn, 3 un cercle, 4 de France ; sommé d'une couronne royale.

les gens de Salies sur le compte d'eau salée. — *Lous cugtz dou Rey*. Les puits du Roi. Il y avait le *gros cug* et le *petit cug*. C'étaient deux puits appartenant au domaine royal, et qui donnaient de l'eau salée. *Guide des Baigneurs dans Salies*, 1883. Ces puits étaient affermés; *arrendament deus cuchetz* (Archives Dép.), fermage des puits. « Les fermiers qui se disaient substitués aux droits du roi suscitérent toute sorte d'ennuis aux habitants de Salies. » — *Lous pique-talos de Salies*. On appelle ainsi, par raillerie, les ouvriers des champs. Le *talos* est le ver de terre, le lombric; les piocheurs en tuent plusieurs avec *lou pic*, l'outil dont ils se servent. — *La Mude*, la Muette; *praube Mude*. Cette pauvre Muette était la fontaine salée. Par la cupidité et les injustices des uns, par les détournements et la fraude des autres, les « part-prenants » d'eau furent bien souvent lésés dans leurs droits aux profits qu'il y avait à tirer de la fontaine. *Praube Mude* ! « Que de choses elle dirait si elle pouvait parler ! »

Lous de Salies Que-b diseran : Boutatz-p'y sau, gourmandz ! Les (gens) de Salies vous diront : Mettez-vous y du sel, gourmands ! On se moque ainsi de ceux qui ont eu autre chose que ce qui était l'objet de leur désir. — *Qu'han las ungles de carcolh*. Littéralement, ils ont les ongles d'escargot. A Salies, « quelques individus présentent de père en fils une altération singulière du système pileux.... Ils n'ont, en guise de cheveux, qu'une espèce de duvet très blond, et leurs ongles racornis se recourbent sur la pulpe du bout des doigts, ce qui leur a fait donner le nom d'*ouuncles de carcoil* ' parmi le peuple ». V. de Rochas, *Les Parias de France et d'Espagne*, p. 205 ; Paris, Hachette, 1876. Pour plus de précision, je me suis renseigné auprès de M. le docteur A. Pomier, conseiller général des Basses-Pyrénées pour le canton de Salies. « La malformation congénitale et héréditaire des ongles chez ces individus, m'a-t-il dit, consiste dans une hypertrophie du derme sous-ongual qui forme des stratifications noirâtres, d'épaisseur quelquefois considérable, refoulant le tissu même de l'ongle qui s'use et s'atrophie. Ces stratifications donnent à l'ongle l'apparence d'une coquille d'escargot. »

1. — Par erreur, au lieu de *ungles de carcolh*.

Samsons, c. de Lembeye, arr. de Pau. — Par le sobriquet de *Cague-bèrmis de Samsous*, mal expliqué dans la première édit. des *Dictons*, p. 261, on reprochait aux gens de cette localité de trop lésiner, d'être d'une avarice sordide.

Sarpourenx, c. de Lagor, arr. d'Orthez. — *A Sarpourens, Mechantes gentz*. A Sarpourenx, mauvaises gens. La rime aidant, on a fait une généralité de quelques cas particuliers.

Sarrance, c. d'Accous, arr. d'Oloron. — *Tatchetès de Sarrance*. Les cloutiers de Sarrance. — *Lo romiadge a Nostre Done de Sarrance*, disait-on anciennement. Le pèlerinage à Notre-Dame de Sarrance. C'est là que se trouve une « église vénérée où la foule des pieux catholiques vient se prosterner en présence d'une antique Madone de pierre », *Nostre Done de la Pèyre*. On chante : *Nostre-Dame de Sarrance, Escoutatz plaà lou pelerii* ! Notre-Dame de Sarrance, écoutez bien le pèlerin. — Le renom de la Madone d'Aspe s'était étendu au loin. En 1462, le roi de France, Louis XI, « ce bon et fin renard », étant venu en ce pays pour un arbitrage entre Jean d'Aragon et le roi de Castille, se rendit en pèlerinage à Notre-Dame de Sarrance. Ce lieu ne rappelle pas seulement des souvenirs de piété. On sait que Marguerite de Valois, reine de Navarre, y composa quelques-unes des galantes nouvelles de l'*Heptaméron*. L'aimable princesse et ses « gentils compagnons, tous les jours, depuis midy jusques à quatre heures, alloient dedans un beau pré, le long de la rivière du Gave, où les arbres sont si feuilluz que le soleil ne sçauroit percer l'ombre ny eschauffer la frescheur ; là, assis à leurs ayses, chascun disoit quelque histoire qu'il avoit veüe ou bien ouy dire à quelque homme digne de foy ». *Heptaméron*, prologue. — Il y eut, bien souvent, des scandales aux pèlerinages de Sarrance. Henri II, roi de Navarre, avait eu à donner des ordres (1521-1527) pour faire cesser les débauches auxquelles on s'y livrait. *Archives des Basses-Pyrénées*, H. 160. — Sur les plaintes du Prieur, le Parlement de Pau ordonna, en 1727, que les danses et les femmes de mauvaise vie fussent éloignées de ce lieu de pèlerinage. *Inventaire des Archives des Basses-Pyrénées*. — *N'ha pas ad ana rega-s at rouquet de Sarrance*. Littéralement : elle n'a pas

à aller se frotter au petit roc de Sarrance. On le disait d'une femme féconde. Il y a là un petit roc, dénommé le *rouquet de Sent Nicoulas*, petit roc de Saint Nicolas, où venaient dévotement passer et repasser des épouses attristées de ne pas être mères ; la tradition lui attribuait une vertu prolifique ¹.

*Petit rouquet, roc de Sarrance,
Benedit per Sent Nicoulas,
Jou que-t harèy renoum en France
Si tu nou m'abandonnes pas ;
Que-t juri, si Marie
Me dabe u bèt maynat,
De t'ouffri, cade die,
U anhèt deu cledat !*

AUG. PEYRÉ (*Chans. inéd.*).

Petit roc, roc de Sarrance, béni par Saint Nicolas, je te ferai renom en France, si tu ne m'abandonnes pas ; je te jure, si Marie (ma femme), me donnait un bel enfant, de t'offrir chaque jour un agneau de mon parc. — Ailleurs, Saint Nicolas est le patron des vieilles filles à marier ; elles l'invoquent ainsi :

*Patron des filles, Saint Nicolas,
Mariez-nous, ne tardez pas !*

Sarrance, — Bedous, c. d'Accous, arr. d'Oloron. — A *Bedous, lou bou biladge, Cagotz soun toutz ; lou Cagot ey de Sarrance, la Cagote de Bedous*. A Bedous, le bon village, tous sont Cagots ; le Cagot est de Sarrance, la Cagote de Bedous. Sarrance a été jusqu'en 1778 une annexe de Bedous. Accusés de dégradation morale et physique, les Cagots ne pouvaient contracter des alliances en dehors de leur race. Ils se mariaient entre eux, et chaque noce donnait lieu à des couplets satiriques, dont quelques-uns subsistent encore aujourd'hui, comme dictons. Au mépris qui ne cessait de les poursuivre, les Cagots répondaient gaiement avec l'accent d'une sage et vraie philosophie :

*Encoère que Cagotz siam,
Nou nous en dam ;
Toutz èm hilhs deu pay Adam.*

1. — Dugenne, *Album Pyrénéen*, p. 395 ; Pau, Vignancour, éditeur, 1840.

Bien que nous soyons Cagots, nous ne nous en donnons (souci) ; tous nous sommes fils du père Adam. Un proverbe français disait : « Tous furent de Ève et d'Adam. » *Prov. Gallic.*, xv^e siècle.

Saubole, c. de Morlaas, arr. de Pau. — *Paysaa de Saubole*. Paysan de Saubole. Se dit d'une personne de peu d'intelligence ; Saubole serait la « Béotie » du Béarn. Voy. un charmant petit conte de M. E. Picot dans les *Poésies Béarnaises* (p. 193), publiées à Pau par E. Vignancour, 1827.

Sault-de-Navailles, c. d'Orthez. — *Saut de Nabalhes, Saut de canalhes*. Sault-de-Navailles, saut de canaille. Il faut croire que, la rime aidant, le dicton a sauté par dessus les convenances.

Sauvagnon, c. de Lescar, arr. de Pau. — *Loubatès de Saubanhou*. Chasseurs de loups. Ils sont au milieu des bois, dans un pays de loups : *Saubanhou, pays de loups*. Alexis Peyret, *Countes Biarnès*.

Sauvelade, c. de Lagor, arr. d'Orthez. — *A Saubalade, Qu'han toustemps pic e pelade*. On avait « bee et ongles » à Sauvelade, et l'on en usait trop souvent. On n'en revenait pas intact ; on y laissait quelque peu de sa peau et de ses cheveux. (*Pic*, signifie entaille, et *pelade* cheveux arrachés.)

Sauveterre, ch.-l. de c., arr. d'Orthez. — *A Saubaterre, Boune terre ; Mechantes gentz, Lou diable que pelaren*. A Sauveterre, bonne terre ; méchantes gens, ils pèleraient le diable. Dans le dép. du Gers, arr. de Lectoure, on dit : « Sempesserro, Machantos gentz e bouno terro. » J.-F. Bladé, *Proverbes recueillis dans l'Armagnac*, p. 41 ; Paris, Champion, libr., 1879. — Sur une bonne terre, il ne peut y avoir que de bonnes gens ; mais il ne faut pas les tourmenter : « Qui s'y frotte s'y pique » ; tel est le sens de cet autre dicton : *Plagues e bosses au marcat de Saubaterre* ; c'est ce qu'y trouvait la jeunesse tapageuse des villages voisins. L'expression est citée dans le « Sermon du curé

de Bideren » : *N'èy pas poü que p-anetx cerca plagues ni bosses au marcat de Saubaterre.* Je n'ai point peur que vous alliez vous chercher plaies et bosses au marché de Sauveterre.

Lous birouletx de Saubaterre. Les pirouettes de Sauveterre. On serait là plus agile ou plus inconsistant qu'ailleurs.

Piri que lou Cagot de Gamachie. Pire que le Cagot de Gamachie. C'est un « commun-dire » à Sauveterre, en parlant de la grande étourderie de quelqu'un. Cf. Francisque Michel, *Histoire des Races Maudites*, t. I, p. 140. Dans la première édition des *Dictons du Pays de Béarn*, p. 201-2, nous avons été tout aussi embarrassé que M. Francisque Michel pour indiquer ce qu'était ce « Cagot de Gamachie ». Grâce à l'obligeance de M. Flourac, archiviste des Basses-Pyrénées, nous pouvons dire aujourd'hui qu'il devait être de la famille d'un Cagot de Sainte-Suzanne (canton d'Orthez). M. Flourac a bien voulu nous signaler une « obligation (1452) par Peyroton de Gamachies, *crestiaa* (cagot) de Sainte-Suzanne, envers P. de Prat, jurat d'Orthez, de cent-cinq florins que celui-ci lui avait prêtés pour l'acquitter d'une pareille somme qu'il devait à Frère Jean de Davant du couvent des Frères-Prêcheurs d'Orthez. » *Notaires de Larbaig*, Archives des Basses-Pyrénées.

Séméac, c. de Lembeye, arr. de Pau. — *Cot-loungs de Semeac.* De telles gens ne sont pas sans ressemblance avec le « personnage » de La Fontaine :

Un jour, sur ses longs pieds, allait je ne sais où
Le héron, au long bec emmanché d'un long cou.

Sendetz, c. de Morlaas, arr. de Pau. — *A Sendetz, quo-s hèn hère bêtz.* A Sendetz, on se fait très beau. Allusion à la vanité locale. C'est comme dans le dép. de la Manche, arr. d'Avranches : « A Beauchamp, Tout y est pimpant : De la dentelle et des sabots ; Et du pain d'orge, pas trop. » On disait du chef-lieu du dép. de l'Orne : « Alençon : Habit de velours, ventre de son. » Crapelet, *Proverbes et Dictons populaires*.

Serres-Castet, c. de Morlaas, arr. de Pau. — *Renardès de Serres-Castèt.* Les habitants de cette commune font la guerre aux

renards, hôtes fort nombreux des bois d'alentour. — *Serres-Castèt Ha tout poudè dab lou martèt*. Serres-Castet a tout pouvoir avec le marteau. « L'église de ce village possède un marteau qui a appartenu, dit-on, à Saint Julien, et qui a la vertu miraculeuse de guérir les maladies. En 1827, l'église ayant été brûlée, la précieuse relique fut transportée à Lescar. Le lendemain, on la retrouva à la place où on la tenait d'habitude ; elle y serait revenue de son propre mouvement. » Alexis Peyret, *Countes Biarnés*. De l'ancienne église de Serres-Castet, il ne reste plus qu'une absidiole qui date certainement des premières années du *xr*^e siècle. Le marteau est déposé sous cette voûte antique. — La commune de Serres-Castet, non loin de Morlaas, s'appelait en 1379 *Serres-Carboères*. P. Raymond, *Dictionnaire topog. des Basses-Pyrénées*. « Le général Serviez, préfet, en 1801, ayant fait rechercher s'il y avait des veines de houille dans le département, on découvrit des indices de charbon de terre (*carbou*) aux environs de Morlaas. » Palassou, *Mémoire pour servir à l'hist. nat. des Pyrénées*, p. 471.

Serres-Castet, — **Anos**, c. de Morlaas, arr. de Pau. — *Pete-milhs de Serres e d'Anos*. Des gens timides, peureux, de tout petits Éoles qui ne soufflent point

Luctantes ventos tempestatesque sonoras.

VIRGILE.

Sévignac, c. d'Arudy, arr. d'Oloron. — *Limaquès de Sebinhac*. Les limaces sont très communes dans toutes les localités de la vallée d'Ossau, à Sévignac peut-être plus qu'ailleurs. De là, le sobriquet des habitants : *limaquès*, destructeurs de limaces, ou lambins comme ces mollusques, *limacxs*, en béarnais.

Sévignacq, c. de Thèze, arr. de Pau. — *Qu'has l'ayoü a la glèysiote de Balère*. Tu as l'aïeul à la misérable église de Balère. On rappelait ainsi à quelqu'un, par injure, qu'il avait une origine « cagote ». Aujourd'hui, dans ce village, une petite place est connue sous le nom de *glèysiote de Balère* ; c'était autrefois le lieu de sépulture des Cagots.

Simacourbe, c. de Lembeye, arr. de Pau. — *Lampoeynès de Simacourbe*. On reprochait aux habitants de Simacourbe d'abuser du précepte qu'il est si utile de suivre en plus d'une circonstance : « Hâtez-vous lentement. » *Lampoeynè*, lambin, n'est pas sans analogie avec le verbe français du langage rustique « lantiponer » qui signifie hésiter, barguigner. Il a été employé par Rabelais.

Siros, c. de Lescar, arr. de Pau. — *La hilhe deu senhou de Siros, Jou nou la bouy, tu nou la bos*. La fille du seigneur de Siros, je ne la veux et tu ne la veux pas. — Elle coiffa Sainte Catherine, comme la fille de l'Aurio en Armagnac : « La hilho de l'Aurio, Cadun la banto, nat la bo », la fille de l'Aurio, chacun la vante, nul ne la veut. J.-F. Bladé, *Prov. de l'Armagnac*.

Soeix, village, commune d'Oloron-Sainte-Marie. — *Oelhs esclareix Sente Lucie de Soeix*. Sainte Lucie de Soeix éclaircit les yeux. On croit que la fontaine de ce village, dont l'église a pour patronne Sainte Lucie, est efficace pour les maladies des yeux. Dans le centre de la France, la croyance est que la vue serait rendue aux aveugles par Sainte Claire.

Somport, com^{me} d'Urdos, c. d'Accous, arr. d'Oloron. — C'est le *Summus Pyrenæus* de l'Itin. d'Antonin. — *Et Soumport bentisquerous*. Le (col de) Somport où les tourbillons de vent et de neige sont fréquents.

Sorde, c. de Peyrehorade, arr. de Dax (Landes). — L'abbaye de Sorde « bastie sur la frontière de Béarn ». Marca, *Histoire de Béarn*, p. 55. — *A cops de pistouletz de Sorde*. A coups de pistolets de Sorde (à coups de pierres). Il y avait dans cette localité, tout près du Gave d'Oloron, des poissonniers, *lous peixounès de Sorde* ; ils éloignaient à coups de pierres les gens qui venaient, en voleurs, visiter leurs *baraus*. On appelle *barau* ou *baroü*¹ un filet adapté à une roue, dont on se sert pour la pêche des saumons. — Les habitants de Sancerre (départ. du Cher) assiégés

1. — *Barau*, *Baroü*, de *bara*, tourner. *L'arode bare*, la roue tourne.

par le maréchal de la Chastre causèrent avec leurs frondes un tel désordre dans le camp des assiégés, que ceux-cy les nommèrent *les pistolets de Sancerre*, comme si les pierres eussent produit le même effet que les balles de pistolet. Fleury de Bellingen, *Étymologies des Proverbes français*, p. 231.

Soumoulou, c. de Pontacq, arr. de Pau. — *Feniantz de Soumoulou*. Fainéants de Soumoulou. En ce lieu, à mi-route de Pau à Tarbes, faisaient halte les piétons et les charretiers qui allaient de l'une de ces villes à l'autre; il y avait de nombreux cabarets. De là, chaque jour, pour la population de Soumoulou, des habitudes de curiosité et des contacts fâcheux qui la détournaient du travail.

Sus, c. de Navarrenx, arr. d'Orthez. — *Hilhoutetes de Sus*, *Que s'en han hèyt a cade dus*. Fillettes de Sus, chacune a eu deux galants. Voy. BIRON.

Marte gravis geminam partu dabit Ilia prolem.

VIRGILE.

Le village de Sus est situé tout près de Navarrenx, qui fut pendant longtemps une place de guerre.

Taron, c. de Garlin, arr. de Pau. — *Tarou, Harou, Balirac, Sadirac, Quate communes en u sac*. Taron, Haron, Balirac, Sadirac, quatre communes en un sac. Petites localités peu fertiles. Mais le dicton abuse de l'hyperbole, comme celui qui a cours dans le dép. de l'Orne, arr. de Mortagne : « Conturbie, Bresolettes et Prépotin Ne peuvent à elles trois nourrir un lapin. »

Tournay, ch.-l. de c., arr. de Tarbes (H.-Pyr.). — *A Tournay, qu'ey ue bère bile*. Tournay est une belle ville (c'est un plaisir d'y retourner, *tourna-y* en béarnais); jeu de mots d'un usage très fréquent, au sens du latin « bis repetita placent ». (Pour le jeu de mots seulement, Tournay, chef-lieu de canton (H.-Pyr.), a pu être considéré comme une belle ville.)

Urdos, c. d'Accous, arr. d'Oloron — *Courbassès d'Urdos*. On applique aux personnes ce qualificatif, *courbassès*, formé du nom du corbeau, *courbas*. On dit en français : « Noir, glouton, comme un corbeau » ; — « Nourris un corbeau, il te crèvera l'œil. »

Uzein, c. de Lescar, arr. de Pau. — *Grabassès d'Usenh*. Les boueux d'Uzein. Le village touche aux marais des landes du Pont-Long.

Uzos, c. de Pau-Ouest. — *Patacayres d'Uzos*. Gens peu commodes, s'il est vrai, ainsi que l'indique le dicton, qu'ils ont la main prompte, même sans être dans le cas de légitime défense.

Vialer, c. de Garlin, arr. de Pau. — *Argoeyte-pintous de Vialer*. Les « guette-pintons ». Ils seraient toujours à l'affût des occasions pour aller au cabaret vider des « pintes » aux dépens d'autrui.

Vic-Bilh. Anciennement, le pays de Béarn était divisé en plusieurs Vics. Le *Vic-Bilh* (Vic-vieux) comprenait le canton actuel de Lembeye tout entier et une partie de ceux de Garlin et de Thèze, arr. de Pau. — *Lous biis deu Bic-Bilh*. Les vins du Vic-Bilh. Ils sont d'excellente qualité ; voy. PORTET. — *Bic-Bilhous, Bous bitous*. Les gens du Vic-Bilh, bons vivants. C'est dans le même sens que l'on dit (dép. de la Marne) : « Les bons enfants d'Épernay. » Le Roux de Lincy, *Proverbes français*, t. I, p. 345. — *Bitous* n'est pas le correspondant exact du mot « vivants » ; d'ordinaire, il sert à désigner les petits de la race du compagnon de Saint Antoine. Faut-il interpréter le sobriquet des gens de Vic-Bilh au sens des vers d'Horace ?

*Me pinguem et nitidum bene curata cute vides,
Cum ridere voles, Epicuri de grege porcum.*

« Tu me verras gras, fleuri, bien en point, quant tu voudras rire aux dépens d'un pourceau d'Epicure. »

Viellenave, c. de Garlin, arr. de Pau. — *Libertiis de Bièlenabe*. Libertins de Viellenave. Il y aurait eu là de la débâche ou de l'incrédulité.

Viellenave, c. d'Arthez, arr. d'Orthez. — *Qui Pèyredanha lhebata, Cent escutz y troubara.* Qui Peyredagna lèvera, y trouvera cent écus. La promesse du dicton n'a encouragé personne à tenter de soulever une énorme pierre qui servait autrefois de limite à la lande du Pont-Long. C'est un bloc de rocher (poudingue) qui se trouve en ce lieu depuis le bouleversement de la période glaciaire. L'imagination populaire explique autrement la présence de cette pierre à Viellenave : « Le Diable la transportait pour la construction du pont d'Orthez ; il la laissa choir, et une puissance plus forte que la sienne l'empêcha de la mouvoir de nouveau. »

Vielleségure, c. de Lagor, arr. d'Orthez. — *La hole de Bièlesegure.* La folle de Vielleségure. On disait d'elle : *Marie la pègue, qui prèste lou tistèt e beronhe ta terre.* Marie l'idiote, qui prête le panier et vendange (met le raisin) par terre. L'expression est depuis longtemps proverbiale, à l'adresse des gens qui, par trop de débonnairété, et sans qu'on leur en tienne aucun compte, ont mis au service d'autrui ce qui leur était à eux-mêmes fort nécessaire. — *A Bièlesegure, Qui n'ha paa minga mesture.* A Vielleségure, qui n'a du pain mange de la mètre. On dit en français : « L'appétit et la faim Ne trouvent jamais mauvais pain » ; en espagnol : « A falta de pan, buenas son tortas », à défaut de pain, les biscuits sont bons ; et dans les *Proverbes Chinois*, recueillis par P. Perny (de la Congrégation des Missions Étrangères) : « Quand on a faim, on ne choisit pas les mets. »



PROVERBES DU BÉARN

I. — CROYANCES — SUPERSTITIONS — USAGES

1. — *Aquiu oun justici nou ha, Diu nou y-habite.* Là où il n'y a point de justice, Dieu n'habite pas. Voy. « Remontrances des États de Béarn » (1443) ; Archives des Bass.-Pyr., E. 319.

Diu que-s pastoureye lous sous. Dieu, en bon pasteur, a soin des siens. Cf. *Évang. selon saint Jean*, ch. X, v. 14 : « Je suis le bon pasteur, je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent. » — *De la Croutz nou cau ha bastou.* De la Croix il ne faut pas faire un bâton. « Jésus-Christ, dit saint Augustin, n'a rien fait par force, mais tout par persuasion. » — *Diu n'ey pas u sarre-brouquet.* Dieu n'est pas un avare. (*Sarre-brouquet*, littéralement : serre-fausset ; « dur à la desserre ».) On dit en français : « A qui du sien donne, Dieu redonne au centuple. » — *Lou boun Diu nou pague pas tout sée, Mes que pague a soun lesé.* Le bon Dieu ne paye pas tous les soirs, mais il paye à son loisir. « Encore bien que Dieu soit lent à punir, si est-ce qu'il n'est point oublieux. » Oihenart, *Prov. basques*. « Dieu punit tout quand il lui plaist. » Henri Estienne, *Préc. du langage françois*. « Lenta ira Deorum est. » Juvenal, *Sat.* XIII. Racine, dans *Athalie* :

Grand Dieu ! voici ton heure, on t'amène ta proie !

Nou y a poudè coum deu qui pintre las mounyetes. Il n'est pouvoir que de Dieu ; littéralement : de celui qui peint les haricots. On dit dans le canton de Fribourg : « Laissons toujours faire celui qui met la queue aux cerises. » *Romania*, VI, pp. 79 et 96. « Contre Dieu nul ne peut. » H. Estienne, *Préc. du lang. fr.* — *Oun ha patz, Diu qu'habite.* Où il y a paix, Dieu habite. Dans le Rouergue : « Houstal de pas es glèyso ount Dieus abito. » Maison de paix est église où Dieu habite. Vayssier, *Dictionnaire*. « Tiens-toi avec Dieu, et Dieu sera avec toi. » Oihenart, *Prov. basques*. « L'Éternel est loin des méchants. » *Prov. de Salomon*, XV, 29.

2. — *Au hoec la periglade, Arrè la periglade.* Au feu la plante, arrière la foudre. *Periglade* signifie tout ensemble, orage, coup de tonnerre, foudre, et certaine plante à fleur jaune que l'on fait bénir à la Saint-Jean ; on croit que la *periglade* jetée au feu écarte la foudre.

3. — *Aus curès, brouixes et lou-garous Hèn minya capous.* Sorcières et loups-garous font manger des chapons aux curés. Ce proverbe date de l'époque superstitieuse, où, pour être préservé de prétendus maléfices et sortilèges, on faisait dire des messes, que l'on payait en nature ; on donnait des chapons. — En ce temps-là, on disait proverbialement *Cemitéri de capous*, Cimetière de chapons ; c'était l'abdomen proéminent d'un curé.

Misse de sequère ou *Misse de Sent-Sequet*. Messe qui doit faire sécher ou Messe de Saint-Sec ; une messe que de pauvres esprits superstitieux faisaient dire, dans une mauvaise intention qu'ils s'étaient bien gardés de communiquer à qui que ce fût ; ils en attendaient que Dieu fît sécher, dépérir, la personne ou les récoltes de leur ennemi. — *Paga u escouminje*. Payer un anathème. D'après une superstition répandue anciennement dans la vallée d'Aspe, et ailleurs, pour se venger d'un ennemi, pour le réduire à l'impuissance de nuire, il suffisait de faire prononcer contre lui l'*escouminje* (l'excommunication), l'anathème, dont l'effet devait être, croyait-on, le dépérissement de la personne anathématisée. Le prêtre, en surplis, portant l'étole et la chappe noires, récitait douze séries d'imprécations, à la lumière de douze cierges

de cire noire, qu'on éteignait l'un après l'autre. — (Il n'est pas croyable que jamais des curés aient pu prêter leur ministère pour de telles opérations ?)

4. — *Au peu ! Au peu !* — A Mórlaas, certains jours de marché, des jeunes filles de la campagne viennent vendre, pour quelque argent, leurs belles et longues chevelures à des « artistes » qui crient : *Au peu ! Au peu ! Aux cheveux ! Aux cheveux.* On raconte qu'un plaisant de Pau demanda, un jour, à une jeune villageoise de vingt ans : *Oun has lous peus, beroye caddète ?* Où as-tu les cheveux, jolie cadette ? L'effrontée répondit avec malice : *Lhèu sus lou cap de boste daune.* Peut-être sur la tête de votre dame. Pareil commerce se fait dans quelques localités de la Bretagne, du Maine, de l'Anjou et de la Vendée. Jadis, à Rome, les élégantes, pour se faire de magnifiques coiffures, achetaient, près du temple d'Hercule Musagète, de beaux cheveux du blond le plus ardent, qui étaient venus des marchés de la Germanie.

5. — *Badut quoad puyabe la lue.* Né quand la lune montait (avant la pleine lune). Se dit de ce qui est de bonne venue, de celui qui croît, de celui qui prospère. — *Tant qui ey boune la lue.* Tant qu'est bonne la lune. Pour signifier : profitons de la circonstance, elle est favorable. Allusion à la prétendue influence que « l'astre des nuits » exerce sur notre atmosphère. — *Nascut en mechante lue.* Né en mauvaise lune. Il n'a pas de chance, il a du malheur. « Né sous une mauvaise étoile. »

6. — *Boutarre au teyt.* La *boutarre* est un vase de terre de forme analogue à celle d'une gourde. — Lorsqu'on vient de construire une maison, il est d'usage dans les communes rurales d'enchâsser avec du mortier, à l'une des pointes du toit, *teyt*, une *boutarre* remplie d'eau bénite ; on croit que la maison sera préservée de tout péril.

7. — *Calhabari, manuquet ! A Peyrot cent cops de huet, A Peyroutine tout autant ! Calhabari tout d'haugan !* Charivari,

menuet ! A Pierrot cent coups de fouet, A Perrette tout autant ! Charivari toute cette année ! C'est ce que l'on chante, dans la vallée de Baretons, lorsque l'on fait charivari à ceux qui convoient.

8. — *Cantem Nadau, Maynade¹ ! Cantem Nadau au corn deu hoec ! Minyem quauques iroles, Bebiam bèt goutet !* Chantons Noël, enfants ! Chantons Noël au coin du feu ! Mangeons quelques châtaignes rôties, buvons un bon petit coup ! On chante ainsi, la nuit de Noël, lorsque la famille est réunie autour du foyer, où brûle la grosse bûche, *lou catsau de Nadau*.

Maynade ! Habetz entenut Laudetes au hilh de Diu bayut ! Enfants, avez-vous entendu les sonneries matinales qui annoncent la naissance du fils de Dieu ! — (On appelle *laudetes* les sonneries matinales des quatre jours qui précèdent Noël. Ce mot est-il un diminutif de *laudes*, partie de l'office divin après matines² ? C'est bien possible. Mais, il y a parfois dans le langage populaire des images si poétiques ! Dans ce joli mot de *laudetes* appliqué aux joyeuses sonneries du matin qui annoncent la fête de Noël, n'y aurait-il pas une allusion métaphorique, faite sans recherche, toute d'instinct, au chant matinal des alouettes, *laudetes* ? Nos vieux poètes français disaient : « Ce fu au tens que naist la flor, Et l'aloete chante au jor » ; — « Au matin el point que l'aloë, La douce chançonete loë ».)

9. — *Carboade princesse tat qui aymen et mey ; carboade gourmande ta moussu curè ; carboade de sept os tara cousinère.* Se dit, le jour du *pele-porc* (où l'on a tué le porc), lorsque l'on distribue des charbonnées, des griblettes : Griblette princesse (de première qualité) pour celui que l'on aime le plus ; griblette de gourmand pour M. le curé ; griblette de sept os pour la cuisinière. « A villain charbonnée d'âne » ; à chacun suivant son mérite. Oudin, *Curiosités françoises*, p. 33.

1. — *Maynade*, maison, famille, gens d'une maison ; voy. *Dictionnaire béarnais ancien et moderne* de V. Lespy et P. Raymond.

2. — Voy. *Annuaire du Petit Séminaire de Saint-Pé* (H.-Pyr.), 1888 ; — *Revue Catholique de Tarbes*, janv. 1887 ; — *Revue de Gascogne*, 1888, p. 139.

10. — *Chrestiaa de l'array de la lue.* Chrétien du clair de lune. Se disait de l'individu accusé d'aller au sabbat. Fr. Michel, *Hist. des Races Maudites*, t. II, p. 135.

11. — *Coelh y hourcère dera nobi.* Les deux quenouilles de l'épousée. (*Coelh*, quenouille pour filer le lin ; *hourcère*, quenouille pour filer la laine.) Elles étaient placées, comme un emblème du travail, au dessus du char sur lequel était porté le mobilier de la jeune mariée, lorsqu'elle se rendait au domicile de son mari.

12. — *Croutz de Sent-Yan.* Croix de la Saint-Jean. *Flous ta las portes deu matii de Sent-Yan.* Fleurs pour les portes, le matin de la Saint-Jean. On appelle ainsi les fleurs des champs, dont on fait des croix que l'on place, le matin de la Saint-Jean, à la porte d'entrée des habitations. On croit que les maisons sont ainsi protégées contre les sorciers. — *Las hades de Sent-Yan.* On dit que des fées (*hades*) voltigent, la nuit de la Saint-Jean, au milieu des prairies.

13. — *Da oeus.* Donner (servir) des œufs. Dans la partie du Béarn qui avoisine la Chalosse, si l'on sert un plat d'œufs au repas donné à l'occasion d'une demande en mariage que l'on se propose de faire, c'est le signe que la demande ne sera pas agréée. — *Da notz*, donner des noix. S'emploie aussi pour signifier : rejeter une demande. Dans le dép. des Landes, pour une demande en mariage, le prétendant accompagné de deux amis se présente chez la jeune fille ; on passe la nuit à boire, à manger et à raconter des histoires plus ou moins merveilleuses. Au point du jour, la jeune fille sert le dessert. S'il y a un plat de noix, c'est le signe que la demande est rejetée. Chérueil, *Dictionnaire historique*, etc.

• **14.** — *De la chabèque criit n'ey mourtau, Si jetes au hoec u punh de sau.* De la chouette le cri n'est point mortel, si vous jetez au feu une poignée de sel. Le cri de la chouette serait un présage de mort ; vain présage, si l'on a pu jeter au feu une poignée de sel.

15. — *Descapela lous abelhès.* Découvrir les ruches. Dans certaines localités, notamment à Escurès (Vil-Bilh), il est d'usage de découvrir les ruches de la maison où une personne vient de mourir ; elles restent découvertes jusqu'après l'enterrement.

16. — *En-d'arrè so de maudit ; Nou preni que lou benedit*¹. En arrière ce qui est maudit ; je ne prends que ce qui est béni. Ainsi parlent, dans leur for intérieur, des gens qui, en se mettant à table, craignent qu'il n'y ait quelque maléfice dans le repas qu'on va leur servir. (*En-d'arrè so de maudit*, c'est le « vade retro, Satanas ».)

17. — *Et crimalh qu'ey et mète dera maysou.* Anciennement, on n'était reconnu maître de la maison que lorsque l'on avait eu en main la crémaillère. Dans un texte de 1345 (Arch. Dép., E. 1916), on trouve que le viguier de Pardies fut chargé de mettre Bonne de Besiau, de Monein, en possession du lieu d'Acer ; l'ordre portait : *en senhau dequere qu'eu ne liuras lo crimalh e li pausas e li metos en la maa*, qu'en signe de cette (mise en possession), il lui livrât la crémaillère, et la lui posât et mît dans la main. En fr. « pendre la crémaillère » signifie donner un repas lorsqu'on s'installe dans un nouveau logement. N'y a-t-il pas dans l'origine de cette expression quelque chose qui se rapporte à l'ancien usage béarnais qui vient d'être rappelé ?

18. — *Ha courre ue pèt.* Faire courir une peau. C'est quêter, dans les villages, pour avoir tué un loup, ou un renard, ou une fouine, dont on montre la peau au bout d'un bâton. Dans la vallée d'Aspe, on appelle *Loupatè* (*Loubatè*), un homme qui va dans les communes, de maison en maison, demandant qu'on lui donne quelque chose (argent ou provisions) pour avoir tué un loup, dont il montre la peau bourrée de paille. Les quêteurs de cette espèce ne sont pas tous des tueurs de loups.

19. — *Hartz y pitartz coum u die d'enterrament.* Repus de mangaille et gorgés de boisson comme en un jour d'enterrement. Voy. OSSALOIS, p. 123.

1. — H. Barthety, *Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau*, 1874.

20. — *Hic maladit.* Cancer maudit. — On lit dans un vieux texte qui nous a été communiqué par M. Rivarès : *Per goari lou hig cancer, que cau prene tres paquetz de cade nau hoelhes de sabie..., ha la † sus lou mau, e dise :*

*Hig maladit,
Hoey pergues-tu lou cap et doumaa l'arraditz !*

Pour guérir le fic cancer, il faut prendre trois paquets de neuf feuilles de sauge, chacun, faire la croix sur le mal, et dire : Cancer maudit, aujourd'hui puisses-tu perdre la tête et demain la racine !

21. — *La halhère de Sent-Yan.* Le feu de joie de la Saint-Jean. On dit aussi *la halhade*. « Sur le plateau de Ger-Bartres, tout près de Lourdes, un point culminant porte le nom de *la halhade*. Les bergers des environs y font le feu de la Saint-Jean. C'était un tumulus. Des fouilles faites récemment (1879-80) ont mis à découvert cinq ou six sépultures parfaitement distinctes ; on y a trouvé des vases en terre cuite d'une pâte noire et grossière et une cinquantaine de grains de collier en nacre. » L. J., *Mémorial des Pyrénées*, 29 janv. 1880. — *La bruque de Sent-Yan.* La perche de la Saint-Jean. La perche dressée au milieu du bois entassé pour le feu de joie. Ce jour-là, jadis, dans plusieurs localités, quand le feu était près de s'éteindre, il y avait grande rivalité parmi les jeunes gens pour enlever la *bruque* ; c'était un honneur d'avoir pu l'emporter chez soi. Le vainqueur était proclamé *brucoü*. On raconte qu'une fois, à Lescar, une jeune fille osa entrer en lice et que ses efforts eurent un heureux succès ; elle avait pu fort bravement « jouer avec le feu » ; on la nomma *la brucole*.

22. — *La quiste deus oeus.* La quête des œufs. Autrefois, dans les villages, avant le jour de Pâques, des enfants allaient de maison en maison quêtant des œufs pour les donner *au reyent*, au régent (l'instituteur communal).

23. — *Las brouixes que hourneyen.* Les sorcières font (cuire) au four. Locution en usage pour indiquer qu'il pleut et

qu'en même temps le soleil brille. En français : « Le diable bat sa femme », ou « C'est la Sainte Vierge qui fait la lessive ». Voy. OLORON, p. 116. — « Las pousoères que hèn au hourn ¹. »

24. — *La sègue*, la ronce. Il est d'usage, lorsqu'une noce se rend à l'église, que des jeunes gens, postés à un détour du chemin, tendent en travers une ceinture rouge ou un long ruban. Le cortège s'arrête devant cette barrière, et il ne lui est permis de passer outre que lorsque chacun a donné quelques monnaies, en retour des fleurs qui lui ont été offertes. Cet usage porte le nom de *la sègue*, la ronce, parce que, primitivement, c'était avec une ronce que l'on interceptait le passage de la noce ; on l'appelait *la sègue noubiau*, la ronce des noces. *Quant lo nobi o nobie va audir la misse nuptial, prenen une seque... e se meten... sus lo camii de la glisie, impedin aquet nobi, o nobie, que no los lexen passar... sino que paguen ung, dus, tres scutz, o autant pipotz de vii.* (Archives des Basses-Pyrénées.) Lorsque le fiancé et la fiancée vont entendre la messe nuptiale, on prend une ronce, et l'on se met sur le chemin de l'église ; on ne laisse passer le fiancé et la fiancée, s'ils ne payent un, deux, trois écus, ou autant de barils de vin. Cet usage ayant donné lieu à des désordres, les États de Béarn (1488) en firent l'objet d'une plainte à Catherine, reine de Navarre. L'interdiction de la *sègue* fut prononcée. L'arrêt de Catherine fut sans doute exécuté ; mais il dut vite tomber en désuétude ; les abus seuls furent détruits. On pratique encore aujourd'hui l'usage de la *sègue* ; on chante des couplets en l'honneur des « gens de la noce » qui sont généreux, et des plaisanteries plus ou moins piquantes, mais toujours inoffensives, poursuivent ceux qui n'ont pas ouvert leur bourse assez libéralement. — Dans la vallée d'Aspe, *ha l'arroumegade*, c'est disposer les ronces, *arroumecxs*, lorsqu'arrive dans un village, un jour de noce, une mariée venant d'une autre paroisse. Arrêtée, à l'entrée du village, par l'*arroumegade*, la noce ne peut passer outre qu'après des pourparlers fort joyeux et l'acquiescement d'un droit, ce qui sert à l'amusement des garçons qui le perçoivent.

1. — Voy. J.-F. Bladé, *Prov. rec. dans l'Armagnac et l'Agenais*.

25. — *La sente infantadure.* Le saint enfantement. Cette locution était particulièrement employée dans les formules de prières pour la guérison d'incommodités et de maladies; on disait 21 « pater », et le guérisseur répétait chaque fois : *Que sie estoursedure, foursadure, fouladure, espalladure, lou boun Diu boulhe que N. en sie goarit autalèu coum la Bièrye en estou de la sente infantadure.* Que ce soit entorse, effort, foulure, luxation à l'épaule, que le bon Dieu veuille que N. en soit guéri aussi vite que la Vierge fut guérie du saint enfantement.

26. — *Las pèyres de Sent-Yan.* Les pierres de la Saint-Jean. *En la brase hicam tres pèyres; La première countre lou sort, L'aute countre la male-mort, La tèrse countre las sourcières.* Dans le brasier (du feu de la Saint-Jean) mettons trois pierres; l'une contre le sort, l'autre contre la male-mort, la troisième contre les sorcières¹. — Dans le canton de Guéret (Creuse), on danse autour du feu de joie de la Saint-Jean, en jetant aussi des pierres dans le brasier; mais là, c'est dans l'intention de faire venir les raves grosses comme ces pierres. D'où l'expression « piller les raves », *pilà las rabas*, pour signifier danser. *Revue des langues romanes*, juin 1884, p. 271.

27. — *Las Tempoures de Nadau, Dejoa que cau; Las de Pentecouste, Lou qui pousque.* Les Quatre-Temps de Noël, il faut jeûner; à ceux de Pentecôte, qui le puisse. A la Pentecôte, le travail étant plus pénible à cause de la longueur des journées, il est plus difficile qu'à la Noël de supporter le jeûne imposé par le commandement de l'Église. Dans le Rouergue, le proverbe n'admet aucun « accommodement avec le ciel »; il dit : « Que juno pas o las tempouros, O l'ifèr couompto los houros. » Vayssier, *Dictionnaire*. Qui ne jeûne pas aux Quatre-Temps, dans l'enfer compte les heures.

28. — *L'aouroustade a cade mourt.* Le chant funèbre à chaque mort. Nulles funérailles sans les chants de l'*aurost*. Voy. *ASPE*, p. 14. — Il y a dans ces improvisations, comme on l'a déjà dit,

1. — Isidore Salles, *Revue des Basses-Pyrénées*, juillet 1884.

un mélange d'éloges et de critiques, d'élégie et de satire, un « désordre » qui n'est point « un effet de l'art ». Voici un *aurost* inédit, où l'on trouve plus de retenue dans l'expression :

*Ayé ! May !
B'èy gran chagri !
Nou bey las pèyres deu camli,
Ni las pèyres de la carrère ;
Tout que-m hè gran' oumprère...
Ayé ! May !
Moussu curé, b'ètz bous hurous :
Quoand bous cantatz, qu'èm toutz en plous !
Ayé ! May !
Si habetz besounh de nade gouyete,
Que p'emblèrèy Catherinete ;
Si n'habetz prou de Catherinete,
Jou p'emblèrèy Cecilou,
Ta tiene lou candelou
Ta'ntra a la glori deu Senhou.
Ayé ! May !*

Aïe ! Mère ! J'ai bien grand chagrin ! Je ne vois pas les pierres du chemin, ni les pierres de la rue ; tout me fait grande ombre... Aïe ! Mère ! Monsieur le curé, vous êtes bien heureux : quand vous chantez, nous sommes tous en pleurs ! Aïe ! Mère ! Si vous avez besoin de quelque jeune servante, je vous enverrai la petite Catherine ; et si vous n'avez assez de Catherinete, je vous enverrai la jeune Cécile, qui tiendra le cierge pour entrer dans la gloire du Seigneur. Aïe ! Mère !

29. — *Lou dimenye de las briulettes.* Le dimanche des violettes. On désigne ainsi communément, à Oloron-Sainte-Marie, le deuxième dimanche du carême. Ce jour-là, il est d'usage que les jeunes filles des villages voisins viennent danser aux abords du chef-lieu d'arrondissement. — George Sand a écrit quelque part : « Les violettes sauvages, au premier jour tiède, au premier rayon de soleil pâle qui les convie, ouvrent leur calice d'azur sur la mousse desséchée. » Mais celles-ci, comme la modestie dont elles sont l'emblème, ont pour devise : « Il faut nous chercher. »

30. — *Oun y-ha gritz Diu habite.* Où il y a des grillons Dieu habite. C'est une croyance populaire que le grillon au

foyer témoigne de la paix que Dieu donne à la maison. « Grillon chantant sur le foyer, Dans toute maison est aimé. » L.-F. Sauvé, *Proverbes de la Basse-Bretagne*. « Femme mieux file en sa maison, Quand elle oyt chanter le grillon. » Genin, *Récréations, etc.*

31. — *Paa benadit jou bau minja, Nou pas per m'en arregoula, mes per moun ame me sauba.* Je vais manger le pain bénit, non pour me rassasier, mais pour sauver mon âme. Ainsi s'exprime la piété Oloronaise, lorsque l'on distribue, à la grand messe, le pain bénit.

32. — *Planta lou higuè.* Planter le figuier. Dans nos campagnes, il n'y a pas de maison qui n'ait tout à côté d'elle un beau figuier. *Autalèu la maysou bastide, Autalèu lou higuè plantat.* Aussitôt la maison bâtie, aussitôt le figuier planté. Le meilleur de nos poètes contemporains, M. Isidore Salles, a fait sur le figuier ¹ des strophes charmantes par la verve et le sentiment qu'il y a mis. Il l'appelle l'*anyou gardien de la maysou*, l'ange-gardien de la maison. — Il faut remonter bien haut pour trouver trace de cette espèce de culte qu'on avait pour cet arbre tutélaire. A Rome, on vénérât, au pied du mont Palatin, le figuier qui avait servi d'abri à la « Louve », la nourrice de Romulus et Rémus. Ce figuier subsistait encore sous Néron, l'an 840 de Rome. Il perdit alors toutes ses branches, et son tronc se dessécha en partie ; ce que l'on regardait comme sinistre ; mais il poussa de nouveaux rejetons ². — « C'est à l'ombre des figuiers que les Orientaux aiment à méditer, à prier, à lire, à converser avec leurs amis. Nathanaël, sous le figuier (*Évang. S. Jean*, ch. I, v. 48), était sans doute en prière, ou lisait quelque prophétie relative au Messie. » — *Que-s benéré lou higuè.* Il vendrait son figuier. Cela signifie que, pour se tirer d'un mauvais pas, pour venir en aide à un ami dans la détresse, on est prêt à tous les sacrifices, à se dépouiller de tout, à « vendre jusqu'à sa dernière chemise », comme on dit en français.

1. — *Debis Gascons* (Devis Gascons), p. 225 ; Paris, impr. L. Hugonis, 1885.

2. — Tacite, *Annales*, XIII, 58 ; voy. Ch. Dezobry, *Rome au siècle d'Auguste*, t. III, p. 34 et 426.

33. — *Que-m maridarèy per Sent-Yan.* Je me marierai à la Saint-Jean. Il est de tradition populaire dans nos montagnes que la jeune fille, pour avoir un mari qui ait beauté et richesse, adresse à Saint Jean cette prière : *Sent Jan, datz-m' u bèt Jan ! Que sie bèt et gran, Qu'haye u bet dequé Ta que'm hasie bibe sens ha ré !* Saint Jean, donnez-moi un beau Jean ! Qu'il soit beau et grand, qu'il ait un bel avoir pour qu'il me fasse vivre sans rien faire ! On chante dans les Landes : *Bère maynade, Prègue Sent Yan Que, dens l'anade, A toun galant Sis maridade.* I. Salles (de Gosse). Belle jeune fille, prie Saint Jean que, dans l'année, tu sois mariée à ton galant. En Bretagne,

Celle qui dans la nuit neuf feux visitera,
Avant la fin de l'an Saint Jean la marira.

BRIZEUX.

M. Léonce Couture, *Revue de Gascogne*, janvier 1887, p. 52, a rappelé que « Saint Jean est invoqué par les filles à marier en Italie, en Suède, en Grèce, en Espagne, etc. ; Ang. de Gubernatis, *Usi Nuziali* (Milan, Trèves, 1869), p. 28-31 ».

34. — *Qu'ha la gatine.* Il a la petite chatte (chez lui). Il est riche, et l'on ne sait d'où lui est venu l'argent. Dans l'esprit populaire, une idée de sorcellerie était attachée à la possession de la *gatine*. Cf. *Us et Coutumes* (au pays de Bigorre), p. 54, par N. Rosapelly ; Paris, Champion, éditeur, 1891.

35. — *Qu'han lou harri sus u punh de sau.* (Les sorcières) ont le crapaud sur une poignée de sel. On disait qu'elles préparaient ainsi un poison, dont elles se servaient pour pervertir les jeunes filles.

*Aquet negre pousou las pousoères damnades
Haran puixs abala a las praubes maynades¹.*

Les sorcières feront ensuite avaler ce noir poison aux pauvres jeunes filles. — *Qu'ha lou harri a l'estujoui.* Voy. ARETTE, p. 9.

1. — Nouvelle Pastorale béarnaise ; Pau, L. Ribaut, libr.-édit., 1881.

36. — *Qu'ha pates a l'œlh.* Il ou elle a des pattes à l'œil. C'est un sorcier, une sorcière. On dit aussi *Crepaut a l'œlh*, crapaud à l'œil. C'était une croyance superstitieuse que sorciers et sorcières, outre les marques du démon sur le corps, avaient à l'œil celles d'une patte de crapaud. « Un chirurgien de Bayonne était fort expert à les découvrir. » J. Bizouard, *Des rapports de l'homme avec le démon*.

37. — *Si la hemne sabè la bertut de l'artemise, Qu'en hauré entre pèt e camise.* Si la femme savait la vertu de l'armoise, elle en aurait entre la peau et la chemise. « Artemis, nom de Diane en grec, secourait les femmes dans leurs maladies ; de là, le nom de la plante qui passait pour être utile dans ces affections. » Littré, *Dictionnaire*.

38. — *Si, a noeyt, nat sourciè boü entra, Hè-t plaà senti, fenoulh, e qu'haura poü.* Si quelque sorcier veut entrer, cette nuit, fais-toi bien sentir, fenouil, et il aura peur. On croyait que les sorciers ne pouvaient pénétrer, par le trou de la serrure, dans aucune chambre où l'on avait suspendu du fenouil à la porte ou près du chevet.

On lit dans la *Flore des Pyrénées* de J. Bergeret, t. II, p. 123 : « Les habitants de la campagne, persuadés que le fenouil a le pouvoir de chasser miraculeusement les démons et les sorciers, cultivent cette plante dans leurs jardins, la font bénir la veille de la Saint-Jean et la suspendent aux toits de leurs édifices. »

39. — *Si ra rose det casau Baxe de cap at houstau, Ara porte ra mourt que hè : gnau !* Si la rose du jardin penche vers la maison, à la porte la mort fait (entendre) « miaou » ! Tel est, dans les montagnes du Béarn, comme dans celles du pays de Bigorre, le langage imagé de la superstition, qui voit dans la rose inclinée vers une demeure le signe d'une mort prochaine. Cf. Eug. Cordier, *Études sur le dialecte du Lavedan*.





II. — PASTEURS

40. — *A cade esquire soun batalh.* A chaque clochette son battant. Il faut bien assortir les choses. En français : « A tel pot, telle cuiller. »

41. — *Aco n'ey qu'arrous.* Cela n'est que de la rosée. Au sens de : c'est peu de chose ; il n'en restera pas trace bientôt.

42. — *A la crabe e au moutou Nou ba lou medix sou.* A la chèvre et au mouton ne convient le même son. Usité au sens du français : « Donner à chaque bête de son foin. » Les Chinois disent : « Bride de cheval ne va pas à un âne. » P. Perny (des Missions Étrangères), *Proverbes chinois*. L'adage béarnais rappelle ce passage de Longus, *Daphnis et Chloé* : « Philotas fit voir comment il fallait souffler pour un troupeau de bœufs, quel son est mieux séant à un chevrier, quel jeu aiment les brebis et moutons : celui des brebis était gracieux ; fort et grave celui des bœufs ; celui des chèvres clair et aigu. »

43. — *A petites oülhes, petitz siuletz.* A petites brebis, petits coups de sifflet. Inutile de faire de grands efforts pour peu de chose. C'est ce que signifie le proverbe français : « A petit chien, petit lien. » — « On ne tend pas un arc d'une grande dimension pour tuer une petite souris. » P. Perny, *Proverbes chinois*.

44. — *A Sent-Miquèu, la lèyt de baque puye au cèu ; En abriu, Que baxe coum u arriu.* A la Saint-Michel, le lait de vache monte au ciel ; en avril, il descend comme une rivière. La pauvreté de l'hiver, les richesses du printemps.

45. — *Aulhe entecade, Loenh de l'aulhade.* Brebis malade, loin du troupeau. « Il ne faut qu'une brebis galeuse pour gâter un troupeau. » Le Roux de Lincy, *Proverbes français*.

46. — *Au moutou, L'esquirou; A l'aulhete, L'esquirete.* Au mouton, la sonnette; à la petite brebis, la clochette. En français: « A petit mercier, petit panier »; ou « Petit queue, petit pot et petit feu ». Le Roux de Lincy, *Proverbes fr.* En latin: « Parvum parva decent. »

47. — *Caa de dues cabanes, la coude que-u pen.* Chien de deux cabanes, la queue lui pend. « Nul ne peut servir deux maîtres. » Dans les *Proverbes basques* d'Oihenart: « Le chien qui est à deux maîtres, a sa mangeaille placée bien haut. » En Piémont: « L'aso d'doi padron, la coa ai peila », l'âne de deux maîtres, la queue lui pèle. F. Malval, *Choix de proverbes, etc.*

48. — *Coum la lèyt a la cautère.* Comme le lait à la chaudière. Chose qui va, monte, personne qui s'emporte, se monte, « comme une soupe au lait ».

49. — *Coum lous corns de la baque.* (Cela paraît) comme les cornes de la vache. En français: « Comme le nez au milieu du visage. »

50. — *Da r aulhe sens era laa.* Donner la brebis sans la laine. Dans les Ardennes, on dit: « Vinde se pourcai et warde l' laur. » Vendre son cochon et retenir le lard. Vouloir tirer le prix et garder la chose. *Revue des langues romanes*, 1878, p. 70. Mais, selon la maxime de la Coutume de Paris, art. 273: « Donner et retenir ne vaut. »

51. — *Era may deras oülhes n'ey pas mourte.* La mère des brebis n'est pas morte. Se dit de toute perte qui est réparable. « Plaie d'argent n'est pas mortelle. »

52. — *Esquire-batalhade.* Sonnaile frappée du battant. Personne qui caquette au plus dru, personne qui va tambour-battant.

53. — *Esquire sens batalh.* Clochette sans battant. Ce qui est incomplet, toute chose dont on ne peut se servir; l'individu qu'on appelle en français « une nullité ». Dans le Rouergue:

« Be sons bestial, compono sons botál. » Biens fonds sans bétail, cloche sans battant. Vayssier, *Dictionnaire*. En provençal (traduit des *Pensées d'une Reine* ; Elizabeth de Roumanie, CARMEN SYLVA) : « Un oustau sënso enfant es uno campano sënso matau. » Une maison sans enfants est une cloche sans battant. *Revue des langues romanes*, sept. 1883, p. 147.

54. — *Esquirole*. La génisse qui porte la sonnaïlle, marchant en tête du troupeau. — Jeune personne qui se fait remarquer par sa fierté. Au XIII^e siècle, les prédicateurs comparaient « la danseuse chargée de conduire la danse à la génisse qui marche en tête du troupeau, faisant sonner sa clochette ». Lëcoy de La Marche, *La Chaire française au moyen âge*, p. 413 ; Paris, Didier, libr.-édit., 1868.

55. — *Gaha la betère per lous pintous*. Saisir la génisse par ses bien petites mamelles. Avoir bonne chance dans une affaire. (Le *pintou*, au sens propre, est une petite mesure de capacité.)

56. — *Goarda-s la baque e minja la lèyt*. Littéralement : Conserver la vache et manger le lait. Dépenser les revenus sans toucher au capital.

57. — *Lexa lou pèxe per lou bela*. Mot à mot : laisser le paître pour le bêler. « Lâcher la proie pour l'ombre. » (*Bela*, bêler ; — soupirer, désirer ardemment.)

58. — *Lou qui nou ha crabes et ben crabot, Tira d'oun lou pot* ? Il n'a point de chèvres et il vend un chevreau ; d'où a-t-il pu le tirer ? Un individu qui a des ressources de provenance suspecte. Le proverbe provençal, analogue au nôtre, est plus explicite : « As ges d'abiho, e vèndes mèu ? Sies un laire, Miquèn. » Tu n'as point d'abeilles, et tu vends du miel ? Tu es un voleur, Michel.

59. — *Moutous, pastous, Tounutz toutz*. Moutons, pasteurs, tous tondus. Se dit quand il faut payer l'impôt ; au sens de l'adage français : « Il n'est pas toujours saison de brebis tondre » ;

traduit en béarnais, *N'ey pas toustemps qui las aulhes se tounin*, dans le recueil de MM. Hatoulet et Picot.

60. — *Ni per bèt ni per lèd, Nou lèxes la cape ni lou brespè.* (Proverbe du recueil de MM. Hatoulet et Picot.) Ni par beau (temps) ni par laid, ne laisse la cape ni le goûter. Dans les *Proverbes del vilain*, Ms. de la Bibliothèque d'Oxford : « E par pluie et par bel deit l'emporter sa chape. »

61. — *Pèixe a l'arrous.* Paître à la rosée. C'est nuisible aux troupeaux. Mais, on le dit particulièrement pour signifier que celui qui « court le guilledou », s'en trouve fort mal quelquefois.

62. — *Que las pèix courtes.* Il les paît courtes, il paît les (herbes courtes). S'applique à toute personne dont les affaires vont mal, qui est dans la gêne.

63. — *Que ba plaa la mujete.* La saison sera bonne. (La *mujete* est l'herbe des premiers jours du printemps.)

64. — *Qu'en biè atau At pastou qui-s lèxe ra cape en hous-tau.* Il en vient ainsi (voilà ce qui arrive) au pasteur qui a laissé la cape à la maison. Il mésarrive à celui qui a été imprévoyant. « Prudence est mère de la sûreté. »

65. — *Que-ns beneram plus lèu la salière y la cape.* Nous vendrons plutôt la salière et la cape. (La *salière* est le petit sac à sel que les pasteurs portent toujours attaché à la ceinture lorsqu'ils gardent leurs troupeaux.) Notre proverbe est usité dans les circonstances où l'on dit en français : « Je vendray plustost jusques à ma dernière chemise. » Le Roux de Lincy, *Proverbes français*, t. II, p. 163.

66. — *Que-u se seque lou grulh.* Son « greuil » se sèche. Il est malheureux, rien ne lui réussit. (Le *grulh* est un laitage que vendent les pasteurs ; il est fait du résidu du lait converti en fromage.)

67. — *Que y-ha mey de crabères a las comes que dehore crabes.* (Jeu de mots : *crabères*, maquereaux, taches de rougeur aux jambes, lorsque l'on s'est chauffé de trop près ; *crabes*, chèvres.) Les pasteurs disent ainsi que l'hiver est très rigoureux : Il y a plus de maquereaux aux jambes que de chèvres dehors.

68. — *Qu'ha la crabe a la sau.* Il a la chèvre au sel. Usité au sens de : Il a des provisions, ou ses affaires vont bien. — *Qu'han lèyt a la caudère.* Ils ont du lait à la chaudière. Des gens qui sont dans l'aisance, qui ont du bien-être.

69. — *Qui bié amigalha-s et Pigou, Qu'èy u layrou.* Qui vient se faire un ami du *Pigou* (chien de garde du troupeau) est un larron. Il s'agit du « ravisseur » qui vise la bergère plutôt que les brebis. Cf. *Évangile de Saint Jean*, ch. X, v. 1 : « Celui qui n'entre point par la porte dans la bergerie, mais qui y monte par un autre endroit, est un voleur et un brigand. »

70. — *Qui-s peix la punte, Se peix la yunte.* Qui paît la pointe (de l'herbe), n'a point de fourrage à mettre en grange. (*Yunte*, quantité de fourrage que contient l'espace entre deux chevrons de la charpente de la grange.) Le proverbe se dit des gens qui « mangent leur blé en herbe ». Cf. Eug. Cordier ; *Études sur le dialecte du Lavedan*.

71. — *Quoand bed de bètz coulhou, Que ditz qu'èy u marrou.* On se moque ainsi de quiconque veut faire l'habile sans l'être. En français décent : « Devin de Montmartre, qui devine les fêtes quand elles sont venues. »

72. — *Si no y-ha senhau, No y-ha carnau.* S'il n'y a point de signe (que le bétail ne peut aller paître en tel lieu), il n'y a pas droit de saisie.

73. — *Ta-s harta de lèyt nou cau espoupa l'aulhe.* Pour se rassasier de lait il ne faut pas arracher la mamelle à la brebis. Pour vouloir trop tôt être riche « ne tuez pas votre poule aux œufs d'or ».

74. — *Tat loup er' anhère.* Au loup la jeune brebis. Que la jeune fille se gare du libertin. En provençal, dans un sens plus général : « Fasès vous fedo, loup vous manjara. » En italien : « Qui pecora si fà, li lupo se la mangia. » En français : « Qui se fait brebis, le loup le ravit. » — Cf. *Romania*, VI, p. 80.

75. — *Tatz courbas Ere aulhe poeyride nou pud pas.* Pour les corbeaux la brebis pourrie ne pue point. S'applique à ceux qui recherchent la satisfaction des appétits grossiers, du vice ignoble. Les Basques disent : « Les corbeaux vont à la charogne. » Voy. *Prov. d'Oihenart*.

76. — *Tout so qui ey a la cour, qu'ey deu marrou.* Tout ce qui est à la cour (au bercail) est du béliet. Dans le Rouergue : « Tout ce qui nays dins lou porgue es del porgossiè. » Tout ce qui naît dans le parc est du maître du parc. Vayssier, *Dictionnaire*. En français, xv^e siècle : « Qui que saille nostre jument, le poulain en est nostre. » Cf. latin : « Is pater est, quem..... nuptiæ demonstrant. »





III. — AGRICULTEURS

77. — *Aci, que y-ha trop de mèstes, Disè lou harri debat l'arrascle.* Ici, il y a trop de maîtres, disait le crapaud sous le sarcloir. On est bien malheureux, et l'on ne peut qu'être accablé, lorsqu'on a plus d'un maître à subir. En français, *xiii^e siècle* : « A deables tant de maistres, Dist le crapòs à la herse. »

78. — « *Aci qu'ey l'alh,* » *disè la cebe.* Ici est l'ail, disait l'oignon. Usité au sens de « la pelle se moque du fourgon ». En basque : « Le hibou dit à la pie grosse tête. » Oihenart, *Proverbes*. En provençal : « *Lo peyrol mascaro la sartan* », le chaudron salit la poêle.

79. — *Aco n'ey pas pourga castanhes.* Cela n'est pas éplucher des châtaignes. Se dit pour ce qui n'est point aisé à faire. Dans *La Curne de Sainte-Palaye*, au mot « chastagne », pour signifier ce n'est pas là s'amuser de choses frivoles : « Cela n'est pas peler chasteignes. »

80. — *Affrayra-s dab yentz de soun esclop.* Faire société avec des gens de son sabot (de son espèce). « Ne nous associons qu'avecque nos égaux. » *La Fontaine, Fables.*

81. — *Agusa yungs peu petit cap.* Aiguiser des joncs par le petit bout. S'occuper de choses inutiles, perdre son temps. — *Semia agulhes.* Semer des aiguilles. Voy. *ANONYME*, p. 6.

82. — *A la Candelère, Toque lou c. a l'auque bère, Si l'oeu nou ha, Que l'habera.* A la Chandeleur, touche le croupion à l'oie ; si elle n'a l'œuf, elle l'aura (bientôt). Se rapporte à la ponte de l'oie, dès les premiers jours de février. *L'auque bère*, l'oie belle, c'est la couveuse. — « A la Saint-Mathias (24 fév.), l'œuf

est au c. de la cane. » Voy. *Proverbes de la Basse-Bretagne* par L.-F. Sauvé. — A *Sente-Agathe, Toque l'oeu a l'aucate, Si nou l'ha, Hè-la toustà*. A la Sainte-Agathe (5 février), touche si l'oie a l'œuf ; si elle ne l'a, fais-là rôtir. En provençal : « A Santo Aneto tastou l'iou a l'auqueto. » A la Sainte-Anne on tâte l'œuf à l'oie. Mistral, *Dictionnaire*.

83. — A *l'arrequé torte, Lou boun Diu que-n y porte*. Au sillon (fait) de travers, le bon Dieu en porte. Si le laboureur a mal tracé son sillon, il s'en remet « à la grâce de Dieu ».

84. — A *miey jenè, Miey palhè ; A miey heurè, Miey graè, E lou porc sancè*. — A la mi-janvier, mi-pailler (la meule de paille, réduite de moitié) ; à la mi-février, mi-grenier (grenier à moitié plein), et le porc entier (la salaison conservée). Ainsi pourvus à cette époque de l'année, les gens de la campagne ont, pour eux et pour leurs bêtes, de quoi arriver aux mois où se renouvellent les provisions. Dans le Lavedan (H^{tes}-Pyrénées) : « Ta Sent Bertran de zé, Miey gra, miey palhè, miey hé, E porc entier. » A la Saint-Bertrand de janvier, que de ton grain te reste la moitié, de ta paille la moitié, de ton foin la moitié, Et que ton porc soit entier. Dans la Basse-Bretagne : « A la Chandeleur, Cachez les chandeliers Et brisez les quenouilles ; Le grain demi-consommé, l'an demi-écoulé, La semence prélevée, A l'aise se sent le maître de la maison. » — Les proverbes suivants sont de la Vienne et des Hautes-Alpes : « En février, moitié en grange et moitié en grenier » ; — « En mitan février, mitan grange, mitan grenier ¹. » En italien : « Mezzo gennaio, mezzo pane e mezzo pagliaio. » — Cf. Proverbes fribourgeois, *Romania*, t. VI.

85. — *An de cepère, An de misère*. Année de beaucoup de champignons, année de misère. — *An de glandère, An de hartère*. Année qui produit beaucoup de glands, année de grande abondance. (*Hartère*, de *hart*, rassasié, gorgé, repu.) — *L'an de*

1. — *Proverbes et Dictons Agricoles de la France* (Paris, Berger-Levrault, 1872). — Il y aurait plus d'une inexactitude à relever dans ce recueil ; si j'en juge d'après ce qui est relatif aux Basses-Pyrénées, on y a attribué à divers départements des proverbes qui ne leur appartiennent point.

l'esquilhoutère, L'an de la misère. Année d'abondance de noix, année de misère.

86. — *Aquiu qu'ey l'alh.* Là est l'ail. Voilà ce qui pique, ce qui est cuisant ; voilà la difficulté. Au ^{xvii}^e siècle : « Aquì qu'es l'ail, lou gran mau qu'es aquiù. » Là est l'ail, le grand mal est là. Voy. *Poésies Gasconnes*, J. G. d'Astros, t. II, p. 322 ; Paris, librairie Tross, 1869.

87. — *Arrid, tistèt ! Las hìgues que soun madures.* Ris, panier ! Les figues sont mûres. Au sens de : prenez, soyez content ; voilà qui vous fera plaisir.

88. — *Arrous deu printemps Ta las herbes balin hems.* Rosées de printemps pour les herbes valent fumier.

89. — *A Sent-Andreu, Mate lou porc, estaque lou boeu.* A la Saint-André (30 nov.), tue le porc, attache le bœuf. — *Per Sent-Andreu, Lou qui haye porc, que-u de seu peu.* A la Saint-André, quiconque ait porc, qu'il lui donne sur le poil (qu'il le tue).

90. — *A Sent-Bernat, Dalhe lou prat.* A la Saint-Bernard, fauche le pré.

91. — *A Sente-Catherine, Que lou roument sie roumerine.* A la Sainte-Catherine (25 nov.), que le blé ait germé, que l'herbe commence à poindre. (*Roumerine*, herbe de froment qui point.) Cf. « A la Saincte-Catherine, Tout bois prend racine. » Pluquet, *Contes pop. et Proverbes*.

92. — *A Sent-Miquèu, la liouse s'en tourne tau cèu.* A la Saint-Michel, la graine de lin s'en retourne au ciel. Pour que le lin vienne bien, il faut qu'il soit semé avant le 29 septembre. — *A Sent-Miquèu, lou brespè moute au cèu.* A la Saint-Michel, le goûter monte au ciel. Les journées étant courtes, il n'y a plus de repas entre le dîner et le souper. Même proverbe dans le Rouergue : « Per Sont-Miquèl, Lou desperti mouónto ol cèl. » En français, pour constater qu'à cette date l'hiver approche, on

dit : « A la Saint-Michel, La chaleur remonte au ciel. » — *A Sent-Miquèu, Pele l'abelhe e taste lou mèu.* A la Saint-Michel, pèle (tue) l'abeille et goûte le miel.

93. — *A toustemps da, lous cassous que-s sequen.* A toujours donner (des glands), les chênes se séchent. On le dit, pour refuser aux personnes qui demandent encore, après avoir beaucoup reçu. — *Lou cassou lou mey hort que-s seque.* Le chêne le plus fort se sèche (finit par sécher). — Mais, pour signifier que, seuls, les bienfaits de Dieu sont inépuisables, le français s'exprime ainsi : « Les pommiers ne vieillissent point pour donner des pommes. »

94. — *Au bosc, oun bed mey de hoelhes que d'arbres.* Dans la forêt, on voit plus de feuilles que d'arbres. On trouve dans le monde plus de têtes légères que d'esprits rassis, « plus de fous que de sages ».

95. — *Au cabelh clabat, eslayet d'agreu.* A l'épi fermé (dont les grains tiennent fort), fléau de houx. « A dur âne, dur aiguillon. » Le Roux de Lincy, *Proverbes fr.*

96. — *Au camp qui marle porte, Deu marcat dinè s'emporte.* Qui porte de la marne au champ, du marché emporte de l'argent. La bonne culture enrichit. « Creusez, fouillez, bêchez... Le travail est un trésor. » La Fontaine, *Fables*. — On dit aussi au même sens : *La marle hè pourta l'agulhade d'aryent.* La marne fait porter l'aiguillade d'argent.

97. — *Au mouyt entre l'escasse.* Au (sol) mou entre l'échasse. Les Basques disent : « Dans une terre molle, il est facile de faire un grand trou. » *Guide et Manuel fr.-basque* ; Bayonne, 1861.

98. — *Balent coum l'aygue deu barat.* (Un indolent, un paresseux, un individu inerte) qui ne remue pas plus que l'eau du fossé.

99. — *Barreyadou de harie, amassadou de bren.* Qui répand la farine et amasse le son. Dans le *Dictionnaire languedocien* de l'abbé de Sauvages : « Destrech au bren e largan a la farine. »

100. — *Bau chic la palhe, Quoand lou blat n'ey hore.* Peu vaut la paille, quand le blé en est hors. — *Qui n'ey argentat, Goayre d'amicx n'ha troubat.* Qui n'a pas d'argent, n'a guère trouvé d'amis. « Vil est tenu partout qui rien n'a. » Le Roux de Lincy, *Prov. fr.*

101. — *Bouixa la rée dab ue serbiète de mesplè.* Essuyer le dos avec une serviette de néflier. Battre à coups de bâton. Dans la partie du Béarn qui confine au pays de Bigorre : *Freta etz os Dab engoent det bos.* Frotter les os avec de l'onguent du bois. En français, dans le langage populaire : « Donner une frottée » à quelqu'un, lui « frotter les reins ». On dit aussi en anglais : « To rub a man down with an oaken towel », frotter avec une serviette de chêne. Alf. Delvau, *Dict. de la langue verte.*

102. — *Bouta habes au toupïi.* Mettre des fèves au pot. S'emploie au sens figuré du français : « Cela fait bouillir la marmite. » — *Tourna tira habes deu toupïi.* Revenir à tirer des fèves du pot. Revenir à la santé, reprendre des forces ; rétablir ses affaires.

103. — *Cade arbe ha soun ouble.* Chaque arbre a son ombre. Chacun a son défaut.

104. — *Cade heretè Plante soun beryè.* Chaque héritier plante son verger. Celui qui hérite s'empresse de faire acte de maître. A Cognac (départ. du Gard) : « Chaco éritié Tanjo soun escalîè. » Chaque héritier change son escalier. Fesquet, *Revue des langues romanes.* Cf., dans le Rouergue : « Cado heritiè Dieu plonta soun poumiè. » Chaque héritier doit planter son pommier, « parce que, dit M. Vayssier, le pommier ne vit guère plus qu'une génération d'hommes ». Si, au lieu de *dieu*, doit, on mettait *bouol*, veut, le proverbe du Rouergue serait de même sens que le nôtre.

105. — *Coelhe l'arrague.* Cueillir la fraise. Prendre ce qu'il y a de meilleur, d'excellent.

106. — *Da cuje.* Donner citrouille. Renvoyer quelqu'un, sans lui accorder ce qu'il demande ; c'est presque lui « donner

un camouflet ». *Moussou curè que l'ha dat cuje*. M. le curé lui a donné citrouille. Se dit de la personne à qui l'on sait que le confesseur a refusé l'absolution.

107. — *De hemnes y de dalhes, Nou y-ha qui las escaye*. De femmes et de faucilles, il n'y a pas qui les rencontre bonnes (qui en trouve de bonnes). En prenant femme, en achetant faucille, rarement on tombe bien.

108. — *De l'arrague a la mesple, Que troubaras qui-t neu-reixque; D'aquiu enla, Que t'en cau cerca*. De la fraise à la nèfle, tu trouveras qui te nourrisse ; de là en avant, il faut t'en chercher. Durant la belle saison jusqu'aux premiers froids, on a de quoi donner ; il n'en va pas toujours de même pendant l'hiver.

109. — *En tout chin lou soenhant, Lou cassou que bad gran*. En le soignant lorsqu'il est tout petit, le chêne devient grand. Qu'on élève bien les enfants, on en fera des hommes, à leur avantage et au profit de la société. On lit dans les *Proverbes de Salomon*, XXII, 6 : « Instruis le jeune enfant à l'entrée de sa voie ; lors même qu'il sera devenu vieux, il ne s'en retirera point. »

110. — *Faute de pome, Que-s cau arrouganha lou perou*. Faute de pomme, il faut ronger le trognon. « Faute de grives, on mange des merles. »

111. — *Gare a d'autres perulhes ! Gare à d'autres prunelles ! Gare d'autres coups, d'autres périls*. — « Un jour, Sully, accourant pour prévenir Henri IV des manœuvres de l'ennemi, le trouva en train de secouer un beau prunier de damas blanc. Pardieu ! Sire, lui cria-t-il, nous venons de voir passer des gens qui semblent avoir dessein de vous préparer une collection de bien autres prunes que celles-ci et un peu plus dures à digérer. » A. Delvau, *Dictionnaire de la langue verte*.

112. — *Habé dalhès*. Avoir des faucheurs (pour la fenaison). Avoir une affaire qu'on ne peut remettre à un autre moment, à

un autre jour. Il n'y a pas un instant à perdre, lorsqu'on fait les foin, de peur d'un changement de temps.

113. — *Habé u broc au pèe.* Avoir une épine au pied. Se dit pour signifier avoir un souci, une inquiétude. — *N'ey pas ad aquet pèe qui a lou broc.* Ce n'est pas à ce pied qu'il a l'épine. « Ce n'est pas là que le bât le blesse. »

114. — *Ha coum qui escoude cerises.* Faire comme (celui) qui ôte queue aux cerises. (On le dit aussi avec *higues*, figues.) Agir sans effort, avec la plus grande facilité, comme celui « qui enfle des perles ».

115. — *Hica la maa aus arraguès.* Mettre la main aux fraisiers. Être trop entreprenant. Dans Goudelin : « Un parel de majofos », une paire de fraises ; « les poupels » ; ce qui rappelle ce vers de Ronsard :

Dont le bouton ressemble une fraise nouvelle.

116. — *Hica-s grèix a las toupies.* Mettre de la graisse dans les grands pots. S'approvisionner, être prévoyant. — « Mettre du foin dans ses bottes. » — « Faire ses choux gras. »

117. — *Houtye-m, en quin temps que-m houtyes, Mes en may que-m rehoutyes, Que-t darèy bii Qui-t hara droumi.* (La vigne recommande au vigneron de la bien travailler) : Bêche-moi, en quelque temps que tu me bêches, mais au mois de mai bêche-moi de nouveau, je te donnerai du vin qui te fera dormir. (On sait que Noé, ayant savouré le jus de raisin, qu'il avait trouvé bon, s'endormit.) — *Hod-me pregoun, Talhe-m ardoun, Tire-m la mousse, Que-t plearèy la bousse.* Houe-moi profond, taille-moi rond, ôte-moi la mousse, je te remplirai la bourse. — Dans les Cévennes, on dit : « Poudo-mi davans que ploure, Foi-mi davans que bourre, Majenco-mi davans flouri, Ti farai veure de bon vi. » Taille-moi avant que je pleure, bêche-moi avant que je bourgeonne, épampré-moi avant que je fleurisse, je te ferai boire du bon vin. — « En mars me lie, mars me taille, Je rends prou quand on m'y travaille. » *Calendrier des bons Laboureurs*, 1618 ; L. R. de Lincy, t. I, p. 88.

118. — *L'aboundance que bien de la branque.* L'abondance vient de la branche. Année de fruits, année d'abondance.

119. — *La boutique deus paysaas.* La boutique des paysans. Les champs. C'est par le travail qu'ils se procurent là ce qui leur est nécessaire.

120. — *La poï que goarde la binhe.* La peur garde la vigne. — Cf., dans le *Psaume* 110 : « Initium sapientiae timor Domini », la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse.

121. — *Laura dab l'os Bertran.* Labourer avec l'os Bertrand (le coccyx). Être enterré depuis longtemps. (*L'os Bertran* est cité dans un étrange document béarnais de 1545, publié par Laurent Joubert, *Erreurs populaires, etc.*, t. V, ch. 4, Bordeaux, 1570. Voy. *Œuvres complètes d'Ambroise Paré*, collationnées, etc., par J.-F. Malgaigne, III, p. 666 ; Paris, Baillière, 1841.)

122. — *Laura dab saumeles.* Labourer avec de petites ânesses. En provençal : « Se laboures em' uno saumo, Auras jamai un bon gara. » Si tu laboures avec une ânesse, tu n'auras jamais un bon guéret. Notre proverbe s'emploie aussi pour signifier faire les choses petitement.

123. — *L'hoerdi au brasoc, Lou roument au hagnoc.* (Il faut semer) l'orge en terre meuble comme cendres (*brases*), le froment en terrain mou (*hagne*, boue). Dans le Rouergue : « Lou froument dins lou bouillas, E lou ségol (seigle) dins lou cendrás. » Vayssier, *Dictionnaire*.

124. — *Lou bii e la lèyt coum Diu l'a hèyt.* Le vin et le lait comme Dieu l'a fait (les a faits). Lait et vin ne sont bons que lorsqu'ils sont naturels.

125. — *Lou boun Diu castanhes da A qui nou las se sap pela.* Le bon Dieu donne des châtaignes à qui ne sait se les peler. Cf. « Il ne sait pas son pain manger ; » — « Être comme l'abbé Rognonet, Qui de sa soutane ne put faire un bonnet. » L. R. de Lincy, *Proverbes fr.*, t. II, p. 210 et p. 63.

126. — *Lou coaresme deus paysaas.* Le carême des paysans. Dès le mois de septembre, certaines provisions, dans les maisons de la campagne, sont presque épuisées ; on les ménage parcimonieusement jusqu'au mois de décembre, où l'on fait celles de l'année qui va commencer.

127. — *Loung coum la hami de may.* Long comme la faim de mai. (En français : « Long comme un jour sans pain. ») Au mois de mai, le paysan est dans le besoin, il lui tarde de faire la moisson. On dit dans le Lavedan (H.-Pyr.), comme dans les montagnes du Béarn : *Quand era gesta louris, Hami pet pays ; Quand era gesta hè cric-cric, Adiu, hami, adiu te dic.* Quand le genêt fleurit, la faim par le pays ; quand le genêt fait « cric-cric », adieu, faim, adieu je te dis. Le genêt fleurit le mois de mai, il y a manque de provisions ; le genêt est sec, il pétille (*cric-cric*) en août et septembre ; ce sont des mois d'abondance. Eug. Cordier, *Études sur le dialecte du Lavedan*. Cf. provençal : « Entre la daïo et lou voulam (entre la faux et la faucille), Lou païsan mor de fam. »

128. — *L'u que segouteix lou plèix, E l'autre qu'amasse las amoures.* L'un secoue la haie, et l'autre ramasse les mûres. « Raton tire les marrons du feu, Bertrand les croque. » En provençal : « Coulau bat lou bouissoun, e Toni pren la lèbre. » — « Amis, vous batez les buissons, Dont aultres ont les oisillons. » *Livre du Voir-dit* de Guillaume de Machaut. Les Italiens ont ce vieux proverbe : « Cavar le castagne dal fuoco Con le zampe del gatto » ; et les Espagnols : « Uno levanta la caza, y otro la mata. »

129. — *Mey de bren que de harie.* Plus de son que de farine. Plus de mauvaises qualités que de bonnes. S'emploie aussi à l'adresse des gens qui donnent « plus de sauce que de poisson ».

130. — *Minya coum u baradè.* Manger comme un homme dont le métier est de creuser des fossés. (*Baradè*, de *barat*, fossé.) On dit aussi : *Minya coum u dalhayre.* Manger comme un faucheur. Usité dans la partie du Béarn qui avoisine les Hautes-Pyrénées.

131. — *Nou cau pas trop usa la haus, Si bolin que coupe la touye.* Il ne faut pas trop user la faux, si l'on veut qu'elle coupe l'ajonc. Se dit au sens de : « Qui veut voyager loin, ménage sa monture. »

132. — *Nou soun pas paysaas toutz lous qui porten l'agulhade.* Ne sont point paysans tous ceux qui portent l'aiguillade. « Sous une meschante cappe se trouve souvent le bon facteur. » Oihenart, *Proverbes basques*.

133. — *Nou y-ey pas jamey l'esclop, que nou-y sie la gansole.* Le sabot n'y est jamais, que la garniture de cuir n'y soit. L'un ne va pas sans l'autre.

134. — *Oun y-ha trouncxs, que y-ha estères.* Où il y a des troncs, il y a des copeaux. En Provence : « Quau a de gros bos, fai asclo. » Qui a du gros bois fait des bûches.

135. — *Per la ribère que sèguen nau ; Segadou, sègue caus ! La palhe qu'ey courte E lou blat qu'ey bou.* Dans la plaine, neuf (hommes) moissonnent ; moissonneur, scie près de la terre ! La paille est courte et le blé est précieux. F. Rivarès, *Chansons et airs pop. du Béarn*. — Variante : *Cabbat aqueste plane, Nau caars de roument y-ha, E lous segadous qui-u sèguen Que soun de brabes gens. La palhe n'ey daurade E lou cabelh d'argent.* Vers cette plaine, il y a neuf chars de froment, et les moissonneurs qui le faucillent sont de braves gens. La paille est dorée, et l'épi d'argent. Cf. *Au Pays de Bigorre* par N. Rosapelly ; Paris, Champion, 1891.

136. — *Ploura coum ue bit talhade.* Pleurer comme une vigne (récemment) taillée. Verser d'abondantes larmes ; « pleurer comme une fontaine ».

137. — *Que ba mau ta la roumendade, Si may nou la lèxe cabelhade.* Ça va mal pour les froments, si mai ne les laisse pas avec les épis formés.

138. — *Que hè ouble de-d'hore lou naz.* Le nez fait ombre de bonne heure. Dans le langage des laboureurs, au sens de : le soleil descend vite, les journées sont courtes.

139. — *Qu'en sort boune harie.* Il en sort bonne farine. L'affaire va bien ; on aura un bon résultat.

140. — *Qu'en y ha de toutes en ue mate de sabius.* Il y en a de toutes dans un assemblage de branches d'osier. Dans un amas de choses, dans une réunion de personnes, choses ou personnes ne sont pas également bonnes. — *En ue tusque d'aberaus qu'en y ha de toutz.* Sur un noisetier touffu, il y a de bonnes et de mauvaises noisettes.

141. — *Que s'empleara mantu clot de marlère.* Il se remplira (d'eau) maint trou de marnière. Se dit au même sens qu'en français : « Il passera bien de l'eau sous le pont. » Le Roux de Lincy, *Proverbes fr.*, t. I, p. 66.

142. — *Que s'ha cracat toutz lous aberaas.* Il a croqué toutes ses noisettes. Il a mangé tout son avoir ; il ne lui reste plus rien.

143. — *Qu'ey a la caus.* Il est (il se tient) au tronc. Il est soutenu, appuyé ; il est avec les forts, les puissants. Les Espagnols disent (voy. *Don Quichotte*, XXXII, p. 2) : « Quien a buen arbol se arrima, Buena sombra le cobeja. » Qui s'appuie à bon arbre, bonne ombre le couvre.

144. — *Qu'ey coum touyes.* Il est comme ajoncs. Un individu qui a un caractère désagréable, peu commode. En français, « un hérisson », et dans le langage populaire « un crin », il est comme un crin. — On dit aussi, en béarnais, au même sens : *Broc d'ar-ranhou.* Une épine de prunellier. — *Dous coum u punh d'our-tigues.* Il est doux comme une poignée d'orties.

145. — *Qu'ey en sas praderies.* Il est en ses prairies. Se dit de celui qui est dans l'aisance, qui a toutes les commodités de la vie.

146. — *Qu'ey esclop deu sou pèe.* C'est sabot de son pied. Voilà qui lui convient ; « Ça le chausse ». — En français : « Il a bien trouvé chaussure à son pied » signifie aussi « il a rencontré qui lui peut résister ». Oudin, *Curiosités françaises*.

147. — *Qu'ha lou c. bou ta semia milh.* Se dit de quelqu'un qui a peur. Usité dans tout le Midi : « Un gran de mil li taparié lou cueu. » *Revue des langues romanes*, 1882, VII, p. 31. En français : « On lui boucherait le c. d'un grain de millet. » L. R. de Lincy, *Prov. fr.*, t. I, p. 213.

148. — *Qu'ha lèu hourneyat.* Il a vite enfourné. Il a vite mangé tout son bien.

149. — *Qu'ha arraditz a la terre.* Il a des racines en terre. Celui qui « a des biens au soleil », le propriétaire foncier.

150. — *Qu'habetz a respoune ad aco ? Ni habes ni ceses.* Qu'avez-vous à répondre à cela ? Ni fèves ni pois. Rien de bon.

151. — *Qu'ha castanhat.* Il a récolté les châtaignes. Il ne lui reste plus rien à faire, ou il a tout dépensé. (La récolte des châtaignes est la dernière de toutes. Pour la faire, on frappe les branches du châtaignier à coups redoublés, jusqu'à ce qu'il ne reste plus de fruits sur l'arbre.) Notre proverbe rappelle celui-ci : « Adieu, paniers, vendanges sont faites. »

152. — *Qui au bosc deu senhou pren u aglan, Qu'eu deu u cassou au bout de cent ans.* Celui qui dans le bois du seigneur prend un gland, lui doit un chêne au bout de cent ans. On disait en fr., ^{xv^e} siècle : « Qui mange de l'oye de roi, cent ans après en rend la plume. » Le Roux de Lincy, *Prov. fr.*, t. II, p. 494.

153. — *Qui boü peres haura perous.* Qui veut des poires aura des trognons. Se dit de l'ambitieux déçu.

154. — *Qui nou ha ni boeu ni aret, Nou laure quoad boü.* Qui n'a ni bœuf ni charrue, ne laboure pas quand il veut. Usité

aussi dans le Lavedan. Eug. Cordier, *Études sur le dialecte, etc.* En citant ce proverbe, on a mis *carret*, chariot, au lieu de *aret*, charrue.

155. — *Qui nou pot garbeya, Que s'acountente d'espiga.* Qui ne peut moissonner, qu'il se contente de glaner. (On fait de ce prov. une application particulière au sujet de récoltes qui ne sont pas celles des champs ; — « si vieillesse pouvait ».)

156. — *Qui pause teules e hè tarès, Que plasse arditz a l'interès.* Qui pose des tuiles et fait venir des pousses aux arbres, place de l'argent à intérêt. On gagne à bien entretenir sa maison et ses plantations.

157. — *Qui-s bire de l'hort pouletz e clouque, Ha toustempz hèrbes ta la soupe.* Qui éloigne du jardin poulets et poule-mère, a toujours des herbes pour la soupe. Qui sait prendre ses précautions, ne manque point du nécessaire. Par contre, qui n'a point de vigilance se nuit. Les Provençaux disent : « Au bouié peresous li garri manjon la semenço. » Au laboureur insouciant les rats mangent la semence.

158. — *Quoand la hoelhe deu higuè Ey coum la pàte de l'auquirou, Que cau ha lou brespè E lou bresperou.* Quand la feuille du figuier est comme la patte de l'oison, il faut faire le goûter et le petit goûter. Alors les journées sont longues ; le temps est venu où les travailleurs, dans les champs, doivent faire un repas (*brespè*, diminutif *bresperou*), entre le diner et le souper. « Quand les feuilles se montrent sur le chèvre-feuille grandes comme les oreilles d'une souris, la seconde collation doit être sur le sentier. » L.-F. Sauvé, *Prov. de la Basse-Bretagne*.

159. — *Quoand lou broc es broque, Lou caa hoï que trote; Quoand lou broc ey broucat, Lou caa hoï qu'ha troutat.* Quand l'aubépine fleurit, le chien enragé trotte ; quand l'aubépine est fleurie, le chien enragé a trotté (ne trotte plus). Dans les *Prov. recueillis en Armagnac*, par J.-F. Bladé : « Quant lou broc blanc broto, Lou can hol que troto. »

160. — *Semia roument e lheba arrabuches.* Semer du froment et récolter des raves sauvages. C'est répandre des bienfaits et ne faire que des ingrats.

161. — *Si nou y-ha cabelhs au graè, Nou-y ban arratz ni souritz.* S'il n'y a point d'épis au grenier, les rats et les souris n'y vont point. Les pauvres n'ont pas à craindre les voleurs ; ou bien, certaines relations cessent dès qu'il n'y a plus de profit à en tirer. Un proverbe français du xvi^e siècle dit : « Où y a pain, y a souris. » G. Meurier.

162. — *Ta qui n'ha prues, lous aranhous soun bous.* Pour celui qui n'a point de prunes, les prunelles sont bonnes. « Il vaut mieux manger du pain de son que de n'en manger pas du tout. Oihenart, *Proverbes basques*.

163. — *Terre de mendras, Goarde-la-te quoand l'has ; Terre de puguet, Benetz-la si poudetz.* Terre de menthe, garde-la-toi quand tu l'as ; terre de renouée persicaire, vendez-la si vous pouvez. — *Terre detz cardous, Nou la benies, nou la dous.* On ne peut ni vendre ni donner la terre où poussent les chardons.

164. — *Tiene-s hort au pourè.* Se tenir fort sur le juchoir. Se défendre vigoureusement, ne pas se laisser ébranler. « Être ferme sur ses étriers. »

165. — *Toustemps l'estère que-s semble au hust.* Toujours le copeau ressemble au bois d'où il a été tiré. En italien : « Il ramo al tronco s'assomiglia » ; « La tacca somiglia all' arbore » ; « Ogni pianta serba della sua radice. » Cf. *Romania*, VI, p. 95. — « Tel père, tel fils. »

166. — *Tout blat que-s tourne harie.* Tout blé revient à farine ; au sens où l'on dit en français : « Cela revient au même », ou « l'un vaut l'autre » ; sauf pour l'honneur, dont rien ne peut tenir lieu : *Haunou n'a pas harie.* Honneur n'a point de farine. Dans la Basse-Bretagne : « Mieux vaut pour moi mourir mille fois que perdre mon honneur une fois ; car mon honneur, quand il sera perdu, j'aurai beau le chercher, je ne le trouverai plus. »

167. — *Trop punxe l'aguhlade. Trop point l'aiguillade.* C'est trop poignant, il en cuit trop.

168. — *Trounc acoutat tourne ha bos.* Tronc étété revient à faire bois. (A l'arbre écimé repoussent des branches.) Ce qui est perdu se retrouve ; des ressources qui se renouvellent.

169. — *Unta-s dab oli de cherment.* S'oindre d'huile de sarment. Boire au moment du départ ; prendre des forces avant de se mettre au travail. « Faire jambes de vin. » Laurent Joubert, xvi^e siècle. — « Qui boit bon vin, il fait bien sa besogne. » Ol. Basselin. — Cf. *Poésies Gasconnes* (J.-G. d'Astros), t. I, p. 29 ; Paris, librairie Tross, 1867 :

*Que haré lou dalhaire au prat,
Que haré lou segaire au blat ?*

Que ferait le faucheur au pré, que ferait le moissonneur au blé (si le vin ne les fortifiait) ?

170. — *Yèxin lous brocxs prumè que las eslous.* Les épines sortent avant les fleurs. — (Souvent), on n'arrive à la joie qu'après des peines. « Nulle rose sans épines. »





IV. — MARIAGE

171. — *Aste e Beou que-s mariden a lou, Atau tout qu'ey bou.* Les gens d'Aste et de Béon se marient chez eux, ainsi tout est bien. Voy. ASTE, — BÉON, p. 18.

172. — *Au prumè maridadge lou boun Diu ba, Au segoun que y-embie, Au tès nou-y ba, Y nou y-embie.* Au premier mariage le bon Dieu va, au deuxième il y envoie, au troisième il ne va et n'y envoie. « Il n'y a de (bonnes) fiançailles qu'une fois : Celui qui se fiance à deux, à trois, Va brûler en enfer ; Celui qui se fiance à quatre, Le diable l'emporte à tout jamais. » L.-F. Sauvé, *Proverbes et Dictons de la Basse-Bretagne*, p. 65 ; Paris, Champion, libraire, 1878.

173. — *Bau mey esta mau maridade Que bielhe criticade.* Il vaut mieux être mal mariée que vieille critiquée. — *Que-s maridaré dab lou Cagot de Gabachies.* Plutôt que de rester vieille fille, elle se marierait avec le Cagot de Gabachies. Cela signifie qu'elle prendrait pour mari le dernier des hommes. Voy. OLORON, p. 117.

174. — *Bère mèyt ta presti maynatyes.* (Beau pètrín pour pètrín des enfants.) Une jeune épousée aux belles formes, *præs-tanti corpore*, qui donnera de beaux enfants, *pulchra faciat te prole parentem*.

175. — *Cousturère maridade, Agulhe espuntade.* Couturière mariée, Aiguille époincée. Il n'y a pas grand mal, si la jeune femme n'a cessé de travailler de son état que pour s'occuper de son ménage et s'acquitter de tous ses devoirs à l'égard de son mari et de ses enfants.

176. — *De l'homî maridat, Nou-n y-ha que la mieytat. De l'homme marié, il n'y en a que la moitié. On l'explique ainsi :*

*L'homî qui pren mouilhè, espouse ue mestresse,
Debiè soun serbidou ; dtau pèrd sa franquesse¹.*

L'homme qui prend femme, épouse une maîtresse (une femme qui commande), il devient son serviteur, et perd ainsi son indépendance. C'est, en latin, la sentence : « *Astrictus nuptiis non amplius liber est* » ; celui qui est lié par le mariage n'est plus libre. Il vaut mieux dire qu'« unis par l'exclusive amitié de l'hyménée », homme et femme sont la moitié l'un de l'autre. En français, dans le langage populaire, « moitié » signifie l'épouse. Les Anglais disent avec plus de respect : « *The better half.* »

177. — *Die de nouce, l'endoumaa de bèt temps. Jour de noce est le lendemain de beau temps.*

*Hique-t, la nobi, la maa soù cap ;
Ploure lou temps qui-has tu tirat !*

Épousée, mets-toi la main sur la tête ; pleure les beaux jours que tu as passés. Dans la Gascogne on a cette variante :

*Nobio, bouto la man sus cap ;
Diguo : boun temps, oun ès anat !
La man sus cap, lou pè sus hour,
E dic adiu a tous bètz jours !*

Épousée, mets la main sur la tête ; dis : bon temps, où es-tu allé ! La main sur la tête, le pied sur le four, et dis adieu à tes beaux jours !

178. — *Gaspè, Gaspè ! B'ès tu de boune bouque ; Que-t prenes tout, y pouret y clouque ! Gourmand, gourmand ! Tu es de bien bonne bouche ; tu prends tout, le poussin et la poule ! Celui qui*

1. — Voy. *Nabère Pastourale Bearnese* (Nouvelle Pastorale Béarnaise), p. 14 ; Pau, L. Ribaut, libr.-édit., 1881.

prend femme et l'enfant illégitime qu'elle a. En français : « Il a pris la vache et le veau. » Le Roux de Lincy, *Proverbes fr.*

179. — *Hérètère, Cap d'ausère.* Héritière, tête d'« oiselle ». On appelle *hérètère*, en Béarn, la fille unique d'une maison. Le proverbe reproche aux *hérètères* d'être vaines de la dot qu'elles doivent avoir, et, pour cela, de se laisser aller à des caprices qui changent comme tourne la tête d'un oiseau. Elles passent aussi pour n'être pas très commodes en ménage. On lit dans la *Société Béarnaise au dix-huitième siècle*, p. 79 : « M^{lle} Darret, héritière, très bien faite, très bien élevée, étoit le plus riche parti qu'il y eut en Béarn ; mais, par la raison précisément qu'elle est héritière, et qu'elle l'est, dit-on, de la manière du Béarn, c'est-à-dire qu'elle voudra maîtriser, elle ne fera toujours coucher son mari sur des roses. » — Dans les *Mémoires du duc de Saint-Simon*, édit. Chéruel, t. VII, p. 32 : « Elle étoit franche héritière, c'est-à-dire riche, laide et maussade. »

180. — *Hilhe de boune maysou Ha la camise mey loungue, que lou coutilhous.* Fille de bonne maison a la chemise plus longue que le cotillon. Elle a plus de linge que d'affiquets. Le grand luxe des riches ménagères étoit d'avoir des armoires remplies de linge. Avaient-elles des filles à marier, elles leur préparaient plusieurs années à l'avance celui qui devait composer leurs trousseaux. Ce n'est pas le meilleur progrès de notre temps, que les affiquets, aujourd'hui, l'emportent sur le linge.

181. — *Hoey a trucxs de maas; Doumaa leca-s.* Aujourd'hui à coups de mains (se battre), demain se lécher (se caresser). Querelles de ménage. « La querelle est la vraie dot de l'hymen. » Ovide, *Art d'aimer*, III, v. 155.

182. — *Hoü dab hole E garioü dab gariote.* Fou avec folle et étourdi avec étourdie. « Des époux assortis. » — *Nou y-ey pas lou pèe descaus, que nou-y sie la pèe-descausse.* Il n'y a pas de va-nu-pieds, qu'il n'y ait une va-nu-pieds. « Il n'est savate qui ne trouve sa savate, à moins qu'on ne l'ait brûlée. » L.-F. Sauvé, *Prov. de la Basse-Bretagne*. — « *Toustemps y-ey Peyrot ta Moun-*

dine. Toujours il y a Pierrot pour Mondine. Dans Rabelais : « Couvercle digne du chaudron. » Proverbe des H.-Pyr. : « Tous-temps Yoan trouba a Yoane. » Toujours Jean trouva Jeanne. Dans le Rouergue : « Cada copel trouquat troubo so coueyfo trouquado. » Chaque étourdi trouve son étourdie qui l'épouse. Vayssier, *Dictionnaire*. « Il n'y a si méchant pot qui ne trouve son couvercle. » Oudin, *Curiosités françaises*.

183. — *La mouilhè nou t'haye la causse.* Que la femme ne t'ait pas (ne te prenne pas) les chausses. Sois le maître chez toi, que ta femme « ne porte pas la culotte ». Recommandation inutile souvent, en Béarn, comme ailleurs. Caton l'Ancien disait : « Nous autres Romains, nous gouvernons tous les hommes du monde ; mais, en même temps, nous sommes tous gouvernés par nos femmes ; donc, ce sont les femmes qui gouvernent l'univers, qui sont les maîtresses. »

184. — *La prumèrè la saume, la segounde la daune.* La première l'ânesse, la seconde la maîtresse. (*Daune*, maîtresse de maison.) Se dit lorsqu'un veuf qui avait malmené sa première femme, en a pris une seconde qui le domine. Dans le recueil de MM. Hatoulet et Picot, au sujet des premières et secondes noccs : *A la prumèrè las doulous, a la segounde lous portous.* A la première les douleurs, à la seconde les doux baisers.

185. — *L'argent tout en u cop, la hemne a pagues.* L'argent tout à la fois, la femme par des à-compte. Se dit des « mariages d'argent », où la cupidité a plus de part que l'affection. La dot reçue, on en jouit, et l'on n'a pour la femme que peu d'égards.

186. — *Las gouvates e las cibades, Oun Diu boü s'en ban semiades.* Les jeunes filles et les avoines, où Dieu veut s'en vont semées. On sème l'avoine en la dispersant ; par le mariage, les filles vont çà et là. « Les filles et les chevaux ne savent pas où sera leur demeure. » *Romania*, t. VI (*Proverbes fribourgeois*). « Entre filios et capelans sabou pa ouñ manjharan lur pan. » L'abbé de Sauvages, *Dictionnaire languedocien*. Filles et prêtres ne savent pas où ils mangeront leur pain.

187. — *Linge pausat, Marit arretardat.* Linge posé (préparé), mari retardé. Le trousseau fait, le mariage manque. « Tel fiancé qui n'épouse pas. » On n'achève pas tout ce qu'on commence. Littré, *Dictionnaire*.

188. — *Lou bent que bentouleye, Lou temps que boü cambia ; Atau qu'ey de gouyates Qui-s bolin marida.* Le vent souffle, le temps veut changer ; il en est ainsi de certaines jeunes filles qui veulent se marier. En fr., dans un sens plus général : « Temps, vent, femme, fortune, Tournent et changent comme lune. » Le Roux de Lincy, *Proverbes fr.*

189. — *Lou coutourliu que-u cante piu-piu.* Le cochevis lui chante « piu-piu ». Un désir qui demande satisfaction, et particulièrement au sens du proverbe breton : « La pie lui pince l'oreille » ; c'est-à-dire elle meurt d'envie de se marier. L.-F. Sauvé, *Proverbes de la Basse-Bretagne*.

190. — *Lou marit descagouteix la hemne.* Le mari fait perdre à la femme sa condition de Cagote. Le mari relève la condition de la femme. Cf. Fr. Michel, *Hist. des Races Maudites*, t. I, p. 94.

191. — *Lou paa deu nobi qu'ey de bren, Lou de la nobi de roument.* Le pain du fiancé est de son, celui de la fiancée de froment. La dot de la jeune femme apporte l'aisance dans la maison du mari. « La fille n'est que pour enrichir les maisons étrangères. » Le Roux de Lincy, *Proverbes fr.*

192. — *Marie-Chourre e Yan Pinsaa Que boulèn ha nouces doumaa ; Mes n'habèn nat boucii de paa, Tabee qu'at haboun a lexa*¹. Le troglodyte et Jean Pinson voulaient faire noces demain, mais ils n'avaient pas le moindre morceau de pain ; aussi ils eurent à le laisser (ils durent renoncer à leur projet de mariage). — Ils furent plus sages que les gens qui ne craignent pas de « marier la faim avec la soif ».

1. — Voy. nombreuses variantes : dans Lavedan (H.-Pyr.) ; dans les *Chants de la Haute-Garonne* (Cénac-Moncaut, *Littér. pop.*, p. 377) ; et dans l'*Armana provençau* de 1879, p. 45.

193. — *Maridatye de Sent-Yausèp, La pègue dab lou pèc.* Mariage de la Saint-Joseph, la sotte avec le sot. On lit dans une *Note*, t. II, p. 398, des *Papillotes* de Jasmin, Agen, 1842 : « On marie ordinairement à la Saint-Joseph les filles qui ont eu la faiblesse de céder aux douces séductions de l'amour ; de là naît naturellement un préjugé défavorable contre toutes les femmes, même les plus vertueuses, qui se marient à une époque si redoutable pour leur réputation. »

194. — *Maridatye de yoen e yoene qu'ey de Diu, De yoen e bielhe qu'ey d'arré, De bielh e yoene qu'ey deu diable.* Mariage de jeune homme avec jeune fille est de Dieu, de jeune homme avec vieille femme rien, de vieillard avec jeune fille est du diable.

195. — *Minya lou paa de la nouce.* Manger le pain de la noce. Être aux jours heureux de la lune de miel.

196. — *Nou plau pas a la bie Autant qu'a la parguie.* Il ne pleut pas sur le chemin autant que dans la basse-cour. On emploie généralement ce proverbe en parlant de toute jeune fille qui, peu satisfaite de son chez soi, a hâte de se marier, comptant qu'elle sera plus heureuse dans la maison de son mari. — Cf. ce proverbe des Hautes-Pyrénées : *Que nou nevo e nou plo Ta qui ana bo.* Il ne neige et ne pleut pour qui veut aller (partir).

197. — *Peyrot e Counderine.* (Orthez). Deux bons vieux époux qui vivent dans la plus parfaite union. — « Philémon et Baucis. »

198. — *Poume madurete, Amassadere ; Maynade granete, Maridadere.* Pomme un peu mûre doit être cueillie ; fille grandette doit être mariée. « Les filles et les pommes est une même chose. » Le Roux de Lincy, *Proverbes fr.*

199. — *Que bau mey canta dab ue lède que ploura dab ue beroye.* En mariage, il vaut mieux chanter avec une laide que pleurer avec une jolie. « Bonté surpasse beauté. » *Recueil de Gruther.*

200. — *Que hè mau amourti lou hoec d'ue bielhe borde.* Il fait mal amortir le feu d'une vieille grange (il n'est pas facile d'éteindre le feu qui a pris à une vieille grange). Se dit au jeune mari d'une femme âgée et d'allure trop ardente. — En fr., le proverbe « Un vieux four est plus aisé à chauffer qu'un neuf », signifie qu'une veuve ou qu'une femme qui n'est plus très jeune est plus disposée qu'une autre à se laisser enflammer par des sentiments tendres. *Encyclopédie des Proverbes.*

201. — *Que hèn au cop de : Si at habi sabut !* Littéralement : Ils font aux coups de : Si je l'avais su ! Mari et femme qui sont aux regrets de s'être unis, et se jettent réciproquement à la face : Si je l'avais su ! « Entre mariage et regret, il n'y a que l'épaisseur d'une haie ; si l'on y regarde de près, il n'y a que l'épaisseur d'un sabot. » L.-F. Sauvé, *Proverbes de la Basse-Bretagne*. « Aujourd'hui marié, demain marri. » *Recueil* de Gruther. Ce qui est en béarnais, dans le recueil de MM. Hatoulet et Picot : *Hoey marit, Doumaa repentit.*

202. — *Que-u se bruslen las causses.* Ses chausses lui brûlent. — S'applique à celui dont la fiancée devient la femme d'un autre. Les Bretons disent d'un prétendu éconduit : « On lui a fait ses chausses avant ses bas. » L.-F. Sauvé, *Proverbes de la Basse-Bretagne*.

203. — *Que-y demoure au tusc hère de lèbes, Faute d'esta cassades.* Il reste au fourré beaucoup de lièvres, faute d'avoir été chassées. Beaucoup de filles ne « coiffent Sainte Catherine » que parce qu'elles n'ont pas été recherchées en mariage. Notre proverbe va quelquefois plus loin : il exprime de la défiance, un soupçon, à l'égard de certaines « vertus ».

204. — *Que y-habè ue bielhe Qui droumibe dab lou hau ; Zoun, zoun ! Maridem la bielhe, Zoun, zoun ! Maridem-la dounc !* Il y avait une vieille qui dormait avec le forgeron ; zon, zon ! marions la vieille, zon, zon ! marions-la donc !

205. — *Qu'ey u mayram qui cau embia-n Taa lèu qui troben lou marchand.* C'est « un troupeau » qu'il faut en envoyer

(dont il faut se défaire) aussitôt que l'on trouve le marchand. « Quand la fille est mûre pour être mariée, la garde n'en est pas aisée. » Oihenart, *Proverbes basques*. « C'est un fâcheux troupeau à garder que de sottes filles à marier. » G. Meurier, xvr^e siècle. *Qui ha hilhes a marida, Nou ha rèyte de que ha*. Qui a des filles à marier, n'a pas manqué d'embarras. En catalan : « Qui té set filhas per marida, Prou té que pensa. »

206. — *Qu'han escarrat la padère*. Ils ont écuré la poêle. Se dit (on ne sait pourquoi) d'un mariage qui se fait un jour de pluie.

207. — *Qui ad aqueres nouces ba, D'aquet paa que minye*. Qui va à ces noces, mange de ce pain. « On ne va pas aux noces sans manger. » Il faut accepter les conséquences d'une position. Bescherelle, *Dictionnaire*. « Le vin est tiré, il faut le boire. »

208. — *Qui ta nouces nou-m coumbide, Lou present que m'estaubie*. Qui aux noces ne me convie, m'économise le présent (le cadeau que j'aurais dû faire). Le mécontent qui parle ainsi aurait été capable d'accepter l'invitation sans faire le plus petit présent.

209. — *Reliyouses de Sent-Augustii, Dus caps sus u couchii*. Religieuses de Saint-Augustin, Deux têtes sur un coussin. On le dit des jeunes filles que l'on ne suppose point bien sincères dans le désir qu'elles ont exprimé de renoncer au mariage pour « se faire sœurs ». — Les Augustines, on le sait, sont des religieuses qui suivent la règle donnée par saint Augustin à un monastère que sa sœur avait fondé à Hippone. Elles se vouent à la garde des malades dans les hôpitaux. En citant notre proverbe, on ne peut oublier le respect qui est dû à de saintes femmes. Saint Augustin, non plus, ne figure ici que pour la rime, à moins qu'on ne veuille y voir — ce qui nous semble bien forcé — une allusion à ce fait, que, dans sa jeunesse, le fils de sainte Monique ne passait pas ses nuits sur une couche solitaire. — Dans le Limousin, on a aussi ce proverbe : « Relejûsos de Sent Francii, Doda têtâ sur un chabri. » Religieuses de Saint-François, deux têtes sur un

chevet. Un vieux conteur l'explique ainsi : « La fille du seigneur d'Orient avait juré sur le livre de saint François de rester vierge ; le diable avait tenté son père, qui la lui avait donnée en mariage, et celle-ci avait eu la faiblesse de céder à la volonté paternelle. » *Revue des langues romanes*, t. VIII, p. 422. — « Être de la religion de saint Joseph, quatre pantoufles sous le lit. » Oudin, *Curiosités françoises*.

210. — *Si ey u capou, que-u pelaram ; Si ey u hasaa, que-u goardaram.* Si c'est un chapon, nous le pèlerons (plumerons) ; si c'est un coq, nous le garderons. Se chante aux réjouissances d'épousailles.





V. — ANIMAUX

211. — *Adiu la baque betèrère ! Adieu la vache à veau !* Se dit en parlant de celui qui a perdu ce qu'il exploitait, ce dont il tirait un profit continu ; il n'a plus « sa vache à lait ».

212. — *Ahamiat coum u gat Decap u arrat.* Affamé comme un chat devant (qui a pris) un rat.

213. — *A picouti per asou.* A picotin par âne. — Chacun son écot. Chacun pour son compte.

214. — *A qui asou ha, Asou que hè bou presta.* A qui âne a, « il fait bon » prêter âne. Prêter à qui peut rendre ; à qui l'on peut emprunter. — « On ne prête qu'aux riches. »

215. — *Au gratusa lou porc que-s couche.* Au gratter (quand on le gratte), le porc se couche. Dans l'Armagnac : « En gratuilla que cay la troujo ; Atau que hè la goujo. » J.-F. Bladé, *Contes et Proverbes*. En français : « Gratter l'épaule à quelqu'un », signifie chercher à se le rendre favorable.

216. — *Ay ! Ay ! pourcera n'ey pas berri.* (C'est fort expressif, mais très ignoble ; il s'agit de la truie et du verrat.) « Parturire non est coire. » *Plasé d'amou Feneix en plou.* Plaisir d'amour finit en pleurs. Dans les *Proverbes de la Basse-Bretagne* : « Après le rire, les pleurs ; Après les jeux, les sanglots. »

217. — *Baque poumpouse, betèt cagarous.* Vache magnifique, veau « foireux ». — « Grasso vaco fai lou vedel fouirous. » L'abbé de Sauvages, *Dictionnaire languedocien*. « Une bonne verge porte bien aucunes fois un mauvais sion. » H. Estienne, *Précellence du langage françois*. C'est la contre-partie du proverbe

« Bon sang ne peut mentir », ou, comme a dit Horace : « Fortes creantur fortibus. »

218. — *Baxatz-pe, garies ; lou renard que ba precha.* Baissez-vous (descendez), poules ; le renard va prêcher. On se doute que quelqu'un veut faire un coup de finesse, « jouer un tour de renard ». « Le renard qui prêche aux poules. » L.-F. Sauvé, *Proverbes de la Basse-Bretagne*.

219. — *Bene a carn de caa.* Vendre à (au prix de) chair de chien. Vendre à vil prix, pour rien. « Char lie (bonne chair) de chien Ne vaut rien. » Le Roux de Lincy, *Proverbes français*.

220. — *Bente de loup, ventre de loup ; se dit d'un affamé.* « Sur le Noël, morte saison, Lorsque les loups vivent de vent. » *Œuvres de François Villon*. C'est une croyance populaire que les loups vivent de vent. Elle a dû naître des longues diètes forcées des loups, en certains lieux et certaines saisons, et de leur maigreur extrême ; on n'a qu'à se rappeler, dans le premier chant de la Divine Comédie, la louve, symbole de l'avarice. L. Couture, *Revue de Gascogne*, t. XXV, p. 535.

221. — *Berret de boeu.* Béret de bœuf. Ce sont les cornes : la coiffure d'un « Sganarelle ».

222. — *Bèt chibau, Moussu, si ère boste.* Beau cheval, Monsieur, s'il vous appartenait. S'applique aux gens qui affichent des prétentions que rien ne justifie. « Salut, Monsieur, si vous l'êtes, Voilà un beau cheval, s'il est à vous. » L.-F. Sauvé, *Proverbes de la Basse-Bretagne*.

223. — *Bira de boeus en baques.* Tourner de bœufs en vaches. « Prendre martre pour renard. » Dans Horace : « Mutat quadrata rotundis. »

224. — *Bissè, n'ha pas hèyt lous oelhs a la gate.* Je sais bien qu'il n'a pas fait les yeux à la chatte. (Ce sont des yeux

excellents.) Le proverbe est usité au sujet de quelqu'un dont on vante trop l'adresse, l'habileté au travail.

225. — *Bou mous de gate hede.* Bon morceau de chatte qui a mis bas (qui a des petits). Au sens de « morceau de choix », comme il en faut pour les nourrices.

226. — *Burguè n'ha jamey esglaxat Nat arrat.* Meule de paille n'a jamais écrasé aucun rat. « Aise comme un rat en paille. » — Notre proverbe se dit parfois au sujet d'une petite femme en possession d'un mari de forte corpulence.

227. — *Cade arrat en soun burguè.* Chaque rat en sa meule de paille. Chacun chez soi. — *Lou gat au gatè.* Le chat aux gouttières. Chacun à sa besogne.

228. — *Cambia de gatous.* Changer de petits chats. S'emploie au sens de « changer de gamme » ; changer de ton, de conduite ; avoir d'autres affections.

229. — *Carca l'asou.* Charger l'âne. « Haro sur le baudet. » — *Tout asou qui pete, que-s f... de la carque.* Tout âne qui pète se f... de la charge. Le mot de Mazarin est plus décent : « Ils chantent, ils payeront. »

230. — *Chagrina-s coum u betèt qui poupe.* Se chagriner comme un veau qui tête. — « Plus aise qu'un pourceau en l'auge. » Le Roux de Lincy, *Proverbes français*.

231. — *Coum crabe, cagalhetes.* Comme chèvre, du crottin. Se dit, par dérision, de tout ce qui se produit en grand nombre et n'a pas de valeur. — *U pet de crabe au miey deu bosc.* Un pet de chèvre au milieu du bois. Une chose méprisable, qui « ne vaut pas le pet d'un âne mort ». Bescherelle, *Dictionnaire*.

232. — *Coum la crabe, hè la crabote.* Comme la chèvre, fait la chevrette. « Au train de la mère, la fille. » — *Quoand a las bitz la crabe saute, Lou crabot qu'ey saute tabée.* Quand aux vignes

la chèvre saute, le chevreau y saute aussi. « Quand la chèvre saute au chou, le chevreau y saute itou. » Le Roux de Lincy, *Proverbes fr.* — On dit dans les hautes vallées : *Aoun era craba ibe brousta, Et crabot broustara.* Où la chèvre allait brouter, le chevreau broutera.

233. — *Coum u bou caa, toustemps de hourre.* Comme un bon chien, toujours d'aboiement. Se dit d'un homme qui « est en haleine », toujours en bonne disposition pour faire quelque chose. (*Hourre* n'a pas la signification de « combat de chiens » indiquée par Eug. Cordier, *Études sur le dialecte du Lavedan.*)

234. — *Courre coum la pèe-descausse.* Courir comme un lièvre. Les paysans du Béarn appellent le lièvre « la pied-déchaussée ». Al. Peyret, *Countes Biarnés.* Dans la Provence, c'est le loup qui est « lou pèd-descaus ». F. Mistral, *Armana provençau*, 1874, p. 82.

235. — *Courriu coum lou porc de sent Antoni.* Coureur comme le compagnon de saint Antoine. Un individu qui va de tout côté, çà et là, par monts et par vaux.

236. — *Cousii germaa De nouste caa.* Cousin germain de notre chien. Expression de mépris à l'adresse des Cagots. Se disait aussi des gens qui se targuaient de noble origine.

237. — *De baque gayade, betèt gayat.* De vache tachetée, veau tacheté. Le fils tient de la mère.

238. — *Deu temps qui lous caas pourtaben perruques e las saumes cournetes.* Du temps que les chiens portaient des perruques et les ânesses des cornettes. En français : « Du temps que les bêtes parlaient. »

239. — *Farci l'asou.* Farcir l'âne. Remplir la panse.

240. — *Feniant coum u gat borni.* Fainéant comme un chat borgne.

241. — *Fii coum ue laa de porc.* Fin comme une laine (soie) de porc. Se dit à propos de malices grossières, de « finesses cousues avec du fil blanc ».

242. — *Gnau ! hè lou nouste gat.* Miaou ! fait notre chat. On le dit pour montrer que l'on n'est pas dupe de quelqu'un qui affecte de refuser ce qu'il désire vivement. Au même sens : *Ni lou gat lèyt.* Ni le chat (ne veut pas) du lait.

243. — *Goardatz-pe qu'en gnacant au talou lou caa nou-p hè sanna las aurelhes.* Prenez garde qu'en vous mordant au talon le chien ne vous fasse saigner les oreilles. Pour signifier qu'en certain cas celui qui provoque peut être plus maltraité qu'il ne pense.

244. — *Goeytatz-pe de l'homï qui-s care Coum deu caa qui nou layre.* Gardez-vous de l'homme qui se tait comme du chien qui n'aboie pas. — Cf. dans Le Roux de Lincy, t. I, p. 165 : « Chien qui aboie ne veut mordre. »

245. — *Gourmand coum u gat de yudye.* Gourmand comme un chat de juge. Il semble qu'il y a là un souvenir de Grippe-minaud, « le chat fourré », que Rabelais représente « portant gibbessière sus la bedaine ».

246. — *Habé nau bites coum u gat.* Avoir neuf vies comme un chat. Avoir la vie dure comme un chat ; résister aux causes de la mort.

247. — *Haboussi-you toutz lous escutz qui u caa lexeré per ue coustete !* Eussé-je tous les écus qu'un chien laisserait pour une côtelette !

248. — *Ha la counfessiou deu renard.* Faire la confession du renard. Pour dire qu'il n'y a, dans les aveux que l'on fait, ni sincérité ni repentir. Le renard dévot est casuïste et hypocrite. Cf. Lecoy de La Marche, *La Chaire française au moyen âge.*

249. — *Ha l'arride deu caa.* Faire le rire du chien. Que l'on prenne garde, « il montre les dents ». Même proverbe dans le Rouergue ; voy. Vayssier, *Dictionnaire*. — « Fai rire de chin, que passo pas las dens. » L'abbé de Sauvages, *Dictionnaire languedocien*.

250. — *Hart coum u porc de moulii.* Repu comme un porc de moulin (où sont en abondance grains et fârine).

251. — *La bère gate de Piaulet, Douce de pate e de miaulet, Toustemps habè lous oelhs barratz, De poü de bede lous arratz.* La belle chatte de Piaulet, douce de patte et de miaulement, toujours avait les yeux fermés, de peur de voir les rats. « Faire la chattemite » ; affecter un extérieur humble, doux et pieux pour mieux tromper les gens.

252. — *La qui n'ha habut deu bourricou, Nou-n boü pas mey deu chibau.* Celle qui en a eu du baudet, n'en veut plus du cheval.

253. — *Lou caa de Truque-Martère Que respoun quoand arrès nou l'apère.* Le chien de « Frappe-Martère » répond lorsque personne ne l'appelle. Les mauvais témoins sont toujours empressés de dire plus de choses qu'on ne leur en demande. *Truque-Martère*, Frappe-Martère, appliqué au mauvais témoin, rappelle le proverbe de Salomon, XXV, 18 : « L'homme qui porte un mauvais témoignage contre son prochain est un marteau. »

254. — *Lou caa e lou gat Biben deu mau estuyat.* Le chien et le chat vivent du mal caché (de ce que l'on n'a pas eu le soin de serrer). « La male garde paist le loup. » *Roman du Renart*. « Lerres emble de légier là où il n'a garde » (XIII^e siècle) ; le voleur prend facilement là où on fait mauvaise garde. L. R. de Lincy, *Prov. fr.*, t. II, p. 340.

255. — *Lou gat hè sourti las urpes quoand hè besounh.* Le chat fait sortir les griffes quand (cela) fait besoin. « Ne réveillez pas le chat qui dort. »

256. — *Lou gat n'ha pas tout so qui gnaule.* Le chat n'a pas tout ce qu'il miaule (tout ce qui le fait miauler). Tous les désirs ne peuvent être satisfaits.

257. — *Lou porc encagouteix la trouye.* Le mâle transmet son indignité de race.

258. — *Lou qui minye mesture, Ha la came dure ; Lou qui minye paa, Ha la came de caa.* Celui qui mange de la métüre (espèce de pain de farine de maïs), a la jambe dure ; celui qui mange du pain (de farine de froment), a la jambe de chien.

259. — *Lous caas hèn caas, Y lous gatz hèn gatz.* Les chiens font des chiens, et les chats font des chats. « Tel père, tel fils. » Les Basques disent : « Quelle est la pie, telle est son petit. » Oihenart, *Prov. basq.* En provençal : « Li chi fan pas de cat. » Les chiens ne font pas des chats. Dans le Rouergue : « Lous loups foù pas d'onièls. » Les loups ne font pas des agneaux. Vayssier, *Dictionnaire*.

260. — *Marcat mudat Nou bau pas u gat.* Marché changé (dont on a changé le jour) ne vaut pas un chat. A Cologne (Gard) : « Fieiro retrasegudo Es miècho tengudo. » Foire ajournée est à moitié tenue. Fesquet, *Proverbes*.

261. — *Mey bau u gnac de caa Qu'u pot de caperaa.* Mieux vaut une morsure de chien qu'un baiser de prêtre. Allusion au baiser de Judas. « Les baisers de celui qui hait sont à craindre. » *Proverbes de Salomon, XXVII, 6.*

262. — *Mey de gatz, Mey d'arratz.* Plus de chats, plus de rats. Certaines affaires vont d'autant plus mal, qu'il y a plus de gens qui s'en occupent. En provençal : « I'a trop de bèsti que se i'atalon pèr que lou viage vague ben. » Il y a trop de bêtes à l'attelage pour que le charroi aille bien. Voy. J. Roumanille, *Fau i'ana* (il faut qu'on y aille).

263. — *Nou gahen pas dues lèbes en u yas.* On ne prend pas deux lièvres en un gîte. « On ne peut pas prendre deux

mères au même nid. » Traduit des *Proverbes fribourgeois*, dans *Romania*, VI, p. 103.

264. — *Quauqu'arrè y-ha, quoand lou caa layre.* Il y a quelque chose, quand le chien aboie. « Jamais bon chien n'aboye à faulte. » Oudin, *Curiosités françoises*.

265. — *Que-b darèy u gat de nau coudes.* Je vous donnerai un chat de neuf queues. Autant vaut « promettre un merle blanc »¹.

266. — *Que credè gaha la lèbe, que gaha lou lebrautou.* Il croyait prendre le lièvre, il prit le levreteau. Il n'a pu avoir tout ce qu'il convoitait.

267. — *Que hè troua la saume.* Il fait trotter l'ânesse ; ce qui signifie, selon les cas, il se porte bien, il va son petit train, il ne fait pas mal ses affaires.

268. — *Que-s pause coum lou boeu a l'ombre deu nouguè.* Il se repose comme le bœuf à l'ombre du noyer. Un homme qui travaille sans relâche. (Le joug des bœufs est fait de noyer.)

269. — *Que s'y enten coum u asou a gaha calles.* Il s'y entend comme un âne à prendre des cailles. « A quoi vous êtes stylé comme un âne à jouer du flageolet. »

270. — *Que-y ba hère d'anhètz a la boucherie.* Il va beaucoup d'agneaux à la boucherie. (Il meurt plus de jeunes que de vieilles personnes.) En fr. : « Il va plus au marché peaux d'agneaux que de vieilles brebis. » Le Roux de Lincy, *Prov. fr.*, t. I, p. 138.

271. — *Que-u sab bou, coum au chibau la cibade de hèr.* Il le trouve bon, comme le cheval « l'avoine de fer ». Cela lui est aussi agréable que l'éperon au cheval.

272. — *Qu'ey boule esqira lou gat.* C'est vouloir mettre la sonnaile au chat. Être hardi, tenter une entreprise difficile.

1. — On regarde, peut-être à tort, un merle blanc comme introuvable.

Dans La Fontaine : « La difficulté fut d'attacher le grelot. » Au xiv^e siècle, Eustache Deschamps avait dit : « Qui pendra la sonnette au chat ? »

273. — *Que y-ey hèyt coum l'asou a l'aubarde.* Il y est fait (habitué) comme un âne au bât (à porter le bât). « L'accoutumance ainsi nous rend tout familier. » La Fontaine, *Fables*.

274. — *Qu'ha minyat crabot.* Il a mangé du chevreau. Celui qui ne tient pas en place, l'homme sautillant.

275. — *Qu'ha poupat lèyt de saume.* Il a tété du lait d'ânesse. Un individu très bête.

276. — *Qui dab caas ba, Apren de layra.* Qui avec les chiens va, apprend à aboyer. — « On apprend à hurler avec les loups. »

277. — *Qui deu mus deu caa s'amoureye, Que s'en hè ue guiroufleye.* Qui s'énamoure du museau du chien s'en fait une giroflée. En fr., xvi^e siècle : « Il n'est nulle laide amour. » — « Fussiez-vous aussi noire que la mère, vous êtes blanche pour qui vous aime. » *Prov. de la Basse-Bretagne.* « Quiconque aime une grenouille en fait une Diane. » P. Perny, *Prov. Chinois*.

278. — *Quoand Martii betèri.* Quand Martin (le bœuf) vèlera. S'emploie au même sens qu'en français : « Quand les poules auront des dents. » En espagnol : « Cuando la salsicha comerà al gato », quand la saucisse mangera le chat.

279. — *Rouget ba toustemp dab Blanquet.* (*Rouget et Blanquet*, noms de bœufs.) Rouget va toujours avec Blanchet. Les bœufs vont toujours deux à deux. Se dit de deux compagnons inséparables. — « Saint Roch et son chien. »

280. — *Tau coum las gates Soun t'arrata, Tau las gouyates soun ta troumpa.* De même que les chattes sont pour prendre des rats, de même les jeunes filles sont pour tromper.





VI. — OISEAUX

281. — *Agle nou s'abourreix sus mousque.* Aigle ne fond sur mouche. En provençal : « L'aiglo noun casso i mousco. » F. Mistral, *Dictionnaire*. « S'es jamai vist leioun faire la casso i lèbre. » *Armana provençau*, 1839. En latin : « Aquila non capit muscas. » — « De minimis non curat prætor. »

282. — *Arroumerat coum u golitz.* Pelotonné comme un rouge-gorge. Pendant l'hiver, le pauvre petit oiseau frileux se ramasse en forme de boule. — *Jarret de golitz*, jarret de rouge-gorge. Un homme sans force qui veut faire le vigoureux.

283. — *Ausèt de baxe nature, Si haut bole chic lou dure.* Oiseau de basse nature (qui vole bas par nature), s'il vole haut, peu lui dure. Se dit de ceux qui veulent s'élever trop au dessus de leur condition. — Proverbe usité aussi dans les H.-Pyrénées.

284. — *Beroy callat.* Joli cailleteau ; comme on dit en fr. : « beau merle » ou « joli moineau ». L'individu que l'on désigne ainsi n'est pas moins désagréable au moral qu'au physique.

285. — *Blounde coum la coude deu mèrlou.* (Jeune fille) blonde comme la queue du merle. Variante : *Qu'ère darrè lou plèix quoand lou boun Diu balhabe la coulou aus mèrlous.* Elle était derrière la haie quand le bon Dieu donnait la couleur aux merles. — On dit aussi : *Blangue coum u clabet*, blanche comme un clou de girofle.

286. — *Cap de courbas.* Tête de corbeau. Un individu de mauvaise mine, dont il faut se méfier.

287. — *Cent esparbès nou-y gaharèn pas ue laudete.* Cent éperviers n'y prendraient pas une alouette. « Là où il n'y a rien,

le roi perd ses droits. » Dans H. Estienne, *Précell. du langage fr.* :
« On ne peut prendre un homme ray (chauve) aux cheveux. »

288. — *Coenhtat coum lou coucut au mées de may.* Affairé comme le coucou au mois de mai. Cet oiseau est alors en quête d'un nid qui n'est pas le sien pour y déposer ses œufs. — *Chut ! Has-tu entenut Canta lou coucut !* Chut ! as-tu entendu chanter le coucou. D'après une ancienne superstition très répandue en France, « le chant du coucou, le premier mai, était un augure favorable ; si on l'entendait cinq fois, c'était un signe infaillible de guérison ou de bonheur ». Voy. Lecoy de La Marche, *La Chaire française au moyen âge*, p. 393. — Aujourd'hui, les mots *Chut ! Has-tu entenut*, etc. ne sont plus que le refrain de la chanson si populaire :

*Si toutz lous coucutz
Pourtaben sonnetes,
Harén mey de brut
Que mile troumpetes.
Chut !
Has-tu entenut
Canta lou coucut !*

Si tous les coucous portaient des sonnettes, ils feraient plus de bruit que mille trompettes. Chut ! As-tu entendu chanter le coucou ? Voy. une version languedocienne de ce couplet dans la *Revue des langues romanes*, t. IV, p. 575, et une autre, en français, dans une chanson que les soldats chantaient vers 1849 : « Si les coucous portaient tous des sonnettes, — D'un bout à l'aut' de notre bataillon, — Au command'ment de relever la tête, — On entendrait un joli carillon : — Drin, drin, drin !... »

289. — *Dab tres garies e lou pout Que-m f... de tout.* Avec trois poules et le coq je me f... de tout. Que j'aie quelque chose qui vaille, je saurai me tirer d'affaire. « Aide-toi, le ciel t'aidera. »

290. — *Delicat coum ue peditz d'auque.* Délicat comme une patte d'oie. On n'est pas plus malpropre, plus sale. (L'oie patauge dans toutes les saletés des basses-cours de la campagne.) — A Lectoure (Gers), on dit : « Hastious coum'un esclop de pent », sale comme un sabot d'étable. *Las Belhados de Leytouro*, p. 298.

291. — *Despuixs Sent-Barnabè, Lou coucut bad esparbè ; Despuixs Sent-Luc, L'esparbè rebad coucut.* Depuis la Saint-Barnabé, le coucou devient épervier ; Depuis la Saint-Luc, l'épervier redevient coucou. On prétend que cela s'applique à l'homme de Boileau :

Qui va du blanc au noir, et tombe au moindre choc,
Aujourd'hui dans un casque et demain dans un froc.

292. — *Etz guitz de Sent-Grat.* Les canards que l'on tue pour célébrer la fête de Saint Grat. Voy. OLORON, p. 118.

293. — *Fier coum u hasaa de la halhe.* Fier comme un coq de sa crête. « Fier comme Artaban. » Dans les Alpes-Maritimes : « Fé 'l galet ; dressé i corn, 'l nas », faire le petit coq ; dresser les cornes, le nez ; se dresser sur ses petits ergots, s'enorgueillir. — *Da sus la halhe.* Donner sur la crête ; « donner sur le nez à quelqu'un ». — *Qu'ey gahat per la halhe.* Il est pris par la crête. Il est pincé, il n'échappera pas.

294. — *Guilhem-pesquè.* Guillaume-pêcheur. Un individu qui a les jambes grêles et longues comme les pattes d'un échassier, le martin-pêcheur, le héron. En gascon : « Bernat-pescayre » ; en fr. populaire : « Un faucheur », l'araignée à longues pattes.

295. — *Habé dinès coum l'auque halhe.* Avoir de l'argent comme l'oie de la crête. « Chargé d'argent comme un crapaud de plumes. » Le Roux de Lincy, *Prov. fr.*

296. — *Habé de toutz plaps coum la pigue.* Avoir de toutes taches (être tacheté) comme la pie. Se dit de tout ce qui n'est pas un, qui est divers.

297. — *Ha coa lou berdou.* Faire couvrir le verdier ; signifie faire attendre, obliger quelqu'un à « faire pied de grue ».

298. — *Ha coum lou pinsaa, Parti hoey tourna doumaa.* Faire comme le pinson, partir aujourd'hui revenir demain. —

Sens counget partit, Que tourne sens embit. Parti sans congé, il revient sans invitation.

299. — *Hardit coum u hasanhet de Sent-Martii.* Hardi comme un cochet de la Saint-Martin. Oiseau de passage ; perché sur le sommet des haies, toujours en éveil, il est difficile à approcher. Il porte sur la tête une touffe de plumes qu'il hérisse de façon à lui donner quelque ressemblance à une crête ; de là, sans doute, le nom de *hasanhet*, diminutif de *hasaa*, coq. Il paraît dans nos contrées avant l'hiver, vers la Saint-Martin.

300. — *Ha u tour a las sedades.* Faire un tour aux lacets. Allez voir s'il y a des grives prises. (*Sedades*, du latin *seta*, crin ; lacets de crins de cheval.) Le proverbe s'emploie en parlant de quelqu'un qui va faire sa ronde, lorsqu'est venu le moment qu'on appelle « l'heure du berger ». On a dit plus d'une fois que l'amour n'est qu'un piège. C'est bien là ce que signifie notre locution proverbiale.

301. — *Hore deu criit deu hasaa.* Hors du cri du coq. Loin du logis, et, aussi, loin du maître. « La pire chose qui puisse arriver à un fermier, c'est d'entendre le coq de son maître. » L.-F. Sauvé, *Prov. de la Basse-Bretagne* ; avec cette note : « Le cultivateur breton redoute la surveillance, et celle-ci le menace d'autant plus que la maison du maître est plus rapprochée de la sienne. » Tout cela est en Béarn aussi vrai qu'en Bretagne. Chez nous, *esta hore deu criit deu hasaa*, c'est être à l'abri des reproches. — (Notre *criit deu hasaa* rappelle la locution française « le vol du chapon » qui signifiait certaine étendue de terre autour du manoir féodal.)

302. — *Labe-t, labe-t, courbas, Jamey blanc nou baderas.* Lave-toi, lave-toi, corbeau, jamais tu ne deviendras blanc. — *Ni per labe ni per cure, Si nou bi   de nature.* Ni par lavage, ni par fourbissure, si ça ne vient de nature. Au sens du proverbe hindou : « On a beau laver le charbon, il ne blanchira pas. »

303. — *Las piques nou s'y estanguen pas.* Les pies ne s'y arrêtent pas. Des terres si pauvres que le vivre y manquerait

même aux pies. « Où il n'y a rien, personne ne demeure. » *Proverbes fribourgeois* ; dans *Romania*, VI, p. 83 et 110. — D'un terrain malsain, les Arabes disent en proverbe : « Les corneilles elles-mêmes n'y peuvent vivre. » P. de Castellane, *Souvenirs de la vie militaire en Afrique*.

304. — *Lengue d'aucat*. Langue d'oison. Personne qui est importune par sa loquacité, par son bruyant bavardage.

305. — *Lous estournètz que baden magres a troupetz*. Les étourneaux deviennent maigres à troupeaux. — *Lous estournu-galhs a troupes nou baden pas gras*. Les étourneaux en troupe ne deviennent pas gras. Dans la Basse-Bretagne : « Ce qui fait que les étourneaux sont maigres, c'est qu'ils sont beaucoup sur peu. »

306. — *Magre coum u picaranh*. Maigre comme un pivert. N'avoir que les os et la peau. — On dit au même sens : *Magre coum u ardit*, maigre comme un liard.

307. — *Moulhe las garies*. Traire les poules. Ne faire rien qui vaille, perdre son temps. En français : « Traire les boucs. » Le Gai, *Petite Encyclop. des Prov.*, p. 450.

308. — *Mounta hasaa e debara capou*. Se dit d'un homme plus fanfaron que vigoureux. « Grand vanteur, petit faiseur. » Notre proverbe s'emploie, au figuré, pour signifier : n'arriver à aucun résultat dans une entreprise où l'on s'est engagé trop ardemment. — Cf. Milà y Fontanals, *Romancerillo Catalan, Canciones tradicionales* (1882), p. 93 : « Erau galls molt valerosos, heu tornat capons renditz. »

309. — *Perdouna l'esperbè e puni lou couloum*. Pardonner à l'épervier et punir le pigeon. En français : « Les petits sont sujets aux lois et les grands en font à leur guise. » — C'est la contre-partie du vers de Virgile :

Parcere subjectis et debellare superbos.

310. — *Per Sent-Urbaa, Austour en maa.* Vers la Saint-Urbain, autour à la main. Ancien proverbe des chasseurs à l'épervier.

311. — *Plumat coum u mèrlou.* Plumé comme un merle. Quelqu'un qui a tout perdu, que l'on a dépouillé. On peut être, en béarnais, « plumé comme un merle », sans avoir été, comme on le dit en fr., « plumé comme un pigeon » ; celui-ci est toujours une dupe ; il n'en est pas de même de l'autre.

312. — *Que haré cade las laudetes.* Il ferait tomber les alouettes (toutes rôties, probablement). Se dit pour signifier : il obtiendrait des choses impossibles.

313. — *Que l'aynat de la coade Porte la cleque y l'esperou !* Que l'aîné de la couvée porte la crête et l'éperon ! Qu'il naisse un garçon. Souhait à la jeune femme qui va devenir mère.

314. — *Qu'en abalaré coum u gay cerises.* S'applique à celui qui est plus que friand d'une chose. « Il en mangeroit autant qu'un évêque en pourroit bénir. » Oudin, *Curiosités françoises*, p. 39. Dans notre proverbe, il n'est point flatteur d'être comparé au geai, oiseau « exemplairement vorace ». Ceci est plus grossier : « Il en avalerait autant qu'une truie de lait clair. » Bescherelle, *Dictionnaire*. — *Minya coum u ausèt.* Manger comme un oiseau, pour signifier « manger très peu » ; se dit aussi en français. A ce sujet, M. G. de Cherville (*Le Temps*, 8 mars 1875), s'exprimait ainsi : « Je connais peu de jolies femmes qui, à table, résistent à la tentation d'avertir leur public qu'elles mangent *comme un oiseau*. Quelques-unes, et ce ne sont pas toujours les plus diaphanes, disent même *comme un colibri*. Ces dames ne se doutent guère que cette assimilation gracieuse leur attribue les facultés absorbantes d'un Gargantua..... J'ai pesé les aliments d'un oiseau de très bonne compagnie, d'un serin ; j'ai également pesé, puis défalqué les épluchures des graines d'alpiste que j'avais servies à mon oiseau, et j'ai trouvé qu'il avait absorbé, dans une journée, le sixième à peu près du poids de son corps. Il en résulte qu'une belle dame qui mangerait comme ce serin, et qui,

si vaporeuse que je la suppose, pèse encore ses 40 petits kilogr., aurait à faire passer 6 kil. 66 de nourriture dans son estomac de bengali, pour que sa prétention fût justifiée. »

315. — *Que-s semblen autant coum lou coucut e l'agasse.* Ils se ressemblent comme le coucou et la pie. « Il y a autant à dire que du jour à la nuit. » Dans les vallées d'Aspe et d'Ossau : *coum et porc at asou*, comme le porc à l'âne ; *coum et bérn at cassou*, comme le verne au chêne. En espagnol : « Se parescen como un huevo a una castaña. » Ils se ressemblent comme un œuf et une châtaigne.

316. — *Qu'ha encoère lou crèix au c.* Il a encore la coque attachée au derrière. Se dit du jeune présomptueux. En fr. : « Qui lui tordrait le nez, il en sortirait encore du lait. »

317. — *Qu'ha esprit coum u quit.* Il a de l'esprit comme un canard. — « Il est bête comme une oie. »

318. — *Qu'ha parratz au cap.* Il a des passereaux dans la tête. Un individu distrait, celui dont les idées se brouillent comme se mêlent souvent des volées de moineaux qui piaillent. « Il a une hirondelle dans le soliveau. » A. Delvau, *Dictionnaire de la langue verte*.

319. — *Soubent bau mey piula que siula.* Souvent il vaut mieux piauler que siffler. Aller à petit train vaut mieux que faire grand tapage. — C'est en prenant encore les oiseaux pour terme de comparaison qu'on dit : *Mantu cop, lou qui piule Bui mey que lou qui siule*. Maintes fois, celui qui piaule vit plus longtemps que celui qui siffle. Les personnes d'une constitution délicate résistent souvent plus longtemps que les autres, parce qu'elles se ménagent. En fr. : « Les pots fêlés sont ceux qui durent le plus. » Les Russes ont ce proverbe : « L'arbre qui gémit vit longtemps ¹. »

1. — Voy. *Pau dans les Journaux Russes*, p. 76 ; impr. Vignancour, 1890.

320. — *Tu lou bèc, e you l'auque.* Toi le bec, et moi l'oie.
Variante de : *A you la carn, a tu lous os.* A moi la viande, à toi les os. « Le compère Lorient gobe les cerises et laisse les noyaux. »

321. — *U pinsanèu.* Le chardonneret qui n'a pas son propre chant, qui imite celui du pinson, *pinsaa*. Les oiseleurs font peu de cas du *cardinat pinsanèu*. — L'homme qu'on appelle *u pinsanèu* est tenu en médiocre estime. « Il ne parle pas, il ne sent pas ; il répète des sentiments et des discours, se sert même si naturellement de l'esprit des autres qu'il y est le premier trompé, et qu'il croit souvent dire son goût ou expliquer sa pensée, lorsqu'il n'est que l'écho de quelqu'un qu'il vient de quitter. »
La Bruyère, *Du mérite personnel*, 40.





VII. — POISSONS — REPTILES — INSECTES

322. — *A la flou ba toustemps l'abelhe.* A la fleur va toujours l'abeille. — *Au bii qu'arribé lou mousquilh.* Le moucheron arrive au vin. En latin : « Trahit sua quemque voluptas. » — « Les corbeaux vont à la charogne. » Oihenart, *Prov. basques.*

323. — *Anade cigalhère, Anade de roumentère.* Année de « hannetonnée », année d'abondance de froment. (Dans la plaine de Nay, la *cigalhete* est le hanneton.) « Année de scarabées, année de blés. » L.-F. Sauvè, *Prov. de la Basse-Bretagne.* « Année de hanneton, année de grenaison. » *Prov. et Dictons agricoles de la France.* C'est tout le contraire dans le recueil de MM. Hatoulet et Picot : *L'an de l'escarbalhère, l'an de la misère.* L'an des hannetons, l'an de la misère.

324. — *A plasé, pedoulh, la noeyt qu'ey loungue.* A loisir, pou, la nuit est longue. Se dit aux gens trop pressés de jouir, quand rien ne les force à se presser. (*A plasé, à plaisir, au lieu de ab lasé, à loisir.*)

325. — *Balent coum l'arroumigue.* Vaillant (actif, diligent) comme la fourmi.

326. — *Bernat-pudent.* (Bernard-puant), la punaise des bois. Terme de mépris à l'adresse des « muscadins » insupportables, des importants que l'on ne peut sentir. *U Bernat-pudent,* l'individu qu'on appelle en français « un puant ». — *La pusnache cousie deu bernat-pudent.* La punaise (des maisons) cousine de la punaise des bois. « Les deux font la paire. »

327. — *Bèsti coum u peix endrougat.* Bête comme un poisson qui, par l'effet de la *drogue* (le poison) jetée dans l'eau, a perdu sa vivacité et ne sait plus se conduire.

328. — *Cade crepaut Hè soun saut.* Chaque crapaud fait son saut. Chacun agit à sa façon. Anciennement, on disait en français, pour exprimer le défaut de subordination dans le gouvernement : « Comme en la danse des crapauds, chacun veut estre maître. » La-Curne de Sainte-Palaye.

329. — *Cade cuque ayme soun cucat.* (*Cuque*, blatte, insecte plat et noirâtre des recoins obscurs.) Chaque blatte aime sa « géniture ». Dans La Fontaine, le hibou dit de ses petits :

Mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons.

330. — *Coum la pus deu roc.* Comme la puce du roc. La citation suivante (*Archives des Basses-Pyrénées*) indique ce que ce proverbe signifie : « Vers 1400, un gentilhomme Béarnais du bailliage de Navarrenx, répondant au baile qui lui ordonnait de se rendre en armes à Morlaas, lui dit qu'il se souciait de son ordre *Com la pus deu roc.* »

331. — *Coum u peix au miey d'u touyaa.* Comme un poisson au milieu d'ajoncs. C'est le cas d' « un hanneton dans l'étaupe ».

332. — *Crepaut e bibe !* Crapaud et vivre ! La Fontaine, dans la fable *La Mort et le Bûcheron* : « Qu'on me fasse impotent, Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme Je vive, c'est assez, je suis plus que content ! » Cf. Senèque, *Ep. xi*. En français du ^{xiii}e siècle : « Miex voil vivre et soffrir les colx Que morir pour avoir repos. » *Roman de Lancelot*.

333. — *Creste-mousquit.* Châtre-moucheron. Un avorton suffisant, un bout d'homme qui se donne l'air de savoir et de pouvoir tout faire.

334. — *Embia arpasta lous talos.* Envoyer engraisser les lombrics. Inhumér. Pour signifier qu'un individu n'a pas longtemps à vivre, qu'il sera bientôt en terre, on dit : *Que neurira lèu lous talos*, il nourrira bientôt les lombrics. « Mettre la table pour les asticots », mourir. A. Delvau, *Dict. de la langue verte*.

335. — *Escoupi-s aus digtz ta gaha pus.* Se mouiller les doigts avec de la salive pour prendre des puces. Ne rien négliger pour arriver à ses fins.

336. — *Flou de binhe tue sèrp.* Fleur de vigne tue serpent. La fleur de la vigne serait funeste aux serpents. « Flou de la bigno... Qu'ès lou flèu de touts serpens. » Fleur de la vigne qui est le fléau de tous les serpents. J.-G. d'Astros, *L'Estiu* (L'Été). « La sèrp fuch la flou des razins. » Le serpent fuit la fleur des raisins. Voy. *Œuvres de Pierre Goudelin*.

337. — *Gras coum ue chichangle.* Gras comme un lézard. C'est l'équivalent de « maigre comme un clou ». La *chichangle* est le petit lézard gris des jardins, des vieux murs ; on l'appelle aussi *singraulhete*. — Dans le Rouergue : « Semblo uno engrolo » signifie : il ou elle est chétive, maigre comme un petit lézard gris. Vayssier, *Dictionnaire*.

338. — *Habè la mousque.* Avoir la mouche. Être pris de vin. De l'homme que l'ivresse ne rend pas méchant, on dit *qu'ha la mousque boune*, il a la mouche bonne.

339. — *Ha lou limassourd.* Faire le sourd comme une limace. On lit dans l'ouvrage de Hourcastremé, *Aventures de Messire Anselme* ; Paris, Lemierre, 1796 : — « Voltaire a dit, au sujet de l'escargot et de la limace : je crois l'une et l'autre espèce sourdes, car, quelque bruit qu'on fasse autour d'elles, rien ne les alarme. Voltaire n'est pas le premier qui ait observé cette surdité ; les Béarnais ont certaine expression qui le prouve. Ils appellent *limachourd* un homme rusé, qui feint de ne pas entendre. Le colimaçon se nomme *limac* dans leur idiome, et *limac-sourd* veut dire colimaçon sourd, de manière que l'on compare, en Béarn, la surdité apparente de cet homme à la surdité réelle du colimaçon. Il fait le *limassourd*, prononcent les Béarnais, pour dire : il feint la surdité du limaçon, parce qu'il ne veut pas entendre. » — En français « lime-sourde », sournois. A. Delvau, *Dict. de la langue verte*. Ce « lime-sourde » et notre *limassourd* n'auraient-ils pas une origine commune, qui se rapporterait au « limaçon » plutôt qu'à la « lime » ?

340. — *Herra pus. Ferrer des puces.* Tenter l'impossible ; perdre son temps. Dans Rabelais : « Ferrer des cigales. » Au même sens, dans Le Gai, *Petite Encyclopédie des Prov.*, « mesurer les sauts des puces ». Cf., dans Aristophane (*Les Nuées*), la scène où Socrate vient d'apprendre à Chéréphon à mesurer le saut d'une puce qui du sourcil de celui-ci a sauté sur la tête de celui-là.

341. — *Hica-s pedoulhs darrèu cap.* Se mettre des poux derrière la tête. Se créer des inquiétudes.

342. — *Lou tabard deus limacxs.* Le tambour des limaçons. Le tonnerre. Les limaçons se montrent en grand nombre, comme pour un rassemblement, quand le grondement du tonnerre annonce la pluie. On lit dans le poème provençal de L. Roumieux, *La Jarjaiado*, p. 6 ; Paris, Maisonneuve, 1879 : « Tu que, quand trounavo, disières : Es lou tambour di cacalausos ! » Toi qui, lorsqu'il tonnait, disais : C'est le tambour des limaçons.

343. — *Minye-mousques.* Mange-mouches. Un individu nourri d'un tel mets ne peut avoir que « les os et la peau ».

344. — *N'esta ni pigue ni ausèt.* N'être ni poisson ni oiseau. « Il n'est ni chair ni poisson. » Le Roux de Lincy, *Proverbes fr.*, t. I, p. 192. (*Pigue*, en béarnais, est le nom du « bars commun » ; voy. *Dictionnaire béarnais* de V. Lespy et P. Raymond, t. II, pp. 139 et 408.)

345. — *Neuri-s de gritz.* Se nourrir de grillons. On le dit de l'avare. En français, on le fait vivre de moins que cela, « de pelures d'oignon » ou « de coquilles d'œuf ».

346. — *N'habera pas griaulhes au bente.* Il n'aura pas des grenouilles au ventre. Un buveur de vin sans mélange d'eau. En français « un grenouillard », un buveur d'eau. A. Delvau, *Dict. de la langue verte*.

347. — *Nou-s grate pas au cap per u pedoulh.* Il ne se gratte pas à la tête pour un pou. Celui qui parle avec exagération de ce qu'il possède.

348. — *Nou-t bederas pas lou pedoulh darrè l'aurelhe.* Tu ne te verras pas le pou derrière l'oreille. « En vain veut-on chose impossible. » Le Roux de Lincy, *Protr. fr.*

349. — *Pèc coum la gaynude.* Imbécile (embarrassé) comme le faucheur. (La *gaynude* est l'araignée aux longues pattes menues, le *Phalangium*.)

350. — *Que cau esta mousque ou barboü.* Il faut être mouche ou cloporte. S'applique aux gens qui, à l'exemple de la chauve-souris du Fabuliste, disent : « Je suis oiseau, voyez mes ailes ; Je suis souris, vivent les rats ! »

351. — *Que haré sourti lou crepaut deu hourat.* Il ferait sortir le crapaud du trou. Il « pousserait à bout » la personne la plus patiente.

352. — *Que sera toustemp u pedoulh arrebestit.* Il sera toujours un pou revêtu. Une personne de basse condition qui, devenue riche, fait ses embarras. « Il n'est orgueil que de pauvre enrichi. » *Petite Encyclopédie des Proverbes.* Dans le Rouergue, « pesoul rebengut » gueux revêtu, homme sorti de misère. Vayssier, *Dictionnaire*.

353. — *Qu'ey coum u escrèpi.* Il est comme un scorpion. Un tout petit homme méchant.

354. — *Qu'ey coumpti coum sus u punh de pus.* J'y compte comme sur une poignée de puces. Ce n'est pas moins difficile à tenir qu'une poignée de fumée.

355. — *Que yèle coum la pèt dou rugle.* On appelle « rugle », à Bayonne, un poisson de mer, dont la peau, quand on le touche, fait éprouver une vive sensation de froid ; de là, le proverbe : Il gèle comme la peau du « rugle ». Voy. Lagravère, *Poesies en gascon* ; Bayonne, impr. V^e Lamaignère, 1865.

356. — *Qu'haurén bèt que crida : Escargolh, tire la lance, Assi qu'ey lou rey de France ! Que respouneri chetz m'esgabe :*

Que s'y estou ! On aurait beau crier : Escargot, tire la lance (la corne), voici le roi de France ! Je répondrais sans m'émouvoir : Qu'il y reste ! C'est dire trop longuement : « Je ne bougerais pas pour un empire. »

357. — *Qui tien l'anyèle per la coude et la hemne per la fée, Que pot dise que nou tien arré.* Qui tient l'anguille par la queue et la femme par la fidélité, peut dire qu'il ne tient rien. En fr., XIII^e siècle : « Qui tient l'anguille par la cue, il ne l'a mie. »

358. — *Quoand la hoelhe deu bèrn ey coum l'aurelhe d'uarat, L'anyèle que sort deu hourat.* Quand la feuille du verne est comme l'oreille d'un rat, l'anguille sort du trou. On commence à pêcher l'anguille lorsque point la feuille du verne.

359. — *Segui la mousque blue.* Suivre (chercher à attraper) la mouche bleue. — Poursuivre une chimère.

360. — *Singraulhete, singraulha, Bire-m la sèrp qui-m boï gnaca !* Petit lézard gris, détourne de moi le serpent qui veut me mordre ! En Provence, aussi, on croit que le lézard protège contre le serpent : « Lesert, lesert, Aparo-me de sèrp ! Quand passeras vers moun oustau, Te dounarai un gran de sau. » Lézard, lézard, protège-moi contre le serpent ! Quand tu passeras devant ma maison, je te donnerai un grain de sel. Voy. *Armana prouvençau*, 1860, p. 23.

361. — *Troeytes de l'Ouzou, D'aygue blanque, d'aygue nere, Tout qu'ey bou.* Truites de l'Ouzon, d'eau blanche, d'eau noire, tout est bon. Voy. Ouzon, p. 128.





VIII. — PRONOSTICS — MÉTÉOROLOGIE

362. — *A la coaquère detz courbas, Pren la cape si t'en bas.* Aux croassements répétés des corbeaux, prends la cape si tu t'en vas. On dit ailleurs : « Lorsque le pivert crie, il annonce la pluie. »

363. — *Arc de Sent-Martii Bau mey et sée qu'et matii.* L'arc-en-ciel de la Saint-Martin vaut mieux le soir que le matin.

364. — *Arrayade blanque, Plouye nou manque.* Blanc rayonnement du soleil, pluie ne manque (présage de pluie).

365. — *Aube arrouye, Bent ou plouye.* Aube rouge, vent ou pluie. En provençal : « Rougéïrola dau mati ploja en cami. » Ad. Espagne, *Revue des lang. romanes*, 1873. « De rouge matinée, Lede vesprée. » Le Roux de Lincy, *Proverbes français*. — « Mane dicitis : Hodie tempestas, rutilat enim triste cælum. » Évang. saint Mathieu, ch. XVI, v. 3.

366. — *Balaguère Nou-s mou jamès de sequère.* Vent du midi ne meurt jamais de sécheresse. — *Bent d'autaa, Plouye doumaa.* Vent du midi, pluie demain.

367. — *Baran dera lue seque ra laque.* Halo de la lune sèche la flaque. « Quand le cercle autour de la lune est près, la pluie est loin. » (Yonne). *Prov. et Dict. agricoles de France*.

368. — *Baran det sou Gouheix ere cape det pastou.* Halo du soleil trempe la cape du pasteur. « Quand un cercle se forme autour du soleil, signe d'une pluie prochaine. » (Ille-et-Vilaine, Meurthe.) *Prov. et Dict. agricoles de la France*.

369. — *Bole, bole, mounquiraut ; Si boles, boles, Doumaa que hera bèt die de caut ! Vole, vole, coccinelle ; si tu voles,*

voles, demain il fera une belle journée de chaleur. *Mounguiraut* est-il une corruption de « bolo-guiraut » dans l'idiome du Tarn ? « Bolo, bolo-guiraut, Ke dema fara caut. » Gary, *Dictionnaire*. On donne aussi à la coccinelle le nom de *Boule-Marie*, *Vole-Marie*. En français on l'appelle vulgairement petite bête du bon Dieu, bête à la Vierge. *Disetz-me bous, boule-marie, Si doumaa hera beroy die.* (N. Laborde.) Dites-moi, vous, coccinelle, si demain il fera joli jour (si le jour de demain sera beau).

370. — *Bouhe balaguère, Madure milhouquère.* Au souffle du vent du midi mûrit le maïs.

371. — *Cèu anherè, cèu leytè.* Littéralement : ciel qui a des agneaux, ciel qui donne du lait. « Ciel moutonné, ciel pluvieux. »

372. — *D'aquet bent nou sourtira pas plouye.* De ce vent il ne sortira pas de pluie. Des menaces non suivies d'effet.

373. — *En abriu, Nou lèxes laa ta prene hiu.* En avril, ne laisse pas la laine pour prendre le fil. « Au mois d'avril ne quitte pas un fil. » *Annuaire de la Société de l'Hist. de France, 1847.*

374. — *Heurè qu'ha de bères gouyes ; Martz que las hè mouquirouses.* Février a (quelquefois) de belles filles, mars les rend morveuses. (Les belles filles de février ; c'est une floraison hâtive.) — *Si heurè ha de bères hilhes, Martz que las y pilhe.* Si février a de belles filles, mars les lui enlève. S'il y a floraison en février, la bise de mars la détruit. Dans les *Prov. et Dict. agricoles de France* (Basses-Alpes) : « Quand février n'est pas rigoureux, mars écorche. »

375. — *Hoey etz bouhatz, Doumaa etz pixatz.* Aujourd'hui les (grands) souffles, demain les averses. « Après le vent la pluie. »

376. — *La plouye 'segueix l'aurounglete qui bole baix.* La pluie suit l'hirondelle qui vole bas. « Quand l'hirondelle rase la terre, Adieu la poussière. »

377. — *L'aygat de Sent-Barnabé, Ou dabant ou darrè.* L'eau abondante (pluie, débordement) de Saint-Barnabé, ou devant ou

derrière. Cf. dans Le Roux de Lincy, *Proverbes français* : « Pluye de Saint-Michel, soit devant, soit derrière, elle ne demeure au ciel. »

378. — *Lou darrè de heurè, La garie s'emporte la tourrade au pèe.* Le dernier (jour) de février, la poule emporte la gelée à son pied. Généralement, dès la fin de février, les grands froids sont passés. Dans la Haute-Garonne : « Nèu de hourè nou demoure au palhè », la neige de février ne tient pas sur la meule de paille.

379. — *Loup de Sent-Yoan.* Loup de Saint-Jean. Dans les hautes-vallées, on donne ce nom au brouillard qui, certaines années, aux approches de la Saint-Jean, est très nuisible aux fruits de la terre.

380. — *Lou tonnerre deu matii Qu'engourgue lou moulii ; L'arcoulet deu brèspe Que hè seca la jèspe.* Le tonnerre du matin engorge le moulin (fait pleuvoir) ; l'arc-en-ciel du soir fait sécher la mauvaise herbe dans les blés.

381. — *Mountanhe clare, Bourdèu escu, Plouye de segu.* Montagne claire, Bordeaux obscur, pluie pour sûr. Cela se dit aussi en Gascogne (voy. Bladé, *Contes et Proverbes*) et dans le Rouergue (voy. Vayssier, *Dictionnaire*). Mais, on ajoute en Béarn : *Mountanhe escure, Bourdèu cla, Plouye nou y-haura.* Montagne obscure, Bordeaux clair, il n'y aura point de pluie.

382. — *Nou y-ha bent pescayre ni cassayre.* Il n'y a vent pêcheur ni chasseur. En temps de vent, on ne prend ni gibier ni poisson.

383. — *Per darrè que y-ha braguè.* Par derrière il y a amas de nuages. La pluie ne tardera pas à tomber. (*Darrè*, en béarnais, signifie l'ouest. Les nuages amoncelés à l'ouest sont gros de pluie, comme le pis de la vache, *braguè*, est plein de lait.)

384. — *Per Sent-Bisentz puyen las yelades e baxen lous bentz.* A la Saint-Vincent montent les gelées et descendent les

vents. Dans le Lavedan (H.-Pyr.) : *Enta Sent-Bincens s'abazen etz tors e puyen etz bentz*. A la Saint-Vincent s'abaissent les gelées et montent les vents.

385. — *Que-s sab en abriu, Si lou lli ey mourt ou biu*. On sait en avril si le lin est mort ou vivant.

386. — *Qui escoute perigla, beyra lèu peyrebate*. Qui entend tonner, verra vite grêler.

387. — *Quoand la baque leque, L'endoumaa arré nou seque*. Quand la vache lèche, le lendemain rien ne sèche. Le suintement des murs, des parois, où lèche la vache, est un indice de pluie prochaine.

388. — *Quoand la lue cambie en bèt, Tres dies après pren lou capèt*. Quand la lune change en beau (par un beau temps), trois jours après prends la cape (il pleut).

389. — *Quoand et Gabe ploure, Que y-haura bent ou plouye*. Quand le Gave pleure, vent ou pluie. Voy. GAVE DE PAU, p. 72.

390. — *Quoand et tutaa tute en heurè, Qu'habem l'hibèr darrè*. Quand le hibou se fait entendre en février, nous avons l'hiver derrière. L'hiver sera long. Dans le Lavedan (H.-Pyr.) : *Quand et choc cante en herebè, Boè, replegue-t et palhè*. Quand la chouette chante en février, bouvier, ménage la paille. La récolte sera tardive ou insuffisante.

391. — *Quoand lou cèu perdigue, Si nou plau, nou trigue*. Quand le ciel est gris, tacheté, s'il ne pleut, il ne tarde (guère à pleuvoir). Même proverbe dans le Tarn-et-Garonne et le Gers.

392. — *Quoand martz soureye, Abriu et may que plabus-queye*. Quand au mois de mars le soleil darde ses rayons, il y a de la pluie en avril et en mai.

393. — *Quoand Pasques marseye, Cemitèri gauteye*. Quand le jour de Pâques est en mars, le cimetière est béant. — *Quoand*

Pasques marsecques, Lou cemitèri que pesque. Quand le jour de Pâques se trouve en mars, le cimetière pêche. Année de grande mortalité. — Dans le Lavedan : *Pasques marsecques, Era hami pesques; Se nou la pesques, l'adesques; En cimitèri force toumbes fresques.* Pâques en mars, tu pêches la faim; si tu ne la pêches, tu la nourris; au cimetière beaucoup de tombes fraîches.

394. — *Quoand pete Martii, Tremblatz tau bii.* Quand retentit le tonnerre de mars, tremblez pour le vin. « Quand il tonne en mars, le bonhomme dit : hélas ! » Voy. *Prov. français* de Le Roux de Lincy.

395. — *Quoand plau en aoust, Plau mèu e moust.* Quand il pleut en août, il pleut du miel et du moût. Dans les dép. du Gard et de Vaucluse, on dit : « Se plòu ou més d'aous, Es tout oli e tout mous »; S'il pleut au mois d'août, huile et vin partout.

396. — *Quoand y-ha hée dingu'aus trabatès, que y-ha hibèr dingu'a la bisque.* Lorsqu'il y a du foin jusqu'aux combles, il y a hiver jusqu'au fâtage. Si le foin est très abondant, l'hiver (prochain) sera fort rigoureux.

397. — *Sent-Yan brabe e prous, Sent-Pierre malacarous.* Saint-Jean (est) bon et doux, Saint-Pierre acariâtre. Il résulte d'observations locales, qui datent de loin, que le plus souvent il fait beau le jour de la Saint-Jean, et qu'il pleut et grêle le jour de la Saint-Pierre. — En Gascogne, on donne au bon saint Jean le nom de « porte-pain » : *Lou bou sent Jouan Qu'ets aperon lou porte-pan.* Le bon saint Jean, on vous appelle le porte-pain¹. Dans le dép. de Maine-et-Loire, on dit : « Saint Pierre pleure toujours². »

398. — *S'ey biste tremoula la bielhe au sarcadé, Y lou chibau a l'estable.* On a vu la vieille trembloter au champ où elle sarclait, et le cheval à l'étable. Se dit en mai pour signifier que les froids ne sont pas encore passés.

1. — J.-G. d'Astros, *Poésies Gasconnes*, t. I, p. 18; Paris, Tross, 1867.

2. — *Proverbes et Dict. agricoles de France*; Paris, Berger-Levrault, libr., 1877.

399. — *Si boü ha bèt, l'arra En haut que ba, Mes si descend, que plabera.* S'il veut faire beau, la rainette va en haut (dans la bouteille où on l'a mise) ; mais si elle descend, il pleuvra.

400. — *Si hè bèt lou die de la Candelèrre, Que y-haura mey de bii que d'aygue ; Si plau, si Diu at boü ; Si torre, a pixorres.* S'il fait beau le jour de la Chandeleur, il y aura plus de vin que d'eau ; s'il pleut, (il y en aura) si Dieu le veut ; s'il gèle, (il coulera) « à flots ».

401. — *Si martz nou marsouleye, Toutz mées l'an goutereye.* Si mars n'a pas ses giboulées, tous les mois l'an dégoutte (il pleut tous les mois de l'année).

402. — *Si nou torre per la Cayre, Paa ni bii nou y-ha goayre.* S'il ne gèle par la Chaire (le jour de la fête de la Chaire de Saint-Pierre), il n'y a guère de pain ni de vin.

403. — *Si plau lou matii, Nou t'estangues de parti.* S'il pleut le matin, ne t'arrêtes point de partir. En français : « Pour pluie du matin, Ne faut laisser son chemin. »

404. — *Sourelh de la Candelèrre, Quarante dies l'ours a la tutère.* Soleil de la Chandeleur, l'ours (reste) quarante jours dans la caverne. « Quand l'ours met ce jour-là sa patte à la fenêtre, il la retire pour quarante jours. » Perron ; cf. *Romania*, VI, pp. 77, 89. « La Chandeleur froide marque un bon hiver, la Chandeleur chaude menace d'un hiver après Pâques. » Oihenart, *Proverbes basques*. « Cuando la Candelaria llora, El invierno ya va fuera. » *Proverbes Espagnols*. — On dit encore en Béarn :

*Desempuixs la Candelèrre,
Quarante dies d'hibèr encoère,
L'ours alabetz qu'ey entutat ;
Si hè sourelh, aquet die, que ploure
E ditz que l'hibèr qu'ey darrè ;
Si mechant temps hè,
Que ditz que l'hibèr qu'ey passat.*

Depuis la Chandeleur, il y a encore quarante jours d'hiver, l'ours alors est dans la caverne ; s'il fait soleil, ce jour, il pleure

et dit que l'hiver est après ; s'il fait mauvais temps, il dit que l'hiver est passé. — Dans les Basses-Alpes (voy. *l'Illustration*, 1861) : « A la Tchandeliero, Grand fret, grand néviero ! Si faï beau l'ours suorté de sa taniéro, Faï tres tourts, Et rientro per quaranto jours. » On disait aussi en Bourgogne : « Si fait beau et luit Chandelours, Six semaines se cache l'ours. » — Dans le *Calendrier des bons laboureurs* pour 1618 :

Si le douzième de février
Le soleil apparaît entier,
L'ours, estonné de sa lumière,
Se va remettre en sa tanière,
Et l'homme ménager prend soin
De faire resserrer son foin ;
Car l'hiver, tout ainsi que l'ours,
Séjourne aussi quarante jours.

Plus de deux siècles avant le *Calendrier des bons laboureurs*, un prince Béarnais, Gaston Phœbus, avait écrit dans le livre de la *Chasse* : « Les ours masles demuerent aussi dedens les cavernes quarante jours sanz mangier et sanz boyre, fors qu'ils *poupent* leurs mains, et au quarantième jour, issent hors. Et si celui jour fet bel, ilz s'en retournent dedens leurs cavernes, jusques à aultres quarante jours ; quar ilz pensent que encore fera mal yver et froit jusques à celi jour. Et, si ledit jour qu'ilz issent de leurs cavernes fet let, ilz vont hors, pensant qu'il fera bel temps d'ilec en avant. » — (Gaston Phœbus a introduit dans le français de son livre le mot *poupent*, suçent, qui est béarnais ; *poupa*, dans notre idiome, signifie téter ; on appelle une nourrice *may de poupe*, mère de mamelle. En français, dans le langage populaire, « maman téton ».)





IX. — PROVERBES DIVERS

405. — *A cade bilatye, Soun usatye ; Cade maysou, Sa fayssou.* A chaque village, son usage ; chaque maison, sa façon. On dit en français dans le même sens : « Chaque pays ses sabots » ; ou bien : « Autant de villes autant de guises. »

406. — *A cade pic l'estère.* A chaque entaille le copeau. On n'y va pas de main morte ; chaque coup produit son effet. On le dit, au figuré, du railleur méchant que l'on appelle, en français, un « emporte-pièce ».

407. — *A chrestiaa qui ploure, judiu qui arrid.* A chrétien qui pleure, juif qui rit. Le méchant se réjouit de ce qui afflige l'homme de bien. Dans *Flamenca*, ms. de Carcassonne, 681, f° 38 :

Per so fon dih ben a rason :
Autri dol albadallao son.

« C'est pourquoi l'on dit avec raison que le deuil d'autrui n'est qu'aubades. »

408. — *A la grane porte, La grane estorte.* A la grande porte, la grande « entorse ». Dans le Rouergue : « Pel los gróndos pouórtos pássou lous gróns bens..... » Par les grandes portes entrent les grands vents, c'est-à-dire les grandes adversités sont pour les grands et les riches. Vayssier, *Dictionnaire*. En latin, dans Phèdre : « Magno periculo sunt opes obnoxiaë. » Les grandes richesses exposent à de grands dangers.

409. — *A la lutz de la candele, Lou capit semble sede.* A la lumière de la chandelle, l'étaupe la plus grossière semble soie. « A la candelo, la dono es pu bèlo. » L'abbé de Sauvages, *Dictionnaire languedocien*. « A la chandelle, la chèvre semble demoiselle. » Le Roux de Lincy, *Proverbes fr.*

410. — *A l'escout, Plague de mout.* Aux écoutes, plaie de mots. Celui qui est aux écoutes est souvent blessé de ce qu'il entend. — *Qui escoute darrè la paret, Enten soun tort coum lou sou dret.* Qui écoute derrière la paroi, entend le mal et le bien que l'on dit de lui.

411. — *Alheyttat ou en presou, Que-s sab si l'amic ey bou.* Littéralement : Alité ou en prison, on sait si l'ami est bon. C'est dans l'adversité que l'on connaît ses vrais amis.

412. — *Après la mountade, La debarade.* Après la montée vient la descente. « Chaque mont a son vallon. » G. Meurier, *Trésor des Sentences*, xvr^e siècle.

413. — *Aquet qui ha trop parlat, Qu'ey u aboucat.* Celui qui a trop parlé, est un avocat. Voy., ci-dessous, *Langue de quatorze*, langue de quatorze.

414. — *Asso qu'ey lard de gouye.* Ceci est lard de servante. Du lard à peine cuit ; celui que la servante a mis au pot, en surplus, pour la satisfaction de son appétit, et qu'elle a eu hâte d'en retirer craignant que sa supercherie ne fût découverte. — En français « manger le lard », commettre en cachette quelque méfait. « On a prétendu que cette locution devait son origine au délit dont se rendaient coupables les hérétiques qui mangeaient du lard les jours d'abstinence. On se fonde sur ce qu'on la retrouve, en forme de refrain, dans la sixième ballade de Marot, qui, comme on le sait, fut accusé d'avoir embrassé en secret la religion réformée. Mais j'estime qu'on a voulu exprimer, par cette façon de parler, un méfait semblable à celui d'un homme qui mange en cachette le lard qu'il a dérobé. Quoi qu'il en soit, cette locution est très ancienne, et même je crois antérieure aux persécutions contre les protestants. On la trouve dans Eust. Deschamps : « Rougneux, tigneux, coquin et papelart, Vous me direz qui a mangié le lart. » Voy. Th. Lorin, *Vocabulaire de La Fontaine*, p. 151.

415. — *A u ardit qu'ey l'oeu, Mes que caru habe-u.* L'œuf est à un liard, mais il faut l'avoir (il faut avoir le liard pour

acheter l'œuf). Ainsi parlent ceux qui n'ont point de quoi acheter, même ce qui est à bas prix.

416. — *Au Cagot la gouttière.* Chez le Cagot la gouttière. Les Cagots devaient vivre de leur métier de charpenterie, *bibre ab lor offici de charpenterie*¹ (1471); de là, le proverbe *Au Cagot la gouttière*, usité au sens de l'adage français : « Les cordonniers sont souvent les plus mal chaussés. » — *Bragant mey qu'u Cagot nou brague en heste-ennau*². Plus fier qu'un Cagot ne l'est un jour de fête solennelle. « Se faire brave (se parer) comme un jour de Pâques. » Le Roux de Lincy, *Prov. fr.*, t. I, p. 114.

Le sens général de notre proverbe est facile à saisir ; mais il n'est guère possible d'en préciser la signification particulière. Pour quels motifs les Cagots, ces parias du Béarn, avaient-ils sujet de montrer quelque fierté les jours où l'Église célèbre ses grandes fêtes ? Leur semblait-il qu'ils étaient alors moins « maudits » que de coutume ? En ces jours, y aurait-il eu, à leur égard, comme une « trêve de Dieu » ? Ou bien, oubliaient-ils leur misérable condition et le témoignaient-ils par un contentement qui ressemblait à de la fierté ? Point d'histoire ou trait de mœurs, il ne serait pas sans intérêt d'être fixé sur l'origine de ce proverbe ? — On sait que les Cagots étaient obligés de porter sur leurs habits, en signe d'infamie, une patte d'oie ou de canard ; ils en étaient, peut-être, dispensés les jours de fête solennelle. Le proverbe français « Paré comme un bourreau qui est de fête ou qui fait ses Pâques », vient de ce que le bourreau était forcé autrement de porter sur son vêtement la marque de ses fonctions, un glaive, une échelle ou une potence ; seulement il lui était permis de quitter ce vêtement le jour de Pâques, ou bien encore le jour où il communiait, auquel cas il avait grand soin de se parer. Le Roux de Lincy, *Prov. fr.*, t. II, p. 614.

Deu peu rouye e deu Cagot, Saube-t si potz. De (l'homme qui a les) cheveux roux et du Cagot, sauve-toi si tu peux. « Entre roux poils et felonie, S'entreporte grand compaignie » ; c'est-à-dire, entre poils roux et méchanceté il y a de grands rapports.

1. — Archives des Basses-Pyr., E. 1768 (Notaires d'Oloron).

2. — *Heste-ennau*, altération de *hèste-annau*, fête annuelle ; voyez J.-G. d'Astros, *l'Automne*.

Le Roux de Lincy, *Prov. fr.*, t. II, p. 490. On trouve dans ces proverbes le haïssable souvenir de Judas. « Homme roux, sujet dangereux », dit le proverbe russe. — « Les Anglais le croient faux, et les Malais le craignent à l'égal du serpent ¹. » — *Toursut coum u Cagot*. Retors comme un Cagot. Voy. Eug. Cordier, *Études sur le dial. du Lavedan* : « Une longue persécution fait dévier le caractère ; c'est ce qui a pu et dû arriver aux Cagots. »

417. — *Au cap la dentèle, Au c. la perrequère*. Sur la tête la dentelle, (plus bas) la guenille. Se dit des personnes dont la mise est trop élégante, la toilette trop coûteuse, pour leur condition. Chez les Basques : « Jaurégui a son pourpoint couvert de galons, mais le dedans n'est qu'étope. Oihenart, *Prov.* — En Normandie, on dit des gens d'Atençon : « Habit de velours et ventre de son. » Crapelet, *Prov. et Dictons populaires*.

418. — *Au hart, la hartère*. Au repu, de quoi se repaître. En français : « Porter de l'eau à la rivière », ou bien « Les fleuves vont à la mer ». Dans Oihenart, *Prov. basques* : « L'or va toujours aboutir à sa minière (à la poche du riche). » — *Au hart, la hartère ; Au praube, la misère*. Au repu, de quoi se repaître ; au pauvre la misère. « Celui qui a bon-heur a fourrage et bétail, et à celui qui n'en a point la paille même manque. » Oihenart, *Prov. basques*.

419. — *Bau mey ana tau boulanyè que ta l'apouticayre*. Il vaut mieux aller chez le boulanger que chez l'apothicaire. Dans la *Revue des langues romanes*, t. VI, p. 134 : « Vau mai anà'l mouli Qu'al medeci. » Il vaut mieux aller au moulin que chez le médecin.

420. — *Bau mey paga haure que haurilhau*. Il vaut mieux payer (bon) forgeron que (mauvais) forgeron. — « Il vaut mieux s'adresser à Dieu qu'aux saints. »

421. — *Bebedou, Cantadou*. « Qui boit, chante. » — *Lou bii qu'apère la cansou*. Le vin appelle la chanson. « D'avoir beu,

1. — Michel de Chrouschoff ; *Pau, Souvenirs et impressions*, p. 88 ; — Imprimerie Aréas, 1891.

l'on chante mieux. » Laurent Joubert, *Erreurs pop. et propos vulgaires*, xvi^e siècle. — « Un homme, d'ailleurs, sage et circonspect, chante dans le vin. » Homère, *Odyss.*, XIV.

422. — *Bente hart, bouque arridente.* — Ventre plein, bouche riante. Dans le dialecte romano-provençal du Piémont : « Pansa piena gloja mena », panse pleine joie amène. (F. Malval.) En fr. : « Bonne chère fait le cœur lie. » — Chez les Arabes : « Quand l'estomac est satisfait, la tête chante. » P. de Castellane, *Souvenirs de la vie militaire en Afrique*.

423. — *Bente plée porte comes.* Littéralement : Ventre plein porte jambes. Celui qui s'est lesté l'estomac, marche bien.

Hort minya, Hort tribalha. Bien manger, bien travailler. Dans le Rouergue : « Quand lou béntre es deju, lou bras noun jôue gayre. » Quand le ventre est à jeûn, le bras ne joue guère (manque de vigueur pour le travail). Vayssier, *Dictionnaire*. « Qui veut avoir bon serviteur, il le faut nourrir. » Le Roux de Lincy, *Prov. français*. — Au xvi^e siècle, dans Laurent Joubert, *Propos vulgaires* : « Est-il vrai que ceux qui ne mangent pas beaucoup ne sont pas robustes au travail ? »

424. — *Beroyes paraulines, mechantz digtous.* Jolies petites paroles, mauvais petits doigts. Se dit des gens qui parlent bien, mais agissent mal. En espagnol : « Palabras hermosas, cosas las no. » — *Paraules d'anyoulou, Urpes deu diable* ; c'est ainsi que, dans le recueil de MM. Hatoulet et Picot, on a traduit en béarnais le proverbe français du xvi^e siècle : « Paroles d'angelot, Ongles de diablôt ».

425. — *Bisite de senhou, Dab ue l'an qu'en y-ha prou.* Visite de seigneur, avec une dans l'année il y en a assez. Proverbe dont l'origine remonte à la féodalité. Dans la vallée de Barousse (H.-Pyr.), on avait pour ces visites une répulsion bien plus grande : *Bisite det senhou* : De cent ans en cent ans det qu'en han prou ; visite du seigneur : de cent ans en cent ans de lui on a assez. — La Fontaine a dit : « Notre ennemi, c'est notre maître. »

426. — *Bou tros a soun hilhoü deu blat de la mayrie.* Donner à son filleul bon morceau du pain de la marraine. Être prodigue du bien d'autrui. Ancien fr. : « D'ottre quir large curreie (du cuir des autres large courroie). » Le Roux de Lincy, *Proverbes français*.

427. — *Bruut de canalhe, Hoec de palhe.* Querelle de canaille, feu de paille. En provençal : « La canaio es lèu d'acord. » La canaille est vite d'accord. — *Fripous nou-s hèn la guerre.* Les fripons ne se font pas la guerre. « Les loups ne se mangent pas entre eux. » — *Entre fripous, nade canalhe.* Entre fripons, point de canaille. « Tous compères et compagnons. »

428. — *Cade bente Ha sa coenhete.* Chaque ventre a son besoin. Bossuet a dit : « Nous sommes tous assujettis aux mêmes nécessités naturelles. » Le proverbe béarnais peut signifier aussi que nous les subissons, chacun, différemment.

429. — « *Cadu que s'at sab* » ; *Atau disè lou qui lou c. cousut habè.* « Chacun le sait pour soi » ; ainsi disait celui qui avait le derrière cousu. Personne ne dévoile ses infirmités cachées.

430. — *Caratz-pe, amassatz et patracou.* Taisez-vous, amassez le gros sou. Se dit, particulièrement à Oloron, pour signifier : laisser à quelqu'un le dernier mot dans un débat, lui donner gagné. En français : « Je vous donne gagné, mettez dans votre bourse. » Oudin, *Curiosités françoises*.

431. — *Cargat de deutes coum u Sent-Jaquès de couscoulhes.* Chargé de dettes comme un pèlerin de coquilles. — (*Sent-Jaquès*, pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle.)

432. — *Case, casete ; Que-m cauhi la camete ; Aus autz larès, Nou-m pouix cauha lous pès.* Chez moi, mon petit chez moi ; je me chauffe la jambe ; aux autres foyers, je ne puis me chauffer les pieds. On dit plus brièvement en français : « Nulle part on n'est aussi bien que chez soi. »

433. — *Cassayre, Pescayre, — Bebedou, Yougadou, — Nou hèn boune maysou.* Chasseur, pêcheur, joueur, buveur, ne font bonne maison. Dans les H.-Pyr. : « Nou han james bist cassayre ni pescayre de linhe Croumpa camps ni binhe. » On n'a jamais vu chasseur ni pêcheur à la ligne acheter champs ni vigne. En provençal : « Jamais cassaire a nourri soun paire. » Jamais chasseur n'a nourri son père. « La chasse mène à la besace. » Voy. dans *Romania*, VI, p. 111.

434. — *Cau tira au bruxou Qui coubreix lou layrou.* Il faut tirer sur le buisson qui couvre le larron. « Qui frappe les buissons en fait sortir les serpents. » *Prov. chinois*, recueillis par P. Perny (de la congrégation des Missions Étrangères).

435. — *Chapèu bourdat Nou crob toustemp bou cap.* Chapeau bordé ne couvre pas toujours bonne tête. Le Fabuliste a dit : « Belle tête, mais de cervelle point. »

436. — *Chic de mau, gran ligasse.* Peu de mal, grande ligature. Grand remède pour un petit mal. Se dit des gens qui ont plus de peur que de mal. On est à leur égard si peu compatissant que l'on ajoute : *Si nou-n y-ha, Diu qu'en y hasse.* S'il n'y en a pas (s'il n'y a pas mal), que Dieu en y fasse.

437. — *Coo de canabère.* Cœur de roseau. Le cœur léger, celui qui ne peut avoir d'affection durable :

*Quoand te bey, que t'aymi hère ;
Quoand nou-t bey,
Nou t'aymi mey.*

C'est le cœur léger qui parle ainsi : Quand je te vois, je t'aime beaucoup ; quand je ne te vois point, je n'y pense plus. « Cor oblida qu'uelhs no ve. » Peyrols, dans Raynouard, *Lexique*, t. IV, p. 354. En français : « Loin de l'œil, loin du cœur » ; ce que MM. Hatoulet et Picot ont mis dans leur recueil comme un proverbe béarnais : *Loenh de l'oelh, loenh deu coo.* — Cf. *Imitation de J.-C.*, liv. I, ch. 23 : « On n'a pas plutôt cessé de le voir qu'on cesse d'y penser. »

438. — *Coumplit coum u coutilhou de sèpt lès.* Parfait comme une jupe de sept laizes. Se dit des choses qui ne laissent rien à désirer, des personnes auxquelles il ne manque aucune qualité.

439. — *Coumu coum mique e broye.* Commun comme miche et pâte de farine de maïs. « Grossier comme pain d'orge. »

440. — *Courdouniès, courtz de dinès.* Cordonniers, à court de deniers. Jeu de mots, qui ne vaut ni plus ni moins que celui-ci : « Les fabricants de chaussures s'appellent cordonniers, parce qu'ils donnent des cors. »

441. — *Darrè plèix ni sègue Nou digues jamey paraule pègue.* Derrière haie ni buisson ne dis jamais parole à la légère. Cela peut être compromettant. — « Les murs ont des oreilles. »

442. — *De la punhère viu Martii.* De la mouture vit Martin (le meunier). Au sens où l'on dit en français, d'après saint Paul : « Le prêtre vit de l'autel. » Au ^{xiii}^e siècle on disait : « Ki autel sert, d'autel doit vivre » ; traduit en béarnais dans le recueil de MM. Hatoulet et Picot : « *Lou qui l'auta serber, de l'auta que deu bibe.* » Proverbe des H.-Pyr. : « Que s'ha dit era misse, que la se minje », il a dit sa messe, il se la mange (il en mange le prix). Eug. Cordier, *Étud. sur le dial. du Lavedan.*

443. — *De so de mau dat, Ni mercès ni grat.* Pour ce qui est mal donné, ni merci ni gratitude. Au ^{xvi}^e siècle, en fr. : « Rien n'est si chère vendu Que le prié et trop attendu. » G. Meurier, *Trésor des Sentences.*

444. — *Deu naz tau pot, Si mey nou pot.* Du nez jusqu'à la lèvre, si davantage il ne peut. « Mieux vaut peu que rien. »

445. — *Dise tout bée de l'u e pas mau deus autes.* Dire tout bien de l'un et pas (du) mal de l'autre. « On doit honorer les gens de bien et supporter les fols. » H. Estienne, *Précell. du lang. fr.* « Honore les grands, ne méprise les petits. » Le Roux de Lincy, *Prov. fr.*

446. — *En boune maysou, paa du e lenhe seque.* En bonne maison, pain rassis et bûche sèche. (On n'a pas à se procurer, au jour le jour, de quoi se nourrir et se chauffer.) C'est la contre-partie du proverbe cité dans la *Revue des langues romanes*, 1873, p. 632 : « Bos verd e pan caud Fan la rouina d'un oustau. » On dit en français : « Pain tendre et bois vert Mettent la maison au désert. »

447. — *En parlant, loung camii s'abraque.* En devisant, long chemin s'accourcit. « Un compagnon de voyage qui est beau parleur sert de monture en chemin. » Oihenart, *Prov. basques*. En provençal : « Quand sias en camin, un brave cambarado vau mai qu'un bèu carrosso. » En fr. : « Compagnon bien parlant vaut en chemin chariot branlant. » En lat. (P. Syrus) : « Comes facundus pro vehiculo est in via. »

448. — *En ue here mey qu'en tres marcatz.* Dans une foire plus qu'en trois marchés. Une seule perte ou un seul gain plus considérables que plusieurs pertes ou plusieurs gains faits successivement.

449. — *En yentz coum en canabères, Nou-s hè pas bou hida.* Se fier à certaines gens n'est pas plus sûr que de s'appuyer sur des roseaux.

450. — *Esta nete qu'ey la mieytat de la santat.* Être propre, c'est la moitié de la santé. Dans les *Prov. fr.* de Le Roux de Lincy, t. II, p. 356 : « Netteté nourrit la santé. » — « Les curés dans leurs prônes ont-ils soin de prêcher la propreté, qui est une vertu cardinale ? J'ai bien peur que non, en me souvenant que le plus grand journaliste catholique, qui est Louis Veuillot, a fait l'apologie de la crasse. Et les maîtres d'école ? Daignent-ils inculquer à leur marmaille des habitudes de propreté ? » Jules Simon, *Mon petit journal* (dans *Le Temps*, 1^{er} nov. 1892).

451. — *Fii coum berdet.* Fin comme vert-de-gris. Se dit de l'individu dont « les finesses sont cousues de fil blanc ». (C'est par erreur qu'il a été donné, dans la première édit. des *Proverbes du Béarn*, une autre explication de ce proverbe.)

452. — *Gaha lou quoate*. Prendre le quatre. Au sens de « prendre le large », ou « jouer des jambes », s'échapper. — « Chez les Francs, lorsqu'on affranchissait un esclave, on le plaçait dans un carrefour qu'on appelait la place des Quatre-Chemins, « *compitum Quatuor Viarum* », parce qu'elle aboutissait à quatre chemins, et l'on prononçait cette formule : « Qu'il soit libre, et qu'il s'en aille où il voudra. » Quitard, *Dict. des Proverbes*.

453. — *Gahe-t aco, boute-t-y sau*. Empoigne ça, et mets-y du sel, « Attrape-toi cela », et deviens sage. S'adresse à quelqu'un que l'on vient de châtier, ou à qui il est arrivé quelque chose par sa faute. (Le sel symbolise la sagesse : *Accourdatz-me la sagesse, Que-s marcade per la sau*. Accordez-moi la sagesse, disait-on dans un *vieux-cantique*, elle est marquée par le sel.)

454. — *Gourmand coum padère, Que-s minyarè las cornes de Mahoumet*. Gourmand comme la poêle, il mangerait les cornes de Mahomet (du diable).

455. — *Gourmand coum ue lecassine*. La *lecassine* est l'espèce de champignon, mérulle chanterelle (*cantarellus cibarius*). Lorsqu'on en fait un mets, il ne faut pas lui ménager la graisse; de là, le proverbe.

456. — *Gouyate senade, Gouyate arribade*. Jeune fille à qui l'on a fait signe, jeune fille arrivée. Se dit d'une fille légère, sans pudeur. On lui fait signe, elle accourt.

457. — *Gouye de gouye, Gouye deu diable*. Servante de servante, servante du diable. Il n'y a pas de maîtresse de maison plus difficile à servir que celle qui a été servante.

458. — *Ha abancetes*. Anticiper le mariage, « emprunter un pain sur la fournée ». En espagnol : « *Ha hecho Pascua antes de Ramos* », elle a fait Pâques avant Rameaux.

459. — *Ha ana de cibot en cousseye*. Faire aller de toupie en travail. Faire tourner comme une toupie, *cibot*, faire aller

de ça, de là, comme le travouil, *cousseye*, avec lequel on met le fil en écheveau. Usité au sens de « mener par le bout du nez ».

460. — *Habé lous dinès unglous*. Se dit de l'avare ; on ne peut lui arracher les deniers. (*Unglous* signifie qui adhère fortement comme l'ongle, *ungle*, au doigt.) En français « être dur à la desserre ».

461. — *Habé mey de gule que de sac*. Avoir plus de bouche que de panse. Le glouton qui mange à crever. — Dans le dialecte romano-provençal du Piémont : « Cherpa pansa ch'roba vanska », crève la panse plutôt qu'une chose reste, crève plutôt le ventre que de laisser de la viande au plat. Les montagnards Auvergnats disent la même chose en termes différents. (F. Malval.)

462. — *Habé mey de hami que d'escout*. Avoir plus de faim qu'envie d'écouter. « Ventre affamé n'a pas d'oreilles. »

463. — *Habilhatz u bastou, Qu'haura l'èr d'u barou*. Habillez un bâton, il aura l'air d'un baron. En français, xv^e siècle : « Riche habit fait fol honorer. »

464. — *Ha carbou Nou hè cap deshaunou*. Faire du charbon ne fait nul déshonneur. « Il n'y a point de sot métier » ; métier honnêtement pratiqué, bien entendu. Dans un autre ordre d'idées, « c'est l'une des maximes principales de la sagesse de Goethe qu'il n'est aucun métier que le manouvrier le plus infime ne puisse élever jusqu'à l'art par l'application qu'il y porte ». Weiss, *Au pays du Rhin*, p. 269.

465. — *Hardit, Pèle ! pay qu'ey hart !* Hardi, petit Pierre ! père est repu ! Dans le Rouergue : Qu'ô bien dinât Crey tout orribat. » Qui a bien dîné croit tout le monde repu. Vayssier, *Dictionnaire*. — « Qui a la pance pleine, il lui semble que les autres sont soulz. » Le Roux de Lincy, *Prov. fr.* — « Quand j'ai bien bu et bien mangé, je veux que tout le monde soit soûl dans ma maison. » Molière, *Le Médecin malgré lui*. — « Quel moyen de

comprendre, dans la première heure de la digestion, qu'on puisse quelque part mourir de faim ? » La Bruyère, *Des biens de la fortune*.

466. — *Ha u pic au crimalh*. Faire un cran à la crémaillère. C'est constater une chose peu ordinaire ; on dit en fr. : « Faire une croix à la cheminée. »

467. — *Hayam bii, biengue d'oun biengue !* Ayons du vin, quelle qu'en soit la provenance. *Nunc est bibendum !* disait Horace ; et lui, non plus, ne buvait pas toujours du généreux Falerne, du vieux Massique. Il écrivait à Mécène, *Ode*, XX, liv. I : « *Vile potabis modicis Sabinum — Cantharis...* (Chez moi) tu boiras dans de modestes coupes un pauvre vin du Sabinum.... » En Béarn, des buveurs moins modérés qu'Horace, ajoutent, le verre en main :

*Pinta dingu'a Nadau, e, lou qui pousque,
Dingu'a Pentecouste ;
Si lou bii ey bou,
Dingu'a Marterou ;
E, si ey bou lou bii,
Dingu'a Sent-Martii !*

Pinter jusqu'à Noël, et, si l'on peut, jusqu'à la Pentecôte ; si le vin est bon, jusqu'à la Toussaint, et, si bon est le vin, jusqu'à la Saint-Martin !

468. — *Hayne de curè, taque d'oli*. Haine de curé, tache d'huile (tache indélébile qui s'étend au lieu de se restreindre). Même proverbe dans les H.-Pyr. ; voy. Eug. Cordier, *Études sur le dialecte du Lavedan*.

Tantæne animis cælestibus træ !

VIRGILE.

469. — *Hère manque, chic abounde*. Littéralement : Beaucoup manque (vient à manquer), peu dure. Des gens qui ont beaucoup de bien dépensent sans compter et se ruinent, tandis que ceux qui ne possèdent que peu de chose en sont ménagers et le conservent.

470. — *Hilh de la may, Parent deu pay.* Fils de la mère, parent du père. « Mulet, qui est ton père ? La plus belle jument qui soit en les monts Pyrénées est ma mère. » Oihenart. *Proverbes basques.* Chez les Arabes : « Quel est ton père ? disait-on à l'âne. Le cheval est mon oncle, répondit-il. » P. de Castellane, *Souvenirs de la vie militaire en Afrique.*

471. — *Hilhot deu brouquet, Toustemps ha set.* Enfant du fausset, il a toujours soif. « Qui a bu, boira. »

472. — *Hoec de palhe pot ahoega la maysou.* Feu de paille peut mettre en feu la maison. — *Qui de palhe ague cobert, goarde que lo foec no s'y day (haye) de près.* Qui de paille a couvert (sa maison), prenne garde qu'il n'y ait le feu tout près. *Revue de Gascogne*, t. XXV, p. 535. « De petite scintille s'enflambe une ville. » G. Meurier, *Trésor des Sentences*, xvi^e siècle.

473. — *Hoey, nou doumaa, Cau habé l'obre en maa.* Aujourd'hui, non demain, il faut avoir l'œuvre en main. — Ne dites pas : « A demain les affaires. »

474. — *Homi de mountanhe e de ribère.* Homme de montagne et de plaine. Se dit en parlant d'un homme qui sait se tirer d'affaire où qu'il se trouve. En français, dans l'argot du peuple, « un débrouillard ».

475. — *Homi qui sab quoantes pues ha lou pienti.* L'homme qui sait combien de dents a le peigne. Un homme qui entend les affaires, à qui rien n'échappe.

476. — *Jo vos ferèy ung tau pastis que vos no saberatz rompre la croste.* Je vous ferai un tel pâté que vous n'en saurez rompre la croûte. *Archives des Basses-Pyrénées*, E. 251. (Jean II, d'Armagnac, au prince de Galles à Bordeaux, vers 1363.) « Je vous baillerai ce que vous ne mangerez pas. » Oudin, *Curiosités françoises.*

477. — *La bielhe que-s mouribe e qu'aprenè.* La vieille se mourait et apprenait. « On apprend toujours quelque chose en vieillissant. »

478. — *L'a-bou-coumpte que-s tourne ca.* Le bon marché se tourne (revient) cher. « Bon marchies traict argent de borse. » Le Roux de Lincy, *Proverbes fr.*

479. — *La cautère qu'ey grane, qu'en y-ha u gahot ta cadu.* La chaudière est grande, il y a une cuillerée (de ce qu'elle contient) pour chacun. Il y a tant de maux dans ce monde ! Chacun en a sa part. Dans Fr. Mistral, *Dictionnaire provençal* : « Au peiròu di sèt doulour chascun a soun escudello » ; au chaudron des sept douleurs chacun a son écuelle.

480. — *La dent Qu'ha talent.* La dent a (bonne) volonté. Ce n'est pas l'appétit qui manque.

481. — *La hartère que tue mey d'homis que la hami.* La goinfrerie tue plus d'hommes que la faim. « Gourmandise tue plus de gens Qu'espée en guerre tranchant. » *Adages françois*, xvr^e siècle.

482. — *La hemne coum la castanhe, Bère dehore, e dehens la maganhe.* La femme est comme la châtaigne, belle à l'extérieur ; dedans est le défaut. MM. Hatoulet et Picot ont mis dans leur recueil de proverbes *béarnais* ce proverbe qui est *italien* : « La donna e come la castagna, Bella di fori, e d'entro e la magagna. » — En languedocien, dans le *Dictionnaire* de l'abbé de Sauvages : « Noze, filio, castagno, Raubo cubris la magagno », noix, fille, châtaigne, la robe (l'enveloppe) couvre le défaut.

483. — *Leca s'en lous potz.* S'en lécher les lèvres. Savourer une chose, en jouir avec délectation. En fr. : « On s'en lèche les doigts » ; cela est excellent à manger. — Henri IV écrivait à Saint-Geniès, juillet 1585 : « Je travaille plus qu'il n'est croyable à préparer des sauces à nos ennemis, que je m'asseure qu'ils ne s'en lécheront point les lippes. »

484. — *Lèd coum lou pecat deu dibèes.* Laid comme le péché du vendredi. Au sens de : C'est ce qu'il y a de plus affreux. — « Qui bout lessive le vendredi Fait cuire le sang de notre Sauveur. » *Prov. de la Basse-Bretagne*, recueillis par L.-F. Sauvé.

485. — *Langue de quatourze.* Langue de quatorze. « Caquet-bon-bec. » Pareille langue est deux fois plus vaillante que celle d'un de ces avocats, qui étaient, jadis, appelés : « Orateurs de sept heures. » — *Que parlerèn dètz ans sens escoupi.* (Les avocats) parleraient dix ans sans cracher. C'étaient les avocats « d'antan ». La prescription suivante est d'Henri II, roi de Navarre : *Ordonam que los advocatz dedusin los dretz de partides, reseca des totes paraules superflues.* Nous ordonnons que les avocats (dans les plaidoiries) établissent les droits des parties, retranchées (coupant court à) toutes paroles superflues. — *Que y-escoupeix coum u aboucat sus u escut de seys liures.* Il y crache (il crache dessus) comme un avocat sur un écu de six livres. On le dit de quiconque convoite une chose, a hâte d'accepter ce qu'on lui offre. « Toujours ouvert comme la gibbessière d'un avocat » ; Rabelais, liv. I, ch. 68. « Je n'aurois non plus pitié d'elle qu'un avocat d'un escu. » Le Roux de Lincy, *Proverbes français*. — *En paradis nou y-ha nou Mey d'aboucat que de mèrlou.* En paradis il n'y a pas plus d'avocat que de merle. On dit aussi en Auvergne : « Oqueces merles sou pas noumbrous en porodis. » Ces merles (les avocats) ne sont pas nombreux en paradis. *Hist. et Contes en patois*, p. 322 ; Aurillac, impr. Blancharel, 1888. — « Si enfer n'est plein jamais n'y aura d'advocat sauvé. » *Adages françois*, xvi^e siècle.

486. — *L'espitau guinhe lou pleytejayre.* L'hôpital guigne le plaideur. — « Grand plaideur ne fut jamais riche. » Le Roux de Lincy, *Prov. fr.*, t. I, p. 146.

Perrin (Dandin) tire l'argent à lui,
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles.

LA FONTAINE.

Nou-p tiretz u oelh, ta creba lou deu besii. Ne vous arrachez pas un œil pour crever celui du voisin. On dissuade ainsi d'en-

treprendre, de poursuivre un procès. L'expérience a montré que, souvent, dans le moins mauvais, « on perd une vache pour gagner un chat ». P. Perny (des Missions Étrangères), *Proverbes chinois*. En provençal : « Quau gagno un proucès, gagno uno galino en perdent uno vaco. » En italien : « L'uomo che litiga sempre perde », l'homme qui plaide perd toujours.

487. — *Lou curè nou ditz pas dus cops la misse*. Le curé ne dit pas deux fois la messe¹. « Non bis in idem » ; ou bien les personnes à qui l'on applique notre proverbe n'admettent point le « bis repetita placent ».

488. — *Lou curè que-s peque a la misse, e lou regent a la mustre*. Le curé se trompe à la messe, et le régent (l'instituteur) à la leçon. « Il n'y a pas de bon cheval qui ne bronche. » — « Il n'est si bien ferré qui ne glisse. » G. Meurier, *Trésor des Sentences*, xvi^e siècle. En piémontais : « A s' falisso fina i preive a di messa », ils se trompent, jusqu'aux prêtres, à dire la messe. F. Malval, *Proverbes, etc., recueillis dans le dialecte romano-provençal du Piémont*. — En latin (Horace) : « Quandoque bonus dormitat Homerus » ; et, dans Pline : « Nemo est qui omnibus boris sapiat ».

489. — *Lou diable que cauhe lou hourn*. Le diable chauffe le four. Se dit de toute passion violente, et, particulièrement, « tota ruens Venus » (Horace),

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

RACINE (*Phèdre*).

490. — *Lou diable qu'ha poü deuourdoulh*. Littéralement : Le diable a peur du travail. Usité au sens de : le travail préserve la femme de tentation. — « Est-ce au travail qui l'occupait jour et nuit que Pénélope dut la force de résister aux obsessions de ses amants ?.... On peut le croire, si on admet avec Zimmermann

1. — Même proverbe en Russie ; voy. Michel de Chrouschoff, *Pau, Souvenirs et impressions*, p. 89 ; imprimerie Aréas, 1891.

que la simple occupation de coudre et de tricoter détourne peut-être plus de passions dangereuses que toutes les puissances de la terre. »

491. — *Lou mau deu pèe Nou ba pas a l'herbè.* Le mal du pied ne va pas à l'estomac. « Peu de chose ne fait que ung peu de mal. » *Proverbes communs*, xv^e siècle.

492. — *Lou prou qu'ey prou.* (Le assez est assez); rien de trop. En fribourgeois : « Can ly e bon ly e prá. » — « Can l'o bin, l'o prou. » Le D^r Perron, *Prov. de la Franche-Comté*. « Quand c'est assez, c'est assez. » *Romania*, VI, p. 83 et 108. — Lat. « Ne quid nimis ».

493. — *Lou qui ey hèyt ta sta soo nou sera james patracou.* Celui qui est fait pour être sou ne sera jamais gros sou. On ne change guère les manières qui nous viennent de la nature.

494. — *Lou qui ha la padère e lou gambilet, Pot minya lou boucii secret.* Celui qui a la poêle et le gibelet, peut manger le morceau (en) secret. La poêle sert à la préparation des aliments, et le gibelet à mettre le baril en perce; celui qui tient l'une et l'autre, en use comme il lui plaît, et pour son compte, comme on disait en français au xv^e siècle : « Qui tient la poesle par la queue, il la tourne par où il lui plaist. »

495. — *Lou qui n'ey argentat, Goayre d'amiccs n'ha troubat.* Qui n'a point d'argent, n'a trouvé guère d'amis. Dans Le Roux de Lincy, *Prov. fr.* : « Pauvre homme n'a point d'amis. »

496. — *Lou qui ha de que-s cara, Ha de que parla.* Celui qui a de quoi se taire, a de quoi parler. Dans Rabelais : « Taciturnité, de congnoissance est symbole. »

497. — *Lou qui nou pot nou pinne.* Que celui qui ne peut (sauter), ne saute point. Il ne faut rien entreprendre au dessus de ses forces. « Versate diu quid ferre recusent, Quid valeant humeri. » (Horace.) — « Où la guêpe a passé, le moucheron demeure. » La Fontaine, *Fables*. — « La mouche voulant porter

une montagne. » P. Perny (des Missions Étrangères), *Proverbes chinois*. — *Soubent, en coumpant de ha bèt saut, Oun nou hè que ue cadude*. Souvent, en comptant faire un beau saut, on ne fait qu'une chute. « Qui plus haut monte qu'il ne doit, De plus haut chiet qu'il ne voudroit. » Au XIII^e siècle : « Tex cuide haut monter qui tumble. » Le Roux de Lincy, *Proverbes français*.

498. — *Lou qui-s logue lou c., Nou-s sèd pas quoad boïl*. Celui qui a loué sa personne, ne peut s'asseoir quand il veut. On dit en languedocien : « Qaou per aze se logo, per aze deu servi », qui se loue comme âne, doit servir comme âne. Dans Le Roux de Lincy, *Prov. fr.* : « Libre n'est celui qui sert autrui. »

499. — *Lou qui tire u peu au diable, noü se trobe pas après taapelhut*. Celui qui tire un poil au diable ne (se) le trouve pas ensuite aussi velu. « Bien commencé demy achevé. » *Recueil de Gruther*. Notre proverbe se dit particulièrement lorsque la chose est difficile, pénible.

500. — *Lous courdouniès nou hèn murralha*. Les cordonniers ne font des murs. C'est ce que le proverbe latin dit en ces termes : « Ne sutor supra crepidam. » En fr. : « Chacun son métier. » — Il ne faut donc pas *Coussira massous ta ha souliès*, aller chercher des maçons pour faire des souliers.

501. — *Lous pays que hèn resteliès e lous hilhs minyaderes*. Les pères font des râteliers et les fils des mangeoires. En fr. : « De père avare enfant prodigue » ; — « De père gardien fils garde rien. »

502. — *Lous testotz que s'apedassen*. Les tessons se rapiècent (se rajustent). Dans un ménage bien tenu, on ne laisse rien perdre.

503. — *Marchand courtes Croumpe a quotate e ben a tres*. Marchand courtois achète à quatre et vend à trois. Le marchand qui se montre « courtois » au point de vendre moins cher qu'il n'achète, est un imbécile ou un fripon. « Fol est l'homme qui déprécie sa denrée. »

504. — *Marthe la pietadouse qui gaspe lou mèu aus malaus.* Marthe la compatissante qui rafle le miel aux malades. Se dit à l'adresse des « gens qui ne pensent qu'à leurs intérêts, tout en se couvrant du voile de la piété, de la charité ».

505. — *Mechant pagadou, Bou crubadou.* Mauvais payeur, bon « recouvreur ». Celui qui ne paie point ses dettes ne supporte pas que l'on ne s'acquitte pas envers lui.

506. — *Mesure que dure, Galop nou pot.* Mesure dure, galop ne peut. En français : « Qui veut voyager loin, ménage sa monture. »

507. — *Mey debot que lou boun Diu.* Plus dévot que le bon Dieu. « Plus royaliste que le roi. » *Ne quid nimis*, disait Térence ; gardons-nous de l'excès. Les Grecs avaient écrit, en lettres d'or, les mots Οὐδὲν ἄγαν sur l'autel du temple d'Apollon, à Delphes.

508. — *Mey lèu lou clot que la despense.* Plutôt la fosse que la dépense. Détestable souhait, expression du plus mauvais sentiment à l'égard des personnes auxquelles, par un devoir naturel, par des obligations sociales ou légales, on est tenu de fournir la subsistance, des secours.

509. — *Mey pressat, Mey trabat.* Plus pressé, plus entravé. (Plus on se presse, plus on s'embarrasse.)

510. — *Minye-sentz e cague-diables.* Celui qui se nourrit de piété et « déverse » du fiel. — « Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots ! » — *Minja santous, Caga diablous*, signifie, dans la vallée d'Aspe, faire l'hypocrite.

511. — *Miscap trop lèu abise.* Mal trop tôt avise (avertit). En fr., XIII^e siècle, « trop tost vient qui male novele apporte ». (*Miscap* est le meschef, qui signifie mal et désordre, pour lequel nous n'avons pas d'équivalent, que nous perdons et que les Anglais ont conservé, *mischief*.) Littré, *Histoire de la langue française*, t. I, p. 391.

512. — *Misse e brèspes de las quilha Nou hèn pas riches las familhes.* Messe et vêpres des quilles ne font pas riches les familles. Dans les cabarets, on fait de la dépense, on perd de l'argent, en jouant aux quilles pendant le temps des offices du dimanche. « Le jeu.... et vin friand, Font l'homme pauvre tout en riant. » Le Roux de Lincy, *Proverbes français*, t. II, p. 85.

513. — *Mounge, coum abat, Lou tourn de l'abadie que sab.* Moine, comme abbé, sait le tour du monastère ; il « en connaît les détours ». Le proverbe provençal est plus explicite : «..... saup tóuti li vici de l'abadie ». Mistral, *Dictionnaire*.

514. — *Moussus y-ha hère A qui per chenilhe caleré la sère.* Il y a beaucoup de messieurs à qui, au lieu de redingotte, il faudrait la selle (le bât). On dit ailleurs de ces messieurs qu'ils sont « des ânes bâtés ».

515. — *Nat dissatte sens sou, Nade gouyate sens amou.* Aucun samedi sans soleil, aucune jeune fille sans amour. « Le soleil par excellence Au samedi fait la révérence. » *Calendrier des bons laboureurs*, 1618. — En Gascogne : « James beuso sens conseil, Ni dichapte sens soureil. » J.-F. Bladé, *Contes et Prov. recueillis en Armagnac*. Dans le Rouergue : « Il n'y a pas de samedi sans soleil, Ni de vieille sans conseil. »

516. — *Neboudalhe, Diabloutalhe.* Neveux et nièces pleins de convoitise (de vrais diables). — On dit aussi : *Neboutz e neboudes, Loups e loubes.* Neveux et nièces, loups et louves. (Même proverbe dans le Rouergue.)

517. — *Negre coum lou pecat.* Noir comme le diable. Les Catalans disent : « Mes negre qu'un pecat. » Plus noir qu'un diable. Voy. *Pecat d'homí*.

518. — *Nete coum l'ardít.* Propre comme le liard (luisant, pour avoir été soumis à un continuél frottement). On dit en Bourgogne « propre comme un sou », à cause de la propreté, de l'éclat même que contracte le sou en circulant de main en main.

— Dans Scarron, *Le Virgile travesti*, ch. I, cf. Charles Nisard, *Curiosités de l'Étymologie française*, p. 246 :

C'est la parfaite Délopee,
Un vray visage de poupée,
Elle est nette comme un denier.

519. — *Neteya baxère*. Nettoyer vaisselle. Manger de bon appétit, ne rien laisser dans les assiettes. Le français a l'expression populaire : « Torcher un plat. » — Faire les plats nets, dans le jeu de mots de Rabelais, *Gargantua*, liv. I : « Le grand Dieu fit les planètes, et nous faisons les platz netz. »

520. — *N'ey pas atau qui cante Pèdebidau*. Ce n'est pas ainsi que chante Pierre de Bidau. Au sens de : On ne l'entend pas ainsi ; on est d'un autre avis. En provençal, dans le *Dictionnaire* de Mistral : « Li Carme canton pas com lis Agustin. » Les Carmes ne chantent pas comme les Augustins.

521. — *N'ey pas coum l'abat de Carcassonne : Qui ly prèste, ly doune*. Il n'est pas comme l'abbé de Carcassonne : Qui lui prête, lui donne. Un bon débiteur. Ce proverbe n'appartient au Béarn que par l'usage qu'il en fait. Quel était cet abbé de Carcassonne, qui ne rendait pas ce qu'on lui avait prêté ? — A Carcassonne, paraît-il, prêter, c'était donner ; un autre proverbe, usité chez nous, le dit ainsi : *Coum lou presta de Carcassonne : Qui prèste, doune*. Comme le prêter de Carcassonne : qui prête, donne. L'un et l'autre de ces proverbes ont cours dans notre pays, peut-être depuis la fin du *xvii^e* siècle. Il n'est pas indifférent, à ce sujet, de relever l'indication suivante (Arch. Dép., C. 877) : « M. de Fourtic, marchand de Toulouse, fit venir en 1695 un ouvrier de Carcassonne afin d'enseigner à faire le drap dans la manufacture d'Oloron. »

522. — *N'habé ni coo ni courade*. N'avoir ni cœur ni « corée ». C'est-à-dire, selon le cas, manquer ou n'avoir pas de pitié, et quelquefois, tout ensemble, être sans courage et sans commisération. — (Le mot « corée » était usité au *xvi^e* siècle : « Le curé s'en va acheter force courées de veau et de mouton, et

les mit toutes cuire dans une grande oulle, délibéré d'en festoyer son évesque. » B. Despériers, *Nouv.* XXXVI. Ch. Nodier ajoute en note : « *Courées*, pour *corées*, comme les Parisiens prononçaient alors ; c'est le cœur, le foie, la rate, les poumons, soit du mouton, soit du veau ; le tout s'appelle aussi « fressure ».)

523. — *N'habé ni hoec ni halhe.* N'avoir ni feu ni (bout de) chandelle de résine. Ne rien posséder, être dans la plus profonde misère.

524. — *N'han pas que la baxère d'argent a parti.* Ils n'ont que la vaisselle d'argent à partager. — « Entre amis, tous biens doivent être communs. » — On pourrait interpréter aussi notre proverbe au sens du vieux distique français :

Deux amis à une bourse
L'un chante et l'autre grouse (gronde).

G. MEURIER.

525. — *Nou cau pas coupa cadis mey que nou-n podin couse.* Il ne faut pas tailler de l'étoffe (voy. НАУ) plus qu'on n'en peut coudre. Dans le canton de Fribourg (Suisse) : « Il ne faut pas ourdir plus qu'on ne peut tramer. » Cf. *Flamenca*, v. 1068 : « Assatz ordis c'ora que tesca. » *Romania*, VI, p. 112.

526. — *Nou cau pas espia a la carrère, Mes a la catsère.* Il ne faut pas regarder à la rue, mais au matelas (chez soi). Se dit au sens du provençal : « Gau de carrère, doulou d'oustau » ; joie sur la rue, douleur à la maison.

527. — *Nou cau pas per ue ascle d'alh lexa de ha la sauce.* Il ne faut pas pour une gousse d'ail laisser de faire la sauce. « Faute d'un moine l'abbaye ne manque pas. » Le Roux de Lincy, *Proverbes fr.*, t. I, pp. 2 et 37.

528. — *Nou denhe pas dise au c. de segui.* Il ne daigne pas dire à son derrière de le suivre. Le dédaigneux de La Bruyère « n'aborde pas ses pareils » ; le nôtre daigne à peine se faire suivre de... soi-même.

529. — *Nou deshabilhetz sent Yan ta habilha sent Pierre.* Ne déshabillez pas saint Jean pour habiller saint Pierre. Se dit à celui qui contracte de nouvelles dettes pour payer les anciennes. « Il ne fait que boucher un trou et en ouvrir un autre. » Oihenart, *Proverbes basques*. — « Découvrir saint Pierre pour couvrir saint Paul. » Oudin, *Curiosités françoises*. Ce proverbe, qui signifiait primitivement prendre à l'un pour donner à l'autre, se rattachait peut-être, par son origine, à une vieille querelle théologique. « Antoine Arnaud, l'adversaire déclaré des Jésuites, fut vivement attaqué parce que, dans la préface de son livre *De la fréquente communion*, il avait énoncé cette proposition que saint Paul et saint Pierre ayant tous deux fondé l'autorité de l'Église romaine, ces deux apôtres étaient parfaitement égaux. » — On sait que notre Marca fit « une dissertation sur la priorité de saint Pierre contre les théologiens qui admettaient deux chefs de l'Église dans la personne de saint Pierre et de saint Paul. » J.-F. Bladé, *Revue de Gascogne*, 1892, p. 64.

530. — *Nou hè que courre e que troua, De sent Trouiti mete lou calera.* Un coureur, celui qui est toujours par monts et par vaux. Il faudra le mettre de l'ordre de « saint Trottin ». Un saint imaginaire, comme ceux aux dépens desquels ne craignaient pas de se divertir les moines, les abbés du moyen âge ; « saint Tortu, saint Gourdin, saint Oyson ».

531. — *Nou m'en meti pas mes de sau au toupî.* Je n'en mets pas plus de sel à mon pot. « Je n'en fais pas mon potage plus gras. »

532. — *Nou minyen pas la coque toutz lous qui hèn au hourn.* Ne mangent point le gâteau tous ceux qui font (qui ont pétri et mis la pâte) au four. Ce proverbe s'applique aux personnes qui ont pris de la peine pour rien. (Il est d'usage en Béarn, toutes les fois que l'on fait la fournée, d'y mettre une espèce de gâteau, *coque*, que l'on se partage immédiatement après la cuisson.) « A celui qui a sa pâte au four on doit donner de son tourteau. » *Prov. communs*, xv^e siècle.

533. — *Nouste curè qu'ey ruinat : Soun cemitèri qu'ey u prat.* Notre curé est ruiné : son cimetière est un pré. La terre n'y est pas remuée pour des enterrements ; l'herbe y pousse. Henry d'Andichon, archiprêtre de Lembeye, xviii^e siècle, disait :

La mort même est un bien
Qui fournit au pasteur un honnête entretien.

534. — *Nouste moussu qu'ha troubat maye moussu.* Notre monsieur a trouvé plus grand monsieur. (Le moussu, monsieur, c'était le maître, le seigneur.) Cf. en français : « Il n'y a si vaillant qui ne trouve son maître. » L. R. de Lincy, t. II, p. 87. « Il n'y a si fin regnard Qui ne trouve plus finard. » G. Meurier, *Trésor des Sentences*, xvi^e siècle. — « A corsaire, corsaire et demi. »

535. — *Nou y-ha jamey nat hou ! hou ! Que n'y haye u chou ! chou !* Il n'y a jamais de ho ! ho ! Qu'il n'y ait un chut ! chut ! Il y a toujours quelque chose à taire dans ce que l'on admire le plus. « La perfection n'est pas de ce monde. » — « Il n'est homme ni femme où il n'y ait un si. » — *Encyclopédie des Proverbes.* — On explique autrement le proverbe béarnais : *Hou ! hou ! Chou ! chou !* seraient des onomatopées (*houhou ! chouchou !*) par imitation du cri du hibou et du sifflement de la chouette, pour signifier le mâle et la femelle de ces oiseaux nocturnes. — Se dit, dans ce cas, du mariage, au sens du proverbe français : « Il n'y a pas si méchant pot qui ne trouve son couvercle » ; ce qui est, dans Rabelais, « le couvercle digne du chaudron ».

536. — *Nou y-ha pas habut au mounde qu'ue boune may-rastre ; Lou loup que la s'ha minyade.* Il n'y a eu au monde qu'une bonne marâtre ; le loup l'a dévorée. « La marâtre, quoyque faite de miel, n'est pas bonne. » Oihenart, *Prov. basques*. En fr. : « Qui a marâtre, A le diable à l'âtre. » La mauvaise réputation de ces femmes date de loin :

*Pocula... sœvæ infecere novercæ
Miscueruntque herbas et non innoxia verba.*

VIRGILE.

Les marâtres cruelles faisaient boire des breuvages empoisonnés en prononçant des paroles magiques.

537. — *Nou y-ha pas plouye qui puyé.* Il n'y a pas de pluie qui monte. « Les fleuves ne remontent pas vers leur source. »

538. — *Nou y-ha resou coum la deu bastou.* Il n'y a raison comme celle du bâton. « La raison du plus fort est toujours la meilleure. » La Fontaine, *Fables*. « La force prime le droit... » Mais personne n'oublie que « force n'est pas droit ».

539. — *Oun arraye, que s'y bed.* Où il y a des rayons (de soleil), on voit (clair). En français (C. Lenient, *La Satire en France au xvi^e siècle*, t. I, p. 168) : « Là où la clarté se porte, L'obscurité sortira. »

540. — *Oun ey lou rey, Qu'ey lou carrey.* Où est le roi, est le charroi. C'est-à-dire, ajoute M. Vignancour, p. 236 ¹, « il y a grand mouvement, tout y abonde ». C'est une erreur. Cela signifie qu'aucune communauté ne pouvait se racheter des charrois qu'il y avait à faire, sur une étendue de deux lieues, partout où se trouvaient châteaux, édifices et jardins du roi. Voy. Règlement de 1660 ².

541. — *Oun nou pot ha barriques nabes, Dab doëles bielhes.* On ne peut faire des barriques neuves avec de vieilles douves. « Vieille maison à réparer, c'est toujours à recommencer. » G. Meurier, xvi^e siècle.

542. — *Oun y-ha papè, Temoenh arrè.* Où il y a des papiers (des titres), témoin arrière. On dit aussi : *Oun y-ha papè, Temoenh arrè.* Où il y a des papiers (des titres), témoin rien (est inutile). En espagnol : « Donde papeles hablan, se callan barbas » ; ce qui se trouve mot à mot dans le recueil de MM. Hatoulet et Picot : *Oun y-a papès, barbes que-s caren.*

1. — *Poésies Béarnaises*, t. II ; Pau, 1860.

2. — *Privilèges et Règlements du pays de Béarn*, p. 250 ; Orthez, Jacques Rouyer, impr., 1876.

543. — *Paga tres soos e brusla candele per tres liures.* Payer trois sous et brûler de la chandelle pour trois livres. Ardent pour jouir, chiche pour payer.

544. — *Paraule nou bau papè.* Parole ne vaut papier. En latin « verba volant, scripta manent ». On dit en Russie¹ : « Ce qui est écrit avec la plume ne peut disparaître même à coups de hache. »

545. — *Paraules pègues a bouixètz.* Paroles sottes à boisseaux. Que de gens, « caquetant au plus dru », comme dit le Fabuliste, parlent de tout et ne savent rien ! « Le sage parle peu ; le grand parleur ignore beaucoup. » P. Perny (des Missions Étrangères), *Proverbes Chinois*.

546. — *Part au sac, part a la manche.* Part au sac, part à la manche. Un escamotage. Quelqu'un qui fraude, à son profit, en faisant pour autrui les parts d'une chose.

547. — *Patience que-s lexa brusla la maysou.* Patience laissa brûler sa maison. « Celui qui laisse faire, laisse brûler sa maison. » Traduit du fribourgeois, *Romania*, VI, p. 103. — En donnant au mot *patience* un autre sens, on ajoute en béarnais : *Patience que se l'arrebasti.* Patience la rebâtit. Avec de la persévérance, on fait beaucoup.

548. — *Pecat d'homî !* Diable d'homme ! « Une femme de Biarritz... était si désolée en racontant qu'elle avait assisté au sabbat, qu'elle se jetait la tête contre la table : Qu'il est heureux, disait-elle, celui qui n'a jamais désiré voir le sabbat *ni lou peccat* (en gascon, le diable). » Pierre de Lancre, cité dans le t. II de l'ouvrage de M. Bizouard, *Des rapports de l'homme avec le Démon*.

549. — *Per bèt que sie lou drap qu'ha toustemp u d'embès.* Pour beau que soit le drap, il a toujours un envers. « Toute médaille a son revers. »

1. — Voy. *Pau dans les Journaux Russes*, p. 76 ; Pau, impr. Vignancour, 1890.

550. — *Pesca chetz mulha-s lous pèes.* Pêcher sans se mouiller les pieds. Avoir des profits sans avoir rien engagé, gagner sans mettre au jeu.

551. — *Pet de c. ! Que-u bouletz gaha, en ètz-bous segu ?* Se dit de toute promesse « faite en l'air », qui ne sera pas tenue. — *Proumesse de gran, bent de c., Qu'ey tout u.* On ne doit pas compter sur la promesse d'un grand.

552. — *Porte ouberte goarde maysou.* Porte ouverte garde la maison. La confiance est quelquefois la meilleure des sûretés. Ce n'est point ce qu'enseigne la Fable de La Fontaine :

Deux sûretés valent mieux qu'une,
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

On disait au xvr^e siècle : « Bon guet chasse mal'aventure. » Gab. Meurier, *Trésor des Sentences*.

553. — *Poum ! Poum ! La barrique qu'ey boeyte, E lous arditz oun soun ?* Pam ! Pam ! La barrique est vide, et l'argent où est-il ? Ce n'est pas tout de boire, il faut payer.

554. — *Prega e paga qu'ey trop.* Prier et payer c'est trop. En vieux français : « Assez achapte (achète) qui demande. »

555. — *Proumete mey de lard que de mesture.* Promettre plus de lard que de métüre ; « Plus de beurre que de pain ».

556. — *Quauqu'arré bee y-ha, Quoand la camise au c. s'esta.* « Sans le c.. la chemise ne serait breneuse. » *Petite Encycl. des Prov. fr.* Tout effet a sa cause, quoiqu'on puisse faire pour la cacher. « Il n'y a pas de fumée sans feu. »

557. — *Que ba mau u coutilhou, Quoand la may e la hilhe l'han bou.* Un jupon va mal, quand la mère et la fille l'ont bon (quand il sert à la mère et à la fille). Cela se prend en mauvaise part, autant pour l'une que pour l'autre, et particulièrement pour la mère, qui est la plus coupable.

558. — *Que bau mey ue junte de proutectiou qu'u quoartau de dret.* Une jointée de protection vaut mieux qu'un quartaut de droit. (Dans « cette foire aux emplois qui déshonore et avilit le caractère national », comme disait M. Dufaure en 1848, le protecteur est plus coupable que le protégé.)

559. — *Que bau mey u léd pedas qu'u bèt hourat.* Une laide pièce vaut mieux qu'un beau trou. En provençal : « Vau mes pedas mau mes qu'estrás bèn fa. » Pièce mal mise vaut mieux que déchirure bien faite. J. Roumanille, *Fau i'ana*, p. 10.

560. — *Que haré u peu en quotate cabirous, E que-s cauharé dab las estères.* Il ferait quatre chevrons d'un cheveu, et il se chaufferait avec les copeaux. Se dit de l'avare. En français : « Il tondrait un œuf. » — « Il écorcherait un pou pour en avoir la peau. » Le Roux de Lincy, *Proverbes fr.*, t. I, p. 198.

561. — *Qu'en ha de pregoun.* Littéralement : Il en a de profond. C'est ce que signifie le français populaire : « Il a le sac », ou « il en a dans la profonde (la poche) ».

562. — *Querèlhe de frays, querèlhe de diables.* Querelle de frères, querelle de diables. Dans Rabelais : « Ire de frères, ire de diables. » Les Chinois disent : « Rien de plus difficile à trouver qu'un frère. » P. Perny (des Missions Étrangères).

563. — *Qu'escoupeix loenh.* Il crache loin. Un homme fier, hautain. Il tient les gens à distance. « Il crache fort loin et il éternue fort haut. » La Bruyère, *Caractères*.

564. — *Que-s minyaré lous bees de Mous de Gassion.* Il mangerait les biens de M. de Gassion. Se dit d'un grand dissipateur. Le marquisat de Gassion, créé en 1660, comprenait de nombreux fiefs en Béarn et en Navarre. — Dans le Lyonnais, on dit de ceux qui dissipent beaucoup de bien : « Quand ils auraient les biens de Grolée et de Gadagne, ils les mangeraient. » Ces deux maisons étaient riches et puissantes. Le Roux de Lincy, *Prov. fr.*, t. II, p. 12. — « Mangeria 'l ben d' set cese », il mangerait

le bien de sept églises. F. Malval, *Proverbes, Sentences* (dialecte romano-provençal du Piémont).

565. — *Que s'y hè coum u arremoulayre.* Il s'y fait (il est actif au travail) comme un émouleur. L'émouleur travaille du pied et des deux mains : avec le pied, il met en mouvement la roue qui fait tourner la meule, et, en même temps, avec les deux mains, il passe et repasse sur la meule les couteaux et les ciseaux. En provençal, « inquiet comme un amoulaire » se dit de quelqu'un qui remue sans cesse. F. Mistral, *Dictionnaire*.

566. — *Qu'eu prud l'aurelhe.* L'oreille lui démange, il est inquiet ; « il a la puce à l'oreille ».

567. — *Qu'ey fi lou blu, quoand nou destinte a la bugade.* Le bleu est fin (de bonne qualité), quand il ne déteint pas à la lessive. On le dit des personnes et des choses. A l'épreuve, on connaît si elles sont bonnes.

568. — *Que y-ha temps ta paga l'or mey que nou pèse.* Il y a temps pour payer l'or plus qu'il ne pèse. Au sens où l'on dit en français : « Je ne ferai cela ni pour or ni pour argent. » Rien ne pourrait me déterminer à faire cette action.

569. — *Qu'ha came dinqu'au youlh.* Il a la jambe jusqu'au genou. Quelqu'un dont on exagère les qualités, mais qui n'a rien que n'aient les autres. — On emploie au même sens : *Habé coum toutz la bouque debat lou naz.* Avoir comme tous la bouche sous le nez.

570. — *Qu'ha dues pomes, l'ue a la bouque, l'autre a la potye.* Il a deux pommes, l'une à la bouche, l'autre à la poche. Celui qui mange ce qu'il a sans en faire part à personne. En fr. : « Manger son pain dans sa poche » signifie manger seul ce qu'on a. *Dictionnaire de l'Académie*, édit. de 1835.

571. — *Qu'ha hèyt la glèyse, que hè l'auta.* Il a fait l'église, qu'il fasse l'autel. Il faut terminer ce que l'on a commencé.

« Quand on a fait trente, il faut faire trente et un » ; traduit du fribourgeois. En italien : « Chi fè sei fè sette. » *Romania*, VI.

572. — *Qu'ha pegue aus digtz.* Il a de la poix aux doigts. Il est enclin au vol. « Il a les mains crochues. » — « Le poisse », un voleur ; « poisser des philippes », « dérober des pièces de cinq francs ». A. Delvau, *Dictionnaire de la langue verte*.

573. — *Qu'ha ue bère mèusse.* Il a une belle rate. Le nonchalant, celui qui « ne se foule pas la rate ».

574. — *Qui arrè nou risque, arrè nou pisque.* Qui rien ne risque, rien ne pêche (ne gagne rien). — Pour la rime, on a mis *pisque* au lieu de *pesque*, qui est le mot béarnais signifiant « pêche », prend du poisson. — Notre proverbe n'est autre que le provençal : « Qui noun s'arrisco noun pren pèis. » Les Basques disent : « Celuy qui s'aventure est capable de prendre l'ours, et celuy qui ne s'aventure ne sçauroit prendre une lende. » Voyez Oihenart, p. 16. « Il faut perdre un véron pour pescher un saumon. » H. Estienne, *Préc. du lang. françois*. « Qui ne se risque, jamais ne sera riche. » G. Meurier, xvi^e siècle. En latin, dans Plaute, *Asin.* III, 65 : « Necesse est facere sumptum qui quærit lucrum. »

575. — *Qui bire l'aste Nou-n taste.* Qui tourne la broche, n'en tâte (ne tâte point de ce qu'il fait rôtir). Aux uns toute la peine, aux autres tout le profit.

576. — *Qui ha counscience, qu'ey gus.* Qui a de la conscience est gueux. La bonne foi ne mène pas à la fortune : on a vu tant de fripons qui se sont fait de belles rentes. Mais, grâce à Dieu ! il y aura toujours plus de gens qui préféreront l'honnêteté, si pauvre qu'elle soit, à la richesse mal acquise, quoi qu'en dise le proverbe fr. : « Honneste povreté est clère semée. »

577. — *Qui ha deute a Pasques pagadou, Trobe lou coaresme court.* Qui a dette payable à Pâques, trouve le carême court.

578. — *Qui ha hilhes e hilhous, Nou cride couquines ni layrous.* Qui a filles et garçons, ne parle de coquines ni de larrons. En fr., dans le recueil de Gruther : « Cil qui d'autrui voudra parler, regarde soy il se taira. »

579. — *Qui hiale nou pot gusmera.* Qui file ne peut dévider (mettre le fil en peloton, *gusmèt*). En français, dans les *Proc. communs* du xv^e siècle : « On ne peut pas courir et corner » ; et, dans le recueil de Gruther : « On ne peut pas souffler et humer ensemble. » En espagnol : « No se puede repicar y audar en la procesion », on ne peut à la fois sonner la cloche et être à la procesion.

580. — *Qui minye hèu, Nou pot escoupi mèu.* Qui mange du fiel, ne peut cracher du miel. A moins que l'on ne soit un parfait chrétien, toujours prêt à rendre le bien pour le mal. — En français « Fiel au cœur, miel en bouche » se dit pour caractériser les hypocrites, qui ne font jamais plus d'avances à leurs ennemis, qui ne sont jamais plus aimables avec quelqu'un que lorsqu'ils veulent lui nuire. *Petite Encyclopédie des Proc.* — Les Italiens expriment le même fait par une locution proverbiale pleine d'énergie : « Le miel en bouche et le poignard à la ceinture. »

581. — *Qui no-ù counegue, que-u se croumpe.* Littéralement : Qui ne le connaisse pas, se l'achète. En s'exprimant ainsi au sujet de quelqu'un, on donne à entendre qu'il n'a point les bonnes qualités que d'autres lui prêtent.

582. — *Qui nou-n ha det sou, Nou-n ha det bou.* Qui n'en a pas du sien, n'en a pas du bon. Se dit du fripon enrichi et du « geai paré des plumes du paon ». Bien mal acquis ne profite point.

583. — *Qui nou pot, que pousque.* Qui ne peut, qu'il puisse. Formule odieuse d'un jugement rendu par le seigneur de Mirepeix (cant. de Nay-Est) ; elle date du xiii^e siècle. La tradition la rap-pelle, sans oublier la flétrissure dont le seigneur fut justement frappé pour sa dureté si cruelle : il fut destitué de sa dignité.

On lit dans nos Fors : *Judya lo senhor de Mirapex que si augun deu dar diers e no los pot pagar, que pusque ; e dispausat de judye, qui ere deus XII de Bearn ;* Jugea le seigneur de Mirepeix que si quelqu'un doit donner deniers et qu'il ne puisse les payer, qu'il puisse ; et il fut déposé de ses fonctions de juge, lui qui était l'un des douze barons du Béarn. — A cette époque éloignée, notre pays montrait déjà l'un des meilleurs traits de son caractère, celui qui l'honore et le fait aimer. Au lieu de s'effacer avec le temps, ce trait du caractère béarnais s'est marqué davantage : le sentiment de la justice est général en Béarn ; toute violence y est réprouvée ; on pratique la modération et l'on ne se laisse conduire que par elle.

584. — *Qui nou y-ey, nou herete.* Qui n'y est pas, n'hérite point. En fr., xv^e siècle : « Qui n'y est, n'a sa part. » — « Les absents ont toujours tort. »

585. — *Qui or maneye, la maa qu'eu ne luseix.* Qui or manie, la main lui en reluit. Se dit, le plus souvent, en mauvaise part : il a manié de l'or, « il n'a pas les mains nettes ». — « On ne devient pas riche sans se salir un peu. » E. Renan, *Souvenirs d'enfance*, p. 121.

586. — *Qui pane cuye, lou diable que-u s'en arrid.* Qui vole citrouille, le diable se rit de lui. « Un voleur volé », en ce sens qu'ayant cru voler gros, il n'a enlevé qu'une chose de peu de valeur.

587. — *Qui pèrd l'hore, pèrd lou ganh.* Qui perd l'heure, perd le gain. En Anglais : « Time is money » ; le temps est de l'argent.

588. — *Qui peyrouteye, Amoureye, ou Qui yete peyretes, Yete amouretes.* Qui lance de petites pierres, lance des amourettes (fait l'amour). Se dit au sujet des agaceries que se font les amants. « Malo me Galatæa petit. » (Virgile.) « Souvent, au lieu de bouquet, les anciens envoyaient à leur maîtresse une pomme (*malum*) comme gage et symbole d'amour. » Sainte-Beuve, *Poésie française au xvi^e siècle*. « Tantôt ils s'entrejetaient des

pommes. » Longus, *Daphnis et Chloé*. — En Catalogne : « Qui tira pedretas, Tira amoretas. » — « Petite querelle et noisettes Sont aiguillons d'amourettes. » Le Roux de Lincy, *Proverbes fr.*, t. II, p. 871.

589. — *Qui pietat ha, Pietat troubara.* Qui a pitié, trouvera pitié. — « Pardonnez et on vous pardonnera. » Cf. *Évang.* saint Luc, ch. VI, v. 37.

590. — *Qui proumet que s'endeute.* Qui promet s'endette. En français : « Choses promises sont choses dues. »

591. — *Qui refuse lou chic, que perd lou hère.* Littéralement : Qui refuse le peu, perd le beaucoup. En français :

On hasarde de perdre en voulant trop gagner ;
Gardez-vous de rien dédaigner.

592. — *Qui sie cascant, que-s bouixe.* Qui soit sale, s'essuie. « Qui se sent morveux, se mouche. »

593. — *Qui si medix se creste, Lous clecous se lexe.* « On n'a guère de mal volontaire. » Oihenart, *Proverbes basques*. En effet, d'après un ancien proverbe français, cité par H. Estienne, « il n'y a que le fol qui se coupe de son cousteau ».

594. — *Qui tau fara, tau prenera.* Littéralement : Qui ainsi fera, ainsi recevra. Celui qui fait une faute doit en porter la peine. (*Fara* pour *hara* indique que ce proverbe est ancien.) Voy. *Fors de Béarn*, XIII^e siècle, art. 118. Le faussaire était condamné à passer d'un bout à l'autre de la ville, portant le faux « cloué » au front, et l'exécuteur de justice criait : « Qui ainsi fera, ainsi recevra. » — « Que mau farà, mau troubarà. » Ad. Espagne, *Revue des lang. romanes*, 1873. En italien (Orl. Pescetti) : « Achi mal fà, mal và. » Dans la Franche-Comté (Dr Perron) : « Tò fà, tò vin » ; à qui fait tort, tort arrive.

595. — *Quoand la hami pique, Qu'ey boune la mique.* Quand la faim pique, la miche est bonne. « L'appétit et la faim ne

trouvent jamais mauvais pain. » G. Meurier, *Trésor des Sentences*, xvi^e siècle.

596. — *Quoand lou diable prègue Diu, Que hè lou Judiu.* Quand le diable prie Dieu, il fait le Juif. — Judas embrassant Jésus le trahissait.

597. — *Quoand plau soü curè Qu'arrouse soü bicari.* Dans le Rouergue : « Quand ploü sul curat, Degousto sul bicari. » Quand la pluie tombe sur le curé, elle rejaillit sur le vicaire. Vayssier, *Dictionnaire*. (La pluie tombant sur le curé, c'est l'abondance des cadeaux au presbytère.)

598. — *Quoand tout seré binagre !* Quand tout serait vinaigre ! S'emploie au même sens que : « Ce n'est pas la mer à boire ! »

599. — *Quoand u amic arribe a la maysou, Lou hoec augmente d'u tistou.* (Voy. *Coundes Biarnés* ; Pau, G. Cazaux, libr., 1890.) Quand un ami arrive à la maison, le feu augmente d'un tison. On fait beau feu lorsqu'on reçoit une visite agréable.

600. — *Riche marchand ou praube pourathè.* Riche marchand ou pauvre poulailler. Mot de l'ambitieux jouant son va-tout. « Roi ou rien. »

601. — *Sarrem lou brouquet.* Serrons la broche (le fausset). — Ne laissons plus couler le vin, au sens de « arrêtons les frais », ou pour toute autre chose « en voilà assez ». Dans le patois de la Flandre : « T'as bu assez, tourne broque. » En français : « Couper broche à quelqu'un ou à quelque chose. » L. Vermesse, *Dict. du patois de la Flandre*, p. 101. — Fermez les canaux, jeunes pasteurs, les prairies sont assez abreuvées,

Claudite jam rivos, pueri, sat prata biberunt.

VIRGILE.

602. — *Sent Antoni de Padoue Qui n'ha oeus que s'en coue.* Saint Antoine de Padoue qui n'a pas d'œufs s'en couve (en fait couver). — En provençal : « Sant Antoni duerb lou cuòu i galino. » Mistral, *Dict.* Saint Antoine fait pondre les poules.

603. — *Sentourès, Truquetaulès*. Pèlerins, gens qui battent l'estrade. — De *Sentourè*, pèlerin, on faisait le diminutif *Sentourete*, « petite pèlerine ». — *Parti sentourete, Tourna droulette*. Partir pèlerine, revenir drôlette. Ces proverbes datent, peut-être, de l'époque de nos troubles religieux. Les protestants attaquaient les pèlerinages, comme tout ce qui se rapportait au culte catholique. Voyez ces couplets tirés du « Chansonnier huguenot », xvi^e siècle :

Brunette joliette,
Qu'allez-vous tant courir
A Rome et à Lorette,
Pour de vos maux garir ?

— La Vierge pure et nette
Je m'en vais requérir.
— Hélas ! pauvre fillette,
Mais vous allez périr.

C'est bien là notre *Parti sentourete, Tourna droulette*. — On peut dire aussi que ce qui avait donné lieu à ces proverbes contre les pèlerins, c'étaient les désordres de toute sorte dont les pèlerinages avaient été l'occasion. Voy. SARRANCE, p. 143. L'adage français qui suit est du xiii^e siècle : « Qui bon i vont, mal en reviennent. » Dans la catholique Espagne, on répétait en communs proverbes : « Si fueres a buscar novia, Que no sia en romeria » ; si tu veux chercher une femme, que ce ne soit pas dans les pèlerinages ; — « A las romerias.... Van locas todas » ; aux pèlerinages... vont toutes les folles. Baron de Nervo, *Dictons et Prov. espagnols*. — On lit dans l'*Imitation de J.-C.* : « Qui multum peregrinantur, rarò sanctificantur. »

604. — *Si habetz met que nou siatz prou hurous, Hètz a dise misses e respous*. Si vous avez crainte de ne pas être assez heureux, faites dire des messes et des répons. Proverbe où perce l'ironie des huguenots à l'adresse des catholiques.

605. — *Si lou diable hè u bou paa de souliès, Nou cau pas dise qu'ey u bou courdouniè*. Si le diable fait une bonne paire de souliers, il ne faut pas dire qu'il est bon cordonnier. — « Une fois n'est pas coutume. »

606. — *Si moureix Marthe, Que mourira harte.* Si Marthe meurt, elle mourra rassasiée. Se dit des gens qui « ne s'embarquent pas sans biscuits ».

607. — *Si nou-y plau, quey-arrouse.* S'il n'y pleut, il y tombe de la rosée. (*Plabe*, pleuvir, se dit de ce qui arrive en abondance, de ce qui afflue.) Notre proverbe signifie donc : S'il n'y a pas beaucoup à prendre, à gagner, il y a toujours quelque chose dont on profite.

608. — *Si señhor, bai yauna, oui moussu, Qu'ey tout u.* Que l'on dise « Oui monsieur » en espagnol, en basque, en béarnais (les mots diffèrent, mais le sens est le même), « c'est tout un ». Proverbe usité dans les cas où l'on dit en fr. : « C'est blanc bonnet ou bonnet blanc. »

609. — *Si-u houradaben lou bente, Qu'en sourtiré bent pendent tres dies.* Si on lui trouait le ventre, il en sortirait du vent pendant trois jours. Un bouffi de vanité.

La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.

610. — *Siule mouliè, l'aygade arribè.* Siffle meunier, l'ondée arrive. Soyez content, voici une bonne aubaine. — Beaucoup de moulins chôment souvent, l'été, faute d'eau. Aussi les appelle-t-on *mouliis d'escoute-plouye*, moulins où l'on écoute si la pluie tombe, afin de profiter en toute hâte de la première qui viendra donner aux ruisseaux le courant nécessaire pour mettre la meule en mouvement. — En fr. on dit d'un homme faible, indécis, « c'est un écoute s'il pleut ».

611. — *So qui en paradis entre james nou-n sort.* Ce qui entre dans le paradis jamais n'en sort. « Nous sommes bien, restons ici. » C'est le « Chi sta bene non si muove » des Italiens, et le « Quau es bèn que noun bouge » des Provençaux. D'Espagne, *Prov. et Dictons pop.*, p. 12; F. Mistral, *Armana provençau*, 1864, p. 45. En français : « C'est folie de bouger quand on est

bien. » G. Meurier, xvi^e siècle. « Qui bien est ne se remue » ; *Anciens prov. ms.*, xiii^e siècle ; reproduit en béarnais par MM. Hatoulet et Picot : *Qui plaa esta nou-s mude.*

612. — *So qui n'ey pas a l'asse, que-s trobe au cendè.* Ce qui n'est pas à l'écheveau se trouve à la centaine (au fil qui lie l'écheveau). Ce que l'on n'a pas d'un côté se trouve d'un autre.

613. — *So qui soubre que hè haunou.* Ce qui reste (ce que l'on épargne) fait honneur. Se dit à la louange de ceux qui, sans être avares, savent faire des épargnes.

614. — *Soubent bau mey dise Cho ! que Harri.* Souvent il vaut mieux s'arrêter que trop avancer.

Pendant ces derniers temps combien en a-t-on vus
Qui du soir au matin sont pauvres devenus,
Pour vouloir trop tôt être riches !

LA FONTAINE.

615. — *Tambourii pagat d'abance da mechant sou.* Tambourin payé d'avance donne mauvais son. Besogne payée avant d'être faite, mauvaise besogne.

616. — *Ta toute cause dignes : lhèu ; En loc aquet mout n'esta lèd.* En toute chose dis : peut-être ; nulle part ce mot n'est laid (ne peut offusquer). En français : « Qui est sage se doute. » Un homme sage ne nie pas tout, n'accepte pas tout, sans examiner et sans réflexion.

617. — *Tau dehens coum dehore.* Tel dedans que dehors. Être au fond tel que l'on est en apparence. Gaston Phœbus s'entretenait, un jour, à Bordeaux, avec le prince de Galles, maître de l'Aquitaine. Le souverain Béarnais portait un manteau parsemé de fleurs de lis. Les yeux fixés sur ces emblèmes, le prince Anglais lui dit : Vous tenez donc toujours pour le roi de France ? Oui, répondit Gaston, et, montrant le dessous de son vêtement, qui était aussi brodé de fleurs de lis, il ajouta « en son biarnois » : *Tau suy dedens cum defore.* Je ne montre pas autre que je ne

suis. En français, on dit des gens vertueux en apparence et qui, au fond, sont des méchants : « Tout blancs au dehors, tout noirs au dedans. » — « Tourterelle dehors, dedans corbeau. » Oihenart, *Proverbes basques*. « Revêtir la peau de l'agneau et avoir le cœur du loup. » P. Perny (des Missions Étrangères), *Proverbes Chinois*.

618. — *Tira pexic ou pelade*. Tirer profit d'une chose d'une manière ou d'autre. En fr. : « Tirer d'une chose pied ou aile ; en tirer aile ou plume. » Dans le *Dictionnaire* à la suite des œuvres de Goudelin : « Be n'auré pic o pelado » ; j'emporterai cuisse ou aile. Les Bretons disent : « J'aurai chair ou peau. » L. F. Sauvé, *Proverbes de la Basse-Bretagne*.

619. — *Tiratz de l'aule e nou deu praube*. Tirez de l'avare et non du pauvre.

620. — *Toubaqueya amasse*. Priser (prendre du tabac) ensemble. Se dit, au figuré, en parlant de personnes que réunit la conformité des goûts, entre lesquelles existe un commerce d'idées, de sentiments ; « chacun fournit de son fonds et profite de celui d'autrui ». — *Cambia de toubaquère*. Changer de tabatière. C'est ce que font des gens qui, par intérêt, changent de sentiment, de conduite. Ils peuvent « avoir bon nez » ; ils n'ont pas de délicatesse morale.

621. — *Tout coutèt nau que talhe, E si nou talhe que luseix*. Tout couteau neuf taille, et s'il ne taille il reluit. — *Tout so de nabèt, Qu'ey bèt*, disent MM. Hatoulet de Picot. Tout ce qui est nouveau est beau. En vieux fr. : « De novel semble bel. »

622. — *Tout homi qui danse, D'arré n'abanse ; Que-s descoutz lous souliès ; Pratique taus courdouniès*. Tout homme qui danse, de rien n'avance ; il découde ses souliers ; pratique (ouvrage) pour les cordonniers. « Qui bien chante et qui bien danse, Fait un métier qui peu avance. » Le Roux de Lincy, *Proverbes français*.

623. — *Tout oli sus aygue*. Tout huile sur eau. Se dit de quelqu'un à qui tout réussit, dont la fortune hausse. Variante : *Que*

ba coum l'oli sus l'aygue. Il va comme l'huile sur l'eau. — « Voler esser l'euli. » Vouloir être l'huile ; vouloir toujours avoir le dessus. *Annales de la Société des Lettres des Alpes-Maritimes.* — Même image dans un proverbe fr. de sens différent : « L'huile comme aussi vérité, Retournent toujours en sommité. » Le Roux de Lincy, *Proverbes français.*

624. — *Trebuca n'ey pas cade.* Trébucher n'est pas tomber. Faillir sans être coupable. Mais trop souvent, comme il est dit dans les *Proverbes français* de Le Roux de Lincy : « C'est tout un de choir ou de tresbucher », ce que MM. Hatoulet et Picot n'ont pas très bien compris en traduisant ainsi : *Autant bau cade que trebuca*, Autant vaut tomber que trébucher.

625. — *U mauhèyt nou trobe james mèste.* Littéralement : un méfait ne trouve jamais maître. « Tout mauvais cas est niable. »

626. — *Yan-Petit que hasè boutous, Nou-n hasè goayres, mes qu'èren bous.* Jean-Petit faisait des boutons, il n'en faisait pas beaucoup, mais ils étaient bons. « Qualité vaut mieux que quantité. »

627. — *Yentz dab yentz, E tripes dab moustarde.* Gens avec gens, et boudins avec de la moutarde. Se dit au sens de l'ancien proverbe français : « L'en doit estre tous pers en compaignie » ; ce que La Fontaine a exprimé ainsi : « Ne nous associons qu'avecques nos égaux. »

628. — *Yentz de senhou, nou y-ha qui-us s'amigalhe.* Gens de seigneur, nul ne peut se les rendre amis. « De valet qui commande, *libera nos, Domine.* » G. Meurier, *Trésor des Sentences*, xvi^e siècle.



X. — LOCUTIONS PROVERBIALES

629. — *A cade hèste, Sent Belitrou.* « Il n'y a pas de fête sans lendemain. » Pour les habitants du Vic-Bilh, *Belitrou* est un saint imaginaire dont la fête est le lendemain de toute fête locale.

630. — *Aco hè la pèt a la broye.* Cela fait la peau à la pâte. Voilà qui complète l'affaire ; c'est bien réussi. (La *broye*, pâte de farine de maïs, n'est arrivée au meilleur degré de cuisson que lorsque la peau, espèce de croûte, y est bien faite.)

631. — *Aco nou tien que per amouretes.* Ce qui tient à peine, « ce qui ne tient que par un fil », aussi peu solide qu'une amourette.

632. — *Amicxs coum pèt e camise.* Amis comme peau et chemise. Unis de la plus étroite amitié.

633. — *Amicxs de la coexe.* Ce sont les emprunteurs ; les amis de la poche d'autrui. La culotte des montagnards a sur chaque cuisse une vaste poche.

634. — *Ana-s'en a la punte de l'herbe.* S'en aller à la pointe de l'herbe. Les poitrinaires s'en vont de ce monde quand l'herbe commence à poindre. On dit en français qu'ils meurent « à la chute des feuilles ». Dans Laurent Joubert, *Erreurs populaires* : « Quand la feuille monte et retombe, l'homme aussi tombe et retombe. » Dans le Rouergue : « Beyro pas lo flour des peses. » Il ne verra pas la fleur des pois. Se dit des poitrinaires pour lesquels le printemps est une époque critique. Vayssier, *Dictionnaire*.

635. — *A qui nou boü la sère, cau ahira lou bast.* A qui ne veut la selle, il faut mettre le bât.

636. — *Argentiü, Judiu.* Qui tient à l'argent, Juif.

637. — *Arrecoumanda-s a Noustre-Dame de Camalès.* Se recommande à Notre-Dame de Camalès. Se sauver, s'enfuir, confier son salut à ses jambes (*comes* en béarnais).

638. — *Arround lou coelh lou hieu, Arround lou hieu lou hus.* A la suite de (tenant à) la quenouille le fil, à la suite du fil le fuseau. Se dit des choses qui se suivent, se tiennent l'une à l'autre, de celles qu'il faut faire en suivant, sans interruption.

639. — *A tout que trobe ariques.* Il trouve à tout de menus brins d'écorce de lin ; il trouve dans tout à reprendre, à critiquer ; « il trouve des poils aux œufs ».

640. — *Barlic-Barloc.* — Un bavard qui « bat la breloque ». Cf. dans Goudelin « Balico-balaco », employé pour signifier : avec précipitation.

641. — *Bastardalhe, Nade parentalhe, U de bou, nau de canalhe.* Bâtards, aucuns parents ; un de bon ; neuf canailles. — Dans le *Trésor des Sentences* de G. Meurier, *xv^e* siècle :

Bastard est bon c'est aventure,
Estant mauvais c'est de nature.

642. — *Berd coum la hièyre.* Vert comme le lierre. Un individu atteint d'une affection bilieuse. En fr. : « Jaune comme un coing. » La bile que le foie sécrète est, d'ordinaire, d'un jaune vert.

643. — *Bère esplingue tau cabès!* Belle épingle pour le devant de chemise ! En fr., « il a trouvé la fève au gâteau », pour signifier : il lui est arrivé une bonne fortune imprévue.

644. — *Bibe de croutz e badalhoüs.* Vivre de croix et bâillements. Être oisif, paresseux, ne faire que bâiller. La locution

croutz e badalhoïs, croix et bâillements, vient de « l'usage qui existait, au moyen âge, de faire le signe de la croix et de dire : « Dieu vous bénisse », à chaque bâillement ». A. Chéruel, *Dictionnaire des Institutions, etc.*

645. — *Bièrye de cousseye*. Jeune fille de conduite équivoque ; elle va et vient, de çà, de là, comme le fil lorsqu'on le met en écheveau avec *la cousseye*, le travail. •

646. — *Boun jour, Moussu, l'abat d'Aspe que-b salude*. Bonjour, Monsieur, l'abbé d'Aspe vous salue. Se dit pour faire remarquer à quelqu'un, qui n'a pas l'air de s'en apercevoir, qu'on lui fait une politesse.

647. — *Boutec nou dinne*. Bouderie ne dîne. « Boudier contre son ventre. »

648. — *Caga dab la mieytat deu c.* Lésiner, être en toute occasion d'une épargne sordide.

649. — *Cambia de brouquet*. Changer de fausset. Se dit pour toute espèce de changement, lorsqu'on est las ou mécontent d'une chose.

650. — *Casse-mousques*. Chasse-mouches. A l'époque des troubles religieux, les huguenots désignaient ainsi les catholiques. Allusion aux mouvements du bras pour faire des signes de croix.

651. — *Cibot* (toupie). — Petite personne, rondette, toujours en mouvement.

652. — *Citrou*, citron. — Se dit d'un homme d'humeur inquiète, aigre dans ses propos. A Oloron, un propriétaire interdisait l'avant-pas de sa maison à une femme de la campagne, qui s'y était installée pour vendre des légumes ; blessée de la vivacité de ses paroles, elle lui dit : *Quin citrou ! Si cadètz at Gabe, bee seré tout limounade !* Quel citron (vous êtes) ! Si vous tombiez dans le Gave, il serait tout limonade !

653. — *Cla coum Pasques e Pentecouste.* Clair comme Pâques et la Pentecôte (qui n'ont lieu qu'une fois dans l'année). — Se dit de ce qui est peu fourni, d'un tissu par exemple. — En français : « Il n'y a pas quatre fils. »

654. — *Corde de laa.* Corde de laine. Un homme flasque, mou, un homme sans caractère.

655. — *Cousinière de l'andoulhe, parente de la pus.* Une cuisinière plus malpropre que celle qui est appelée en français « Marie-Graillon ».

656. — *Cousturère fade, Loungue punterade.* Couturière fade, longs points. Couturière coquette travaille mal.

657. — *Danse-a-Loumbre.* Danse-à-l'ombre. — Se dit à Orthez pour désigner un sournois.

658. — *Deu coumte Arramound.* Du comte Raymond. Pour signifier qu'une chose est de première qualité, qu'elle est très bonne, très belle, on dit qu'elle est *deu coumte Arramound*. Cette locution provient peut-être de quelque souvenir lointain des fameux comtes de Toulouse.

659. — *D'oun ey? De minye-quoand-n'ha, Arrape-quoand-pot.* D'où est-il? De mange quand il en a, rasle quand il peut. Se dit d'un vaurien, d'un vagabond, qui n'a ni feu ni lieu.

660. — *Emmalit coum u roungou mau plassat.* Irrité comme un furoncle mal placé.

661. — *Escoutatz si plau.* Écoutez s'il pleut. S'emploie au sens de la locution française : « Attendez-moi sous l'orme. »

662. — *Estaloade* (de *talou*, talon). Fille qui a failli. En français : « Femme de court-talon », prostituée. — Rabelais parle des femmes qui « avoyent les talons trop plus courts que devant ; ce qui estoit cause que, à toutes rencontres d'hommes, elles

estoyent moult subiectes et faciles à tomber à la renverse». — On appelle *torte*, boiteuse, une jeune fille qui a eu le malheur de choir hors du chemin de la vertu. Ce nom lui vient de ce que, par l'effet *grossissant* de sa chute, elle a une démarche peu assurée : *Que tourteye*, dit-on, elle boite.

663. — *Et ihèr que s'ey barreyat*. L'enfer s'est répandu. Se dit, à Oloron, pour signifier qu'il fait une chaleur excessive.

664. — *Grate-t lou naz*. Gratte-toi le nez. On le dit aux gens qui prêtent à rire pour avoir été désappointés. *Dominique, Minye mique* ; *Si nou-n has, Grate-t lou naz*. Dominique, mange de la miche ; si tu n'en a pas, gratte-toi le nez. Au même sens : *Toquet lou naz, si-t sude*. Touche-toi le nez, peut-être qu'il sue.

665. — *Habè fnit de moule*. Avoir fini de moudre. Être sur le point de mourir ou être mort.

666. — *Habè la quèrre aus pituraus*. Avoir la vermoulure aux poutres (à l'ossature) ; se dit de l'homme que la vieillesse rompt.

667. — *Habè lou toupïi malau*. Avoir le pot malade. — En français, ne fait-on pas à peu près de même, du crâne humain, une « faïence », lorsqu'on dit proverbialement : « Avoir la tête fêlée ? »

668. — *Habilhat de la pèt de Couhet*. Habillé de la peau du diable. Un mauvais garnement. (Le seul mot que nous ayons trouvé pouvant se rapporter à *couhet*, diable, c'est l'espagnol « cohechar », qui signifie suborner, corrompre.)

669. — *Ha care d'hoste*. Faire (bon) visage d'hôte ; au sens de faire un aimable accueil. L'expression est vieille, et la chose existe toujours en Béarn où viennent tant de visiteurs.

670. — *Ha credit de la maa a la poche*. Faire crédit de la main à la poche. « Vendre au comptant. » — En fr., « avoir

crédit de la main jusqu'à la bourse » signifie jouer d'assez peu de confiance chez les marchands pour être obligé de tout payer argent comptant.

671. — *Ha credit dinqu'au trente de heurè.* Faire crédit jusqu'au trente février. Autant vaut dire : « Crédit est mort. »

672. — *Ha puntetes.* Se dresser sur la pointe des pieds. « Faire la courte échelle à quelqu'un », pour l'aider à monter, pour lui faciliter les moyens d'arriver au but où il tend. Il y a une exacte correspondance d'idées entre notre diminutif *puntetes* et la locution française « courte échelle ». C'est ce qu'il faut dire aussi de l'expression employée par B. Despériers, *Nouv.*, CVIII : « L'un des deux jouvenceaux se présenta au danger pour *faire planchette* à la jouissance de son ami. »

673. — *Ha la camaligue.* Mot à mot : faire la jarretière. C'est, dans une lutte, passer et replier la jambe derrière celle de l'adversaire pour le faire tomber ; au fig. : « Donner le croc-en-jambe », au sens de renverser les desseins de quelqu'un.

*Diu gaymantou, nou-m hès la camaligue,
Lèxe-m parti...*

NAVARROT.

Dieu petit câlin (Amour), ne me donne pas le croc-en-jambe (ne me fais pas succomber), laisse-moi partir....

674. — *Ha sa plegue.* Faire son magot. (*Plegue*, au sens propre, signifie levée, main que l'on fait aux jeux de cartes.)

675. — *Ha-s'en ue pèt.* (S'en faire une peau) ; manger à crever. — *Habè-n ue pèt.* (En avoir une peau) ; être plein de vin. En fr., dans le langage populaire, « avoir une culotte » signifie être complètement ivre.

676. — *Ha-s u bente d'arride.* Se faire un ventre de rire. « Rire à ventre déboutonné. »

677. — *Hoegeret d'abitalhetes, Neurit de brigalhetes, Bestit de pedassous, Aquet ha tres grans doulous.* Avoir petit feu avivé avec des branchettes, ne se nourrir que de miettes, être vêtu de petits morceaux rapiécés, c'est avoir trois grandes douleurs. Le malheureux dénué de tout.

678. — *Hourrigue-Hourraque* ou *Bourrigue-Bourraque.* C'est, au sujet de la façon dont les Basques parlent béarnais, ce que l'on dit en français du langage des gens d'Auvergne, « un charabia ».

679. — *Las briuletes deu cemitèri.* Les violettes du cimetière. Les premiers cheveux blancs. — « Marguerites de cimetière, poils blancs de la barbe, dans l'argot du peuple, qui a parfois des images aussi poétiques que justes. » Alf. Delvau, *Dictionnaire de la langue verte.*

680. — *Lexa l'esquèle au digt.* Laisser l'écharde au doigt. Se dit au sens de laisser quelqu'un dans la peine, ne pas le secourir.

681. — *L'habè bère escapade.* L'échapper belle. « L'avoir belle escapade », se trouve dans les lettres d'Henri IV. Cette expression ne vient pas des Espagnols, comme l'a prétendu M. Jung dans son livre, *Henri IV écrivain* ; elle est béarnaise ; rien n'indique que nous l'ayons empruntée aux Espagnols. Henri IV l'avait apprise à Coarraze ou à Pau.

682. — *Lheba-s de c. en sus.* En français « se lever le derrière devant » ; se lever de mauvaise humeur. On lit dans la *Comédie des proverbes*, act. I, sc. V : « Qui vous fait mal, Macée, pour nous faire une mine pire qu'un excommuniement ? Vous vous estes levée le c.. le premier ; vous êtes bien engrongnée. » Voyez Ch. Nisard, *Curiosités de l'Étymologie, etc.*, p. 246.

683. — *Lou cap que-u hume coum u toupïi de castanhès.* La tête lui fume comme un pot de châtaignes (où l'on fait bouillir des châtaignes). — Un évaporé.

684. — *Lou moulet qu'eu prud.* Le mollet lui démange. Un individu qui ne tient pas en place. — « L'arteill lur pruson », les orteils leur démangent. Deudes de Prades, dans Raynouard, *Lexique*, IV, p. 662. En français, au même sens : « Les pieds lui frétillelnt. »

685. — *Lous bees dous caperaas.* Les biens des prêtres (les biens des ecclésiastiques). Depuis l'époque des troubles religieux, on disait en Béarn, par manière de proverbe, lorsqu'on voulait exprimer l'état d'un fonds exposé au pillage commun, que l'on s'y jetait comme sur *lous bees dous caperaas*, les biens des ecclésiastiques. Voy. Poeydavant, *Hist. des troubles, etc.*, I, p. 402.

686. — *Lous maynatyes deu cla de lue.* Les enfants du clair de lune ; « les enfants trouvés ». C'est une expression de la langue de tout notre Midi. Un aimable conteur d'aujourd'hui, l'auteur de *Las Belhados de Leytouro*¹, des Veillées de Lectoure, M. Durrieux, parle en ces termes, dans un charmant récit, de *las Probidentos enta guari lus malaus e pensa lus maynadjouotz dou cla de luo*, des bonnes Sœurs qui (dans les Hôpitaux) guérissent les malades et soignent « les petits enfants trouvés ».

687. — *Mescla trop d'herbes au poutadge.* Mêler trop d'herbes au potage. S'occuper de trop de choses à la fois.

688. — *Mete grèix a la soupe dap ue lesi.* Mettre de la graisse au potage avec une alêne. Faire un potage fort maigre, par avarice ou par pauvreté.

689. — *Minya boulhie.* Manger de la bouillie. Se délecter. En français c'est « boire du lait ». — On dit au même sens : *Que craque aberaas.* Il fait craquer (il croque) des noisettes.

690. — *Minya dab lous Apostous.* Manger avec les Apôtres. Manger avec les doigts. En français, se servir, pour manger, « de la fourchette d'Adam ».

1. — Auch, impr. G. Foix, 1889.

691. — *Minya garfou*. Manger du gâteau. (Le *garfou* est le gâteau du jour des rois.) La locution *minya garfou* est employée proverbialement pour signifier : commettre l'un des sept péchés capitaux, et ce n'est point, comme les mots pourraient le faire croire, celui de la gourmandise. Le curé de Bideren (p. 46) BIDEREN, s'écriait en chaire : — *Quoaus soun las gouvatzes qui han prees garfou de las maas deus gouvatz?* Quelles sont les jeunes filles qui ont pris du gâteau des mains des garçons ? — (Notre mot *garfou* n'est pas sans rapport avec « regueifa » usité au delà des Pyrénées ; c'est un gâteau donné en prix à la personne qui, dans les noces villageoises, chante le plus de couplets et les meilleurs. Voy. *Romania*, t. VI, p. 54. M. Mila y Fontanals, le savant professeur de l'Université de Barcelone, avait ajouté en note : « Lopez Tamarid, en su *Compendio de algunos vocablos arabigos*, dice que *regaiifa* es voz arabe que significa torta. » — « *Reguifa*, arabe *Raguifa*, que P. de Alcalá traduce por *hornazo de huevos, oblada y torta*. » — Cf. Littré, *Dictionnaire*, « gaufre ».)

692. — *Naz de piquepout*. Nez (enluminé) de vin. C'est le nez d'un ivrogne. « A la trogne, Conoyt-on l'yvrogne. » G. Meurier, xvi^e siècle. (*Piquepout*, espèce de raisin blanc ; vin fait de ce raisin.)

693. — *N'ha pas lous potz cousutz*. Il ou elle n'a pas les lèvres cousues. C'est un bavard, une bavarde. — *La marioulère l'habè plaa coupat la bidalhete*. La sage-femme lui avait bien coupé le fil de la langue. Se dit de toute personne qui « a la langue bien pendue ».

694. — *N'ha pas pouï a la brume*. Il n'a point peur du brouillard. Un homme hardi, celui qui « n'a pas froid aux yeux ».

695. — *Nou destinteré pas a la bugade*. Ne déteindrait pas à la lessive. Une chose d'une excellente qualité ; une personne parfaitement sûre.

696. — *Noudigues coeytes au hourn*. Des « ne-le-dis-pas » cuits au four. On répond ainsi à l'indiscret qui cherche à être informé de ce que l'on ne veut pas lui faire savoir.

697. — *Nou-m biengatz ha brume.* Ne venez pas me faire du brouillard. Vous m'importunez, vous me fatiguez.

698. — *Nou-n y-ha pas tau clot deu caxau.* Il n'y en a pas pour le creux de la grosse dent. En français : « Il n'en a pas pour sa dent creuse. »

699. — *Nou-s counfesse pas tout die.* Il ne se confesse pas tous les jours. Il a plus d'un méfait à se reprocher ; il est capable d'en commettre beaucoup d'autres.

700. — *Nou s'en amassaré pas ta paga.* (Il est si mauvais payeur), qu'il ne se baisserait pas pour ramasser de quoi payer ses dettes.

701. — *Nou y-ha pas gran aunatye.* Il n'y a pas grand aunage. Au sens de l'expression française « il n'y a rien à faire » ; il n'y a pas de profit à faire.

702. — *Nou y-ha que magrère.* En fr., dans le langage populaire, « il n'y a pas gras ». — Le mot *magrère*, signifie ce qui est décharné, stérile, pauvre ; état de pénurie ; acte de lésine.

703. — *Pèc coum u briac, nou pot dise carnine.* Sot comme un homme ivre, il ne peut articuler un mot. (*Carnine* est un diminutif de *carn*, chair, viande.)

704. — *Qu'ayme tant lou tribalh, que s'y coucharé dessus.* Il aime tant le travail, qu'il se coucherait dessus. « L'ami des œuvres faites. » Dans les *Prov. de la Basse-Bretagne* (L.-F. Sauvé) : « Si ce n'est pour travailler, bras infatigable. »

705. — *Que ditz misse baxe.* Il dit messe basse. Quelqu'un qui grommelle ; on l'entend murmurer comme le prêtre disant bas la messe. — On l'appelle aussi : *U boussalou*, un frelon.

706. — *Que-m hètz arride lous caxaus.* Littéralement : Vous me faites rire des grosses dents ; « Vous me faites rire à gorge

déployée. » — L'expression « rire du bout des dents » signifiant « ne rire qu'à peine », se trouve dans les *Mémoires de St-Simon*, édit. Chéruel, t. XII, p. 373.

707. — *Qu'en souy arregoulat coum de mique eslouride.* J'en suis rassasié (dégoûté) comme de miche moisie.

708. — *Que pague lou trente de heurè.* Il paye le trente février (il ne paye jamais ses dettes).

709. — *Que sab bebe au cuyou.* Il sait boire à la gourde. Il sait en prendre où il y en a.

710. — *Que s'ha perdut lou bounou.* Il a perdu sa bonde. Il a un flux de ventre ; et, aussi, « il a peur ».

711. — *Qu'ey de la pèt de Mahoumet.* Il est de la peau du diable. Un individu méchant, endiablé.

712. — *Qu'ey mète de bouta lous caas dehore.* Il est maître de chasser les chiens. Un pauvre maître de maison qui s'est laissé enlever toute autorité ; il ne peut plus que chasser les chiens du logis.

713. — *Qu'ey u escarlambat.* Pendant les troubles religieux du Béarn, xvi^e siècle, on le disait de tout individu qui « tenait à deux partis tout à la fois ». Il avait une jambe (un pied) dans chacun des deux camps. Cf. le P. Mirasson, Bârnabite, *Troubles du Béarn*, p. 83.

714. — *Qu'ha bou tos.* Il a bonne auge. Il est bien nourri ; un gaillard dont on admire l'embonpoint. On dit : *Qu'ha mey de bente que de cap*, il a plus de ventre que de tête. Voy. AGNOS, p. 4.

715. — *Qu'ha cargat de tort.* Il a chargé de travers. Ivrogne qui, sous le poids du vin, fait des zigzags.

716. — *Qu'ha de toutz peus.* Il a des poils de toute sorte. Un homme d'humeur inégale.

717. — *Qu'ha la boune bete.* Il a le bon fil. Le voilà parti, il ne s'arrêtera pas de si tôt ; il va, comme dit Mathurin Régnier :

De propos en propos et de fil en esguille.

718. — *Qui ha mau, que-u se bouhe.* Littéralement : Qui a du mal, qu'il se le souffle (qu'il se le fasse passer). « Qui a fait la faute, qu'il la boive. »

719. — *Qu'ha minyat mey de mounyetes que n'ha d'escutz.* Il a mangé plus de haricots qu'il n'a d'écus.

720. — *Quoand serè tout poudre, Nou harè pas u gran pet.* Quand il serait tout poudre, il ne ferait pas (en éclatant) un grand bruit. Un bout d'homme qui fait ses embarras.

721. — *Senti la guiroufleye,* sentir la giroflée. Se dit, par antiphrase, pour signifier que ce que l'on sent ne fleurit pas bon.

722. — *Si jougabe la gale, que la se bouleré ganha.* S'il jouait la gale, il se la voudrait (il voudrait la) gagner. Un joueur effréné, âpre au gain.

723. — *Sus lou clouchè que y-ha u prat.* Sur le clocher il y a un pré. On montre, en parlant ainsi, qu'on n'est pas dupe d'un mensonge que l'on vient d'entendre. « A menteur, menteur et demi. »

724. — *Tiene-s coum la pegue.* Se tenir comme de la poix. Être unis, mais, le plus souvent, au sens défavorable de « s'entendre comme larrons en foire ».

725. — *Trauque-biasse.* Troue-besace. Le plus effronté des voleurs, celui qui vole au pauvre son morceau de pain.

726. — *U bielh toupi, au loc d'u curè.* Au lieu d'un curé, un vieux pot. L'unique formalité du mariage entre Bohémiens (pays Basque) consiste à briser un vieux pot.

727. — *U clecou-mourt.* Un individu dont la virilité est éteinte. — « Capon, lâche, dans l'argot du peuple, trop coq gaulois pour aimer les *chapons*. » A. Delvau, *Dictionn. de la langue verte*.

728. — *U pause-ly tout dous.* Mot à mot : un pose-le-lui doucement. Un hypocrite, « Sainte Nitouche », le Tartufe de Molière :

Que fait là votre main ?

— Je tâte votre habit : l'étoffe en est moelleuse.

729. — *Yan de Poupebii.* Jean de Suce-vin. Un amateur de la dive-bouteille. « Jean Lèche-verre » ; L.-F. Sauvé, *Proverbes de la Basse-Bretagne*. En provençal : « Teto-fiolo », un ivrogne ; F. Mistral, *Dictionnaire*. — En 1385, un fief, dans la commune d'Orthez, portait le nom de *Tastebii*, Tâte-vin ; voy. P. Raymond, *Dictionnaire Topographique des Basses-Pyrénées*. — Henri IV écrivait à M. de Sainte-Colombe : « Grand pendu, j'irai tâter de ton vin en passant. » *Lettres Missives*, oct. 1579.

730. — *Yan deu presbytèri.* (Dans le canton d'Arthez : *Jan dou prebytèri.*) Jean du presbytère. C'est le curé de la paroisse. — Dans une farce du xv^e siècle, *Le testament de Pathelin à quatre personnages*, l'un de ceux-ci est « Messire Jehan le curé ».





F. Soutras ; voy. p. 3 et p. 30. — C'était un vrai poète, dont Bagnères-de-Bigorre, sa ville natale, a le droit d'être fière. Il publia, en 1856, un volume de poésies, intitulé *Les Pyrénéennes (Rêves, Pensées et Paysages)* ; Paris, Didier, libraire-éditeur. — « Dans ce livre se trouvent exprimés en beaux vers les rêves d'un noble cœur, les pensées d'un esprit élevé, les paysages tour à tour imposants et gracieux de cette contrée qui est si belle, qui est la nôtre et que nous aimons tant !

» Soutras a pris aux fleurs de nos Pyrénées leurs plus vives couleurs, aux brises jouant dans le feuillage leur plus douce musique, au soleil qui reluit sur les cimes ses rayons les plus variés et les plus brillants, aux vents qui soufflent et gémissent dans les sapins leurs plaintes et leurs lamentations, aux cascades leurs perles et leurs rubis, au lac sa transparence cristalline, aux fontaines leurs joyeux murmures, au torrent sa colère, à l'avalanche ses fureurs, à la grotte, où tout est mystère, sa légende merveilleuse, aux verdoyantes vallées leurs ballades qui ont tant de charme, à l'antique manoir ses souvenirs d'amour, aux vieilles mœurs leur touchante simplicité, et de tout cela il a composé des strophes où l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de l'art du poète ou de la magie du peintre ; *pictura poesis*. — Parfois, on entend aussi dans ces vers un écho de la classique antiquité, qui rappelle les poèmes divins où Soutras a puisé son inspiration. »

Corrections. — Au lieu de : une obélisque, p. 3 ; autant comme, p. 18 ; Tarride, p. 120 ; budjet, p. 123 ; gens de Vic-Bilh, p. 150 ; chassées, p. 193 ; qui tête, p. 198 ; *puyé*, p. 250 ; *lexe*, p. 258 ; se recommande, p. 266 ; — lisez : une espèce d'obélisque ; autant que ; Terride ; budget ; gens du Vic-Bilh ; chassés ; qui tête ; *puyé* ; *lexe* ; se recommander.





TABLE

DICTONS DU BÉARN

	PAGES		PAGES
AVANT-PROPOS	I-XVI	Arrosès	11
Aas	1	ARTHEZ	8, 11
Abère	1	Arthez-d'Asson	11
Abet	2	Artigueloutan	11
Abos, — Parbayse	2	Artiguelouve	12
Accous	2, 40	Artix	12
Accous, — Osse	4	ARUDY	12, 78
Agnos	4	ARZACQ	13
Ance	4	Asasp	13
Andoins	5	ASPE	13
Andrein	5	ASPE ET OSSAU	15
Angais	5	Aspis	16
Anie	6	ASPOIS	16
Anos	6, 147	Assat	17
Anoye	6	Asson	17, 55
ARAMITZ	7	Assouste	18
Arance	7	Aste	18
Araux	7	Aste, — Béon	18
Arbus	7	Astis, — Auriac	19
Aren	8	Athos	20
Aressy	8	Aubertin	21
Arette	8	Aubin	21
Argelos	10	Aubous	21
Arrien	10	Audéjos	21
Arros	10	Auga	22

	PAGES		PAGES
Auga, — Mousté	22	Boeil	51
Aule	22	Bordères	52
Aulet	4, 22	Bordes (Lembeye)	52
Auriac	19, 22	Bordes (Nay)	52
Aurions	22	Bosdarros	52
Aussevielle	22	Boucau (Le)	53
Aydius	22	Bouelh	53
Azun	23	Bougarber	53
Balansun	23	Bouillon	53
Baleix	23	Bournos	54
Ballirac	24, 59, 149	Bruges	54, 55
Balirros	24	Burgaronne	54
Barèges	24	Buros, — Serres-Morlaas	54
BARETOUS	24	Buziet	54
Barraute	26	Buzy	55
Bartrès	26	Capbis	55
Barzun	26	Capbis, — Asson, — Bruges	55
BASQUE	26, 39	Cardesse	55
Bassillon-Vauzé	27	Castéide	55
Baudreix	27	Castéra	55
BAYONNAIS; BAYONNE	28	Castet	56
BÉARN; BÉARNAIS	29, 34	Castetarbe	56
BÉARNAIS ET BASQUES	39	Castetbon	56
Bedous	40, 144	Castétis	57
Bélesten	41, 73	Castetpugon	57
Bellocq	41	Caubios	57
Bénéjac	41	Cauterets	50, 58
Benou	42, 48	Clarac (Nay)	59
Bentayou	42	Claracq (Thèze)	59
Béon	18, 42	Coarraze	59
Béost	42	Crouseilles	60, 138
Bérenx	42	Doat	60
Bescat	42	Dognen	60
Besingrand	43	Doumy	60
Bétharram	43	Eaux-Bonnes	61
Bétrac	45	Eaux-Chaudes	62
Beuste	45	Escot	62
Bezing	45	Escoubès	63
BIDACHE	45	Escout	63
Bideren	46	Escurès	64
Bidos	46	Eslayou	64
Bielle	46, 86	Eslourenties	64
BIGORRAIS; BIGORRE	48	Espéchède	64
Bilhères	48	Espiute	64
Billère	49	Espoey	65
Binet	49, 96	Esquile	65
Biron	49	Estialecq	66
Bius-Artigues	50	Estos	66
Bizanos	50	Eysus	67
Blachon	51	Féas	68
Boast	51	Gabas	68, 74

TABLE

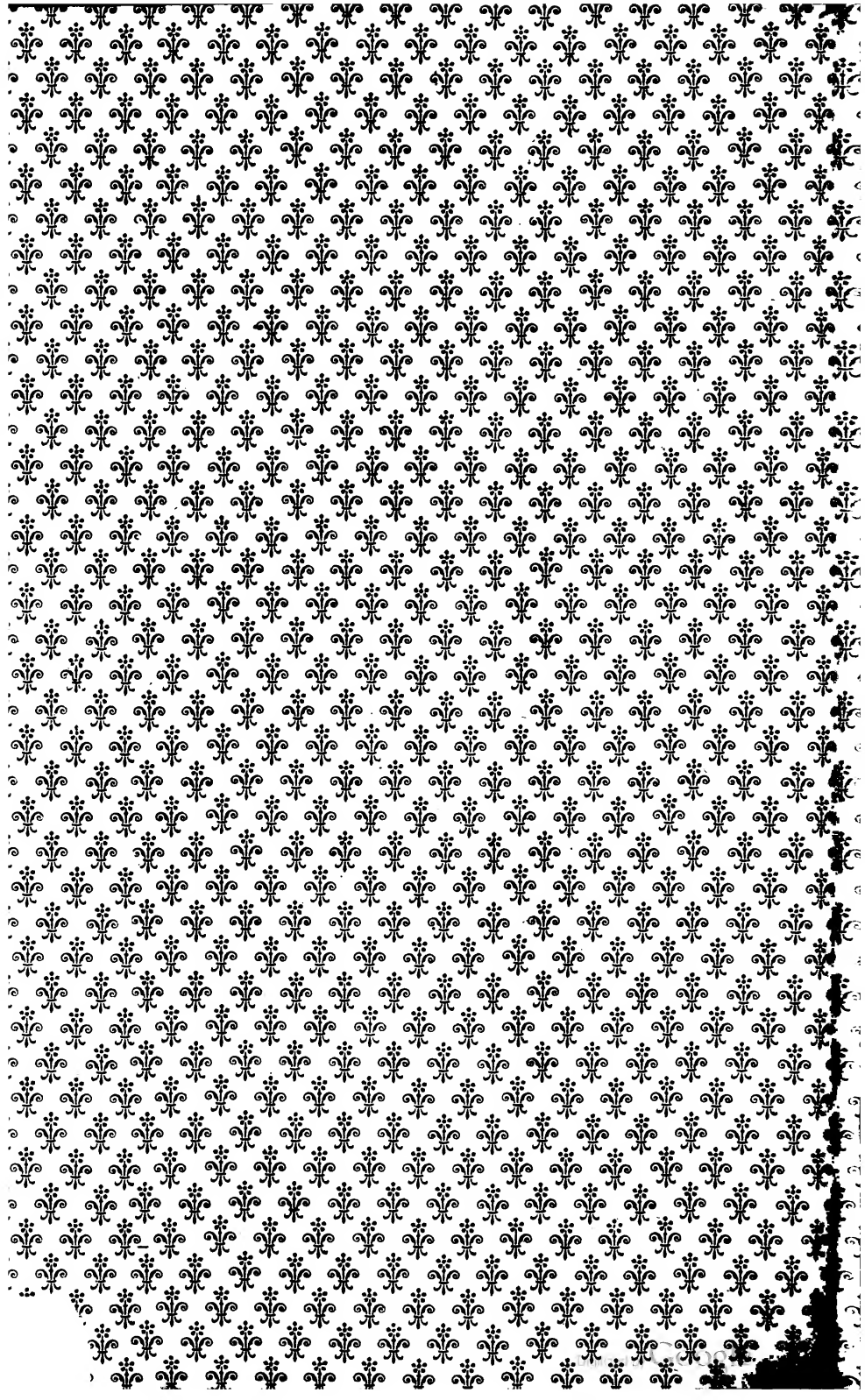
283

	PAGES		PAGES
Gabaston	68	LASSEUBE	87
Gan	69	Lasseubétat	87
GARLIN	70	LAVEDAN	87
Garos	71	Lay	88
Garris	71	Lée	88
Gave de Pau	71	Lées-Athas	88
Gayon	72	LEMBEYE	88
Gelos	72	Lendresse	89
Ger	73	LESCAR	89
Gerderest	73	Lescun	90
Gère-Belesten	73	Lesperon	90
Germenaud	73	Lespielle	90
Gernonce	73	Lestelle	90
Gomer	73	Lezons	91
Goust	74	L'Hôpital-d'Orion	91
Gouze	74	Licharre	91
Guiche	74	Lichos	91
Gurmençon	75	Limendoux	91
Gurs	75	Lion	91
Habas	76	Listo	74, 92
Haron	59, 149	Livron	92
Haut-de-Gan	76	Lons	92
Héaas	77	Loubieng	92
Herrère	63, 77	LOURDES	50, 92
Idron	77	Lourdios	93
Igon	77	Louvie-Juzon	93
Issaux	4, 78	Louvie-Soubiron	94
Issor	78	Lucarré	94
Izeste	78	Lucgarrier	94
Izeste, — Arudy	78	Lucq-de-Béarn	95
Jasses	78	Lurbe	96
Josbaig	79	Lussagnet	96
Juillacq	79	Madiran	97
Jurançon	79, 106	Marcerin	97
La Bastide-Monrejaiu	81	Mascaras	97
La Bastide-Villefranche	81	Maslacq	98
Labatut-Figuère	81	Maucor	98
Lacq	82	Maumusson	59
LAGOR	82	Maure	98
Lagos	83	Mazères	98
Lahontan	83	Mazerolles	98
Lalougue	83	Meillon	98
Lamayou	84	Mesplède	99
Lanne	84	Meyrac	99
Lannegrasse	85	Mifaget	99
Lanneplaa	85	Miossens	100
LANUSQUET	85	Mirepeix	100
Larincq	85	Momas	100
Laroin	86	Momas, — Larreule	100
Larreule	86, 100	Momy	100
LARUNS	86	Monassut	101

	PAGES		PAGES
Moncaubet	101	Préchacq-Josbaig	138
MONEIN	101	Rébénac	138
Mongaston	105	Rivehaute	139
Monsegur	105	Sadirac	149
Monpezat	105, 138	Saint-Abit	139
MONTANER	105	Saint-Christau	139
Montaut	106	Sainte-Colomme	139
MONT-DE-MARSAN	106	Sainte-Suzanne	140
Montestrucq	106	Saint-Faust	140
MORLAAS	107	Saint-Gladie	140
Morlaas, — Jurançon, — Oloron	108	Saint-Goin	140
Morlane	109	SAINT-SEVER	140
Mouguerre	109	SALIES	121, 141
Mouhous	109	Samsons	143
Moumour	110	Sarpourenx	143
Mousté	22	Sarrance	143
Nabas	110	Sarrance, — Bedous	144
Narcastet	110	Saubole	145
Navailles-Angos	111	Sault-de-Navailles	145
NAVARENX	111	Sauvagnon	145
NAY	112	Sauvelade	145
Noarrieu	113	SAUVETERRE	145
Nousty	113	Séméac	146
Ogeu	114	Sendetz	146
OLORON-SAINTE-MARIE	114	Serres-Castet	146
Orin	118	Serres-Castet, — Anos	147
Orion	118	Serres-Morlaas	54
Orriule, — Orion	119	Ségnac (Arudy)	147
ORTHEZ	119	Ségnacq (Thèze)	147
Os	121	Simacourbe	148
OSSALOIS, OSSAU	122	Siros	148
Osse	127	Soeix	148
Ouillon	128	Somport	148
Ousse	128	Sorde	148
Ouzon	128	Soumoulou	149
Parbayse	2	Sus	149
Pardies (Monein)	129	Taron	59, 149
Pardies (Nay)	129	TOURNAY	149
PAU	129	Urdos	150
Pèdehourat	135	Uzein	150
Pène-de-Mur	135	Uzos	150
Peyrenère	136	Vialer	150
Piétat	136	VIC-BILH	150
Poey	136	Viellenave (Garlin)	59, 150
PONTACQ	136	Viellenave (Arthez)	151
Pontiacq	138	Viellepinte	138
Portet	138	Viellèségure	151

PROVERBES DU BÉARN

	PAGES
I Croyances, Superstitions, Usages	153
II Pasteurs	166
III Agriculteurs	172
IV Mariage	187
V Animaux	196
VI Oiseaux	205
VII Poissons, Reptiles, Insectes	213
VIII Pronostics, Météorologie	219
IX Proverbes divers	226
X Locutions proverbiales	265
Note, Corrections	279





3 2044 019 956 069

